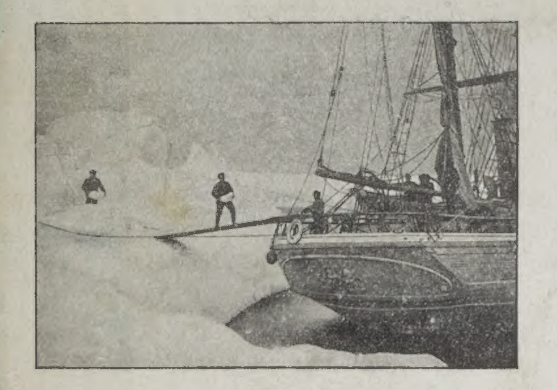
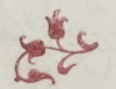


Expédition
Antarctique
Belge

Au Pays des Manchots



Récit du voyage de la Belgica

Georges Lecointe

Directeur scientifique à l'Observatoire Royal de Belgique

Commandant en second de l'Expédition

Oscar SCHEPENS & Cie, Éditeurs, Bruxelles



59

Anser
antarctic
Leconte

L20

Au Pays des Manchots

Photographie du Dr Cook.

LE PREMIER HIVERNAGE DANS LA BANQUISE AUSTRALE. — LA « BELGICA » EN 1898.

EXPÉDITION
ANTARCTIQUE
BELGE

Au Pays des Manchots

RÉCIT DU VOYAGE DE LA "BELGICA"

PAR

GEORGES LECOINTE

Directeur scientifique à l'Observatoire Royal de Belgique
Commandant en second de l'Expédition



BRUXELLES
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE
Oscar Schepens & Cie, Éditeurs
16, Rue Treurenberg, 16

1904


CROQUIS
DE LA
RÉGION ANTARCTIQUE
DRESSÉ PAR
G. LECOINTE
COMMANDANT EN SECOND
DE
L'EXPÉDITION ANTARCTIQUE BELGE
90° Ouest
30° Latitude Sud
100
OCÉAN PACIFIQUE
AMÉRIQUE DU SUD
OCÉAN ATLANTIQUE
OCÉAN GLACIAL ANTARCTIQUE
I. Dougherty
Shetland Méridionales
I. Joinville
Roches Shag
Orcades Méridionales
GÉORGIE DU SUD
Iles Sandwich
I. Tristan da Cunha
I. Gough
10°
Méridien de Greenwich
0
I. Bouvet
Is Nimrod ?
Terre Édouard VII
Is Chatham
180°
Is Bounty
I. Antipodes
NOUVELLE ZÉLANDE
I. Campbell
Is Auckland
I. Emerald
Is Balleny
I. Ringgold
I. Macquarie
I. Lord Howe
Melbourne
AUSTRALIE
AFRIQUE
Is Prince Edouard Ier
I. Mc Donad
Is KERGUELEN
OCÉAN INDIEN
60°
80°
100°
90° Est
Fritz Mengen del.

INTRODUCTION HISTORIQUE

TRÈS SUCCINCTE

La *zone antarctique* est la portion de la calotte sphérique limitée par le cercle polaire austral, mais la région appelée *Antarctique* est plus vaste et moins bien définie. Quelques géographes la circonscrivent à la limite des glaces flottantes; d'autres la déterminent plus vaste encore et lui font même englober une partie importante de la Patagonie.

La région antarctique, au delà du cercle polaire austral, nous est bien plus inconnue que la partie correspondante de la terre dans l'hémisphère Nord. Et il est tout naturel qu'il en soit ainsi.

En effet, la banquise australe s'avançant vers l'Équateur bien plus que la banquise boréale, les glaces éternelles y sont plus étendues et, par suite, leur étude est plus longue que dans le Nord. En outre, peu d'expéditions ont été organisées vers le Sud, tandis que les explorateurs ont concentré leurs efforts vers le pôle boréal. Ce pôle devait tenter davantage les voyageurs, pour de multiples raisons.

D'abord, parce que l'hémisphère boréal présente, par une latitude déjà élevée, d'excellents ports de refuge pouvant servir de base d'opération ; ensuite, parce que dans le Nord des voyageurs en détresse peuvent être secourus par les Esquimaux ou recueillis par des pêcheurs qui fréquentent régulièrement ces régions; puis, parce que la faune (l'ours blanc, le renne, le morse, etc.) fournit un gibier assez abondant, parce que la banquise touche à des terres qu'on peut espérer rejoindre en cas de sinistre, enfin parce que le climat du Nord est moins malsain que celui de l'Antarctique.

Sur la banquise australe, au contraire, des marins désemparés n'ont guère de ressources : pas de navire croisant dans ces parages, aucun habitant dans ces terres inhospitalières où le gibier est rare et d'un goût douteux.

Notons, enfin, que l'Amérique du Sud et l'Australie sont les seuls pays dans lesquels peut s'établir la base d'opération des expéditions antarctiques. Encore, ils exigent, avant d'être atteints, une longue traversée peu facile pour les navires qui seraient aménagés spécialement en vue de la navigation dans les glaces.

Les premières découvertes au Sud du Cap Horn furent dues à des marchands européens cherchant dans ces parages une voie de navigation. Les tempêtes, qui sévissent au Sud de l'Amérique, furent leurs meilleurs alliés; même, elles les conduisirent successivement, bien malgré eux parfois, aux découvertes géographiques de l'Ile des États, de la Géorgie du Sud, etc.

Pendant ses voyages de 1772 à 1775, l'explorateur anglais Cook dressa d'importants levers de la Géorgie du Sud et des Iles Sandwich. Il traversa le premier le cercle polaire austral, en janvier 1773.

Quarante-quatre années s'écoulèrent ensuite sans que la région de l'Antarctique fût visitée.

En 1819, Smith découvrit les Shetland du Sud; et Bransfield, en 1820, cingla, pour la première fois, dans le Détroit qui porte son nom.

Cette même année, Palmer, commandant d'un petit navire destiné à la pêche aux phoques à fourrure, reconnut la terre aux environs du parallèle 63°30' et s'approcha de la Terre de la Trinité.

Pendant les années 1819-1821, une expédition russe, commandée par Bellingshausen, découvrit l'Ile Pierre Ier et la Terre Alexandre Ier.

De 1820 à 1824, la chasse aux phoques attira de nouveau, vers le Sud, un grand nombre de petits bâtiments, dont deux commandants se distinguèrent particulièrement : Pauwell, qui découvrit les Orcades du Sud, et Weddell, qui atteignit 74°15' environ de latitude. Arrivé à ce point austral, il rebroussa chemin, parce que la saison était trop avancée et qu'il ne voulait pas courir les risques d'un hivernage pour lequel il n'était nullement préparé. Pauwell et Weddell ont laissé, tous deux, des documents précieux, prouvant qu'ils n'étaient pas seulement de bons marins, mais encore de sérieux observateurs.

En 1829, s'organisa l'expédition de Foster. Ce jeune savant effectua des mesures pendulaires importantes.

Malheureusement, il mourut accidentellement en cours de route.

En 1831-1832, Biscoë entra en campagne; il reconnut la Terre Enderby, l'Ile Adélaïde, la Terre de Graham et les Iles Biscoë. Il débarqua ensuite dans une vaste baie correspondant sensiblement à celle que l'expédition antarctique belge dénomma plus tard Baie de Biscoë (au Sud de l'île Anvers).

En 1833-1834, Kemp poussa une pointe vers le Sud et découvrit la Terre qui porte son nom.

En 1838, Dumont d'Urville rapporta des documents scientifiques importants. Il visita le groupe Ouest des Shetland et les Orcades du Sud; puis, le 22 janvier 1838, il continua à faire route vers le Sud, mais ne dépassa pas cependant le 64e parallèle. Il reconnut la Terre de Joinville et la Terre Louis-Philippe. En 1840, il découvrit encore la Terre de Clarie et la Terre d'Adélie, comprises l'une et l'autre entre l'île Balleny et la Terre Sabrina, que Balleny avait reconnues l'année précédente (1839).

Entre 1838 et 1842, une expédition américaine (Wilkes, Hudson, Ringgold et Knox) fait de très sérieuses découvertes et, de 1840 à 1843, l'expédition de l'*Errebus* et du *Terror* (Ross et Crozier), osant, la première, s'aventurer au loin dans la banquise, découvrit la mer de Ross et la Terre Victoria. Elle dépassa le 78e parallèle.

En 1873, Dallmann, tout en chassant le phoque, recueillit de nombreuses notes de voyage. Il signala notamment la présence du Détroit de Bismarck, de la

baie de Dallmann et du chenal de Dallmann (au sud de la Terre de la Trinité).

En 1874, la remarquable expédition du *Challenger* poussa une pointe jusqu'au cercle polaire. Elle rapporta des documents scientifiques très nombreux et très importants (1873-1876).

En 1882, les Allemands établirent une station dans la Géorgie du Sud.

Enfin, en 1892-1893, les voyages de l'*Active* et de la *Balaena* rapportèrent quelques renseignements utiles.

En 1892-1894, Larsen visite la région antarctique voisine du cap Horn et fournit des données géographiques intéressantes. Toutefois, Larsen produit des affirmations inexactes en plusieurs circonstances, de sorte que beaucoup de ses renseignements sont acceptés avec réserve.

C'est à peine s'il y a lieu, enfin, de parler de l'expédition de l'*Antarctic* (1894-1895), à laquelle prend part Borchgrevink.

A partir de 1897, une ère nouvelle s'inaugure pour les explorations antarctiques.

En 1897-1899 a lieu l'expédition antarctique belge, sous le commandement d'Adrien de Gerlache. Les pages qui suivent sont le récit de voyage de cette expédition scientifique.

En 1898-1899, l'expédition allemande de la *Valdivia* rapporte d'importants résultats scientifiques.

En 1899-1900, le Norvégien Borchgrevink (déjà men-

tionné ci-contre) débarque à la Terre Victoria et cherche à faire des records.

En 1901, trois expéditions scientifiques fort bien organisées font route vers le Sud : l'expédition antarctique allemande, sous les ordres de von Drygalski ; l'expédition antarctique suédoise commandée par Nordenskjold ; enfin l'expédition antarctique anglaise sous les ordres de Scott.

La première de ces expéditions (Drygalski) a établi sa base d'opération aux îles Kerguelen, où elle a laissé une importante station scientifique; puis elle a fait route vers le Sud-Est et a bientôt été emprisonnée dans les glaces, à proximité d'une terre nouvelle appelée *Kaiser Wilhelm II Küste*. Cette expédition n'a pas atteint une forte latitude — elle n'a pas dépassé le cercle polaire — mais ce fait n'a aucune importance; elle a fait mieux qu'un record : elle a rapporté des résultats scientifiques qui lui donnent droit aux plus vives félicitations du monde savant.

L'expédition de Nordenskjold avait pour but de ses recherches la partie Est de la Terre de Graham. Elle eut d'importants résultats scientifiques, recueillis dans le détroit de Bransfield, la Terre Louis-Philippe et l'île Seymour. Le navire de Nordenskjold a été écrasé par les glaces et les membres de l'expédition ont été recueillis par la canonnière *Uruguay*, que le Gouvernement argentin avait envoyé à leur recherche.

Quant à l'expédition antarctique anglaise, elle séjourne encore dans la mer de Ross, où le navire ne parvient pas à être dégagé. Avec une ténacité remarquable, les membres

de cette expédition n'ont pas cessé de travailler et il est dès à présent certain qu'ils rapporteront une ample moisson de découvertes.

Pour le moment, une expédition écossaise, dirigée par Bruce, travaille dans le Nord de la Terre de Graham et deux nouvelles expéditions font route vers l'Antarctique. L'une de ces expéditions est placée sous les ordres du Suédois Gylden et l'autre est commandée par le docteur Charcot.

Nous souhaitons à ces hommes vaillants de réussir pleinement et nous ne doutons pas un instant que ces savants ne rendent les plus grands services à la science.

AU

Pays des Manchots

CHAPITRE PREMIER.

Organisation générale de l'Expédition Antarctique Belge.

L'expédition antarctique belge fut organisée sur l'initiative de son chef, le commandant Adrien de Gerlache de Gomery.

Au commencement de l'année 1894, M. de Gerlache, lieutenant de la marine de l'État belge, fit part à M. Du Fief, secrétaire général de la *Société royale belge de Géographie*, du projet qu'il avait formé d'organiser une expédition belge vers les régions polaires australes. La Société royale belge de Géographie prodigua ses encouragements au jeune officier, et, peu de temps après, S. A. R. le Prince Albert de Belgique voulut bien accorder à l'expédition son haut patronage.

Le succès de l'entreprise semblait dès lors assuré, mais il importait de résoudre tout d'abord la question pécuniaire. Comment recueillir, en Belgique, les fonds nécessaires à l'exécution d'un si vaste projet?

M. de Gerlache déploya une activité inouïe; il fit preuve d'une persévérance, d'une patience dont on ne saurait assez le louer.

La Société royale belge de Géographie, de son côté, ouvrit une liste de souscription, sur laquelle de généreux donateurs

s'inscrivirent spontanément et, par son appui moral puissant, elle mit le projet en pleine lumière.

Si, dans les débuts, de Gerlache dut surmonter de grands obstacles, il rencontra, par contre, de nombreux protecteurs, qui lui aplanirent bien des difficultés. Citons tout d'abord M. Du Fief, le dévoué et savant secrétaire de la Société royale belge de Géographie, et le lieutenant-général Brialmont, l'illustre ingénieur, dont la Belgique entière honore aujourd'hui la mémoire; MM. Charles Lagrange, Lancaster, van Beneden, Renard, Spring, Léo Errera, Dupont et Crépin, ces membres savants de notre Académie royale; nommons Mmes de Rongé et Osterrieth, ces femmes intelligentes, dont la bourse devient inépuisable, lorsqu'il s'agit de créer une bonne œuvre ou de favoriser des recherches scientifiques; rappelons les noms de Mme M. Errera, du Comte Hipp. d'Ursel, de MM. Houzeau de Lehaie, Solvay, Campers, Ed. Cattier, Delaite, de la Vallée Poussin, Paul Errera, Eugène Lagrange, Lequarré, Pelseneer le baron Lambert, le Dr Taquin, de nombreux officiers de l'armée belge, parmi lesquels le commandant C. Lemaire, le vaillant explorateur du Katanga, qui ne s'épargna aucune peine pour aider et encourager de Gerlache.

La somme recueillie par la souscription publique n'étant pas suffisante, M. Schollaert, alors ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique, sollicita des Chambres et obtint, à l'unanimité de nos Représentants et de nos Sénateurs, un premier crédit de 100,000 francs, qui permit d'activer les achats.

En 1895, de Gerlache, accompagné du lieutenant Danco, se rendit en Norvège, où il prit une option pour le baleinier norvégien *Patria* et où il s'occupa des approvisionnements de son futur navire. En 1896, les nouveaux aménagements du baleinier étaient achevés.

Dès 1895, de Gerlache m'avait prié d'accepter les fonctions de commandant en second de l'expédition; mais, pour diverses raisons spéciales, j'avais décliné l'honneur qui m'était fait.

Au mois de juin 1897, de Gerlache m'ayant adressé une nouvelle demande dans le même but, je soumis la question à la décision de M. Vandenpeereboom, qui était alors ministre de la Guerre.

Le Président du Conseil des Ministres me fit rappeler d'urgence de France, où, après un séjour de trois ans dans la marine de guerre, j'étais attaché à l'Observatoire du Bureau des Longitudes de Montsouris.

A la fin du mois de juin 1897, j'étais en Belgique et, à la même époque, le navire de l'expédition quittait la Norvège et faisait voile vers la Belgique, où il devait terminer son armement.

de Gerlache m'avait fixé rendez-vous au 1er juillet 1897, à Flessingue.

Le 2 juillet, vers 13 heures, la *Belgica* arrive devant Flessingue et je me rends à bord. J'y trouve de Gerlache, Amundsen et Danco, deux mécaniciens et quatre hommes d'équipage, tous éreintés par une traversée de quatre jours, qui ne s'est pas passée sans encombre et pendant laquelle ils n'ont pu fermer l'œil. Leurs provisions sont épuisées, car ils ne s'attendaient pas à devoir rester si longtemps en route. Malgré cela, chacun semble dans les meilleures dispositions d'esprit. Le navire me fait bonne impression; sa solidité est manifeste, et je suis charmé de son élégance. L'armement est cependant loin d'être complet, la mâture même doit subir certaines modifications. Il nous sera difficile d'être prêts dans un mois, surtout que nous allons perdre un temps considérable à « battre la grosse caisse » pour recueillir un peu d'argent.

Après un court entretien avec de Gerlache, je suivis mon vieux camarade de promotion, le lieutenant d'artillerie Danco, qui ne se tenait pas de joie à l'idée de me faire visiter le navire. Etait-il assez enthousiaste, ce brave ami! Tout lui semblait admirable! Il parlait avec une volubilité extraordinaire : rien n'était plus beau, plus pratique que nos logements! Je ne tardais pas à en juger.

Il me conduisit à une cabine minuscule, primitivement destinée

aux lieutenants Amundsen et Mélaerts, mais transformée et aménagée plus tard en chambre pour le commandant; puis, s'arrêtant devant une porte, il s'écria : « Tout cela est très bien, mais tu vas voir le clou et tu seras enchanté. »

Il ouvrit, et je me trouvai à l'entrée d'un réduit sans ventilation, où le jour pénétrait à peine par une lucarne donnant sur le couloir. Là, après quelques instants, je pus distinguer une armoire, sur laquelle s'étalait une sorte de lit et, dans un coin, une caisse de bois blanc grossièrement peinte en chêne. Précisément sous ce local, se trouvait la chambre des machines, d'où montait une fade odeur d'huile bouillante.

Après un moment d'examen : « Qu'est-ce cela? fis-je, intrigué ; la lampisterie! » Danco bondit : « La lampisterie! Comment, tu ne vois pas? tu n'es pas enchanté? mais c'est ta chambre! »

Je restai stupéfait, pendant que lui continuait : « Crois-moi, ce sera superbe et, à peu de frais, tu t'arrangeras à merveille. L'expédition est dans la dêche, nous tirons tous le diable par la queue. »

Il ouvrit une autre boîte dans laquelle régnait une chaleur atroce : « Vois, tu ne te plaindras plus : Amundsen et Mélaerts logeront là. »

Il me fit encore traverser le carré, et me désignant une sorte de couloir : « Racovitza, Arctowski, le docteur et moi, nous serons installés ici (1). »

Je fis le tour complet du navire, puis remontai sur le pont, où je remplaçai de Gerlache, qui alla se reposer.

Et tout en faisant route vers Anvers, je me répétai à plusieurs reprises : Dans quelle galère suis-je tombé!

La *Belgica* était un ancien baleinier norvégien *(Patria)*, long de 30 mètres, large de 6m50 et jaugeant 244 tonneaux. Il fut remis en état et spécialement aménagé pour le voyage qu'il allait entreprendre.

(1) Les logements furent considérablement améliorés pendant notre séjour dans le port d'Anvers.



ADRIEN DE GERLACHE DE GOMERY

COMMANDANT DE L'EXPÉDITION.

La coque du navire, en bois de Norvège d'une extrême dureté, avait encore été renforcée par un soufflage en greenheart s'étendant sur toute sa longueur et à peu près jusqu'à la lisse de plat bord. Ce soufflage était destiné à protéger la coque proprement dite contre la friction des glaces.

A l'avant, un certain nombre de bandages de fer consolidaient l'étrave et, vers l'étambot, deux puits mettaient en communication le pont et la mer. L'un de ces puits, la jaumière, servant au passage de la partie supérieure de la mèche du gouvernail, permettait, en cas d'avarie, de remplacer ce dernier plus facilement. Le second était utilisé pour relever l'hélice, afin de la protéger contre les glaces ou encore afin de marcher plus facilement à la voile.

La *Belgica* possédait une hélice en acier de Suède; cette hélice, à deux branches et de faible largeur, était cachée en majeure partie par l'étambot, lorsqu'elle était placée verticalement pour la marche à la voile. En outre, le navire avait une hélice de rechange en bronze du même modèle.

La machine, à double expansion, avait une force de 35 chevaux nominaux. A toute vapeur (115 tours), le navire filait sept milles à l'heure ; à l'allure moyenne, il parcourait quatre milles; enfin, à l'allure très économique (1,8 tonne de charbon par jour), il franchissait trois milles.

La machine ne possédait qu'un seul condenseur avec bagues en bois, qui, souvent, nous donna de sérieuses préoccupations, et une seule pompe de circulation ne pouvant fonctionner que quand la machine était en marche (1). Par contre, nous pouvions, éventuellement, l'utiliser pour vider la cale. Ajoutons que notre unique pompe à air et à eau avait une soupape de refoulement à la mer, défectueuse, et que la pompe d'alimentation et la pompe de cale étaient parfois enrayées toutes les deux.

---

(1) Lorsque nous étions stoppés et que nous faisions usage de la bobine d'enroulement, du treuil ou de la machine à sonder, la circulation dans le condenseur devait être faite par le petit cheval dont le débit était insuffisant.

Le petit cheval de la machine était un *vieux rossignol*, muni d'un tuyautage mal distribué. Enfin, nous avions une pompe d'alimentation à la main, qui ne servit qu'en Norvège pour les essais à froid.

La chaudière de la *Belgica* était neuve, mais si malheureusement construite qu'on ne pouvait la visiter que très imparfaitement dans certaines parties et aucunement dans quelques autres. Lorsqu'il s'agissait de la nettoyer, nous devions chercher, dans les ports de relâche, un enfant excessivement mince, qui, moyennant une forte rétribution, consentît à descendre dans les endroits resserrés et à les nettoyer, en s'y recroquevillant dans les positions les plus extraordinaires. Ce travail devait être peu récréatif, car, malgré la bonne aubaine, le gamin ainsi enrôlé désertait à bref délai.

Comme machines auxiliaires, la *Belgica* possédait un distillateur très pratique, destiné à faire de l'eau douce en mer et qui nous fut des plus utile dans la banquise; puis, un treuil puissant pour relever les chaluts et aider, éventuellement, aux manœuvres de force; puis encore une machine pour la bobine d'enroulement du câble de dragage, véritable bijou sorti de l'arsenal de guerre de Copenhague; enfin, une machine à sonder de Le Blanc.

Je viens, en toute franchise, de critiquer notre machine au point de vue technique; il est juste aussi que je reconnaisse, et avec une entière satisfaction, que cette machine, si naïvement construite, nous a laissés rarement dans l'embarras. C'est peut-être même à sa grossière simplicité que nous devons la force avec laquelle elle triompha de tous les obstacles.

La *Belgica* était gréée en trois mâts barque. Sa mâture présentait la particularité des huniers à rouleaux. Ce genre de huniers, qui n'est pas recommandable pour les navires de fort tonnage, était, au contraire, très avantageux pour un navire comme le nôtre : 1° il exige fort peu d'hommes pour la manœuvre; 2° il permet de prendre très rapidement un ou plusieurs ris; 3° il ne réclame aucun homme dans la mâture pendant le mauvais temps; 4° enfin, son fonctionnement est

parfait, lorsque, pour hisser ou pour amener les huniers, on a soin de prendre, au préalable, le vent arrière.

Tous ces avantages sont d'un prix inestimable quand il s'agit d'explorer des régions où le temps varie très brusquement.

Ce système, qui nous rendit des services précieux, a cependant des inconvénients : 1° la toile s'use rapidement près des racages; 2° les racages doivent être fort exactement ajustés : s'ils sont trop petits, la toile se déchire; s'ils sont trop grands, le rouleau les force et sort lui-même de leurs guides, par vent violent; 3° quand le rouleau est sorti des racages et qu'il n'a pas été possible de le remettre en place immédiatement, il fléchit et prend une déformation telle, qu'il devient difficile, par la suite, de l'y faire rentrer.

Le gouvernail se composait d'une série d'importantes pièces de bois. Il était actionné soit par une roue placée à l'arrière et à l'aide de laquelle on gouvernait sous voiles, soit par une roue placée sur la passerelle d'avant et avec laquelle on gouvernait sous vapeur. Or, lorsqu'il s'agissait de changer de roue pour gouverner, nous perdions un temps considérable à l'ajustage des chaînes.

Pour obvier à cet inconvénient, le système fut changé en cours de route, et l'on fit usage d'une drosse sans fin, s'enroulant, en même temps, sur les arbres des deux appareils de gouverne.

Les ancres étaient au nombre de quatre : deux ancres de bossoir ayant chacune 120 mètres de chaîne environ, une ancre de miséricorde de petite dimension et une ancre d'embarcation. On les manœuvrait avec le traditionnel et misérable guindeau des baleiniers, les fonds de l'expédition n'ayant pas permis l'acquisition d'un cabestan à vapeur.

Les embarcations, au nombre de quatre, comprenaient deux baleinières très lourdes, qui ne furent presque jamais employées, un bon canot et un youyou. Ces deux derniers étaient d'un genre gracieux, bien que le youyou fût peu stable. Nos embarcations n'avaient pas de gréement à la voile; pourtant, tout à la fin de notre hivernage, nous en fîmes construire un pour le cas où, notre navire étant écrasé par les glaces, il ne nous resterait que ce moyen de salut.

Les locaux habités comprenaient :

Sous la dunette, les chambres occupées par l'état-major; sous la passerelle centrale, le laboratoire; enfin, à l'avant, dans l'entrepont, le poste de l'équipage.

Le vaigrage et les cloisons, à l'arrière, étant doubles, on avait placé, dans l'intervalle, une épaisse couche de feutre, afin de conserver plus facilement la chaleur dans cette partie du navire.

La description des logements de l'état-major trouverait peut-être place ici, mais nous aurons occasion d'y revenir dans la banquise.

Le poste de l'équipage était grand, très bien aéré et prenait jour par un vaste lanterneau. Il était garni de seize couchettes, placées en abord sur deux étages et munies de bons matelas et de chaudes couvertures de laine. Au centre même du poste, deux grandes tables se trouvaient montées en permanence, tandis que, près du mât de misaine, s'élevait un lavabo-bébé, surmonté d'une glace minuscule. Dans un coin, une bibliothèque peu garnie, et, à côté, suspendue au cloisonnement, une carte sur laquelle nous tracions la route suivie par le navire.

Le laboratoire, installé sur le pont, était éclairé par deux grandes fenêtres et six larges hublots. Il était divisé longitudinalement en deux compartiments : le compartiment de tribord, occupé par Racovitza, et le compartiment de babord, réservé à Arctowski.

Du côté Racovitza, une grande bibliothèque de cent volumes, contenant des mémoires sur la flore et la faune antarctiques,ainsi que des livres de détermination pour tous les groupes; une armoire où s'étageaient des tubes de toutes tailles pour les échantillons à recueillir; enfin, sur la table, les appareils de précision, tandis que, dans le fond du réduit, s'entassaient des filets, des lignes, des engins de pêche de toutes sortes.

Du côté Arctowski, l'encombrement de thermomètres marins, d'anémomètres, de baromètres, d'hygromètres, de bouteilles à eau, de cornues à formes bizarres était tel, qu'on se demandait comment



FIG. 2.

GEORGES LECOINTE

COMMANDANT EN SECOND DE L'EXPÉDITION.

tout cela pouvait tenir dans un espace aussi restreint et n'être pas brisé par le roulis et le tangage.

L'état-major de l'expédition antarctique belge était composé comme suit :

MM. Adrien de Gerlache, commandant de l'expédition;

Georges Lecointe, commandant en second, officier de navigation et hydrographe, qui se chargea de la physique du globe après la mort du lieutenant Danco;

Henryk Arctowski, géologue, océanographe et météorologiste;

Frédérick Cook, médecin et photographe; s'occupa, en outre, de l'anthropologie;

Émile Danco, chargé de la physique du globe, mourut le 5 juin 1898;

Antoine Dobrowolski, attaché à la météorologie;

Émile-Georges Racovitza, naturaliste;

Roald Amundsen, premier lieutenant;

Jules Mélaerts, second lieutenant;

Henri Somers, chef mécanicien;

Max Van Rysselberghe, second mécanicien.

Notre programme scientifique embrassait des questions multiples. Il nous imposait notamment : de dresser la carte des régions parcourues; de prendre de nombreuses observations astronomiques, magnétiques et pendulaires; d'étudier la dérive du navire, dans le cas où il serait emprisonné dans les glaces; de faire des observations météorologiques suivies; d'étudier les aurores polaires et les glaciers; de rapporter des échantillons géologiques des terres où nous débarquerions; de prendre la température de l'eau de mer, d'en mesurer les densités et d'en prélever des échantillons à différentes profondeurs; de pêcher au filet pélagique à toutes les profondeurs, d'y draguer et d'en rapporter des spécimens de la faune et de la flore; de déterminer, par des ascensions, la hauteur de certaines montagnes; enfin, d'établir à terre une station d'hivernage ou d'hiverner avec le navire.

Ce programme trop vaste, vu notre peu nombreux personnel, s'imposait cependant, puisque nous nous rendions dans une région absolument inexplorée.

Pour mener à bien des travaux de cette importance et de cette diversité, il aurait fallu de vastes laboratoires bien installés et un matériel scientifique très complet.

Or, notre baleinier ne pouvait nous donner qu'un laboratoire assez exigu et l'état de nos finances ne nous avait pas permis l'achat de nombreux instruments. Toutefois, il convient de dire qu'un grand navire aurait été désavantageux au point de vue de la manœuvre dans les glaces et que sa machine aurait consommé une quantité trop considérable de combustible. De même, la nomenclature qui va suivre établit que nous disposions d'un matériel scientifique assez étendu et que si, dans nos rapports, nous insistons spécialement sur l'absence de certains instruments qui nous auraient été utiles, nous avons surtout en vue d'éclairer ceux qui se rendront après nous dans l'Antarctique : nous voulons que notre expérience leur profite.

Le matériel scientifique dont l'expédition disposait peut se grouper comme suit :

Navigation et hydrographie : Trois grands chronomètres et une montre de torpilleur, un sextant de Hurlimann, avec prisme biréfringent et lunette de nuit de Fleuriais, un horizon gyroscopique dans le vide de l'amiral Fleuriais, un horizon artificiel liquide, un horizon artificiel à glace, un compas rapporteur et des règles métalliques, un théodolite de campagne, un compas étalon de Thomson, un compas liquide, une série de compas d'embarcation.

Physique du globe : Un théodolite magnétique et une boussole d'inclinaison de Brunner, un magnétomètre de Neumayer et un pendule de von Sterneck.

Météorologie : Un baromètre marin, un grand anéroïde, un petit anéroïde, un abri météorologique installé sur la passerelle, six thermomètres frondes, deux paires de thermomètres psychromètres

avec montures, six thermomètres à alcool avec graduation centimétrique, un thermomètre à toluène pour basses températures, deux paires d'actinomètres Arago, un « sunshine recorder », un anémomètre de Mohn, un anémomètre de Dines pour estimer la force du vent, trois thermomètres terrestres, un atlas de nuages, un hygromètre d'Alluard, plusieurs enregistreurs hebdomadaires du système Richard : un baromètre, un hygromètre, un thermomètre, un psychromètre; un thermomètre enregistreur journalier du même constructeur; enfin, différents ouvrages et tables météorologiques.

Océanographie : Une machine à sonder de Le Blanc, un sondeur de Belloc (petite machine à utiliser en canot), fil d'acier et cordelette pour sonder, trois sondes (système du prince de Monaco), une sonde à cuvette construite par Chabaud d'après les instructions de M. Arctowski, trois sondes (système de Sygsbee modifié), une sonde « nouvelle » construite dans l'Antarctique d'après les instructions de M. Arctowski, trois bouteilles de Sygsbee, une bouteille de Buchanan, deux densimètres de Buchanan, un réfractomètre de Abbe, deux disques de Secchi, un flotteur pour étudier les courants le long des côtes, des flacons à large goulot pour la conservation des échantillons de sédiments, des flacons pour la conservation dans le laboratoire des échantillons d'eau de mer récoltés au cours des sondages, deux seaux pour puiser l'eau de surface, des montures de thermomètres et deux thermomètres gradués au 1/10 de degré, pour la détermination de la température des eaux de surface, des montures de thermomètres, des thermomètres de Negretti et Zambra et de Chabaud, pour la détermination de la température en profondeur, des curseurs de Rung, des échelles de Forel et de Ule, deux thermomètres normaux (pour les comparaisons), une éprouvette montée à la Cardan pour les déterminations de la densité des eaux, le nécessaire pour distiller de petites quantités d'eau et un grand flacon pour conserver de l'eau distillée dans le laboratoire.

Géologie : Une sonde portative (système Van den Broeck), un microscope, un chalumeau et les réactifs pour chalumeau fournis par le

laboratoire de minéralogie de l'Université de Gand, des réactifs et tout le nécessaire pour effectuer des analyses chimiques qualitatives, deux marteaux géologiques, deux piolets, une pioche, deux havresacs pour les échantillons, une quantité suffisante de sacs en toile pour la conservation de sables, etc., une boussole géologique, un appareil photographique, un baromètre anéroïde altimétrique, un hypsomètre, un baromètre Fortin (petit modèle).

Zoologie et botanique : Dragage : quatre chaluts à étrier du système Sygsbee, de 5 et 7 pieds d'ouverture, un petit chalut fabriqué à bord de la *Belgica* pendant l'hivernage et qui servit à la pêche à travers un trou foré dans la banquise. Deux dragues avec cadre en fer, une barre porte-faubert.

Pêche : un trémail, des palangres, des lignes et hameçons variés, des nasses en fer et en osier.

Pêche pélagique : trois filets en étamine de soie à seau filtreur, deux filets pour pêcher en grande vitesse système Buchet, deux filets fermants, bathypélagiques, système Giesbrecht.

Des haveneaux, des troubleaux des foënes, des harpons à main, des crochets, etc. Deux canons porte-harpon pour la pêche aux hyperoodons, des fusils et des carabines de chasse.

Un treuil à vapeur pour les dragages, avec une poupée à vapeur portant 6,000 mètres de câble d'acier, un mât de charge avec dynamomètre.

Un laboratoire complet avec microscopes, loupes de dissection, instruments de dissection, réactifs variés, 1,500 litres d'alcool, bocaux, tubes en verre, caisses en zinc, etc.

Une presse botanique et du papier buvard pour sécher les plantes.

Bibliothèque : Elle contenait la plupart des ouvrages de quelque importance écrits sur l'Antarctique, les instructions nautiques françaises et anglaises, les livres de phares français et les cartes de l'amirauté anglaise.

Les approvisionnements de toutes sortes dont une telle expédition

doit se charger sont innombrables. Le combustible est d'une importance capitale. La *Belgica* avait emporté d'Anvers 120 tonnes de charbon aggloméré et 40 tonnes de charbon anthraciteux, destiné aux poêles, à bord et dans les baraques d'hivernage. En outre, 100 tonnes de charbon aggloméré avaient été envoyées à Punta Arenas, que nous prenions comme base d'opération.

Par économie, de Gerlache avait limité au strict minimum l'approvisionnement en huile de graissage, en bourrages, en objets de matelotage, en toile à voile de réserve, en outils et en bois de charpentage.

Les approvisionnements en vêtements avaient été faits avec la même économie.

Pour bien comprendre les principes qui avaient guidé de Gerlache dans ces acquisitions, il faut se rappeler *le plan primitif* de l'expédition.

La *Belgica* comptait arriver dans le secteur antarctique sud-américain au commencement de l'été austral 1897; puis, longeant la banquise vers l'Est ou vers l'Ouest, elle devait tâcher de débarquer, pour un hivernage, à la Terre Victoria, près du cap Adare, quatre membres de l'expédition : de Gerlache, Amundsen, Danco et Arctowski. Pendant ce temps, le navire aurait fait une campagne dans le Pacifique, se serait approvisionné à Melbourne et, l'année suivante, serait retourné au cap Adare rechercher les explorateurs.

Il suffisait donc, si tout se passait comme on l'avait prévu, d'avoir un outillage et des vêtements spéciaux pour les quatre personnes destinées à l'hivernage.

Acheter un matériel complet d'hivernage pour chaque homme eût été par trop coûteux. Il fallut donc se bercer de l'illusion (illusion que les événements eurent bientôt dissipée!) que, si la *Belgica* était prise dans la banquise, ce ne serait pas bien loin de la mer libre, qu'elle jouirait là d'un climat maritime et n'y devrait pas affronter de grands froids.

Une éventualité aurait encore dû engager à l'acquisition d'un équipement spécial pour chaque homme : celle où le navire, après avoir débarqué une partie du personnel au cap Adare, aurait été écrasé dans

les glaces! Ces hypothèses n'avaient certes pas échappé à de Gerlache, mais le manque de ressources l'avait obligé à n'en pas tenir compte.

Le matériel et l'équipement *destinés aux quatre personnes de la station d'hivernage* comprenait : un vêtement de fourrure par personne; des vêtements spéciaux en laine, achetés par ceux mêmes qui devaient hiverner; deux baraques en bois, deux traîneaux, une tente, des skis, des raquettes à neige, des finshoes, des koemakers, des bottes en feutre et deux petits réchauds, dont un du modèle employé par Jackson.

Quant aux autres vêtements destinés, éventuellement, aux membres du personnel, si tous devaient hiverner, ils formaient une assez pauvre garde-robe!

La question des vivres, on va le comprendre, est aussi importante que celle du combustible et des vêtements.

Nul n'ignore que l'extrême froid comme l'extrême chaleur constitue un climat auquel on ne s'expose pas sans danger. Les fièvres ne règnent pas dans les régions australes, mais d'autres maladies s'y développent avec une rapidité foudroyante : le scorbut, les troubles cardiaques, les accès de phobie, etc. Le lieutenant Danco fut emporté, en huit jours, par une maladie de cœur. La longue nuit polaire déprime rapidement l'individu le plus sain, le plus résistant, et occasionne une anémie, aggravée encore par les travaux excessifs qui incombent naturellement à tout équipage peu nombreux. La privation de viande fraîche, l'abus des conserves amènent peu à peu le dégoût de toute nourriture, alors que la rigueur du climat exigerait, au contraire, une alimentation plus variée, plus copieuse que l'alimentation habituelle.

Toutes ces considérations prouvent surabondamment que le choix des vivres ne peut être laissé au hasard, puisque de ce choix dépendent la santé, la vigueur physique et intellectuelle de l'explorateur. Je préconise donc les mesures suivantes :

1° La nourriture sera aussi variée que possible ;

2° En quittant le dernier port de relâche, on emportera non

seulement de la viande abattue, mais de la viande sur pied : bœufs, poulets, oies, canards, cochons, qui, ces derniers surtout, vivent à merveille à bord ;

3° On se chargera de viandes *conservées* de toutes espèces, non seulement de viandes bouillies et hachées, mais surtout de viandes fraîches, salées, fumées, rôties ; de nombreuses espèces également de légumes et de fruits ;

4° On réservera spécialement pour l'hivernage les soupes extraordinaires, les légumes comprimés et les farines de tous genres, afin que l'équipage n'en soit pas fatigué, au moment où l'appétit lui deviendra plus nécessaire ;

5° On tiendra compte des goûts, des habitudes de la population embarquée, et on ne se basera pas sur le choix fait, précédemment, par des marins d'autres pays : les Français, les Belges ne mangeront pas avec le même plaisir la cuisine des Norvégiens ou des Chinois, et vice versa ;

6° Les fatigues, les dangers étant les mêmes pour tous, la nourriture doit être la même, à quelques détails près, pour les marins et pour l'état-major. Ce principe d'égalité étant admis, il faut non pas réduire l'état-major au régime alimentaire d'un navire de commerce ordinaire, mais élever le régime de l'équipage au régime d'un état-major qui doit être bien traité, afin de conserver sa vigueur physique et intellectuelle ;

7° Enfin, il faut que, pendant toute la période préparatoire à l'expédition et la longue traversée de l'Atlantique, on fasse, dans chaque escale, des approvisionnements en vivres frais (viande sur pied), sans être obligé de regarder à la dépense.

Mais l'alimentation telle que je la préconise coûte cher, très cher même. Comment concilier cela avec une stricte économie?

Deux arguments étaient en présence :

N'oubliez pas, nous criait le premier, que l'argent de l'expédition n'est pas lourd ! N'oubliez pas qu'il a été souscrit et que certains

petits souscripteurs, peu versés dans les nécessités d'une grande entreprise, trouveraient juste de se plaindre de ce que les membres de l'expédition désirassent se gaver de bonnes choses à leurs frais ! N'oubliez pas les *haro* qui furent poussés lorsqu'on fit courir le bruit que vous aviez embarqué du *foie gras*, alors que vous aviez embarqué du *foie de cochon*, dont le prix de revient est infime ! N'oubliez pas que, si vous avez des amis et des juges éclairés, vous avez aussi des juges ignorants et, surtout, des jaloux de votre persévérance, des jaloux de la gloire que vous cherchez à recueillir pour votre pays ! N'oubliez pas la presse, faites en sorte qu'elle n'ait pas de jugement à prononcer. Craignez la presse ! craignez la presse !!!...

L'autre argument répondait avec énergie :

Ne vous occupez pas des racontars qui se feront au retour sur les repas pantagruéliques qu'on vous attribuera. Surtout ne craignez pas la presse : certes, elle vous analysera en détail, mais elle vous jugera par ce que vous aurez accompli plutôt que par ce que vous aurez mangé. La presse, dans son ensemble, n'est jamais injuste ; la presse intelligente reconnaîtra toujours que la santé seule permet d'exécuter de grandes explorations et elle sera la première à harceler les petites feuilles ignorantes qui vous critiqueraient niaisement.

Certes, il faut avoir de la délicatesse envers les souscripteurs, mais n'est-ce pas outrepasser la mesure que de s'imaginer que les souscripteurs, eux, auront *l'indélicatesse de vous exploiter ?*

Comment ! l'équipage touche une solde dérisoire, il doit même payer une bonne partie de son équipement ; l'expédition coûte un temps précieux et plusieurs milliers de francs à la plupart des membres de l'état-major, et vous leur reprochez d'exiger le nécessaire ?... Ces mêmes membres de l'état-major, qui se sont acheté des instruments et des vêtements onéreux, pourraient aussi se payer, chaque jour, un petit supplément de 20 à 30 sous, sur la ration quotidienne ; mais, comme ils sont partisans du principe de l'égalité dans l'alimentation là où il y a égalité dans le danger, ils subissent docilement le sort général !...

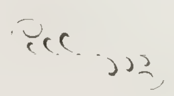
Que de fois ces différents arguments ont dû hanter le sommeil de notre commandant!

Il résolut le problème en admettant que la dépense par homme (matelots ou état-major) serait de moins de 2 francs par jour, y compris la boisson.

La *Belgica* emportait 500 kilogrammes de tonite (1), destinée à faire sauter les blocs de glace dont l'approche deviendrait dangereuse ou pour écarter ceux qui barreraient, éventuellement, l'entrée d'une clairière d'eau libre.

La mise de feu devait se faire à l'aide de mèches bickford et de capsules de fulminate de mercure, dont nous avions un assez grand approvisionnement.

Enfin, nous possédions six grandes scies à glace, qui nous rendirent des services inappréciables : ouvrant les trous pour les sondages et les pêches et nous permettant finalement même de nous dégager des glaces en 1899.



(1) Explosif dont les effets devaient être sensiblement les mêmes que ceux de la dynamite.

CHAPITRE II.

Dans le port d'Anvers.

Au moment où la *Belgica* arrivait à Anvers, le laboratoire ne contenait encore absolument rien. Il fallait changer une partie des logements, mettre la machine en état, embarquer les approvisionnements et les vivres, enrôler un complément d'équipage. Il fallait... oh! tourment! recueillir encore 80,000 francs, somme absolument nécessaire à l'exécution de l'entreprise!

Pour bien comprendre mon état d'âme, il faut se rappeler que mon départ pour l'Antarctique avait été décidé brusquement, par télégraphe, que j'étais frais émoulu de la marine de guerre française et que, prêt à remplir le rôle d'officier de navigation, à faire de l'hydrographie et des observations astronomiques ou magnétiques, je ne me reconnaissais cependant aucune aptitude spéciale pour une croisière dans les régions australes. Les premiers jours, je me sentis complètement désorienté. Rien ne me semblait plus extraordinaire que ce bâtiment qui allait entrer en campagne et dont l'équipage, encore incomplet, comptait déjà quelques matelots indisciplinés et même dangereux.

Comme de Gerlache n'avait pas de rôle d'équipage, nous n'avions aucune action répressive sur les hommes, si ce n'est le renvoi. Et encore, il fallait songer aux conséquences qu'aurait produites, autour de nous, l'application quelconque d'une peine disciplinaire. L'opinion publique, encore hésitante, nous eût blâmés et abandonnés!...

Au bout de quelques jours, notre horizon s'éclaircit heureusement : certains hommes se retirèrent d'eux-mêmes, d'autres s'amendèrent *provisoirement*.

Restait la question d'argent! de Gerlache décida que, pour attirer l'attention du public, nous organiserions, sur le quai, une exposition du matériel de la *Belgica*.

Pendant cinq jours, régna une fièvre intense de travail; l'état-major s'acharnait comme les simples matelots. Racovitza persuada même à un ami intime, qui venait lui faire ses adieux, qu'il devait nous aider dans notre labeur. Et, muni d'un marteau et de clous, le brave garçon travailla d'arrache-pied aux baraques d'hivernage!

Enfin, les campements furent montés, les harpons, les filets, les anoraks, les chaussures, les skis, les traîneaux, sortis de leurs cases et étalés d'une façon pittoresque, afin de séduire les curieux.

Puis vint une période plus extraordinaire encore. Pendant huit jours, on nous accabla de visites! Il fallut sourire à chacun, témoigner des égards spéciaux aux membres de la presse et, du matin au soir, faire un petit boniment analogue à celui du forain, qui, du seuil de sa roulotte, s'écrie : « Entrez, Messieurs, Mesdames, venez voir la merveille qu'on annonce à la porte! »

Nous manquions un peu d'habitude et de voix pour ce métier-là, maïs, au fond, c'était cela. Devant une galerie sans cesse renouvelée, nous donnions des explications sur la pêche, sur les sondages, sur les dragages, sur... la banquise même, que nous n'avions jamais vue!...

Parfois, les questions nous déconcertaient légèrement.

Une jolie femme, en toilette noire des plus seyantes, nous prie de lui montrer la route suivie par Nansen au pôle Sud! Plein d'égards pour ce naïf géographe, nous glissons une carte de l'Arctique sur celle de l'Antarctique, et nous donnons l'explication demandée, sans que la belle visiteuse ait à rougir de sa question.

Un homme politique influent nous demande, d'un air malin, pourquoi nous nous imposons la fatigue de prendre des échantillons d'eau à différentes profondeurs, alors qu'il est si facile d'en puiser, avec un seau, à la surface?

Une autre dame nous plaint, à haute voix, des chaleurs atroces que nous devrons supporter près du pôle Sud.

Un monsieur nous dit confidentiellement qu'une des questions géographiques les plus importantes serait de déterminer la distance

exacte qui sépare les deux pôles et que, à ce point de vue, il y aurait peut-être avantage à passer par le pôle Nord pour atteindre le pôle Sud.

Nous en sommes encore à mûrir cette idée!...

Et voilà le métier que nous faisons pendant des jours et des jours. Le soir, parfois, lorsque nous nous retrouvons avec Arctowski et Racovitza, nous déplorons ce temps précieux que nous perdons, alors que nous n'aurions pas assez de tous nos instants pour régler nos instruments, pour revoir certaines questions.

Et le temps passe, et l'argent ne vient pas.

Enfin, un matin, M. Schollaert, ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique, fait annoncer sa visite pour 14 heures. Aussitôt renaît en notre âme une lueur d'espoir.

A l'heure dite, le ministre, accompagné de son chef de cabinet, M. Van Overbergh, et du représentant Helleputte, visite le navire et se fait longuement expliquer nos plans, notre projet d'itinéraire. A 16 heures, lorsqu'il nous quitte, il ne promet rien encore, mais dans son regard satisfait, nous lisons un sincère encouragement. Le lendemain, le Gouvernement demandait à la législature un crédit supplémentaire de 60,000 francs, et cette proposition était votée à l'unanimité.

Enfin!

Enfin! surtout pour de Gerlache, qui, depuis trois ans, mendiait pour son expédition et subissait avec une parfaite sérénité, il est vrai, toutes les humiliations..., pourvu qu'elles fussent payées.

Quelle vie!

Mais notre brave commandant devait encore éprouver un ennui sérieux avant le départ.

Lorsque la *Belgica* avait quitté la Norvège, le bâtiment était lège. Pour le lester, de Gerlache avait fait remplir d'eau douze grands réservoirs placés à fond de cale et qui, primitivement, servaient à recueillir l'huile pendant les pêches, dans le Nord.



Photographie Fabronius.

FIG. 3.

M. FRANS SCHOLLAERT

ANCIEN MINISTRE DE L'INTÉRIEUR ET DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

PRÉSIDENT DE LA CHAMBRE DES REPRÉSENTANTS.

Pour alléger le service de notre équipage restreint, le commandant des pompiers s'offrit à vider nos cales. Il n'en fallut pas davantage pour que le bruit se répandît, avec persistance, que le navire faisait eau.

Pour comble de malheur, une soupape de refoulement à la mer n'était pas convenablement ajustée. Lorsque le navire eut embarqué son combustible et qu'il fut chargé, cette soupape se trouva sous la flottaison. L'eau pénétra donc effectivement dans le navire, pendant quelques instants. Dès lors, l'inquiétude se manifesta sérieusement. Peu s'en fallut que, pour rassurer l'opinion publique, de Gerlache ne fût astreint à entrer en cale sèche!

C'eût été retarder d'un an le départ, c'eût été peut-être la ruine de l'expédition! de Gerlache se démena tant et si bien, qu'il finit par dissiper les craintes.

Le 15 août 1897, la *Belgica* sortit des bassins, de grand matin, et fut amarrée au corps mort du bâtiment des pontonniers du génie. A midi, une réception grandiose nous fut offerte par le « Yacht Club » d'Anvers, dont nous battions le pavillon. Plusieurs généraux assistaient à cette fête.

Vers 16 heures, nous nous séparions, au milieu de l'effusion générale.

Libre de mon temps, je me rends au Château de Niel, où se décident... mes fiançailles. Combien ces dernières heures furent délicieusement émues! Que de conseils, que de recommandations! Je dois promettre d'être bien sage, de me vêtir chaudement là-bas, dans les glaces, de ne faire aucune imprudence!... Je promis tout.

CHAPITRE III.

Faux départ.

Le 16 août 1897, dès l'aube, tout le monde, à bord, était sur pied. On embarquait les derniers approvisionnements, tandis que, sur la passerelle, nous fixions le compas-étalon de Thomson, qui venait enfin de nous parvenir.

A 8 heures, la rade était en fête, les nombreux navires du port arboraient leur grand pavois, tandis que nous envoyions les couleurs avec une certaine émotion.

Bientôt la *Belgica* est envahie par une foule de parents et d'amis (1). Que de discours! Que de phrases bizarres!

Depuis un mois, on ne parlait de nous qu'avec les épithètes : hardis, courageux, vaillants, valeureux, hommes d'élite, savants, etc.!... C'est inouï comme on se fait vite à cet honneur, surtout quand on n'a rien fait pour le mériter.

Le 16 août, ce fut bien autre chose. On nous donnait tous ces qualificatifs à la fois! On nous embrassait, même les personnes qui nous connaissaient à peine! On suppliait : « Rapportez-moi un petit souvenir des régions polaires, n'importe quoi, mais quelque chose de là-bas! » Et nous répondions sans cesse : « Oui, oui, c'est entendu. » Je promis une vingtaine de fois... la peau du *premier ours blanc* que je tuerais pendant la campagne. Je ne m'engageais pas à grand' chose!

A 10 heures précises, l'ancre est levée. Les visiteurs nous ont quittés; il ne reste plus à bord que les membres de la famille de Gerlache et deux de leurs amis intimes.

(1) En ce qui me concerne, j'avais prié ma famille, dont les membres sont fort nombreux, de ne pas venir me faire d'adieux, le jour du départ. Je ne voulais pas d'attendrissement à bord, ni de scènes d'émotion. Mon désir fut respecté. Seul, mon frère aîné vint me serrer la main, au dernier moment, et se retira.

La *Belgica* vire de bord, défilant le long des quais où se trouve massée une foule enthousiaste.

Sur le grand ponton, la musique militaire joue l'air national, répété au loin par le carillon de la cathédrale, dont la flèche porte un gigantesque pavillon et une flamme belges.

A bord de la *Belgica*, le pavillon est amené, puis hissé à bloc lentement. L'équipage crie : « Vive la Belgique! » tandis que les membres de l'état-major se découvrent (1).

Nous naviguons de conserve avec un grand nombre de petits navires gracieusement pavoisés.

Voici le *Brabo* de M. R. Osterrieth, la *Mariana* du baron t' Serclaes, l'*Express* de M. Cogels; voilà le *Nixe* de M. Karcher, le *Lorelei* de M. Reiss, la *Fauvette* de M. Hanssens; plus loin, le *Mimosa* de M. Nyssens, le *Colibri* de M. Walscharts et l'*Oscar et Virginie* de M. Lissnyder; plus loin encore, la *Vague*, *Telegraaf III*, *Telegraaf IV*, etc.; sans oublier la gracieuse *Mouette*, que gouverne son propriétaire, M. Albert Grisart, secrétaire adjoint du Yacht Club, excellent marin, et l'un de nos meilleurs amis.

Le temps est superbe, le ciel est d'azur et le soleil brille de tous ses feux.

De la rade, le bruit monte, le canon tonne au Yacht Club, les sirènes des navires jettent leurs appels stridents, auxquels répond le sifflet de la *Belgica*, et, dans les moments d'accalmie, les sons de la *Brabançonne* arrivent jusqu'à nous.

Loin derrière nous, un vapeur s'efforce de nous rejoindre. C'est l'*Émeraude*, le bâtiment officiel, à bord duquel se trouvent le ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique, les présidents des Sociétés de Géographie de Bruxelles et d'Anvers, des sénateurs, des députés, des membres de l'Académie et la foule de nos amis.

Nous passons à contre-bord du *San-Francisco* de la marine de guerre

(1) MM. Arctowski, Danco et Racovitza avaient pris passage à bord de l'*Émeraude* et ne devaient monter à notre bord qu'à la frontière hollandaise.

des États-Unis; nous échangeons un salut, et tandis que nous hissons le pavillon de la République amie, la musique du navire de guerre répond par notre hymne national.

Au Doel, tandis que la *Belgica* embarque la tonite, l'*Éméraude* nous accoste et les autorités civiles et militaires passent à notre bord.

M. le ministre Schollaert nous adresse alors l'allocution du départ : quelques mots simples, mais presque affectueux et très encourageants.

Les passagers de l'*Émeraude* nous quittent au bout de quelques instants, et, notre chargement effectué, nous poursuivons notre route.

Tout à coup, vers notre avant, apparaît un cuirassé. C'est le *Kortenaar,* que S. M. la Reine des Pays-Bas envoie à notre rencontre.

Le navire hollandais hisse notre pavillon et salue la Belgique de vingt et un coups de canon, tandis que son équipage tout entier passe à la bande.

La *Belgica* et plusieurs yachts de l'escorte répondent en hissant au grand mât les couleurs de la Hollande; puis, dans un vif élan de reconnaissance pour cette marque de courtoisie de la Reine Wilhelmine, les Belges entonnent l'air national néerlandais. Qu'elles sont loin les querelles d'autrefois ! Aujourd'hui, les deux peuples sont sincèrement amis.

Mais à mesure que nous nous éloignons de la frontière belge, notre escorte diminue

Bientôt l'*Émeraude* vire de bord et il ne reste plus que quelques yachts voguant avec nous, à tribord de l'immense *Kortenaar*.

Vers 3 heures, le *Brabo* nous accoste, les parents du commandant de Gerlache et Mme Osterrieth viennent nous faire leurs adieux. Une profonde émotion étreint tous les cœurs, en voyant ce père, cette mère, embrasser leur enfant, peut-être pour la dernière fois ! Je me sens pris d'attendrissement; je pense à mes chers parents, à la douleur qui les aurait déchirés s'ils avaient vécu jusqu'à ce jour !...

de Gerlache est près de moi, son épaule touche légèrement la mienne; je lis dans ses yeux et ceux de sa mère une douleur profonde, et, voulant, à la fois, rassurer et la mère et le fils, je m'avance vers Mme de Gerlache, je lui dis de ne rien craindre pour l'avenir, que mes compagnons et moi, nous lui ramènerons son fils et nous nous dévouerons sans réserve au succès de l'expédition.

Les adieux terminés, on largue les amarres et chacun retourne à son poste. Le *Brabo* s'éloigne; de Gerlache, dans le nid de corbeau, le suit longtemps des yeux.

Un tout petit vapeur ne nous a pas quittés : c'est l'*Express*. A son bord, se trouvent M. Henri Cogels, son propriétaire, ainsi que MM. Joostens et Mols.

Pendant une heure, le yacht nous accompagne encore; puis, au moment de la séparation, ces messieurs, voulant nous donner une marque de joyeuse sympathie, nous rendent les honneurs à l'instar des navires de guerre. L'un d'eux amène le pavillon; l'autre, armé d'un fusil à répétition, tire une salve qui n'en finit plus; le troisième souffle une stridente brabançonne dans... un cor de chasse, tandis qu'un matelot, suspendu à la corde de la sirène, fait hurler le sifflet et qu'un timonier nous envoie les derniers adieux par un des signaux du code!

Toute cette parodie, plaisante au possible, se passe à courte distance du *Kortenaar*, dont elle doit amuser l'état-major.

Peu à peu, les coups de feu s'éloignent, on les devine encore au jet de flamme qui, par intervalle, scintille; la *Brabançonne* n'est plus qu'un souffle; la patrie est loin déjà, mais la voix de la sirène nous rappelle encore nos bons et joyeux amis...

Maintenant, tout est calme à bord et semble triste. La brise s'est levée, de gros nuages noirs se montrent au suroit, l'Escaut s'agite et la marée, qui vient de changer, est contre nous. Nous n'avançons que lentement.

Pour sauver la situation vis-à-vis des Hollandais, de Gerlache fait amener un canot et se rend en visite de remercîments à bord du *Kortenaar*. Là, il boit lentement, à petites gorgées, le verre de porto qui lui est offert; il veut nous laisser le temps de nous débrouiller.

Vain espoir : la manœuvre se fait avec une sage lenteur. Alors de Gerlache explique, au commandant du *Kortenaar*, nos difficultés et le prie, étant données les critiques récentes concernant le navire, de ne point parler de cet incident. Au bout de trois quarts d'heure, de Gerlache revient à bord; le nœud, formé dans la chaîne, venait enfin d'être défait. La machine étant aussi réparée, nous nous remettons en marche.

Par suite de la résistance qu'offrait l'ancre non relevée, nous gouvernions encore avec de telles difficultés, que le *Kortenaar*, s'imaginant que nous prenons un mauvais chemin, nous devance comme pour nous indiquer la vraie route !

Oh ! quel sentiment de profonde humiliation je ressentis à ce moment ! Toutes les préoccupations des derniers jours me revinrent à l'esprit. Avec écœurement, je détournai mes regards du compas-étalon, non compensé, non réglé, auquel le constructeur avait même oublié de joindre l'alidade pour l'observation des relèvements.

Enfin, l'ancre fut remise à son poste, le navire reprit sa route (1).

A midi, nous établissons une partie de la voilure, mais vers 16 heures, nous n'avançons presque plus, nous avons le vent et la mer debout. De plus, la marée a changé et le courant est contre nous. Le *Kortenaar* voit notre situation ; il nous offre la remorque, que nous

---

(1) Dans la chambre des machines, régnait depuis toujours une certaine anarchie. A Anvers déjà, M. Van Rysselberghe s'était retiré, tandis que le commandant avait dû, par suite de circonstances spéciales, se priver des services de M. Somers. Deux autres mécaniciens, D... et P..., s'étant engagés, M. Somers avait proposé de les mettre au courant de la machine pendant le trajet d'Anvers à Flessingue. Là, il proposa au commandant de faire encore route avec l'expédition jusqu'à Montevideo.

Il est décidé que nous passerons la nuit en rade de Flessingue, pour remettre un peu d'ordre dans notre navire.

Après un échange de signaux avec le *Kortenaar*, il est arrêté que nous ne reprendrons la mer que le lendemain matin, à 8 heures, et nous mouillons devant Flessingue, tandis que le *Kortenaar* va se mettre à l'abri dans le port.

Pendant que l'équipage vaque à différents travaux, l'état-major tout entier, réuni au carré, recopie un grand nombre de fois une espèce de proclamation que de Gerlache adresse à la Belgique.

Ce travail nous amuse énormément; chacun de nous s'interrompant, tour à tour, pour faire quelques remarques humoristiques de circonstance, que de Gerlache écoute, d'ailleurs, avec une entière bonne grâce.

Le travail terminé, le pilote emporte notre courrier et nous allons nous reposer jusqu'au lendemain matin.

Le 17 août, à 8 heures, le *Kortenaar* nous rejoint et nous levons l'ancre.

A peine l'hélice est-elle en marche, que le mécanicien nous prévient qu'il faut immédiatement stopper, attendu que le condenseur chauffe d'une façon extraordinaire (1).

Aussitôt de Gerlache commande de mouiller l'ancre de tribord. Lorsque celle-ci est à 20 mètres du bord, la chaîne se coince sur le guindeau!

Le navire tangue; il reçoit même des secousses assez violentes, car l'ancre ne touche pas le fond; il est aussi impossible de la relever que de filer plus de chaîne. Nous tournons dans tous les sens et le navire ne gouverne presque plus (2).

(1) Pour vider l'eau de la cale, on avait fait usage de la pompe de circulation; par suite de cette manœuvre, des escarbilles provenant de la cale s'étaient introduites dans la pompe et l'empêchaient de fonctionner.

(2) Il ne pouvait être question de mouiller une seconde ancre. Les deux chaînes se fussent probablement tournées l'une autour de l'autre, et, comme la mer se formait, notre situation eût pu devenir critique.

acceptons jusqu'au jusant. A 17 h. 40, nous sommes devant le bateau-phare, le *Wandelaar*, où le *Kortenaar* doit nous quitter.

La remorque est larguée, le cuirassé défile à contre-bord de la *Belgica*, que l'équipage hollandais acclame pendant que l'équipage belge crie : « Vive la Hollande ! »

Les deux navires amènent leurs pavillons. La *Belgica* envoie le signal « remercîments », le *Kortenaar* répond « souhaits ». La *Belgica* dit encore : « Merci et adieu ! ». Puis, les navires s'éloignent l'un de l'autre et, bientôt, ne se distinguent plus.

Sur le pont de la *Belgica* règne un grand désordre : des caisses et des objets de toutes espèces sont là, pêle-mêle, n'ayant pas trouvé place dans la cale. de Gerlache et moi, nous sommes sur la passerelle et, chose extraordinaire, je n'ai pas le mal de mer (1).

Racovitza est dans son laboratoire ; Danco se promène en fumant sa pipe comme un vieux loup de mer ; Arctowski, affalé sur la dunette, est visiblement indisposé.

Je m'approche pour lui dire qu'une de ses malles encombre le pont et ne peut trouver place dans la cale, déjà pleine. Aussitôt, il

(1) J'ai beaucoup navigué : sur des cuirassés, des croiseurs, des torpilleurs, des paquebots, des frégates à voiles, et partout et sans cesse j'ai eu le mal de mer. Je l'avais même au mouillage, dans es rades mal abritées. J'ai toujours réagi autant que possible et je ne me suis jamais abstenu de faire mon service au complet. Au reste, malgré ce rude tribut payé à Neptune, je ne m'en portais pas plus mal. Chose singulière : par les très mauvais temps, le mal cessait, pour revenir plus impitoyable dès qu'une accalmie se produisait ! Certains faits permettraient de supposer que ce mal provient parfois d'une suggestion. J'étais dans l'escadre active de la Méditerranée, à bord du *Magenta*, et je venais d'avoir le mal de mer, pendant plusieurs semaines. Je débarque, un jour, au golfe Juan, et je vais à Nice, où je prends enfin un repas... qui me reste fidèle ! Le soir, en rentrant au golfe Juan, je demande une chambre dans un hôtel de la plage, j'ouvre ma fenêtre et je regarde au loin, le *Magenta* qui tangue sous une petite levée. Mes yeux, avec plaisir, suivent le cuirassé, quand tout à coup, je vois mon balcon se soulever et s'abaisser... J'étais ressaisi par le mal de mer !... J'ai constaté souvent des cas analogues chez des officiers de marine.

m'engage à la faire jeter par-dessus bord. Il se soulève même, un instant, pour voir exécuter cet arrêt, puis... retombe dans sa pénible méditation !...

Tout à coup, le mécanicien nous annonce que le tuyau de refou-



Photographie du Dr Cook.

FIG. 4.

RACOVITZA ET SON LABORATOIRE A BORD DE LA « BELGICA »

lement de la pompe d'alimentation s'est crevé et que, malgré la réparation provisoire, il n'est pas possible de s'éloigner de Belgique dans ces conditions.

Une seule solution se présente : faire route vers Ostende, où la machine sera revue complètement dans les chantiers de l'État.

Cette ligne de conduite étant adoptée, à 2 heures du matin, par une nuit très noire, la *Belgica* est mouillée et amarrée à Ostende, à quelques mètres du yacht du Roi, la *Clémentine*.

Dès 4 heures du matin, mon frère, ingénieur en chef de la marine,

est à bord avec des mécaniciens. Après une inspection minutieuse, on s'aperçoit que la machine réclame quelques réparations urgentes, qui demanderont plusieurs jours de travail...

Et voilà comment la *Belgica* se retrouve en Belgique, alors que, depuis un mois au moins, elle devrait voguer vers le Sud!



CHAPITRE IV.

A Ostende.

Oh! la bonne idée qu'a eue notre machine de se détraquer! Nous pourrons réparer maintenant, du moins en partie, les lacunes de nos premiers préparatifs.

Pendant que les mécaniciens du bord et ceux de l'Etat travaillent, que les matelots font l'arrimage du matériel et des vivres embarqués, que Racovitza et Arctowski aménagent leur laboratoire, je m'empresse de régler le compas-étalon et de faire des observations astronomiques pour le calcul de la marche des chronomètres.

La foule cherche encore, mais en vain, à envahir le navire. Peu de personnes sont admises à bord et on les laisse visiter seules le bâtiment, aucun de nous n'ayant le loisir de leur servir de guide.

Le 18 août, à 9 heures du matin, le yacht royal est en émoi : le Roi arrive dans une heure et se rendra à bord de la *Clémentine*. Aussitôt la *Belgica* fait un brin de toilette pour se présenter avec plus d'avantages.

A 10 heures précises, le Roi circule sur rade, dans son canot à vapeur, qui ne porte aucune marque distinctive.

Nous plaçons tous nos hommes sur le pont et, au moment où le canot passe à notre avant, l'officier de quart pousse trois fois le cri de « Vive le Roi ! » répété avec élan par tout l'équipage. En même temps, le pavillon belge descend lentement pour saluer le Souverain.

Sa Majesté monte à bord de la *Clémentine,* puis, se plaçant au bastingage : « Où est le chef de ce bateau? » de Gerlache s'avance et se présente. Le Roi fait un signe et, quelques instants après, monte à notre bord.

Alors, nouveau passage à la bande de l'équipage, nouveau salut des

couleurs, tandis qu'un immense pavillon est hissé en tête du grand mât (1).

Le Roi à bord de la *Belgica!* Enfin, nous allions connaître le mot de l'énigme...

Pendant toute la période préparatoire à l'expédition, Sa Majesté avait observé à notre égard la plus stricte réserve, et cette ligne de conduite était, pour chacun de nous, un mystère.

Comment le Souverain qui a créé l'œuvre gigantesque du Congo se désintéressait-il d'une expédition scientifique belge, soutenue par de nombreux membres de l'Académie, appuyée moralement par le Gouvernement, pour laquelle son peuple avait ouvert une souscription publique et la Chambre et le Sénat avaient voté un important crédit? Comment le Roi ne prenait-il aucun souci d'une expédition qui pouvait donner une impulsion nouvelle au projet de création d'une marine nationale?

Pourtant, la *Belgica* était commandée par un homme qui, depuis des années, avait donné des preuves d'une énergie, d'une persévérance extraordinaires. Dans son état-major, se trouvaient également deux officiers de l'armée belge, Danco et moi-même, de cette armée qui a été l'*instrument* de la grande œuvre africaine et qui, en maintes circonstances, a prouvé qu'elle sait mourir pour faire son devoir.

J'étais, je l'avoue, profondément humilié. Comment nous expliquer cette abstention de notre Roi, alors que les souverains d'Allemagne, d'Angleterre, de Suède et Norvège, de Danemark encouragent de tout leur pouvoir les expéditions scientifiques dirigées vers les régions polaires?

Mais revenons à la visite royale à bord de la *Belgica.*

Sa Majesté se fit montrer minutieusement nos aménagements, le laboratoire et les instruments qui se trouvaient à portée. Elle félicita

---

(1) Cela se passe ainsi dans les marines de guerre, quand le chef de l'Etat est à bord.

vivement Danco d'avoir insisté pour obtenir du ministre de la Guerre l'autorisation de partir. Elle eut, pour chacun de nous, quelques mots bienveillants, saupoudrés parfois d'une fine et spirituelle raillerie.

Au moment de nous quitter, Elle nous dit, en substance, ces quelques mots : « Je me suis vivement intéressé à tout ce qui concerne votre voyage scientifique, mais il est bon que le Chef de l'État et le Gouvernement laissent le plus de latitude possible à l'initiative privée. Le sentiment populaire est d'autant plus puissant, que l'œuvre est plus belle et que le peuple sent que c'est lui seul, tout à fait librement, qui la soutient et l'encourage. L'abstention du Chef de l'État n'est, en réalité, qu'apparente. Le Roi s'intéressera toujours à ce qui touche à l'avenir scientifique et à l'avenir maritime du pays. »

Ces quelques paroles nous causèrent une grande joie, un véritable soulagement! Et dire que, sans l'accident survenu à notre brave machine, nous serions partis avec un doute pénible.

Rentré à son bord, le Roi fait mander de Gerlache, qu'il interroge sur le plan général du voyage. Quand, une demi-heure plus tard, Sa Majesté repasse dans son canot à vapeur, l'état-major et l'équipage de la *Belgica* poussent des vivats frénétiques. Longtemps encore, nous le suivons des yeux, en songeant : ce Roi constitutionnel d'un tout petit pays s'est joué des difficultés que lui ont créées parfois des puissances formidables; par sa volonté de fer, il sait vaincre tous les obstacles. Qu'il te serve d'exemple, petite *Belgica!* Comme lui, ne fléchis jamais, sois forte pour affronter la région glacée et ses périls!...



CHAPITRE V.

Ennuis domestiques.

Le 19 août, le mécanicien P... se porte malade et repart pour Anvers. Le maître de l'équipage J... donne sa démission : il se plaint de ce que, certains matelots s'absentant constamment d'une façon illégale, tout le travail retombe sur les mêmes hommes, et le charpentier G... invoque les mêmes motifs pour se retirer.

Le 20, deux de nos matelots se rendent à terre, sans permission, et ne reviennent à bord que le lendemain. L'un d'eux est pris de boisson, incapable de tout travail.

La nuit, la brise du Sud-Ouest souffle avec force ; la *Belgica*, chassant sur son ancre, court sur le yacht royal. Un violent effort est nécessaire pour raidir les amarres ; on appelle tout le monde sur le pont. Un matelot déclare avec sérénité qu'il reste couché, attendu que, si les navires s'abordent, la *Belgica* étant la plus solide, c'est la *Clémentine* qui coulera !

Voilà les misérables qui nous accompagnent ! Voilà l'équipage d'élite !

Ajoutons à cela que plusieurs de ces hommes ne connaissent presque rien du métier de marin.

J'avais proposé à de Gerlache, pendant le séjour à Anvers, de faire quelques exercices d'ensemble de manœuvre et de nage, dans les embarcations. Le commandant me pria aussitôt de renoncer à ce projet, attendu que les hommes, n'étant astreints, sur les bateaux de commerce, à aucune manœuvre en dehors de leur service, manifesteraient une mauvaise volonté évidente, si nous adoptions la mesure que je préconisais pour la sécurité de tous (1).

(1) Ces marins insubordonnés et dangereux, dont je narrerai plus loin quelques prouesses, furent débarqués à Punta-Arenas ; mais ce qu'il y a de révoltant, c'est que, jusqu'à ce jour, ils sont demeurés impunis.

En fin de compte, de Gerlache ramena d'Anvers deux bons matelots; M. Somers fut engagé de nouveau, ainsi que M. Van Rysselberghe.

Dès le 18 août, second jour de notre escale, un nouveau personnage fit tout à coup son apparition parmi nous. Un jeune Polonais, M. Dobrowolski, s'était présenté à bord de la *Belgica* avec un vêtement de rechange, un peu de linge, beaucoup d'intelligence, d'activité et de modestie! de Gerlache apprécia à sa juste valeur ce jeune garçon, possédant une base scientifique sérieuse, qui lui permit d'être enrôlé comme météorologiste adjoint. Il refusa toute indemnité pour s'équiper, n'ayant qu'un regret, disait-il, celui de ne posséder aucune fortune qui lui permît d'aider l'expédition. Brave cœur, dévoué jusqu'au sacrifice, nous aurons souvent occasion de reparler de lui.

Cependant, le temps passait : il fallait absolument partir, malgré la mauvaise brise qui soufflait avec violence.

Le 23 août 1897, à 8 heures du soir, nous appareillons. Le temps est couvert, la nuit obscure, le vent Sud-Ouest continue à souffler. Le grand remorqueur de l'État doit nous entraîner jusqu'à l'île de Wight.

Lorsque nous sortons du port, l'équipage royal nous salue de ses derniers « hourras », auxquels nous répondons; puis, nous longeons la jetée.

Dans la nuit, dans l'embrun, dans la houle, on ne distingue rien. Pourtant quelques voix s'élèvent de la grande estacade, et même, au moment où nous la franchissons, un sanglot, un suprême adieu déchire l'air et arrive jusqu'à nous!...

Mais la mer mugit avec force, étouffant tous les bruits de la terre. Adieu! adieu à tous ceux que nous aimons! Puissions-nous les revoir tous dans deux ans! Puissions-nous aussi être tous présents à l'appel de nos familles!



CHAPITRE VI.

Dans l'Atlantique.

Le grand remorqueur nous entraînait avec énergie, faisant bondir sur les lames notre petit baleinier. La remorque se raidissait pour nous arracher à la vague, puis se détendait pour nous rendre notre liberté : nous marchions ainsi de secousse en secousse!

Nous n'avions pas quitté Ostende depuis dix minutes, que je me sentais... tout anéanti! Mélaerts, qui faisait le quart avec moi, me regardait du coin de l'œil et paraissait me plaindre sincèrement.

A minuit, au moment où j'allais me coucher, le mécanicien D... m'aborde : « Capitaine (1), nous sommes tous « impressionnés » dans la machine, par cette mauvaise mer! Je vois que vous souffrez également. Me permettez-vous de vous offrir ce flacon de Néréide, qu'on dit souverain pour ce genre d'affection? » — Je le remerciai de son aimable attention et, tout en m'étendant sur mon étroite couchette, je pensais : « Une statue à l'inventeur de la Néréide, si le remède est efficace!... »

Lorsque, à 4 heures du matin, je repris mon poste, j'eus soin de me munir du flacon, et, bercé par de douces illusions et le roulis du navire, j'attendis. Oh! pas bien longtemps! A 4 h. 10, j'ingurgitai déjà, d'après l'indication, une gorgée de la précieuse liqueur. Ce n'était pas désagréable : un goût de rhum très aromatisé.

Par politesse, j'en offris à Mélaerts; mais lui, aussi à l'aise sur notre montagne russe que dans un bon fauteuil, ne voulut pas m'en priver!

A 4 h. 25, nouvelle gorgée; à 5 h. 30, idem; et ainsi de suite

(1) Le capitaine du navire était de Gerlache, mais je portais le titre de capitaine, ayant gardé les insignes et les prérogatives de mes fonctions dans la marine de guerre française, où les attributions de lieutenant de vaisseau correspondent au grade de capitaine-commandant dans l'armée belge.

jusqu'à la cinquième. Il était alors 8 heures, mon quart finissait, heureusement ! Titubant comme un homme ivre, je me hâtai de regagner ma chambre.

Jamais, non, jamais, dans le passé, ni plus tard, je ne fus aussi malade que ce jour-là !...

Avec fureur et désappointement, je lançai dans la mer cette funeste « Néréide », qui, pareille à ses sœurs de la Fable, ne m'avait un instant assoupi que pour me mieux tourmenter. Quant à D..., il avait éprouvé les mêmes effets que moi et paraissait littéralement abruti.

Dans la Manche et le golfe de Gascogne, le voyage fut des plus pénible. Parfois, nous nous retrouvions plus au Nord que la veille, alors que nous cherchions le Sud. Certains jours, la mer fut si mauvaise, que nous dûmes filer de l'huile (1).

Enfin, le 3 septembre, bien que la brise fût encore très forte, le temps se mit au beau. Ce fut une joie générale à bord, où je n'étais pas le seul que Neptune persécutât. Les plus résistants contre le mal de mer, de Gerlache, Danco et Amundsen, commençaient à être las de cette gymnastique insensée et continuelle ! Mélaerts seul conservait son calme flegmatique.

Bientôt le vent tomba, la mer devint gentille, une délicieuse petite brise se mit à souffler du Nord-Est.

La vie se ranime à bord. Chacun vaque avec plaisir à ses occupations, prend des notes ou même élabore un programme d'observations polaires. Aux moments de loisir, on se recueille pour écrire aux absents...

---

(1) Le filage d'huile consiste à suspendre au bossoir de tribord ou bâbord (suivant que la mer vient d'un de ces côtés) des sacs renfermant de l'étoupe fortement imprégnée d'huile lourde. Cette huile sort lentement du sac, goutte à goutte, et s'étend sur la mer, qui cesse alors de briser contre le navire. Il existe des sacs spéciaux ne contenant pas d'étoupe, mais dont le fond est muni d'une lame de cuivre percée de petit trous qui donnent passage à l'huile.

Le 11 septembre, l'île Madère est en vue. Il est indispensable d'y faire escale pour remettre un peu d'ordre à bord et surtout régler certains instruments, tels que les chronomètres.

A 9 heures du soir, nous mouillons en rade de Funchal, précisément à l'endroit où, trois ans auparavant, et pour la première fois, la *Melpomène* m'avait amené dans l'île.

Ce n'est pas sans émotion que je foulai à nouveau le sol de l'île Madère, où, deux fois déjà, j'avais fait une assez longue escale avec les bâtiments de la flotte française.

Une grosse déception m'y attendait : notre compatriote, le baron van Beneden, chez qui j'avais toujours trouvé un accueil des plus sympathique, était absent. Je ne fus pas plus heureux dans mes autres visites à Funchal : tout le monde était hors ville, excepté le consul de France, l'excellent docteur Murao Pitta, dont je fus tout heureux de serrer la main.

J'offris à de Gerlache et aux membres de l'état-major de les présenter à nos « Petites-Sœurs de Saint-Vincent » !

Et comme on souriait de ma proposition, je les entraînai vers le couvent et leur expliquai le rôle des « Petites-Sœurs » dans la flotte française.

Lorsque des bâtiments mouillent en rade de Madère, ce sont elles qui lavent et entretiennent le linge des officiers de marine et des officiers mariniers; elles encore qui soignent les malades, lorsqu'on est obligé d'en débarquer. Dans l'île, elles donnent aux enfants une instruction tout à fait satisfaisante.

Et puis, ces religieuses de Saint-Vincent sont des femmes du monde; leur conversation est d'une gaîté charmante. La supérieure, grande dame dans toute l'acception du mot, ne manque jamais d'offrir à ses visiteurs un verre de Madère, de vrai Madère!

Ce détail acheva de convaincre l'état-major et c'est avec une véritable hâte que nous franchîmes la grille du parc. Accueil charmant, promenade dans la propriété, mais, hélas! le verre de Madère ne vint pas!... L'heure ne s'y prêtait point, quelle guigne!

Mes camarades me narguaient du coin de l'œil. Au moment du départ, la supérieure nous remit à chacun une petite médaille, qui, disait-elle, nous porterait bonheur; de Gerlache reçut, en supplément, une brochure portant les noms des bienfaiteurs de la maison. Il frémit d'épouvante, mais il n'y avait pas à tergiverser : il fallait s'exécuter. La *Belgica* faisant l'aumône ! Quelle chose extraordinaire ! de Gerlache, n'écoutant que son courage, plongea dans sa poche — presque toujours à sec — et en retira deux livres sterling. Du coup, l'Expédition antarctique belge fut inscrite dans les fastes du couvent, car la somme donnée se traduisait, en monnaie du pays, par le chiffre fabuleux de onze mille... reis !

Notre séjour à Madère se prolongea pendant deux jours. Je trouve noté, dans mon journal, pour ce laps de temps : un charmant déjeûner qui nous fut offert par M. Carlo de Bianchi, fils du consul de Belgique à Funchal; une excursion au Grand-Curral à laquelle prirent part MM. de Gerlache, Amundsen, Mélaerts, Danco, Arctowski, Racovitza et Dobrowolski; une promenade à Del Monte, avec la traditionnelle descente en *toboganing;* enfin, un échange de visites entre la *Belgica* et le commandant d'une division anglaise constituée par le cuirassé *Blenheim*, le *Madway* et deux canonnières torpilleurs.

L'île Madère, qui appartient au Portugal, offre, sur l'Atlantique, un point stratégique de la plus haute importance. L'Angleterre y acquiert chaque année plus d'influence, au détriment de la France. L'île est défendue par le fort Loo ; mais on la prendrait avec... un bâtiment de la flotte belge ! C'est tout dire !... Pourvu, bien entendu, que les Anglais ne s'y soient pas déjà installés !

Le 14 septembre 1897, nous appareillons et faisons route vers Rio-de-Janeiro. Les chronomètres sont réglés ; leur marche diurne moyenne a été reconnue convenable.

Une noble émulation a saisi les mécaniciens : chacun prétend con-

duire la chauffe et la machine mieux que ses deux camarades. Pour encourager leur zèle, nous organisons des essais de chauffe méthodique. Il est convenu et arrêté : que le mécanicien qui prend le quart devra nettoyer les feux; qu'il devra chauffer pendant douze heures consécutives ; que les briquettes seront pesées avant d'être livrées ; que la pression sera de 70 et le nombre de tours de 65 à la minute.

A peine le concours est-il commencé, que la brise régulière s'établit. A la grande joie des mécaniciens, l'hélice est remontée, la machine arrêtée, les voiles dépliées dans toute leur envergure. La *Belgica* avance avec une sage lenteur.

La chaleur commence à devenir un peu plus vive. L'équipage recouvre de bandelettes de toile les cuivres de la passerelle. de Gerlache et Amundsen préparent les objets et vivres qui devront être probablement débarqués à la Terre Victoria, puis ils arriment de nouveau les boîtes de conserves.

Pendant cet aménagement, bien des denrées disparaissent comme par enchantement. Certain matelot fait souvent la navette entre la cambuse et le poste de l'équipage, où il va ensevelir, sous son matelas, les boîtes qu'il a maraudées et qui seront partagées la nuit. Un matin même, le chef-mécanicien trouve toute une boule de fromage de Hollande cachée dans le charbon !

A partir du 14 septembre, le quart se fit à courir entre les lieutenants Amundsen et Mélaerts; je jouissais donc de quelques heures de liberté. J'en profitais pour faire des observations astronomiques, le matin, à midi et vers 4 heures ou dans la soirée. Je déterminais le point et les éléments relatifs au compas, et, les calculs terminés, je les portais à de Gerlache, en lui proposant la route à suivre.

J'avais aussi organisé un petit cours de navigation pratique, auquel assistaient régulièrement plusieurs hommes de l'équipage.

Pendant cette longue traversée, les caractères se dessinaient, nous apprenions à nous connaître; à la sympathie succédait l'amitié : le camarade de la veille devenait l'ami dévoué du lendemain.

C'est Danco qui fut chargé d'abord de la direction du ménage. A la suite de je ne sais quelle circonstance, il me céda ces importantes fonctions. Mon règne fut court : l'économe de Gerlache se hâta, au bout de quelques jours, de m'enlever délicatement cette besogne ingrate.



Photographie du Dr Cook.

FIG. ..

ARCTOWSKI ET SON LABORATOIRE A BORD DE LA « BELGICA ».

Combien joyeux parfois ces repas en commun! Arctowski soutenait des paradoxes extraordinaires, qui faisaient bondir d'indignation notre ami Danco.

Et la préparation du café! Combien délicate, dangereuse même! Danco avait acheté, à cet effet, un appareil tellement perfectionné, qu'il faisait régulièrement explosion à la fin de chaque repas. Le café était projeté en ondes bouillantes dans toutes les directions, et le sauve-qui-peut général, les rires, le désarroi avaient du moins l'heureux résultat de faire oublier à quelques-uns d'entre nous, qui n'ai-

maient pas les conserves norvégiennes, que leur estomac criait famine!

Le 6 octobre, nous franchissons l'Équateur. L'équipage obtient le service du dimanche et organise un « baptême » en règle pour tous ceux qui n'ont pas encore « passé la ligne ».

De temps à autre, nous rencontrons un navire. C'est d'abord le quatre-mâts français *Antoinette*, avec qui nous échangeons des marques de vive sympathie; puis, un grand voilier espagnol, à peu près lège, qui semble avoir perdu ses chronomètres! Il croit être à 27° longitude ouest de Greenwich, alors que nous sommes en réalité à 33°.

Le 13 octobre, j'eus une forte déception : nous franchissions l'Équateur magnétique, toutes mes dispositions avaient été prises pour compenser définitivement le compas-étalon et l'état de la mer ne me permit pas d'effectuer ce travail.

Le 20 octobre, à 6 heures du matin, nous apercevons la terre; le 22, nous entrons dans la rade de Rio-de-Janeiro. C'est là que Cook doit nous rejoindre.

Un petit vapeur battant pavillon belge vient à notre rencontre, puis navigue de conserve avec nous. Du bord, on nous fait force signe d'amitié, et nous en augurons que Cook doit être dans ce groupe d'amis.

Immédiatement, nous examinons tous les passagers, afin de deviner lequel est Cook. — C'est ce petit gros, à l'air enthousiaste! — Du tout, c'est ce long maigre! — Ne serait-ce pas cet homme à barbe grise et inculte? — Ou plutôt ce jeune homme plein d'attentions pour la vieille dame qui se tient à ses côtés, sa mère sans doute?...

Et tandis que nous devisions ainsi, Cook se trouvait à Pétropolis, où, depuis plusieurs jours déjà, il était l'hôte de notre ministre, le comte van den Steen de Jehay.

Dès que les formalités de la douane et celles du service de santé sont accomplies, le petit vapeur nous accoste.

Voici M. Laureys, consul de Belgique, accompagné de M. Dart,

notre compatriote, représentant de la maison Pécher d'Anvers, et de M. Cruls, autrefois officier d'artillerie dans l'armée belge, actuellement directeur de l'Observatoire de Rio-de-Janeiro. Ils nous souhaitent, tous les trois, la bienvenue au nom du ministre de Belgique, le comte van den Steen de Jehay, qui viendra lui-même nous rendre visite le lendemain.

Nos huit jours d'escale à Rio-de-Janeiro s'écoulèrent d'une façon charmante, grâce aux fêtes données en notre honneur par la colonie belge.

Impossible d'ailleurs de concevoir une hospitalité plus aimable, plus généreuse que celle qui nous fut offerte au Brésil. Les autorités civiles et militaires rivalisèrent, pour nous, de délicates attentions : la douane nous permit, sans difficultés, de débarquer les instruments que nous devions comparer ou étudier à l'Observatoire de Rio; l'amiral directeur de l'arsenal de guerre fit exécuter plusieurs petites réparations à notre matériel ; la presse tout entière publia d'élogieux articles à notre sujet; enfin, le président de la République et le ministre des Affaires étrangères nous reçurent en audience spéciale.

L'équipage de la *Belgica* fut également bien accueilli par les Brésiliens; aucun de nos marins n'aurait eu à se plaindre si, une nuit, en rentrant à bord, Tollefsen n'avait été complètement dévalisé par... la police de Rio!

Le 25 octobre, la colonie belge nous offrit un superbe banquet. Il était présidé par le ministre de Belgique; les représentants de tous les journaux de Rio y assistaient.

Le ministre fit le discours officiel, puis les toasts se succédèrent sans interruption. Pas un seul convive qui n'y allât d'un petit discours au moins, en français, en italien ou en portugais, discours exubérants, où les gestes énergiques soulignaient les paroles. A la fin d'un joyeux festin, un mot sonore suffit pour enthousiasmer.

« L'Amérique, s'écriait José de Patrocinio, a engendré les États-

Unis; l'Europe a enfanté la Belgique! » Et des bravos frénétiques éclataient.

Il était intéressant, pendant toute cette fête, de suivre l'attitude du docteur Cook, qui, ne parlant que l'anglais, ne comprenait pas un traître mot à toutes ces allocutions. S'il entendait le nom « Léopold II », il criait : « Vive le Roi! » et si le nom « Moréas » frappait son oreille, il s'exclamait de plus belle : « Vive la République! »

Le 28 octobre, l'Institut historique et géographique du Brésil nous reçut en séance solennelle. Pour la circonstance, la plus haute assemblée scientifique du pays avait confié à son « orateur officiel » le soin de nous souhaiter la bienvenue.

Je ne puis résister au désir de reproduire ici ce discours, *in extenso.* Cependant, pour bien juger de l'effet qu'ont produit ces paroles, ainsi que de la couleur, de l'animation de toute cette scène, il faut se représenter le milieu où elles furent prononcées :

« Messieurs,

» Voilà que vient de jeter l'ancre dans les eaux du Guanabara la *Belgica*, qui porte à son bord des marins hardis qui vont s'aventurer sur des mers inconnues. Les voilà, devant vous, ces fils de l'Océan, qui s'arrêtent ici un moment à peine, pour partir vers le pôle antarctique! Un si grand événement ne pouvait pas nous être indifférent, et il nous était impossible de laisser passer devant nous, sans la solennelle consécration de notre hommage, ceux qui s'en vont ainsi par le chemin qui mène à la gloire.

» Salut, Argonautes téméraires, vous qui allez à la conquête d'un nouveau monde! Que les mers vous soient propices; qu'elles ouvrent devant la proue de votre vaisseau la route sans traces, naguère encore vierge de l'assaut des quilles tranchantes!

» Que les souffles de l'océan viennent baiser les voiles qui bravent les tempêtes ; que les brises chantent, dans les cordages des

mâts, les strophes des hymnes que la civilisation envoie vers les confins du monde ; que le drapeau qui, plein de regret s'éloigne de la patrie, tremble toujours sur des mers tranquilles, en offrant un calme éternel à ceux qui s'en vont du monde s'égarer dans l'immensité sans bornes de l'inconnu !

» Allez, nouveaux Colombs, allez traîner vos ancres sur les sables des mers antarctiques ; allez, par la carcasse de votre machine flottante, terrifier les monstrueux corps des cétacés de ces plages ; allez faire s'envoler de peur les essaims d'oiseaux, qui réveilleront les échos de ces mortes contrées, en voyant se lever à l'horizon toujours vide l'envergure des ailes immenses de ce monstre ailé qui vous amène d'un monde qu'ils ne rêvaient pas.

» Allez, intrépides marins, allez faire voir au pôle le roi de la création !

» Plongé dans les ténèbres, enveloppé dans les glaces éternelles, en recevant à peine de temps en temps un fugitif baiser des obliques rayons du soleil mourant, le pôle n'a pas encore contemplé l'homme, n'en a pas encore senti le poids, n'en a pas encore subi le pouvoir dominateur ; il éprouve seulement dans les trépidations de l'axe, qui y *tourne, éternellement*, l'agitation de la vie qui pullule bouillonnante à l'Équateur de la sphère. Rampent sur sa surface glacée, coupent son atmosphère brumeuse, nagent dans ses eaux froides, les tristes représentants suprêmes des époques, il y a déjà longtemps disparues dans les abîmes du passé. Monde des phoques et des ours blancs, pâturage des rennes, hantées à peine des oiseaux de la mer et des géantes baleines, les contrées des pôles ne connaissent pas encore le type supérieur de l'animalité, ce demi-dieu conquérant et invincible que l'évolution de la vie a fait enfin sortir de la chrysalide animale, couvée par les siècles !

» Allez, et retournez vainqueurs. Ce ne sont plus les chants des sirènes qui vous séduiront ; ce n'est plus la trompette des Tritons qui vous sommera de ne pas aller plus loin ; ce n'est plus le trident de Neptune qui fera noyer vos vaisseaux ; ce n'est plus le géant

Adamastor qui vous barrera le chemin par une rebutante menace d'anéantissement. Non, les mers se sont dépeuplées de ces monstres rêvés par l'imagination de l'homme, effrayée devant l'immensité ; mais voilà que restent, comme des barrières infranchissables, pour veiller sur la blanche virginité du pôle, la rigueur invincible de l'hiver, la lame tranchante du froid glacial, les déserts et les montagnes de glace, les banquises, les avalanches et les tempêtes de neige, bien plus affreuses que le brûlant simoun des sablières du Sahara, soufflant impétueux au-dessus d'un monde sépulcral !

» Allez et revenez vainqueurs de ces mille obstacles, en rapportant au monde l'esquisse du paysage de ces mortes contrées, pour offrir l'image de ce qu'il deviendra plus tard, lorsque le cours des siècles aura glacé toute la planète.

» Maintenant vous voilà arrivés à la balise méridionale qui marque chaque année les bornes du parcours des radiations du soleil vers le Sud.

» Ici, c'est le solstice de l'astre-roi ; ici finit la zone torride, cette chaudière immense où vient se chauffer la veine fluide du *gulfstream* qui va lécher de sa chaude lymphe les rebords des plages polaires. Ci-gît endormi, comme un gardien invincible, le géant de pierre dont le profil tranchant, fixant le ciel étoilé, pointe au soleil qui s'avance le cancer du zodiaque qui le fera revenir sur ses pas.

» Mais ne craignez point ; si le soleil est contraint de s'arrêter ici, vous autres, vous pouvez passer. Vaincu par l'homme, qui franchit les frontières qu'il devait garder, le géant reçut le châtiment de sa faute, et au dire du poète, la foudre en passant l'a foudroyé : l'aurore qui se lève ne le réveillera point !

» Le gardien des frontières méridionales de l'Afrique a été métamorphosé en dur rocher, noire falaise en laquelle s'est changé le monstre Adamastor de la légende. Le géant qui avait sous sa garde le pays brésilien, lui aussi, a été changé en bloc de granit ; et dans le sommeil éternel de la mort, veillé par la croix du Sud, il a laissé Cabral franchir le seuil qu'il guettait et venir élever ici, dans la

contrée qu'il gardait, un entrepôt de la civilisation envahissante.

» Mais, Messieurs, pourquoi l'homme veut-il encore aller au delà de ces bornes lointaines qu'il réussit à conquérir ? Qu'est-ce qu'il cherche dans ces explorations polaires ? Pourquoi s'égare-t-il dans ces contrées inhospitalières, d'où la vie elle-même semble fuir et sur lesquelles le silence règne seul ?

» C'est l'avidité de savoir ; c'est la découverte de la terre, il y a tant de siècles commencée, qu'il cherche ; c'est l'émiettement qu'il lui faut faire de toutes les pièces de ce vaisseau fantastique sur lequel nous sommes tous emportés, à travers l'espace, dans le tourbillon des mondes, vers l'infini, par des routes sans bornes, par des siècles sans fin !

» Si le pôle Nord a été l'objectif de nombreuses entreprises de conquête, au contraire son antipode a été bien moins exploré. Par cela même, il offre plus de mystères, il enferme plus de séductions et il attire plus fort la curiosité de l'homme, toujours insatiable et investigateur. Les noms de La Roche, Bouvet, Kerguelen, Marion et Crozet se trouvaient déjà inscrits parmi ceux des aventuriers de ces mers, lorsque, vers la fin du siècle dernier, le célèbre capitaine Cook s'avança hardiment vers le pôle ; mais ce voyage, loin d'être plein d'espoir en l'avenir, au contraire plongea tous les marins dans le découragement, car les dangers que l'on courait — dit-il dans sa relation — en voulant explorer ces mers terribles sont tels, que personne, je pense, n'osera s'aventurer plus loin et que les terres situées au sud du 71e parallèle resteront éternellement vierges. Après lui sont venues les vaines enquêtes de Bellingausen et les hardies explorations de Weddel et Brisbane, conduisant le *Jane* et le *Beaufort* vers le 74e parallèle où personne n'était encore arrivé, en ouvrant le chemin par lequel bientôt Dumont d'Urville cinglait, portant l'*Astrolabe* et la *Zélée* jusqu'au bout franchissable de l'Océan polaire. Ce voyage remarquable, une des plus belles pages de l'histoire maritime, outre les terres nouvelles dont cette expédition enrichit la géographie, recueillit une abondante moisson d'observations scientifiques et

fut l'avant-courrier des trois célèbres expéditions de James Ross, qui descendit jusqu'au 78e degré de latitude, réalisant ainsi encore plus largement ce que le capitaine Cook tenait pour impossible.

» Mais au delà? Quels secrets garde encore cet éternel suaire de glaces éternelles? Y a-t-il, vraiment, au pôle antarctique, un continent, comme on a supposé? Dumont d'Urville ne le croit pas et James Ross non plus; mais voici les nouveaux éclaireurs qui vont poursuivre leurs traces, et plût à Dieu que, plus heureux que leurs prédécesseurs, ils puissent descendre encore plus loin, pour lever le drapeau de leur patrie au delà du pavillon français et de celui de l'Angleterre, en donnant aux contrées antarctiques, ou peut-être à ce continent inconnu, leurs noms glorifiés!

» Mais, dira-t-on, à quoi bon tant de peine? Quel avantage portera à l'humanité le terrible combat contre tant d'obstacles? S'il n'y a pas d'avantages matériels, les sciences en profiteront beaucoup; et, d'ailleurs, tout s'évanouit devant la volonté dominatrice de l'homme, qui rencontre des raisons suffisantes, pour ces luttes, dans l'indomptable impulsion de marcher résolu vers tout ce qu'il ignore. Ces voyages sont des écoles d'héroïsme. Dans les paroles de Charles Martin, ces héros de la paix élèvent le niveau intellectuel et moral d'une nation. Nul sentiment de regret ou de tristesse ne doit troubler les élans d'admiration et de respect qu'ils inspirent. Leur gloire est pure du sang et des douleurs de leurs semblables, et le génie de l'humanité n'a pas à gémir sur des triomphes dont la science et la morale recueilleront tous les fruits. Ce qui attire l'homme vers les hautes régions, dit encore Tschudi, c'est le sentiment de la puissance immense qui brille en lui et qui maintient son énergie devant les obstacles parfois terribles que la nature lui suscite; c'est la satisfaction de triompher, par l'effort persévérant d'une volonté intelligente, de l'âpre opposition de la matière; c'est l'ardent amour de l'éternelle science, le saint désir de découvrir les lois mystérieuses qui président à la vie universelle. C'est peut-être aussi la noble ambition du seigneur de la terre qui, par un acte libre et hardi, veut graver en sa

conscience, sur la dernière cime conquise et devant l'immensité du monde qu'il contemple, le sceau de sa parenté avec l'infini !

» Allez, voyageurs ! Dans ses rêves fantastiques, l'imaginatif Jules Verne a posé sur le pôle Nord le fameux *Hatteras ;* et dans le *Nautilus* sous-marin, il a fait arriver jusqu'au 90e degré de latitude méridionale le capitaine *Nemo,* pour planter sur le pôle antarctique son pavillon or et noir. Eh bien ! Messieurs, les progrès de la science ont déjà réalisé le fantastique *Nautilus* et aujourd'hui les vaisseaux sous-marins ne sont plus des visions chimériques de l'imagination fantaisiste. Complétez maintenant la réalisation de la prophétie : allez arracher du pôle Sud ce pavillon noir d'une patrie qui n'existe pas et faites rester à sa place le drapeau d'un peuple qui vit à la lumière méridienne ; effacez dans ce poste de conquête le nom du capitaine *Nemo,* qui signifie *Personne,* et faites-y graver à sa place celui d'Adrien de Gerlache !

» Dr ALFREDO NASCIMENTO. »

Cette éloquence imagée semblerait emphatique, peut-être même ridicule, dans nos contrées du Nord. Là-bas, sous ce soleil ardent qui électrise les cœurs, elle n'est que l'expression réelle de sentiments intenses. Pour moi, dès les premiers mots, mon *Télémaque* me revint en mémoire. Je m'imaginai entendre Mentor, dans le langage fleuri cher à l'ancienne Grèce, exhorter le jeune Télémaque à traverser tous les dangers, à braver tous les périls dans l'espoir de retrouver enfin son père Ulysse.

Ce discours du Dr Nascimento m'avait profondément ému par son éloquence ! Cependant, lorsque l'orateur s'était écrié : « Monde des phoques et des *ours blancs,* pâturage des *rennes,* etc., » j'étais devenu inquiet, me rappelant ma promesse « des *vingt peaux du premier ours* que je tuerais dans l'Antarctique ».

Mais bientôt j'avais relevé la tête avec courage, convaincu du succès, car l'orateur officiel, faisant allusion à notre passage du tropique du Capricorne, venait de révéler toute notre puissance : « Mais

ne craignez point; si le soleil est contraint de s'arrêter ici, vous autres, vous pouvez passer. »

Plusieurs discours, en portugais, tous aussi riches en expressions et en documents scientifiques, suivirent. Enfin de Gerlache prit la parole et termina son allocution en ces termes : « Eh bien ! Messieurs, je désire consacrer le souvenir de notre séjour ici et, plus spécialement, celui de cette séance, en hissant le 28 octobre prochain, en même temps que le pavillon belge, celui de votre belle patrie. Ce jour-là, plus que les autres encore, nous songerons à vous tous et nous formerons des vœux ardents pour la prospérité de votre Institut, pour la grandeur et la gloire des États-Unis du Brésil. »

Le lendemain, 29 octobre, l'ère des fêtes étant passée, on se remet au travail. On procède à l'embarquement du matériel du docteur. C'est tout un magasin ! En homme pratique, Cook emporte tout ce qui peut lui être utile et... même davantage. Il a deux traîneaux, des skis, des raquettes, des fourrures, sans compter une importante, une sérieuse pharmacie, composée spécialement pour les régions polaires. Nous voyons arriver successivement quinze coffres, et des boîtes, et des paquets à n'en pas finir.

Pendant toute la durée de notre séjour à Rio, Danco passa de longues heures à l'Observatoire, où M. Cruls lui fit un excellent accueil. Le savant astronome m'aida également pour mes observations concernant le réglage des chronomètres et le calcul de la force directrice de notre compas-étalon.

Au début, l'équipage s'était comporté relativement bien. La coque extérieure du navire avait été repeinte, le poste aménagé, et l'on avait embarqué les approvisionnements que nous avait gracieusement offerts la colonie belge de Rio.

Bientôt cependant des faits regrettables se produisirent. Le cuisinier L... entra en lutte ouverte avec tout l'équipage, qu'il insultait constamment.

Le 27 octobre, au moment où je rentre à bord, après la visite officielle au ministre des Affaires étrangères, le lieutenant Amundsen me prévient que le mécanicien D... est pris de boisson, qu'il a été peu respectueux, à plusieurs reprises, en s'adressant à un vice-amiral brésilien, en visite officielle à bord de la *Belgica*.

Je fais appeler D... pour lui reprocher sa conduite, mais il se fâche, élève la voix et refuse de sortir, lorsque je le renvoie au poste. Il insulte le lieutenant Amundsen, lui reprochant grossièrement sa nationalité norvégienne. Il cherche même à s'emparer des deux revolvers accrochés au râtelier d'armes. Cette scène se passe publiquement, devant de nombreux étrangers.

En attendant le retour du commandant, j'interdis tout travail à D...

Deux jours après, lorsque de Gerlache rentre de Pétropolis, D... est désespéré : il pleure, il supplie le commandant de le conserver à bord. L'équipage et Amundsen lui-même intercèdent pour le coupable. En présence de ce repentir et de la démarche du personnel, de Gerlache consent à oublier ce qui s'est passé.

Le 30 octobre, dès l'aube, nous nous apprêtons à quitter Rio-de-Janeiro. Tous nos instruments sont ramenés à bord, ainsi qu'une certaine quantité de vivres frais.

A midi, commence le défilé des visites.

Le ministre et le consul de Belgique, don Rego Barros (1), MM. Courty, Mertens, Monet, Ponthas, Pécher, Dard ; M. Picard, Mme Picard, fille de l'éminent directeur de l'Observatoire de Paris, M. et Mlle Cruls, sont à bord de la *Belgica*.

Successivement, le président de la République, le ministre des Affaires étrangères et le ministre de la Marine nous envoient leurs souhaits, par des missions spéciales.

(1) Don Rego Barros eut l'aimable attention, lors de notre départ, de me faire présent d'un coffret contenant la collection complète de tous les remèdes inventés au Brésil... contre le mal de mer !

A 2 heures précises, l'ancre est levée et nous passons lentement au milieu des navires de guerre, qui tous, indistinctement, anglais, allemands, américains, abaissent les premiers leur pavillon devant la petite *Belgica*. C'est la force s'inclinant sans honte devant la faiblesse qui cherche à accomplir une action d'éclat !

Nous stoppons au fort de Santa Cruz, où un petit vapeur doit reprendre nos passagers. Le ministre de Belgique nous fait ses adieux. Puisse-t-il avoir compris combien nous avons été touchés de sa bonté, de sa délicatesse, de son amabilité de tous les instants ! La Belgique a le droit d'être fière de son représentant à Rio-de-Janeiro. Nous avons d'ailleurs pu constater, par nous-mêmes, la respectueuse sympathie dont il est, là-bas, entouré, ainsi que la confiance que nos compatriotes lui témoignent.

Comme je pensais à toutes ces choses, le petit vapeur emportait nos amis. Et je vis, au loin, le ministre de Belgique, monté sur le gaillard d'arrière, où flottaient nos couleurs nationales. D'une main, il s'appuyait à la hampe du drapeau belge, qui, par moments, l'enveloppait de ses plis ; de l'autre, il nous faisait encore des signes d'adieu !...

Et la *Belgica* prit la pleine mer, roulant et tanguant sous la houle du Sud.



CHAPITRE VII.

Dans l'Atlantique *(suite)*.

Nous naviguons vers Montevideo, où de Gerlache désire acheter de la farine et certains objets d'équipement. Pendant ce trajet, nous faisons plus ample connaissance avec Cook.

Le docteur est jeune, trente ans au plus; la physionomie est ouverte, sympathique. Il ne parle que l'anglais et un peu, très peu, l'allemand. Dans l'état-major, de Gerlache et Mélaerts seuls, à cette époque, parlaient couramment l'anglais. Nos conversations avec Cook se ressentirent fortement de cette lacune. Chose étrange! le docteur et moi, ne nous comprenions que par signes et, cependant, nous devînmes très rapidement amis. De plus, un point de contact nous rapprocha encore : Cook souffrait aussi du mal de mer! Nous examinâmes ensemble la boîte de médicaments qui m'avait été donnée par M. Barros : j'en essayai quelques-uns, à différentes reprises, mais, ainsi que Cook me l'avait prédit, tous aggravèrent ma situation.

Un après-midi, un incident qui se passa à bord nous intrigua beaucoup.

Il faisait un temps délicieux; la brise soufflait du Nord-Est; nous étions sous voiles et sous vapeur. Je me trouvais, avec de Gerlache, sur la passerelle, lorsque M. Somers vint nous annoncer qu'il serait très avantageux d'arrêter la machine; que la *Belgica* avancerait plus rapidement sous l'impulsion seule des voiles, attendu que l'hélice, qui ne tournait pas assez vite, retenait certainement le navire.

M. Somers insista tellement, que de Gerlache me pria de faire l'expérience suivante : la machine fut stoppée pendant un quart d'heure et, à l'aide du loch enregistreur, je notai le chemin parcouru pendant ce laps de temps. La machine fut alors remise en mouvement et, à mon complet ébahissement, je constatai, en effet, une

vitesse bien inférieure dans la marche du navire! de Gerlache ayant reconnu que la preuve était concluante, la machine fut arrêtée, tandis que M. Somers put goûter, comme les autres, des douceurs du farniente. Je dois avouer que cette expérience me laissa tout rêveur!... Comme M. Somers est et a toujours été un travailleur acharné, je ne pense pas lui faire tort en avouant que j'éprouvai, malgré moi, la conviction intime qu'il avait, ce jour-là, fait marcher la machine en arrière!... En effet, jamais, dans la suite, même dans des circonstances analogues, nous ne retrouvâmes un résultat semblable. Je veux bien admettre cependant, pour résoudre cette énigme, que ce soit moi qui ai mal lu le loch!

Jusqu'au 8 novembre, la brise fut bonne, mais à minuit le vent se leva du Sud et augmenta sans cesse.

Le 9, à 8 heures du matin, nous sommes à la hauteur de la Baie de Castillo, que nous ne parvenons pas à doubler, malgré voiles et vapeur. de Gerlache décide alors de mouiller dans la baie, à l'abri de la mer. A 1 heure, nous laissons tomber l'ancre de tribord. Le soir, vers 7 heures, le pampero devient très violent: nous filons plus de chaîne et restons sous pression.

Le lendemain, profitant d'une accalmie, l'état-major se rend au phare, dont les gardiens se montrent le plus accueillants.

Le 10 novembre, à 5 heures du matin, nous reprenons le mer. Le lendemain, à 6 heures du soir, nous mouillons deux ancres dans la rade de Montevideo.

A 7 h. 1/2, nouveau pampero. Au Sud-Ouest, le ciel est d'un rouge intense, donnant l'illusion d'un vaste incendie. Au-dessus, au zénith, des nuages gris de plomb apparaissent menaçants. Tout à coup, le vent force et une grêle à grains énormes s'abat sur la mer. Elle dure quelques minutes seulement et est suivie d'une pluie torrentielle; le vent persiste avec violence jusqu'à minuit, puis tout rentre dans le calme.

Le lendemain, je descends à terre, où je dois retrouver de Gerlache.



FIG. 6.

LE DOCTEUR F.-A. COOK.

Lorsque nous nous rencontrons, nous sommes chacun accompagnés par un Européen habitant Montevideo, qui s'est mis gracieusement à notre disposition.

Mais avions-nous bien choisi notre société ? Tandis que la personne qui m'accompagnait me disait : « M. de Gerlache devrait se méfier : celui qui lui sert de cicerone a une réputation épouvantable, il est capable de tout », le guide de de Gerlache l'engageait à me prévenir que la personne avec laquelle je me montrais en public ne jouissait d'aucune considération.

Qui fallait-il croire ? Tous les deux probablement. Cependant, comme, en campagne, on n'y regarde pas de si près ; comme l'intérêt de l'expédition nous astreignait à avoir des ménagements spéciaux pour bien des gens ; comme nous n'avions pas le temps de faire des enquêtes sur la moralité de tous ceux que nous devions coudoyer ; de Gerlache et moi, après un court échange de renseignements, décidions de maintenir le *statu quo,* quitte à ce que, l'après-midi, de Gerlache sorte avec la personne qui m'avait accompagné le matin et que je prenne pour compagnon de route celui qui avait d'abord été le guide de de Gerlache.

Le 12 novembre, vers 11 heures du soir, nouvelle querelle dans le poste. Le cuisinier L... se battait avec le matelot D... Peu à peu, la dispute devint générale.

Comme de Gerlache était à terre, je donnai l'ordre à l'équipage d'observer le silence le plus absolu et j'ajoutai que le lendemain matin, j'ouvrirais une enquête.

Le samedi 13, peu après le réveil, le maître d'équipage vint me prévenir que les matelots, rangés en bon ordre dans le poste, m'attendaient.

Je m'y rendis. A ma grande satisfaction, je trouvai chaque homme en tenue correcte, dans une attitude irréprochable.

L'un après l'autre, les matelots firent leur déposition, dont je déduisis les faits suivants : 1° la bataille avait été amenée par les

provocations du cuisinier L...; 2° ce dernier insultait et injuriait journellement le personnel du poste; 3° il critiquait, en termes grossiers, les actes du commandant et de l'état-major; 4° il avait déclaré que, tôt ou tard, il se vengerait de l'expédition, dont le chef l'avait empêché, prétendait-il, de devenir cuisinier du Roi!...

J'enjoignis à L... de faire ses paquets et j'envoyai un exprès à de Gerlache pour demander son renvoi.

Le commandant se mit aussitôt en campagne. Mais où trouver, dans cette *région torride*, un cuisinier qui consentît à s'embarquer immédiatement pour une *région glacée?* de Gerlache ne put que s'adresser à un « marchand d'hommes » (1).

Il embarqua ainsi le Suédois Rose... en qualité de cuisinier; puis, il accorda le passage, jusqu'à Punta-Arenas, à un autre Suédois, Rosb..., qui s'engageait, en échange, à travailler à bord.

Notre séjour à Montevideo fut court. A noter, cependant, un superbe festin qui nous fut offert par notre aimable compatriote, M. Huysman, ainsi que notre visite aux immenses installations de M...

M... nous avoua qu'il avait éprouvé, à cause de nous, une certaine désillusion : on lui avait signalé notre arrivée intempestive dans la baie de Castillo, et, aussitôt, croyant à la bonne aubaine d'un navire

---

(1) Pour compléter un équipage, dans certains pays, on s'adresse à un « marchand d'hommes ». Le marchand d'hommes est un rôdeur de quais, qui encourage les matelots à déserter en leur faisant entrevoir des embarquements plus avantageux. Il leur avance de l'argent, les entraîne dans de mauvais lieux, puis les héberge... en leur faisant signer des reçus. Au bout de quelque temps, le marin endetté signe un engagement pour se libérer. Le marin ainsi engagé reçoit « comme avances » un chèque payable *après le départ du navire.* Le marchand d'hommes rachète de suite, à vil prix, ce chèque, dont personne d'autre ne veut, dans la crainte que l'homme ne s'embarque pas Le marchand d'hommes prélève, en outre, une retenue égale à ses débours et fournit *à sa victime* un équipement déplorable pour un prix énorme. Le jour du départ, le marchand d'hommes enivre le marin et le conduit lui-même à bord. Puis le navire prend le large, entraînant le malheureux à l'autre bout du monde.

désemparé, il avait fait chauffer un de ses remorqueurs. M... a, en effet, la spécialité de renflouer les bâtiments échoués et a même gagné une fortune très considérable à ce métier, fortune qu'il ne demandait pas mieux que d'accroître encore, fût-ce même de l'épave de la *Belgica!*

Le dimanche, 14 novembre, à peine avons-nous repris la mer, que le nouveau cuisinier tombe sérieusement malade. Un des novices, Van Mirlo, se présente pour remplir ses fonctions ; il est agréé par de Gerlache. Cependant, la bonne volonté ne suffit pas : deux jours plus tard, Van Mirlo fut remplacé par V... D..., qui, jusqu'alors, avait été... voilier!

Du 15 au 26, la vie s'écoule calme ; l'équipage prépare la mâture pour les mauvais jours.

Le 26, la brise fraîchit, augmente, devient tempête, puis ouragan.

Le navire, mis à la cape, se comporte admirablement par une mer démontée. Nous sommes tous fiers de notre *Belgica!* Nous avons confiance dans l'avenir : nous comprenons que sa solidité est à l'abri de toute épreuve.

Le 27, nous reprenons la route du détroit de Magellan, dont la tempête nous avait écartés.

Le 28, un tube de la chaudière crève. On le répare d'une façon provisoire ; mais, ce moyen étant inefficace, les feux sont éteints. Afin de perdre le moins de temps possible, M. Somers, dont le réel dévouement mérite à cette occasion nos sincères éloges, s'introduit dans les foyers encore brûlants et, au risque de s'asphyxier, effectue la réparation.

Le 29 novembre, nous doublons le cap des Vierges et nous entrons dans le détroit de Magellan.

En dépit de ce qu'impriment les instructions nautiques, la traversée du détroit de Magellan ne présente aucune difficulté. Actuellement, les vapeurs allemands et anglais y naviguent même en pleine nuit.

Toutefois, il est évident que les navires qui ont de petites machines comme la nôtre doivent user de certaines précautions, afin de ne pas se laisser entraîner, sur les bancs de roche et de sable, par le courant, très violent en certains endroits.

Le 29, vers 4 heures du soir, le mécanicien D... quitte la machine où M. Somers doit aller prendre le quart. D... passe à côté du commandant et lui assure que la pression se maintient.

Dès que M. Somers est descendu, il constate qu'il n'y a plus d'eau dans le tube du niveau. Il prévient aussitôt de Gerlache, qui me dépêche dans la machine. J'observe que les foyers sont en pleine activité et que la quantité d'eau est si faible, qu'on ne la voit plus dans le niveau. La machine est immédiatement stoppée. Heureusement que les tubes de la chaudière ne sont pas surchauffés : M. Somers peut l'alimenter avec le petit cheval.

Pendant ce temps, Van Mirlo, aide-chauffeur depuis la veille, me déclare avoir prévenu, à diverses reprises, le mécanicien D... de ce qui se passait. Ce dernier, affolé, lui ordonnait de se taire, de pousser les feux et de graisser la machine!... Un tel incident se passe de commentaires!

de Gerlache, convaincu par cette nouvelle expérience, décida que le mécanicien D... serait débarqué et rapatrié dès notre arrivée à Punta-Arenas.



CHAPITRE VIII.

Un fameux coup de balai.

Le 1er décembre 1897, nous mouillions à Punta-Arenas.

Racovitza nous avait quittés à Rio-de-Janeiro, gagnant Punta-Arenas par un vapeur anglais, l'*Oravia*. Arrivé là un mois avant nous, il avait mis ce temps à profit pour faire d'intéressantes études sur la faune et la flore du Sud de la Patagonie. Au cours d'une de ces excursions, il fut le compagnon de voyage du Dr Moreno, directeur du Musée de la Plata et arbitre argentin pour régler la question de frontière entre le Chili et la République Argentine.

Le Dr Moreno, mis au courant de notre expédition, signala notre passage au gouvernement de la République Argentine, qui nous invita, immédiatement, à prendre, dans son dépôt de charbon d'Ushuwaïa, tout le combustible dont nous pouvions avoir besoin.

Cette gracieuse attention changea notre route; de Gerlache adopta le programme suivant : embarquer à Punta-Arenas les 100 tonnes de charbon que nous avions fait venir de Belgique; y compléter nos approvisionnements en eau, vivres, vêtements; faire route sur Ushuwaïa, d'où nous emporterions le plus de charbon possible.

Mais à Punta-Arenas survinrent de nouveaux embarras domestiques (1).

Samedi 4 décembre. — S... et W... sont fortement pris de boisson; ils font du scandale à bord, en s'injuriant et en se provoquant. J'interviens, on se tait; puis, deux minutes après, la querelle reprend de plus belle.

Dimanche 5. — S... s'est oublié au point de frapper un novice. A minuit, T... rentre à bord, pris de boisson; M... et D... découchent.

Lundi 6. — Le commandant fait prier W..., qui se trouvait à terre avec un canot, de transporter à bord deux caisses de vêtements

(1) Les incidents qui suivent sont copiés, tels quels, dans mon journal de bord.

destinés à l'équipage. W... refuse de faire le transport ; il fait répondre qu'il n'est pas un débardeur.

Mardi 7. — Le commandant et le lieutenant Amundsen rapportent eux-mêmes, à bord, un rouleau de toile destinée aux vêtements de l'équipage. W... marche allègrement à côté d'eux sans les aider !

Jeudi 9. — V... D... demande de l'argent au commandant et se prépare à se rendre à terre sans autorisation.

Étant donné que des avances considérables ont déjà été faites à l'équipage et que ces avances n'ont pas été prévues dans les fonds emportés de Montevideo, de Gerlache refuse. V... D..., furieux, apporte son livret, demande son compte et accuse catégoriquement le commandant de partialité envers les Norvégiens. de Gerlache cède et donne l'argent devant cette menace de départ.

Le même jour, W..., J... et X... « tirent bordée ».

Le même jour encore, W... et J..., qui avaient été envoyés à terre pour me reprendre, ainsi que des instruments d'observation, abandonnent le canot avec son armement et courent les estaminets.

J'attends, pendant une heure, le retour des marins ; puis, je prie Arctowski et Cook de se mettre aux avirons pour rentrer à bord.

Le canot est aussitôt renvoyé à terre pour y conduire les permissionnaires et pour reprendre W... et J... Aucun de ces deux derniers ne revient. Le canot, à 9 h. 1/2, est encore renvoyé à terre : aucun des permissionnaires ne rentre.

Le soir, à 11 h. 1/2, le commandant rencontre X..., W... et D... et leur donne l'ordre de rentrer à bord ; il leur promet même de payer le canot qui les transportera. Aucun d'eux n'obéit.

Vendredi 10. — La *Belgica* est amarrée à la *Martha*, sur laquelle se trouve le combustible à embarquer. La mer est forte, les chaînes menacent de se rompre, les amarres se brisent plusieurs fois, et... la moitié à peine du personnel est à bord.

A 6 h. 30 du matin, j'envoie un canot à terre pour chercher les retardataires. V... D... répond qu'il ne veut pas encore rentrer.

A 8 heures, envoi d'un nouveau canot. V... D... déclare qu'il ne

rentrera qu'à 9 heures. W... et J... refusent de revenir. Le canot ne ramène que S... et X...

A 10 h. 30, D... rentre à bord, gagne le poste et se couche! Je me rends auprès de lui; il me déclare qu'il n'est pas malade, mais fatigué de la nuit.

Sur ces entrefaites, de Gerlache était rentré, et en prévision des désordres qui pourraient se produire, il s'était aussitôt rendu à bord de la canonnière chilienne *Magallanes*. Là il convient avec le commandant en second de ce navire de guerre qu'un détachement de six hommes sera envoyé à bord de la *Belgica* « comme moyen d'intimidation » dans le cas où nous hisserions le pavillon B (pavillon rouge) du Code international.

Pendant que de Gerlache est à bord de la *Magallanes*, D... s'est levé et demande à débarquer. Je le fais aussitôt conduire à terre.

En quittant la *Magallanes*, de Gerlache se rend à terre... à la recherche de son équipage.

Pendant ce temps, D... et V... D... rentrent à bord, dans un canot qu'ils ont loué et, comme ils n'ont plus d'argent, c'est l'expédition qui paye. Ne doutant pas qu'ils vont être renvoyés, ils font leur sac, y mettent des vêtements qui appartiennent à l'expédition et veulent partir. Je m'y oppose formellement.

A 7 h. 30 du soir, de Gerlache et Amundsen rentrent à bord. Le commandant congédie V... D..., qui se montre très insolent à son égard et veut emporter son sac avec les vêtements qui ne lui appartiennent pas.

de Gerlache me fait un signe : je hisse la flamme rouge au grand mât. Mais l'obscurité empêche le timonier de service sur la *Magallanes* de distinguer notre signal.

de Gerlache se rend à bord de la *Magallanes* et demande l'envoi d'une garde à bord de la *Belgica*. Le commandant en second du navire chilien répond que cette garde ne peut être fournie que sur un réquisitoire adressé, par le gouverneur, au capitaine du port.

de Gerlache et le médecin de la *Magallanes* se rendent à terre à la recherche du capitaine du port et du gouverneur.

Sur ces entrefaites, W... rentre à bord. Il est encore pris de boisson. Pour empêcher que sa conduite n'influe d'une façon néfaste sur le moral des rares hommes qui font leur devoir, je lui défends l'accès du poste et je monte la garde près de lui, sur la dunette. J'avais mis un revolver dans ma poche et j'étais bien décidé à brûler la cervelle au premier homme qui broncherait.

Le lieutenant Amundsen, craignant que je ne sois acculé à cette extrémité, s'installe sur la passerelle, prêt à me prêter main-forte.

De 9 1/2 heures à minuit, la situation reste aussi pénible. C'est épouvantable de se dire que, d'un moment à l'autre, une circonstance fortuite, un rien peut vous obliger à devenir meurtrier! J'étais cependant très calme : ma conscience me représentait nettement que j'avais le droit de frapper, pour éviter un malheur plus grand... Tous ceux qui sont au courant des choses de la mer me comprendront et m'approuveront.

A minuit, de Gerlache rentre à bord dans un canot appartenant à la direction des mouvements du port. Il est accompagné du second officier de police de Punta-Arenas, du médecin de la *Magallanes* et d'un détachement de six hommes armés de fusils, que le gouverneur envoie à bord.

L'officier de police monte, sabre au clair. Il estime qu'il convient de ne pas attendre le lendemain pour débarquer V... D... et W... En conséquence, V... D... reçoit l'ordre de se lever. Il s'habille rapidement, met d'une façon ostensible un revolver dans sa poche et se rend chez de Gerlache. Je le suis, en surveillant tous ses mouvements. V... D... renouvelle ses insultes grossières envers le chef de l'expédition, puis il rentre au poste, rend les effets qui appartiennent à la *Belgica* et fait son sac. Il exhibe au commandant un registre qu'il a l'intention de faire publier et dans lequel il déclare avoir inscrit, jour par jour, ce qui s'est passé à bord.

Les deux matelots font leurs adieux à leurs anciens camarades. W..., pris d'un mouvement de repentir, quitte le poste en disant : « Faites honneur à la patrie, mes amis, ne faites pas comme moi! »

V... D... et W... passent devant de Gerlache, qui, en signe de pardon, leur donne la main et... une livre sterling.

A 1 1/4 heure du matin, le calme est rétabli.

Le lendemain, samedi 11 décembre, le grand coup de balai est donné.

Le mécanicien D..., qui nous causait des inquiétudes depuis l'incident de la chaudière, est devenu inutile, sinon dangereux. Toutefois, il convient de dire qu'il n'a pas pris part aux incidents du jour précédent, ni à ceux de la nuit. D... est donc débarqué, mais dans des conditions absolument avantageuses pour lui.

Le Suédois Rose... est débarqué également pour cause de maladie.

Le matelot suédois Rosb... nous quitte, comme il avait été convenu à Montevideo. Les matelots belges W..., V... D... et D... sont licenciés. Les matelots norvégiens T... et J... reçoivent une semonce paternelle. Enfin, il est recommandé à S... et à X... de ne plus manquer le canot !

Nous voilà de nouveau sans cuisinier à bord! Michotte accepte les insignes du cordon bleu. Le brave garçon se dévoue pour le salut public et s'en tire avec honneur, comme nous aurons occasion de le voir par la suite.

Mais que de vides à bord ! Quel fameux coup de balai !

Peut-être était-il dangereux de s'aventurer dans l'Antarctique avec si peu de bras. Inutile pourtant de chercher, à Punta-Arenas, un complément d'équipage. D'ailleurs, mieux vaut un petit nombre d'hommes sûrs, qu'un nombreux personnel composé d'individus louches, dont l'insubordination nous met dans un péril continuel.

L'équipage ainsi réduit comprend :

Johan Koren (Norvégien), 18 ans à peine, novice;

Auguste Wiencke (Norvégien), 20 ans, novice ;

Van Mirlo (Belge), 20 ans, novice, attaché à la machine ;

Dufour (Belge), 21 ans, novice ;

Knudsen (Norvégien), 21 ans, matelot ;

Johansen (Norvégien), 25 ans, matelot ;

Michotte (Belge), 31 ans, maître d'hôtel ;

Tollefsen (Norvégien), 33 ans, maître d'équipage.

En résumé, un maître d'équipage, deux matelots et quatre novices (1) ! Qu'importe ? *Audaces fortuna juvat!*

... Il n'y a d'ailleurs pas moyen de choisir une autre devise !

(1) Nous ne comprenons évidemment pas le maître d'hôtel dans le personnel marin.



CHAPITRE IX.

Vers Ushuwaïa.

Le 13 décembre, vers la soirée, comme nous embarquions des quartiers de viande fraîche que nous avait gracieusement efforts la mission catholique de Punta-Arenas, un Français établi dans la localité, M. Alexis Panté, nous apporta en grande pompe une petite cage dans laquelle se trouvaient deux pigeons voyageurs de premier choix.

Un manuscrit traitant de la colombophilie accompagnait l'envoi, ainsi que cette note, dont je respecte le style et l'orthographe :

« Les deux champions, qui ont fournie le plus long parcour dans le détroit de Magellan, sont offert en essais aux explorateurs du Bataux *Belgica*,

Par Alexis Panté

forgeron francé à Punta-Arenas lequelle est bien reconnaissant si ces mesieurs veulent bien avoir la bonté de lui faire savoir le résultat de leur périllieuse exploration. »

Ceux qui connaissent l'attachement passionné de tout colombophile pour ses pigeons peuvent seuls apprécier la valeur de ce présent, dont nous fûmes très touchés. Malheureusement, nous avions « d'autres chats à fouetter » et les pauvres pigeons furent souvent médiocrement soignés. Nous ne nous doutions guère, alors, que, grâce à eux, nos familles seraient, un jour, plus ou moins rassurées sur notre sort (1).

Le 14 décembre 1897, à 1 heure du matin, nous quittons Punta-

(1) Nous ne savons ce qu'il advint de nos pigeons; mais, plus tard, des individus firent croire qu'ils étaient rentrés au colombier. La presse américaine s'empara de la nouvelle et répandit dans le monde entier le bruit que tout allait bien pour nous.

Arenas et naviguons quelque temps de conserve avec la canonnière chilienne le *Toro*.

Lorsque nous nous séparons, le *Toro* embouque .dans le *Forward Reach*, tandis que nous pénétrons dans le *Magdalen Sound.*

Bientôt une brume épaisse vient entraver notre marche et nous cherchons refuge dans le *Havre Hope*, ravissante petite baie de l'Ile Clarence. Cette baie est emmurée comme un fjord par des montagnes escarpées faisant partie d'une chaîne importante, que domine le *mont Vernal.* Des rafales violentes, mais de courte durée, descendent constamment de ces hauteurs.

La brume se dissipa vers 3 heures, mais nous ne reprîmes pas la mer ce jour-là, étant donné que nous n'aurions pu atteindre, avant la nuit, le dépôt de charbon argentin. Or, par suite des difficultés de la navigation dans les canaux du Sud, il est de nécessité, pour un navire comme le nôtre, de mouiller dans une baie pendant les heures les plus obscures de la nuit.

Pour concilier notre désir d'exploration dans les canaux de la Terre de Feu, qui sont peu connus, avec le court laps de temps dont nous pouvions disposer, il fut décidé que nous ne ferions qu'un petit nombre d'escales, mais que nous les prolongerions de manière à y prendre quelques observations, ainsi que des échantillons de la faune et de la flore.

Notre arrêt dans le *Havre Hope* fut fixé à quarante-huit heures, à la demande du géologue et du naturaliste de l'expédition.

Le 16 décembre, nous appareillons dès l'aube, par un temps gris et maussade. Les cimes des hautes montagnes étant encore cachées dans la brume, nous ne pouvons distinguer que le pied du Sarmiento.

A midi, comme nous nous engageons dans le *Cockburn Channel*, la houle se forme, monte rapidement et, lorsque nous approchons des *roches Tussac* (1), la brise souffle avec violence.

---

(1) Il nous a semblé que ces roches devraient être placées à deux ou trois milles au Sud de la position indiquée sur la carte de l'Amirauté. Nous avons eu encore la



Photographie de M. G. Lecointe.

LA BAIE DU TORRENT.

A peine sommes-nous engagés dans le *Brecknock passage,* que la brise devient rafale. Au Nord, nous avons la *péninsule de Brecknock,* à l'Est, l'*île Georgiana,* au Sud, l'*île London.* Ces différentes terres présentent des contours et des aspects correspondant fort peu à ceux que donnent les cartes ou les courtes descriptions de ces régions.

Nous nous décidons à chercher un abri dans une petite baie de l'île London; de Gerlache me charge d'aller en canot reconnaître la baie. Le temps est épouvantable, la mer brise, il pleut à torrents. J'endosse le suroît de notre long Danco et j'attends un moment de calme. Le vent redouble, l'embarcation ne peut être mise à la mer; la *Belgica* fait route directement, mais le plus lentement possible, vers la petite baie. Comme nous n'en sommes plus très éloignés, de Gerlache aperçoit soudain des brisants qui en barrent l'accès. Aussitôt il cherche à virer de bord, mais le vent et la mer nous entraînent vers la côte, et c'est avec grand'peine que la manœuvre s'exécute.

Nous espérons être plus heureux vers le Nord, en demandant abri à l'île Georgiana : notre machine se trouve incapable de lutter contre un tel vent.

Nous reprenons donc la route du Sud-Est. Nous défilons près de l'*île Sydney* et d'une série d'autres îles non marquées sur la carte.

A vue d'œil, par une mer de plus en plus méchante, nous nous dirigeons vers l'*île Basket,* que nous reconnaissons à peine lorsque nous l'atteignons. Enfin, aveuglés, harassés, trempés jusqu'aux os, nous mouillons, par 20 mètres de profondeur, sur un fond de roche, où l'ancre menace à tout moment de déraper. Tout autour de nous,

même impression en 1899, lorsque, passant par les îles Furies, nous sommes entrés dans le Cockburn. Si cette appréciation est exacte, elle a une importance réelle, attendu que les roches Tussac sont précisément données comme repère, par les instructions nautiques, pour entrer, par le Sud, dans le détroit de Magellan.

Malheureusement, les deux fois où nous avons passé près de ces roches, les circonstances nous ont empêchés d'en fixer exactement la position. Nous faisons donc cette remarque sous toutes réserves.

des récifs. L'équipage peut aller se coucher, mais notre mouillage offre si peu de sécurité, que les officiers continuent à faire le quart.

Le lendemain, 17 décembre, à 3 heures du matin, la *Belgica* reprend le large.

A midi, nouveau mouillage dans une baie de l'*île Londonderry*, que nous baptisons *Baie du Torrent* (1) à cause du cours d'eau rapide qui descend bruyamment de la montagne.

L'après-midi, le personnel scientifique explore une petite partie de l'île et les hauteurs, où nous découvrons un lac aux pentes très abruptes et couvertes de nombreux petits arbres tout rabougris.

Racovitza et Arctowski expriment le désir de séjourner pendant quarante-huit heures dans la baie.

Des hauteurs qui bordent la baie du Torrent, nous avions aperçu un gigantesque glacier de l'autre côté du *Canal de Darwin,* dans la Terre de Feu. Il nous parut utile d'aller l'examiner de près. Aussi, le 18 décembre, nous rendions-nous dans la baie où il débouche (2).

Le 19, un dimanche, de très bon matin, je partis en canot avec MM. Mélaerts, Van Rysselberghe et quelques hommes d'équipage.

Après avoir doublé une moraine remarquable, nous apercevons le pied du glacier, à une distance de plusieurs milles. A mesure que nous en approchons, nous découvrons une quantité plus grande d'oiseaux aquatiques.

Du gibier! Et dire que nous n'avons pas de fusil!

Mes compagnons me proposent une « chasse à courre »!

En un clin d'œil, ils se mettent aux avirons, tandis que je tiens le

(1) Nous l'avions nommée d'abord « Baie de l'As de pique » à cause de sa forme particulière. Mais une semblable dénomination eût permis de supposer que nous nous occupions de jeux à bord. Il s'agissait de ne pas donner prise à la critique! Il ne fallait pas oublier qu'une partie de nos fonds avait été recueillie par une souscription publique!

(2) Nous avons appelé cette baie « Baie du grand Glacier ».



Photographie de M. G. Lecointe.

FIG. 8.

LAC SITUÉ AU SUD DE LA BAIE DU TORRENT.

gouvernail, et nous poursuivons ainsi une espèce de canard qui nage très bien, mais ne vole que très difficilement.

Quelle course! Quelle lutte! L'oiseau volait sur une longueur de 100 à 150 mètres, puis, brusquement, se remettait à nager avec affolement. Bientôt, nous le rattrapions, pour le voir s'envoler de nouveau quand nous nous apprêtions à le saisir.

Au bout de dix minutes, le pauvre volatile, exténué, fut assommé d'un coup d'aviron au moment où il sortait de l'eau.

Nous supputions déjà le nombre de bons morceaux que nous donnerait notre capture, quand, à 100 mètres de nous, surgit un magnifique cygne à tête noire. Il avait, sans doute, perdu de vue sa mère et ses frères, car il était jeune et ne volait que difficilement. L'aspect de cette nouvelle proie ranime nos forces, en nous excitant à continuer la chasse.

Notre cygne nageant à merveille, le canot le suivait avec peine : la victoire devait rester à celui des combattants qui aurait le plus de souffle. Vingt minutes d'une résistance homérique, puis l'oiseau, étendant ses ailes, ne bougea plus. Un matelot de l'avant le saisit, lui lia les pattes, ainsi que les ailes, et le plaça au fond du canot.

De retour à la *Belgica,* nous le portâmes sur le pont; mais, comme il avait repris haleine, il tâcha de s'enfuir. Se sentant prisonnier, il fit contre mauvaise fortune bon cœur.

Il était superbe, notre cygne : blanc comme neige, avec la tête et une partie du cou d'un noir de jais (1).

La description de notre excursion engagea de Gerlache à se rapprocher du glacier. A 4 heures, nous stoppions au fond de la baie, au Sud d'une moraine contre laquelle les glaces venaient s'arrêter.

Comme le ciel était couvert, il ne pouvait être question de faire des observations astronomiques. Je repartis en chasse avec Mélaerts et les

(1) Les cygnes à tête noire se laissent très difficilement approcher. Devenus adultes, ils ont un vol étonnemment puissant. Si nous avons pu en capturer un à la course, il est évident qu'il s'agissait d'un jeune oiseau.

quelques matelots qui m'avaient accompagné le matin. Cette fois, nous prîmes des fusils.

Au moment du départ, j'avais confié à de Gerlache, qui se rendait à terre, que je caressais l'espoir de capturer toute la nichée de cygnes à tête noire. Hélas! non seulement je ne vis plus un seul cygne, mais, en rentrant à bord, j'appris que notre beau captif, rompant le lien qui retenait ses ailes, s'était envolé.

La journée du lundi, 20 décembre, fut consacrée tout entière au travail.

Vers 5 heures du soir, reprenant le large, nous allons mouiller, à 9 h. 1/2, dans une autre petite baie de la Terre de Feu, vis-à-vis de l'*île Chair,* dans le Darwin Sound.

Malgré l'obscurité naissante, de Gerlache, Arctowski, Racovitza et moi, nous nous rendons à terre, où Arctowski recueille des échantillons de roche. Quant à Racovitza, il fait une pêche si merveilleuse, que nous baptisons l'endroit *Baie des Astéries.*

Le lendemain, 21 décembre, dès 4 heures du matin, nous franchissons le *North West Arm,* pour nous engager dans le *Canal du Beagle.* La brise souffle violemment en rafales. Enfin, à 8 heures du soir, nous arrivons devant la presqu'île d'*Ushuwaïa.*

Tout à coup, le navire frémit : nous venons de toucher un banc de roche. Heureusement, la machine bat de l'arrière et nous dégage.

Étant donnée l'obscurité, nous faisons un léger détour, contournant les *îles Bridges* et *Willie,* en laissant par tribord les *Éclaireurs.*

Vers 10 heures, la nuit devient absolument obscure.

D'après les instructions nautiques, nous devions, avant de laisser tomber l'ancre, apercevoir dans un certain azimut le feu d'Ushuwaïa. Heureusement que nous mouillâmes, sans tenir compte de cette observation, au moment où la sonde ne renseignait plus que 10 mètres, car nous étions tout près de la côte. Le feu d'Ushuwaïa avait, déjà à cette époque, été changé de place depuis un an et aucun avis n'en avait été donné encore aux navigateurs !

Voilà comment on se « mettrait au plein » sans s'en douter !

CHAPITRE X.

Noël à bord de la « Belgica ».

Le 22 décembre, la première lueur du jour nous permit de constater que nous étions trop proches de la côte. Les feux furent activés et nous changeâmes de mouillage.

Vers 8 heures, de Gerlache se rendit chez le gouverneur. Fâcheux contretemps : il était à Buenos-Ayres, et son secrétaire, à qui le commandant exhiba le permis de prendre du charbon, lui apprit qu'aucun ordre n'avait été donné, dans ce sens, par le gouvernement de la République. Pour comble d'ennui, nous découvrîmes que le dépôt argentin ne se trouve pas à Ushuwaïa, mais à *Lapataïa*, que nous avions doublé la veille !... Heureusement, tout finit par s'arranger. Le secrétaire nous remit un écrit nous autorisant à embarquer du charbon à Lapataïa, et jusqu'à concurrence de 100 tonnes. Il eut même la gracieuseté de nous prêter des sacs pour faciliter l'embarquement du combustible.

Pendant ce temps, Arctowski et Cook visitaient la mission protestante anglaise dirigée par le R. Lawrence. Ils y étaient reçus avec tant de cordialité que, dans le but d'étudier les mœurs des habitants indiens de la localité, ils acceptèrent de séjourner à la mission jusqu'à notre retour de Lapataïa.

Le 23 décembre, nous reprenons la mer et, quelques heures plus tard, nous mouillons dans la baie de Lapataïa.

Cette baie est longue de trois milles environ et large d'un mille. Elle est orientée de l'Ouest-Nord-Ouest vers l'Est-Sud-Est. A l'entrée, se trouve la jolie petite île *Round*.

L'accès de la terre est facile, les eaux y sont profondes, même très près de la côte. La baie est encadrée de collines à pentes vives, toutes couvertes d'une riche végétation. Elle se relie à Lapataïa par une

vallée profonde, où coule un torrent impétueux et où le vent s'engouffre avec une violence extrême.

Le dépôt de charbon argentin, qui n'existe que depuis 1896, consiste en un vaste hangar couvert d'une toiture métallique, où sont abritées 200 à 250 tonnes de charbon. Ce combustible n'est certes pas comparable à celui de notre bassin houiller belge, mais il nous fut des plus utile et nous aurions mauvaise grâce à le déprécier, alors qu'il nous fut si généreusement offert.

Dès notre arrivée dans la rade, M. Montaldo, Argentin, et M Boursotti, Italien d'origine, tous les deux surveillants du dépôt et chefs d'une importante scierie établie à courte distance de notre mouillage, se présentèrent à bord de la *Belgica* pour se mettre à notre disposition, selon les ordres qu'ils avaient reçus directement de Buenos-Ayres

En dehors de ces messieurs et de la famille Boursotti, qui occupent une confortable maison de bois, on ne compte guère à Lapataïa que cinq ou six ouvriers.

La scierie est munie d'un bon outillage et fait d'excellentes affaires. Elle trouve sur place des forêts de superbes hêtres, qu'elle débite, par les transports argentins, dans toute la Patagonie et même à Buenos-Ayres.

Notons, non loin de la scierie, le *lac Acigami*, où nos marins firent une pêche des plus abondante.

Dès le 23 décembre, nous commençons l'embarquement du combustible. Quel labeur! MM. Mélaerts, Somers, Amundsen et Van Rysselberghe consentent très aimablement à se convertir, qui en charbonniers, qui en débardeurs, pour aider les matelots à entasser le charbon dans les sacs, à le transporter sur un chaland et, finalement, à l'embarquer à l'aide d'un treuil à vapeur. Les derniers jours même, afin de gagner du temps, le commandant et moi nous nous joignons aux équipes.

Le soir, lorsque nous cessons ce travail inusité, officiers et matelots fraternisent encore pour le nettoyage du pont. Puis, c'est notre tour :

un bain complet a raison de la poussière de charbon qui s'est insinuée partout, sur notre corps et dans nos vêtements.

Cependant, il est juste de remarquer que le métier de charbonnier produit un effet auquel nous étions loin de nous attendre : le poussier donne aux yeux un éclat singulièrement brillant. Avis aux belles mondaines qui, le soir d'un bal, voudraient se passer la fantaisie de se faire souffler, dans les yeux, cette poudre d'un nouveau genre !...

24 décembre ! — Se croirait-on, grands dieux, à la veille de Noël ! La journée se passe sans incident, mais le soir, vers 6 1/2 heures, comme nous sommes en train de souper, l'homme de veille signale, tout à coup, que la forêt est en feu.

Arctowski, qui vient de rentrer à bord après avoir fait à pied, avec deux Indiens, le trajet d'Ushuwaïa, nous explique aussitôt que, selon lui, l'incendie a dû commencer à l'endroit où ses Indiens, pour signaler au loin leur présence, ont allumé un feu, qu'ils ont probablement éteint avec trop peu de soin. Le foyer de l'incendie n'est pas très éloigné d'un dépôt de planches appartenant à la scierie à vapeur ; il n'y a cependant rien à craindre pour le moment.

En un instant, nous sommes tous sur le pont avec des jumelles. Quel spectacle grandiose que celui d'une forêt en feu, lorsqu'on sait qu'il n'y a aucun accident de personne à craindre et que la nature, prodigue dans ces régions, aura repeuplé la forêt avant que quiconque ait pu souffrir du dégât matériel !

Cependant, il fallait enrayer les ravages du feu. Le commandant me prie de faire mettre les canots à la mer. Nous partons tous, sauf de Gerlache et Amundsen.

Quelle promenade féerique ! La mer est calme, les canots glissent sans heurt, les matelots rament en cadence, tandis que l'immense brasier colore le ciel et l'eau, comme dans un conte des mille et une nuits.

Mais le temps presse, arrière la rêverie ! Les rameurs font un vigoureux effort et abordent. Chacun s'arme d'une hache ou se munit d'un seau en toile.

Pendant que les uns font la chaîne, les autres s'empressent d'abattre les gros arbres en feu, afin de les isoler. Heureusement qu'il n'y a pas un souffle dans l'air : nos efforts sont couronnés de succès, l'incendie s'éteint peu à peu.

Vers 10 heures, notre tâche est terminée, nous revenons à bord.

Une charmante surprise nous y attend : Noël a passé, illuminant la *Belgica,* apportant à chacun des cadeaux, des douceurs

Oh! les yeux étonnés de nos braves marins, lorsqu'ils voient les logements, le poste, le carré pavoisés de drapeaux de toutes les couleurs! Quelle satisfaction ils éprouvent à palper les vêtements bien chauds que leur donne l'expédition (1)! Quelle joie naïve et complète fait trembler leurs mains, lorsqu'ils caressent avec amour la belle pipe, le bon tabac offerts si généreusement par MMmes de Gerlache et Osterrieth!

Le commandant est ému de la joie de chacun. Il fait servir un grog, où officiers et matelots fraternisent gaîment.

Puis, ce sont des discours patriotiques et autres : Tollefsen parle en norvégien, Van Rysselberghe en français, mais chacun applaudit à outrance; de Gerlache, le dernier, prend la parole à peu près en ces termes :

« Mes amis, nous sommes peu nombreux, nous aurons parfois une lourde tâche à remplir, mais je suis convaincu que tous vous ferez votre devoir. Et surtout qu'aucun de vous ne vienne jamais me dire : « Je suis fatigué! » — Vous n'avez pas le droit d'être fatigué. Lorsque vous serez « malade », ce sera différent : je vous donnerai du repos. »

Là-dessus, l'état-major quitte le poste et se rend au carré. Nous y trouvons aussi notre part de gâteries. Voici, pour chacun, un

---

(1) Bien que la solde de l'équipage fût dérisoire, les hommes devaient acheter de leurs deniers leurs vêtements et le linge, à l'exception d'un premier équipement de parade qui leur avait été donné à Anvers.

soyeux foulard de cou, don de Mme Ramelot; un roman enveloppé d'une superbe couverture brodée avec une finesse exquise par Mme Louise de Gerlache; enfin, des gâteaux, des douceurs dont personne ne fait fi.

On rit, on plaisante. Arctowski est mis sur la sellette pour l'incendie de la forêt, dont nous le rendons responsable. Nous ne manquons pas non plus de commenter le « malade, mais jamais fatigué » du discours du commandant, qui riposte gaîment.

Un peu après minuit, on se sépare, chacun rentre dans sa cabine.

La mienne me paraît moins misérable que naguère. Mon hublot est grand ouvert : la nuit est sereine; je respire avec volupté l'âpre souffle des mers, tandis qu'au loin, par moments, le foyer de la forêt se ranime, laissant jaillir des fusées par milliers.

Noël! Noël! que nous apportes-tu dans notre soulier?

Voici venir l'ère des souffrances : nos cœurs et nos bras sont-ils prêts pour la lutte suprême?

Noël! qui évoques le souvenir de tous ceux que nous avons laissés au pays; Noël! qui nous rappelles tout ce qu'ils espèrent, donne-nous la force de souffrir et de vaincre! Mais si jamais nous ne devons revoir la patrie, tu iras l'an prochain murmurer à l'oreille de ceux qui nous attendrons en vain que notre pensée ne les a pas quittés!...



CHAPITRE XI.

En détresse.

La journée de Noël et celle du lendemain, qui était un dimanche, furent consacrées au repos. Le soir du 26, toutefois, il fallut changer de mouillage, parce que, sous les rafales violentes, le navire chassait sur ses ancres.

Le chargement du charbon fut repris le 27 et terminé le 29, à la soirée. Nous avions donc perdu cinq jours à ce labeur, et pour ne charger que 45 tonnes de combustible.

Le 30 décembre, tandis que l'équipage est occupé à un nettoyage général, l'état-major prend part à une excursion organisée dans la forêt par MM. Montaldo et Boursotti. Comme je dois me rendre à terre pour des observations, il est convenu que, le travail terminé, mon canot déposera Dobrowolski en un point de la côte, d'où il pourra rejoindre les excursionnistes.

Tout se passe comme nous l'avions projeté ; mais, à un moment donné, Dobrowolski, voulant m'éviter un long détour, me propose de le descendre à un autre point d'atterrissage. J'accepte avec d'autant plus d'empressement, que j'ai hâte de terminer mes calculs, avant l'appareillage de l'après-midi.

Quelle erreur fut la nôtre ! Je m'étais éloigné depuis peu de temps, lorsque Dobrowolski s'aperçut que je l'avais déposé dans une île !...

Conservant son beau calme habituel, notre ami ne s'effraya nullement de se voir transformé en Robinson. Il visita son nouveau domaine, joua berger auprès des moutons qu'il y trouva installés et attendit patiemment l'événement qui devait le délivrer. L'estomac le tiraillait fort, la marche et la pensée du bon repas qu'il aurait dû faire lui ayant aiguisé singulièrement l'appétit.

Enfin, vers 3 heures, les excursionnistes passèrent providentiellement à proximité de l'endroit où il se trouvait et le rapatrièrent.

Le 30 décembre, à 5 heures, nous faisons route vers Ushuwaïa, où nous devons reprendre Cook, faire le plein des réservoirs d'eau douce et rendre les sacs à charbon qui nous ont été prêtés.

Ushuwaïa possède la même organisation que la plupart des colonies françaises, dont la population est presque exclusivement constituée par des fonctionnaires.

L'école — car il y a une école — n'a pas d'élèves; aussi l'instituteur et l'institutrice, qui en ont la direction, avaient-ils résolu de charmer leurs loisirs en se mariant prochainement. Le seul moyen, pensaient-ils, de se maintenir dans leurs fonctions était de peupler eux-mêmes les classes.

Ushuwaïa ne semble pas avoir été créé dans un but commercial. Les Argentins ont établi cette station en vue de contrebalancer l'influence croissante des Chiliens dans le détroit de Magellan. Le sentiment de rivalité des deux peuples s'est encore aigri, depuis que la question des frontières a été soulevée. La guerre même a failli éclater à diverses reprises. Les Argentins ont, conséquemment, cherché, dans le détroit, un endroit propice à l'établissement d'un port de guerre où pourraient se concentrer toutes leurs forces navales. A ce point de vue, l'emplacement est certes bien choisi : la rade est vaste et profonde; elle est fermée, au Sud et à l'Est, par des îles et la péninsule d'Ushuwaïa ; l'accès peut en être rendu impossible, du côté Sud-Ouest, avec quelques batteries qu'on établirait à peu de frais. Comme le débarquement, en cet endroit, s'opère difficilement, le gouvernement argentin a l'intention de faire construire un grand môle, qui abriterait, en même temps, contre la mer, un certain nombre de navires.

Le 31 décembre — serait-ce l'influence de notre mouillage dans un port de guerre ? — l'équipage manifeste un peu d'humeur. Les hommes se plaignent de la ration et demandent celle que l'on donne généralement à bord des bâtiments de commerce. de Gerlache se rend dans le poste : il leur démontre, par *a plus b,* que leur ration est supérieure à celle que les matelots ont eux-mêmes fixée et

que leur manque d'ordre est seul la cause de leur mécontentement.

Le même jour, Cook rentre à bord, nous ramenant un passager ! Le R. Lawrence demande à être conduit à *Harberton*, où se trouve son ex-collègue, M. Bridges.

Cette escale à Harberton n'était pas indispensable ; cependant, comme nous n'avions pu obtenir à Ushuwaïa que très peu de viande fraîche, il était bon, surtout en présence des récentes réclamations, d'en embarquer le plus possible avant de mettre le cap au Sud. De plus, on rendait service à M. Lawrence, à qui Cook, et par conséquent l'expédition, était redevable de renseignements précieux au point de vue anthropologique.



Phot. de M. Racovitza.

FIG. 9.

MÉGAPTÈRE PLONGEANT.

Au reste, Harberton étant sur notre route, il suffisait d'y jeter l'ancre pour quelques heures.

Le dimanche, 1er janvier 1898, nous appareillons à 11 heures du matin.

L'après-midi, vers 4 heures, tandis que j'étais sur la passerelle, j'aperçus au loin un immense oiseau, qui, de temps à autre, ouvrait et refermait lentement ses ailes, puis disparaissait en plongeant. Je fis aussitôt prévenir notre zoologue, qui reconnut que mon oiseau était... les nageoires caudales d'un mégaptère qui sondait (1) !

(1) Les mégaptères sont des cétacés de 16 à 18 mètres de long. Ils viennent faire à la surface une série de courtes inspirations et expirations. Après chaque inspiration, ils disparaissent sous l'eau à une faible profondeur. Lorsqu'ils viennent ainsi respirer, ils montrent l'évent, puis la dorsale, *mais ne montrent pas la queue*. Après une série d'inspirations brèves, ils font une longue inspiration, puis *sondent*, c'est-à-dire qu'ils plongent, pour chasser, à une profondeur qui peut atteindre 100 mètres. Au moment où ils sondent, les mégaptères montrent entièrement leurs nageoires caudales.

Peu de temps après, en effet, deux mégaptères défilent, à très courte distance de la *Belgica*. Plusieurs d'entre nous auraient aimé leur tirer un coup de fusil, afin de les voir « en colère ». Racovitza s'indigna de cette idée, et, pour achever de nous convaincre, il nous expliqua que nous ne verrions rien du tout, que la balle s'enfoncerait dans la graisse et... que l'animal sourirait de notre naïveté !

Pendant ce temps, les monstrueuses bêtes poursuivaient tranquillement leur chemin.



Phot. de M. Racovitza.

FIG. 10.
MÉGAPTÈRE PLONGEANT.

Vers 10 heures, la nuit devint obscure, ne nous permettant plus de continuer à suivre les alignements que nous avions choisis. Nous naviguions au compas. Comme nous approchions de la côte pour reconnaître l'entrée de la baie, brusquement des goémons (1) surgirent à notre avant.

La barre aussitôt est mise vers le large, mais avant que le navire ait eu le temps d'évoluer, la profondeur diminuait encore, et le sondeur ne rencontrait plus que 28, puis 18, puis 4 mètres de fond ! La *Belgica* était échouée sur un banc de roche !

Je sais que la bienveillance publique nous fit un grief d'avoir voulu entrer, la nuit, à Harberton, alors que la navigation y est déjà difficile en plein jour. Je me rallie entièrement à ces critiques et j'ajoute même, d'un air très entendu, qu'il est bien plus à recommander de passer à côté de ces roches que de les aborder de front !

Mais, puis-je objecter « timidement », les explorateurs ne diffèrent-ils pas des touristes qui voyagent en paquebot ? Doivent-ils toujours suivre les conseils d'une étroite prudence ?

---

(1) Algues marines indiquant presque toujours des récifs.

Si l'amiral Mouchez, par exemple, avait écouté l'appréhension qui crie sans cesse : « Attention, tu peux te faire mal ! » aurait-il, en quelques mois, exécuté de grands travaux sur les côtes d'Amérique? N'est-ce pas aussi l'amiral Mouchez qui reconnaissait avec fierté « que souvent il avait déterminé la limite des écueils avec la quille même du navire » !

A tort ou à raison, toujours est-il que nous étions carrément « au plein ».

de Gerlache me prie d'aller en canot sonder autour du navire, afin de reconnaître dans quelle direction nous pourrons nous dégager le plus facilement. Il résulte des sondages que nous sommes solidement assis sur une roche conique, où le courant nous maintient.

Toutes les embarcations sont mises à la mer, afin d'alléger le navire; puis, la machine est actionnée à toute vapeur, tantôt en avant, tantôt en arrière. Rien ne bouge!

Le commandant fait mouiller, à une centaine de mètres, une ancre à jet, dont l'aussière est ensuite tirée à l'aide du treuil à vapeur, tandis que la machine est remise en mouvement. L'ancre est arrachée du fond, mais la *Belgica* résiste.

Alors Arctowski, Cook, deux matelots et moi, nous partons en canot pour observer, à la côte, la marche de la marée. Le jour commence à poindre, le temps est superbe, une brise légère ride à peine la surface des eaux. Des goélands viennent crier bruyamment autour de notre embarcation. Cook et Arctowski photographient, tandis que je tiens la barre. Un fusil est posé sur mes genoux prêt à abattre — ou à manquer — le premier gibier qui passera.

Sans inquiétude encore, nous arrivons gaîment à la côte, où nous constatons que la marée descend assez rapidement. La courbe de niveau, laissée par la marée haute de la nuit, semble indiquer qu'elle ne marne que d'un mètre.

Comme nous revenons lentement, nous constatons avec étonnement que la *Belgica* s'incline sur tribord et même qu'elle se couche d'une façon qui pourrait devenir inquiétante.

Bah! la mer est belle, la marée va nous redresser! Cherchons cependant à nous dégager le plus vite possible, en soutenant le navire avec des béquilles.

Tout occupés par ce travail, nous voyons à peine que le ciel se couvre de gros nuages. Brusquement, nous sentons la brise se lever, la mer devenir méchante, les manœuvres avancer difficilement. Il ne s'agit plus de rire, il faut se hâter.

Sur ces entrefaites, M. Bridges, fils de l'estanciero d'Harberton, qui nous a aperçus, arrive en canot. Il s'informe de la situation et repart chercher une allège. Vers 10 heures, la marée commence à redresser le navire ; dans quatre heures seulement, elle sera haute.

Le capitaine Davis, du brick *Phantom*, mouillé devant Harberton, nous rejoint avec le grand canot de sauvetage, et quelques minutes plus tard, voici M. Bridges avec un chaland et une vingtaine d'Indiens.

Cependant la brise force et la mer grossit. Hélas! nous sommes obligés de débarquer, sur un chaland, la majeure partie du charbon de Lapataïa que nous avions embarqué au prix de si grands efforts! Nous déchargeons dans la mer notre provision d'eau douce et nous mettons dans nos canots tous les objets lourds qui se trouvent sur le pont. M. Bridges propose de conduire vers la côte son chaland, son canot de sauvetage et nos deux grandes baleinières qui menacent de se briser sur les flancs de la *Belgica*. A peine sont-ils à 300 mètres, que la mer et le vent menacent d'engloutir la petite flottille.

La *Belgica* se redresse sous une rafale, mais pour se recoucher sur bâbord. Vite, une béquille de ce côté avec ce qui reste de nos mâts et vergues de réserve.

Le commandant, si optimiste d'ordinaire, est très inquiet; il nous convoque, Amundsen et moi, dans sa chambre et nous demande si nous n'estimons pas que la *Belgica* est en perdition, s'il ne faut pas, comme dernière chance de salut, jeter à la mer toute la cargaison!...

de Gerlache est étreint, à ce moment, par une vive émotion. En un instant, il voit s'évanouir le rêve longtemps caressé. La perte de la *Belgica*, c'est l'anéantissement d'un long labeur, c'est peut-être la mort pour plusieurs de ses compagnons, car pourront-ils regagner la terre, par cette mer démontée, avec les deux petits canots qui nous restent?... Pour d'autres, et il est le premier de ceux-là, leur devoir est de demeurer à bord, quelle que soit la situation.

Après un bref, mais consciencieux examen de la question, nous sommes tous les trois d'avis d'attendre encore avant de sacrifier la cargaison.

Il nous reste un solide mât de hune : employons-le à béquiller le navire par bâbord. Aussitôt fait que dit : la *Belgica* semble plus paisible ; nous respirons!

Tout à coup, un violent coup de vent, un craquement sinistre, et notre fameux espars de bâbord, celui que je croyais incassable, se rompt comme un fétu! La *Belgica* glisse sur la roche en s'inclinant encore davantage; les vagues roulent sur le pont, puis embarquent des deux bords; le navire tressaute avec violence; toutes les béquilles sont rompues!...

Cette fois-ci, c'est bien fini! dans un instant, le navire va se briser et sombrer; l'expédition antarctique belge est anéantie avant même d'avoir commencé sa mission.

Arctowski est à côté de moi, regardant avec angoisse les morceaux d'espars qui restent suspendus aux bastingages, tandis que d'autres, entraînés par la mer, partent en dérive.

Je sens que le dénouement approche; je prie Arctowski d'aller chercher le pavillon belge, le beau, le tout grand, celui que nous avons arboré les jours de fête, celui qui fut salué par les navires de guerre à Rio-de-Janeiro; il faut qu'il flotte sur la *Belgica* : c'est notre dernier adieu à la terre!

Je rejoins sur la passerelle de Gerlache, qui tente un dernier effort. Il fait établir le petit hunier et télégraphie à la machine de marcher en avant à toute vapeur. Afin de pousser la pression à outrance, notre

mécanicien, M. Somers, *a calé* les soupapes de sûreté et il emploie le cylindre de basse pression comme cylindre de haute pression. L'équipage hâle le navire au guindeau sur la chaîne d'une ancre de bossoir que nous avions mouillée le matin à quelque 100 mètres du navire. Sur cette ancre, nous avions frappé une aussière, que le treuil à vapeur embraque maintenant avec force... Les chocs violents se succèdent, le treuil grince, le guindeau crie, la machine se plaint, les voiles se gonflent à tout rompre, la tempête siffle dans les cordages, les lames se brisent avec fracas contre le navire.

La *Belgica* oscille autour de sa quille, se soulève, puis lourdement retombe sur la roche.

L'heure de la marée haute est passée ; dans un instant, les eaux vont redescendre, elles redescendent déjà.

Le navire va s'incliner derechef, mais le danger sera bien plus grand que la nuit précédente, car la mer est démontée. Il va de nouveau se coucher sur un bord et alors... Mais non ! le voilà qui se soulève davantage, il se redresse avec énergie, il se secoue, il glisse sur la roche, il se dégage de l'étreinte... il est libre ! ! !

Arctowski est revenu sur le pont, rapportant le pavillon, qu'il fait hisser lentement.

Avec émotion, de Gerlache le voit monter, il comprend ce qui s'est passé en moi. Nos regards échangent la confidence de bien des angoisses ; nous nous serrons la main. Et, voulant effacer le souvenir pénible que l'apparition du drapeau pouvait encore laisser en ce moment, je dis à de Gerlache avec affection et avec joie :

« Commandant, c'est dimanche ; j'ai fait hisser les couleurs ! »

L'équipage, lui aussi, a compris que le moment de la délivrance est venu. En un instant, il relève l'ancre de bossoir et hisse à bord les deux canots, sans même s'apercevoir des difficultés que présente cette manœuvre par une mer en fureur.

D'ailleurs, rien ne nous effraye plus : nous naviguons, en riant, poussés par la tempête ; nous longeons la côte de l'*île Navarin*, où,

à 7 heures du soir, la petite baie de *Porto Toro* nous offre un délicieux abri.

A quelque chose, dit-on, malheur est bon.

En effet, la journée du 2 janvier 1898 nous avait permis d'éprouver, à la fois, la solidité de la *Belgica* et le dévouement de notre équipage.



CHAPITRE XII.

Les Indiens de la Terre de Feu.

Quelle nuit réparatrice que celle qui suivit la journée de Harberton! Je dormis à poings fermés, comme les petits enfants, profondément, sans rêve, sans souci!

Le lendemain, 3 janvier, le réveil général n'eut lieu qu'à 8 heures et le restant de la matinée fut consacré à la remise en état de notre navire.

A midi, nous levons l'ancre pour retourner à Harberton, car il s'agit d'y reprendre le charbon, d'y refaire une provision d'eau douce et de recueillir notre brave docteur, qui, ayant été chargé, la veille, de reconduire à terre un des chalands d'emprunt, n'avait pu regagner le bord.

Vers 4 h. 1/2, nous retrouvons nos canots et nous ramenons à bord Cook et M. Bridges fils.

Il est 7 heures du soir, lorsque nous mouillons de nouveau dans la baie de Harberton.

Les habitants de la baie d'Harberton sont d'origine indienne, si l'on en excepte la famille anglaise de M. Bridges, ancien recteur de la mission protestante d'Ushuwaïa, qui abandonna l'apostolat pour se livrer à une occupation plus rémunératrice : l'élevage des moutons. Il y a quelque trentaine d'années, M. Bridges reçut gratuitement du gouvernement argentin une vaste concession de terrains, qu'il exploite, depuis, à gros bénéfices, grâce au concours de ses misérables voisins, les Indiens.

Ces Indiens, qui constituent la population nomade de la baie d'Harberton, de la Terre de Feu et, en général, des terres qui avoisinent le détroit de Magellan, appartiennent à trois familles distinctes :

Les *Alacaloufs,* habitant principalement les bords du *Canal de Smith,*

du *Sea-Reach* et du *Lang-Reach,* vivent des produits de la pêche et naviguent dans des pirogues faites d'écorce de hêtre. Maltraités sans cesse par les Américains, ils montrent, pour tout étranger, une haine qui ne recule pas devant le crime. Les Américains la leur rendent et les exterminent peu à peu.

Les *Yahgans* se nourrissent, comme les Alacaloufs, de poissons et de coquillages, mais ils sont un peu moins sauvages.

On ne les tue pas, mais on s'en débarrasse en favorisant chez eux le développement de la phtisie. Les peuples civilisés, pour lesquels ils travaillent, trouvant immoral de les voir courir tout nus, les habillent de défroques. Or, comme on ne peut pas suspendre le travail pendant les nombreux jours de pluie ou de neige, ces misérables, trempés jusqu'aux os et n'ayant pas de haillons de rechange, doivent laisser leurs vêtements se sécher lentement *sur eux.*

Lorsque, primitivement, ils couraient nus, la pluie les mouillait évidemment ; mais, dès qu'elle cessait, ils se réchauffaient en s'enveloppant de leur peau de guanaco (1).

Le troisième groupe, les *Onas,* vivent à l'intérieur de la Terre de Feu. Ils sont très peu connus. Leur haine pour l'étranger est aussi farouche que celle des Alacaloufs, et l'on peut dire qu'elle est méritée.

En effet, jadis, les Onas vivaient dans les grandes prairies de la Terre de Feu, où ils trouvaient, en abondance, les guanacos et les coquillages.

Un jour, les gouvernements argentin et chilien firent, à un grand nombre d'estancieros, la concession de tous les terrains bons pour les pâturages, et bien que, dans les contrats, il fût spécifié souvent, pour la forme, que les concessionnaires protégeraient les Indiens, dans la pratique, il n'en fut rien.

Les naturels furent refoulés dans les montagnes, où, bientôt, ils ne trouvèrent plus de quoi vivre. Ils firent alors quelques incursions en

(1) Espèce de chèvre sauvage.

territoire conquis et enlevèrent des moutons. La guerre éclata, mais la guerre la plus inégale, la plus lâche qu'on puisse rêver!

Les concessionnaires étaient armés de fusils et secondés par les forces militaires des gouvernements de l'Amérique du Sud; les Indiens n'avaient que leurs arcs!

Les massacres furent nombreux; mais comme, malgré tout, les Indiens doivent manger, souvent encore ils parvinrent à enlever quelques moutons. Comme conséquence, certains estancieros ont mis leur tête à prix : 25 ou 50 francs, suivant la saison!

Dans ces conditions, on trouve des chasseurs d'hommes à volonté, et la race ona disparaît peu à peu. Bientôt, leur nom sera rayé de la terre, sans que l'on possède même sur leur courte histoire des documents assez complets!

Un campement d'Onas se trouve près de l'habitation de M. Bridges et un autre près de celle de son fils, sur la côte de la Baie de l'Est.

Le 3 janvier, Arctowski et Cook visitèrent le premier campement, qui est peu important; mais le lendemain, 4 janvier, je me joignis à eux pour nous rendre, en canot, au second campement. Nous avions donné rendez-vous à M. Bridges fils, afin qu'il nous servît d'interprète.

A 8 heures, nous arrivons chez les Onas, sans fusil ni revolver, mais avec une boîte de médicaments et des appareils photographiques!

Nous fûmes d'abord accueillis froidement, mais nous étions si calmes et paraissions si gais, que les Onas comprirent enfin, à leur grand étonnement, que nous ne venions pas les voler. Pauvres gens!

Cook sortit de sa sacoche des bonbons, qu'il distribua aux enfants; puis, comme s'il se fût trouvé dans un hôpital, il se mit à soigner un ou deux petiots qui avaient mal aux yeux. Grâce à ce système, nous fûmes bientôt tout à notre aise, et les Indiens, rassurés, nous permirent de prendre des photographies.

Pendant ce temps, M. Bridges leur expliquait nos intentions. Dans quelle langue, grands dieux! Il poussait des grognements de ventri-

loque et se contorsionnait de la gorge, absolument comme une personne... qui a le mal de mer!

Quoi qu'il en soit, ses arguments peu harmonieux contribuaient, certes, à donner confiance aux Onas. Oh! je ne dis pas que nous aurions été reçus de la même façon si l'habitation de M. Bridges et les fusils Winchester à répétition eussent été au loin. Mais ne faisons pas de jugement téméraire : peut-être ces pauvres créatures ne demandent-elles qu'à croire au bien.

Nous nous mîmes à parcourir le campement. Un nombre assez considérable de chiens hurlaient à notre passage. Ces pauvres bêtes sont en liberté; mais, afin qu'elles ne s'éloignent pas trop, on leur attache une des pattes de devant contre le cou et on ne les délivre de cette contrainte qu'aux heures de la chasse.

Un campement comprend autant de *wigwams* ou foyers qu'il y a de familles. Le wigwam est d'une construction très primitive. Des branches d'arbre, avec leur feuillage, sont fichées en terre et réunies au sommet comme des fusils en faisceau. Un écartement de 50 à 60 centimètres entre les branches figure la porte. Les wigwams riches sont, de plus, recouverts d'une grande peau de guanaco, qui les protège quelque peu contre la neige et la pluie.

Si l'on songe que le climat de ce pays est plus rigoureux que le nôtre, que la neige et la pluie y sont fréquentes, on s'imaginera facilement ce que peut être le bien-être physique des Onas.

Leur couche, c'est le sol humide sur lequel ils jettent quelques feuilles; leurs vêtements, une peau de guanaco attachée sur l'épaule. Pendant le jour, les femmes entretiennent dans le wigwam un feu de branchage; la nuit, le feu est éteint. Alors, les membres de la famille se couchent, se groupent, se serrent les uns contre les autres, recouverts collectivement d'une ou de plusieurs peaux; au-dessus de cette masse humaine et grelottante, s'étendent encore les chiens immondes, qui lui apportent leur contingent de chaleur.

Le Dr Cook, qui, au retour de notre expédition, a séjourné assez longtemps chez les Onas, expose, comme suit, ce qui concerne



Photographie de M. Lecointe.

FIG. 11.

JEUNE FEMME ONA.

leurs mœurs : « Les rapports entre les femmes qui n'ont qu'un mari commun dans le wigwam familial sont d'un intérêt bien nouveau. Il est de règle qu'elles ne soient pas plus jalouses l'une de l'autre que nos enfants ne le sont entre eux dans nos propres foyers. La principale raison en est que souvent plusieurs d'entre les femmes sont sœurs. Un jeune homme prend, soit par consentement mutuel, soit à la suite d'un marché, la fille aînée d'une famille. S'il se montre bon chasseur et mari aimable, sa femme persuade à sa sœur de se joindre à elle, dans son wigwam, et elle partage avec elle l'affection de son mari. Il arrive souvent qu'une jeune fille, devenant orpheline, est recueillie par une famille et élevée pour devenir plus tard la femme supplémentaire de son bienfaiteur. Dans la hutte, chaque femme a la place qui lui est assignée et elle y reste avec tout ce qui lui appartient, car la richesse du ménage n'est pas commune à tous les membres de la famille. Chaque femme a son propre panier de viande ou de coquillages, sa propre corbeille à outils, aiguilles, nerfs à coudre et morceaux de fourrure, et chaque femme a ses propres enfants autour d'elle. »

La femme ona est loin d'être jolie; mais, lorsqu'elle est jeune, son corps, qu'elle ne voile guère, se montre élégant et souple. Au cours de notre visite, nous avons découvert dans un wigwam une jeune enfant qui ne rappelait que de très loin le type ona. Nous avons appris qu'elle était née d'une mère indienne et d'un matelot allemand.

Pauvre mignonne, toute blonde et bouclée, avec de jolis yeux bleus, elle tremblait de froid, bien qu'enveloppée de fourrure. Elle nous examinait avec le regard triste et résigné des enfants qui ne doivent pas vivre.

Nous avons pris la photographie du groupe de la mère et de l'enfant debout devant un wigwam. (Voir fig. 11.)

Les hommes sont de visage plus sympathique que les femmes. Leur stature est superbe ; ils mesurent deux mètres en moyenne. La chasse est leur unique occupation. Ces jours-là, ils lèvent le camp,

car, étant nomades, ils emportent avec eux tout ce qui constitue leur richesse.

Les femmes rassemblent les menus objets : les peaux de guanaco, les restants de viande, les flèches, les paniers tressés, qu'elles roulent dans une vaste peau, pour en former une charge longue de deux mètres environ, pesant de soixante à soixante-dix kilos et traversée, en longueur, par une branche d'arbre. Une lanière de cuir réunit, extérieurement, les deux extrémités de la branche.

Réellement étrange la manière dont la femme emporte ce fardeau. Elle se couche sur le dos, et, en rampant, passe la tête, puis un bras dans la courroie. Se soulevant alors peu à peu, elle se redresse en entraînant la charge sur son dos. Généralement, le plus jeune enfant, enveloppé tant bien que mal dans un morceau de fourrure, est attaché au sommet de la charge. Alors, courbée sous le faix, tenant encore à la main d'autres enfants, elle suit son mari pendant de longues marches, semées de dangers et d'angoisses.

Les préparatifs de l'homme sont moins compliqués : il s'enveloppe d'une peau, couvre sa tête d'un bonnet de forme triangulaire et attache, à son côté, un carquoi rempli de flèches de bois de hêtre munies d'une pointe de pierre, de verre ou de fer, lorsqu'il peut en trouver sur l'emplacement d'une station où les blancs ont séjourné. Ils se réunissent à plusieurs pour tâcher d'envelopper un troupeau de guanacos. A un signal donné, les chasseurs lais-

Photographie du Dr Cook.

FIG. 12.

INDIENS PARTANT POUR LA CHASSE.

sent tomber leur fourrure et, entièrement nus, fondent tous à la fois sur leurs proies. Alors, ils se livrent au carnage, puis, rejoints par les femmes et les enfants, ils se gorgent de viande comme des fauves.

Le soir, on reforme le wigwam. Quand les ressources sont épuisées, on repart à la recherche d'une nouvelle capture, dans les Montagnes Rocheuses, où, malheureusement pour eux, le gibier se retire, de plus en plus, sur des points inaccessibles.

Pauvres déshérités, qui, du sommet de ces hauteurs, voient les vastes plaines où, jadis, ils vécurent dans l'abondance et la paix!



CHAPITRE XIII.

C'est vous le nègre?

Le 6 janvier, lendemain de notre visite aux Onas, nous allâmes mouiller de l'autre côté de la presqu'île de Harberton, où nous espérions faire de l'eau dans nos réservoirs. Malheureusement, nous eûmes bientôt la certitude que nous ne pourrions, sans grandes difficultés, parvenir en canot à l'endroit de la rivière où se trouve l'eau douce. Pour comble d'ennui, le chaland, dans lequel nous avions mis une partie de nos briquettes de charbon lors de notre échouage, étai échoué également à la côte. Effrayé à l'idée de s'attarder encore pour rembarquer ce combustible, de Gerlache se décida à en faire présent à M. Bridges, en reconnaissance de tous les services qu'il nous avait rendus.

Nous appareillâmes donc de nouveau pour nous rendre à *Saint-Jean*, dans la *Terre des États,* où, d'après les instructions nautiques, nous ferions facilement de l'eau douce.

Le 7 janvier 1898, à 3 heures, nous étions à l'entrée du golfe de Saint-Jean, ayant traversé le détroit de Lemaire dans d'excellentes conditions, avec vent arrière et jolie brise.

Dès notre arrivée, le sémaphore nous invite à nous faire connaître, et, quelques instants après, l'adjudant de la préfecture maritime, M. Fernandez, ainsi que le médecin, M. Ferrand, se rendent à notre bord.

Nous apprenons avec une vive satisfaction que le gouvernement argentin, prévoyant le cas où nous aurions besoin d'aide, a eu l'extrême gracieuseté de donner ordre à ses gouverneurs et préfets maritimes de se mettre éventuellement à notre disposition.

Dès que M. Fernandez connaît nos difficultés, il nous annonce que

Photographie de M. Lecointe.

FIG. 13. — LA STATION DE SAINT-JEAN.

des matelots argentins allégeront la tâche de nos marins, en apportant l'eau douce en canot jusqu'à notre bord.

Pendant ces pourparlers, la *Belgica* continuait sa route, puis allait mouiller au fond du golfe. de Gerlache invite nos hôtes à venir se rafraîchir au carré et, pour les mieux fêter, remonte la boîte à musique. L'air est assez mélancolique : l'*Ave Maria,* de Gounod.

Le Dr Ferrand écoute avec émotion, puis, finalement, pleure à chaudes larmes! Ce chant est le dernier qu'il entendit de la voix de sa fille, à Buenos-Ayres, avant de s'embarquer pour la Terre des États. Il pense à son foyer, à sa famille qu'il a quittée depuis plusieurs mois et que, de longtemps, il ne doit plus revoir.

Heureusement, voici la fin de la mélodie, puis, une légère pose, et soudain éclate la valse de *Faust.*

Fernandez rayonne, il n'est point partisan de la mélancolie : c'est l'homme le plus simple et le plus joyeux qu'on puisse rêver ; aussi, lui et moi, nous sommes bientôt amis.

Nous nous quittons à la tombée de la nuit, et, comme le surlendemain est un dimanche, nous promettons tous d'aller dîner à la préfecture.

Le samedi, 8 janvier, l'embarquement de l'eau continue. Ce travail se fait lentement, malgré le nombreux personnel. Parfois, les rafales sont si violentes, qu'il faut interrompre les manœuvres. A un moment donné, comme le canot accoste, je suis obligé, puisque seul, de lancer moi-même l'amarre. Debout sur le bastingage, je calcule mal le poids du filin, et, dans mon brusque effort, je me jette à la mer ! En un instant, je suis repêché, mais mon jovial ami, Fernandez, ne manque pas de me railler plaisamment, en me donnant le surnom de « Chef plongeur » !

Cet incident eut une conséquence assez sérieuse : au moment de ma chute, j'étais porteur du chronomètre de poche, le seul que nous possédions à bord et qui ne se remit jamais de ce bain glacé.

Le dimanche, un grand canot de la préfecture, commandé par le

maître d'équipage Morgan, vint nous prendre. Dès que nous atterrissons, Fernandez et son « état-major » se portent à notre rencontre. Nous sommes accueillis avec empressement et conduits à la salle du festin.

Avant d'énumérer les convives, il est utile de dire que la Terre des États était (à cette époque) un lieu de déportation pour les condamnés aux peines de longue durée et notamment à la détention perpétuelle.

Comme elle est absolument isolée et bien rarement visitée par un navire, les prisonniers pouvaient sans inconvénient y jouir d'une grande liberté.

S'ils s'échappaient, c'était momentanément, car la faim les obligeait à revenir au gîte. Et puis, le directeur et les surveillants se montraient humains, n'ayant jamais recours, sans nécessité, aux mesures rigoureuses. La Terre des États était donc le paradis terrestre des assassins... qui méritaient une certaine liberté.

La table de Fernandez était assez étrangement composée. Outre le Dr Ferrand et deux lieutenants d'infanterie au service de la place, l'adjudant avait convié le capitaine d'infanterie C..., détenu, et sa jeune femme.

Cet officier avait été condamné à la détention perpétuelle pour avoir brûlé la cervelle au major commandant son bataillon. Par faveur spéciale, sa femme, une jeune et jolie Espagnole, était autorisée à partager sa captivité. Sans doute, ce meurtre avait été la conséquence d'un drame passionnel, d'un accès de folie, car rien, dans cet homme intelligent et distingué, ne trahissait des instincts criminels. Fernandez, tout en observant les règlements à la lettre, cherchait à adoucir le terrible châtiment du coupable et à rendre moins cruel le martyre de la jeune femme.

Le luxe n'est pas chose très connue à Saint-Jean : le dîner fut servi dans des plats dépareillés ; les assiettes appartenaient à des services différents, comme dimensions et couleurs ; mais nous étions reçus avec tant de cordialité, nous mangions de si bon appétit, que nous

nous aperçûmes à peine que toutes les viandes consistaient en mouton diversement préparé !

Un nègre nous servait. D'une trentaine d'années, robuste, alerte, mais bavard s'il en fût, John ne contribuait pas peu à nous égayer. En présentant les plats, il insistait auprès des convives comme s'il eut été le maître de la maison. De temps à autre, il adressait même à l'adjudant des boutades, dont chacun riait de bon cœur. Un père, ce Fernandez !

Pendant une éclipse de ce serveur genre exotique, Fernandez nous conta son histoire.

John, étant soldat, avait été mis de faction à un poste important — près d'un magasin à poudre, je crois — et on lui avait ordonné de tirer sur quiconque tenterait d'approcher. A peine était-il à son poste, qu'un individu s'avança vers sa guérite. John, par trois fois, lui intima l'ordre de s'arrêter et de répondre; puis, voyant que son injonction ne servait à rien, il coucha en joue et fit feu. L'homme tomba raide mort.

Aussitôt, le pauvre nègre fut saisi d'épouvante : il a fait son devoir de soldat, mais il est devenu assassin!... Qu'allait-on dire? Le traduire devant un conseil de guerre, le condamner à mort ?...

Rempli de perplexité et d'angoisse, il abandonna son poste et s'en fut se cacher. Peu de temps après, il fut arrêté et condamné à une longue détention, non pas pour avoir tiré, mais pour avoir déserté son poste.

Après le repas et la visite du phare et du campement, nous allons en canot jusqu'au *Cap Furneaux,* examiner de près une immense *rockery* d'otaries ou lions de mer (1).

La chasse de l'otarie et du phoque à fourrure est assez rémunératrice dans cette île, où elle fait l'objet d'une concession. L'adjudant Fernandez est chargé de garder la chasse, mais il dispose d'un

(1) Le mot *rockery* a le même sens que le mot ville.

matériel de surveillance absolument sommaire : deux canots et trois petits canons, qui ne veulent pas toujours fonctionner.

Quel remue-ménage! quel branle-bas général dès que nous mettons le pied dans la rockery! Nous avons cependant le temps de photographier les animaux avant qu'ils puissent regagner la mer. Des bêtes superbes! Les mâles surtout, dont le corps est long de 3 à 4 mètres et dont la tête, ainsi que le cou, sont garnis d'une épaisse crinière. Ils poussent des hurlements de menace en découvrant leurs crocs, mais nous n'avons pas peur... ils n'attaquent jamais l'homme.

Bientôt ils ont tous repris la mer, il ne reste plus qu'un ménage avec deux toutes petites otaries nées depuis une couple d'heures à peine. Comme elles ne peuvent se glisser le long des roches, le père se place près d'elles pour nous empêcher d'approcher.

Ce serait là une jolie capture, mais nous n'avons pas de fusil. Cook et Racovitza lancent aux parents des fragments de roche. La mère est touchée, elle saisit dans sa gueule un de ses enfants et se jette à l'eau. Le mâle hésite, puis, atteint à son tour, il plonge également, nous abandonnant son petit, que Cook va saisir et qu'il rapporte dans ses bras jusque dans le canot.

L'après-midi du 10 janvier fut consacrée tout entière à la visite de plusieurs rockeries.

Comme nous descendions pour retrouver notre canot, Danco glisse et tombe à la mer. Décidément, l'île Saint-Jean est propice aux plongeons! Tout préoccupé de sa montre, il la tire de sa poche, pour l'examiner, au moment même où on venait de le repêcher. Justement, une petite lame secoue le canot et la montre de Danco, à laquelle il tenait tant, tombe à l'eau sans retour. Assurément, un sort est jeté sur nos montres. Nous aurons, souvent encore, l'occasion de déplorer ces deux accidents.

Notre ami est trempé — on le serait à moins! — mais il refuse de rentrer pour changer de vêtements.

Nous poursuivons donc notre route et parvenons à une rockery

d'otaries. Vite quelques coups de fusil sur les plus belles bêtes ! Pendant que Racovitza s'occupe à les examiner, à les mesurer, nous amarrons, à l'arrière du canot, une otarie superbe. Malheureusement, la mer s'étant levée, nous fûmes obligés de lâcher notre capture, qui, par son poids, empêchait le canot d'avancer. A notre rentrée à la station argentine, Danco est encore mouillé ; aussi Fernandez lui donne-t-il un habillement complet... de forçat. Danco n'en est pas plus fier pour cela !

Le 11 janvier, Fernandez vient à bord pour s'assurer de l'activité de son personnel. Son nègre, qui cumule les fonctions de serveur avec celles de cuisinier, de valet de chambre, etc., l'accompagne.

John se montre si enthousiasmé de la *Belgica*, que de Gerlache pousse la gracieuseté jusqu'à faire porter pour lui sur le pont notre boîte à musique de second ordre, celle dont les airs se débitent « au mètre courant ». John, alors, ne se tient plus de joie : il pousse des cris d'allégresse et demande à tourner la manivelle. Le commandant, enchanté de l'effet produit, offre à John, en plaisantant, d'occuper à notre bord le poste de cuisinier.

Le nègre, lui, ne plaisante pas. Il s'écrie que son rêve serait de partir avec nous, mais que la chose est impossible, puisqu'il est prisonnier ! « Après tout, déclare Fernandez, John n'a plus à faire qu'un an de peine. Si le commandant veut adresser, pour lui, un recours en grâce au président de la République Argentine, je l'appuierai de toutes mes forces, et il est à présumer que cette requête sera exaucée, étant donné que John honorera son pays en prenant part à l'expédition belge. »

En écoutant cette explication, de Gerlache est pris d'un scrupule : accepter, c'est enlever à Fernandez son homme de confiance. Mais celui-ci le rassure : il se tirera d'affaire en peu de temps et il sera satisfait d'avoir fait plaisir à son nègre. Sur-le-champ, on rédige la requête, qui sera envoyée à Buenos-Ayres par le premier navire de guerre abordant à Saint-Jean. Il est, en outre, décidé que, vers la fin

de l'été antarctique, nous reviendrons chercher John, avant de prendre nos quartiers d'hiver en Patagonie.

Cependant, les jours se passaient et nous étions encore à Saint-Jean : l'équipage emplissait les réservoirs et je cherchais en vain quelques minutes de soleil pour régler les compas, dont les nombreux déplacements d'objets en fer, sur le navire, avaient fait varier les constantes magnétiques, depuis notre départ d'Europe.

Impossible, par ce temps gris, de faire des observations directes. Danco et moi, nous avions, un jour, fait usage de la méthode des relèvements réciproques, mais les résultats obtenus ne furent pas suffisamment sérieux. D'un autre côté, comment partir vers le Sud avec des compas non réglés, alors que nous allions explorer une région absolument inconnue ?

Enfin, comme le soleil boudait toujours, de Gerlache décida que, *coûte que coûte,* nous partirions le matin du 14 janvier.

Le 13, dans l'après-midi, le soleil, que nous ne cessions de guetter, se montra pendant quelques instants. Vite nous réglons le compas aussi bien que possible, et, à la tombée du jour, toutes les dispositions sont prises pour l'appareillage.

Le 14 janvier 1898, à 5 heures du matin, nous défilons devant Saint-Jean. Le phare et le sémaphore de la préfecture nous envoient des souhaits de réussite et d'heureux retour, auxquels nous répondons par d'affectueux remercîments.

Fernandez a promis une salve de toute son artillerie. Si les pièces fonctionnent, il y aura trois coups. Ah! voici : un!... deux!... c'est tout!... La troisième pièce n'a pas voulu parler!

Fernandez est sur la côte; nous lui envoyons, dans nos longues-vues, un dernier regard ami. John, placé auprès de son maître, nous fait force signaux. A bientôt, ami nègre! Dans trois mois, nous viendrons te prendre!

L'homme propose et les événements disposent. Trois mois après, la *Belgica* était cernée dans les glaces, d'où elle ne devait se dégager

qu'au mois de mars 1899. John, gracié par le président de la République, à la condition expresse qu'il s'embarquerait avec nous, attendit donc en vain notre retour pendant deux ans et fit ainsi un petit stage supplémentaire au bagne.

Pauvre John!... Mais qu'importe : il a dû faire de beaux rêves pendant ce laps de temps!

— Ah! c'est vous le nègre? Très bien! continuez, aurait dit Mac-Mahon, continuez... à attendre la *Belgica!*



CHAPITRE XIV.

La mort de Wiencke.

Enfin, nous voguons vers l'Océan Glacial Antarctique.

Après l'expulsion d'un certain nombre de nos marins à Punta-Arenas, le manque de personnel avait astreint de Gerlache à modifier notre plan de campagne et à tracer l'itinéraire suivant : Faire route vers les Shetland du Sud, en suivant à peu près le méridien de Saint-Jean, traverser le détroit de Bransfield et explorer le golfe de Hughes. Là, rechercher notamment si un chenal ne conduit pas du Sud de ce golfe à la côte orientale de la terre de Graham — soit directement, soit par l'intermédiaire du détroit de Bismarck (1). Dans cette éventualité, faire une reconnaissance dans la mer de Georges IV (2). Aller passer l'hiver au Sud de l'Amérique, afin d'y compléter nos approvisionnements, ainsi que notre personnel, et y embarquer notre nègre. L'année suivante, retourner dans la mer de Georges IV, si notre campagne de reconnaissance nous y engageait et, dans le cas contraire, longer la banquise, vers l'Est ou vers l'Ouest; enfin, prendre la mer de Ross pour base de nos opérations.

La campagne serait alors poursuivie, ainsi que nous l'avions prévu tout d'abord : de Gerlache, Amundsen, Danco et Arctowski ou Racovitza hiverneraient à la Terre Victoria. Je prendrais alors le commandement de la *Belgica,* que je conduirais à Melbourne pour être ravitaillée, puis j'emploierais la mauvaise saison à faire, dans

---

(1) Ce détroit, d'après Dalleman, serait orienté de l'Est vers l'Ouest et découperait le Nord de la Terre de Graham ; son entrée occidentale se trouverait par environ 65°10′ de latitude australe.

(2) En 1823, Weddell trouva cette mer libre de glace jusqu'au delà du parallèle 74°25′.



EXPÉDITION ANTARCTIQUE BELGE
ROUTE SUIVIE PAR "LA BELGICA"
DANS LE DÉTROIT DE MAGELLAN, AU SUD DU CAP HORN,
LE DÉTROIT DE BRANSFIELD ET LE DÉTROIT DE GERLACHE
CARTE DRESSÉE PAR
G. LECOINTE
Commandant en second de l'Expédition
OCÉAN PACIFIQUE
OCÉAN ATLANTIQUE
AMÉRIQUE DU SUD
TERRE DE FEU
OTWAY WATER
Punta Arenas
PÉNINSULE DE BRUNSWICK
DÉT. DE MAGELLAN
en 1899
C. Valentin
BAIE INUTILE
BAIE St-SÉBASTIEN
en 1899
26 mars, 8h matin
25 mars, 8h soir
I. STEWART
I. LONDONDERRY
I. GORDON
I. HOSTE
I. NAVARIN
en 1897-98
BAIE NASSAU
CAP HORN
Ile Diego Ramirez
14 janvier, 4h soir
15 janvier, midi
16 janvier, 5h30 soir
18 janvier, midi
19 janvier, midi
20 janvier, midi
20 janvier, 4h soir
SHETLAND MÉRIDIONALES
I. ÉLÉPHANT
I. Bridgman
I. DU ROI GEORGES
I. LIVINGSTON
I. SNOW
I. SMITH
I. Déception
DÉT. DE BRANSFIELD
I. LOW
Roches Kendall
21 janvier, minuit
22 janvier, 3h matin
23 janvier, 3h soir
TERRE DE LA TRINITÉ ?
Région inexplorée en 1900
TERRE LOUIS PHILIPPE
GOLFE EREBUS ET TERROR
C. Neyt
23 janvier, 7h soir
CHENAL DE HUGHES
I. LIÉGE
DÉT. DE GERLACHE
DE CHARLOTTE
WILHELMINE
Mt William
BAIE DE BISCOE
C. Albert Lancaster
C. Renard
DE DANCO
TERRE
BAIE DE LARSEN
I. Larsen
I. Lindenberg
I. Jason
I. Hertha
I. Castor
I. Oceana
I. Christiensen
I. ROBERTSON
Fritz Menger, del.

le Pacifique, une campagne, dont de Gerlache me laissait la liberté de tracer l'itinéraire. L'été suivant, la *Belgica* irait reprendre les explorateurs à la Terre Victoria; nous continuerions avec eux les études commencées et, à l'approche de l'hiver, nous rentrerions en Europe.

La durée du voyage serait ainsi portée à trois ans, au lieu de deux.

Nous n'étions pas très éloignés de la Terre des États, le 14 janvier à midi, lorsque nous fîmes le premier sondage à l'aide de la machine Le Blanc.

Naturellement, les choses ne marchèrent pas, d'abord, sans un certain tâtonnement, car l'installation de tous les accessoires de cet engin avait été faite hâtivement et un peu au hasard dans l'Océan Atlantique.

Tandis que le commandant dirigeait avec beaucoup d'adresse la marche du bâtiment et celle de la machine à sonder, Arctowski, installé sur une étroite passerelle accrochée aux flancs du navire, s'occupait de la sonde proprement dite et je déterminais moi-même les coordonnées géographiques du sondage.

La brise était fraîche et la mer fortement ondulée sous l'effet d'une grosse houle. Le navire roulait, à peu près, sur place.

La profondeur trouvée fut de 296 mètres, et, à 5 heures du soir, un deuxième sondage indiqua 1,560 mètres.

Du 15 au 20 janvier, nous suivîmes la même route vers le Sud. Tous les jours, nous nous arrêtions pendant quelque temps pour sonder, pour mesurer les températures sous-marines et prendre des échantillons d'eau à diverses profondeurs, à l'aide des bouteilles de Sygsbee ou de Buchanan.

Le 15 janvier, la sonde donna 4,040 mètres; le 16, 3,850. La température relevée à cette dernière profondeur était de + 1°2 C. Le 17 janvier, la mer fut tellement agitée, qu'il ne pût être question de sonder. Nous en fûmes d'autant plus au regret, que nous étions arrivés

à un point important, placé à mi-chemin entre la Terre des États et les îles Shetland.

Le 18 et le 19, grandes difficultés encore pour les sondages. de Gerlache relève successivement 3,800 et 3,690 mètres, profondeur accusant, nous dit Arctowski, thermomètre en main, une température, de fond, de + 0°6 C.

Le 20, le sondage ne put s'effectuer que grâce au filage de l'huile sur les flancs du navire, contre lesquels la mer brisait avec force. Les amplitudes du roulis étaient considérables. Tout à coup, le dynamomètre (1), supportant la poulie extérieure dans laquelle passait la ligne de sonde, fit un écart indiquant une diminution de force de 100 kilogrammes. Les opérateurs, s'imaginant que le sondage était terminé, relevèrent la sonde : ils avaient filé 1,290 mètres de cordelette! de Gerlache, d'accord avec Arctowski, fit immédiatement recommencer le travail, et, cette fois, nos camarades trouvèrent 2,900 mètres.

L'après-midi, nouveau sondage de 1880 mètres. Comme nous relevions la ligne, le fil se rompit et nous en perdîmes 1,400 mètres.

De l'endroit où s'effectuait l'opération, nous pouvions distinguer, au loin, une terre dans un secteur compris entre le Sud-Sud-Ouest et

---

(1) Lorsqu'on sonde à de grandes profondeurs, il n'est pas toujours facile de se rendre compte du moment précis où la sonde touche le fond. S'il y a erreur, la cordelette continue à se dérouler par son propre poids. Pour saisir le juste moment, on opère comme suit : on fait passer, en dernier lieu, la cordelette sur une poulie suspendue à un dynamomètre, et, à mesure qu'on en file, l'aiguille du dynamomètre indique une marche ascendante. Lorsque la sonde — qui est très lourde — touche le fond, l'aiguille indique brusquement un écart, en sens inverse. Dans la pratique, les choses ne peuvent pas toujours se passer aussi régulièrement. Sous l'effet du roulis ou du tangage, la cordelette subit des chocs qui, se transmettant au dynamomètre, réagissent parfois sur la marche indiquée plus haut. Par grosse mer, nous avons eu des écarts fréquents de 75 kilogrammes. Le sondage du 20 janvier indique que l'écart peut même atteindre 100 kilogrammes.

le Sud-Sud-Est. A bâbord, nous avions l'île *Livingstone,* et, à tribord, l'île *Smith,* sous la forme d'un immense prisme de glace.

Les *Shetland* du Sud sont comprises entre les parallèles 61° et 63°, et entre 53° et 63° de longitude Ouest de Greenwich. Elles sont très nombreuses et l'accès vers le Nord en est défendu par un grand nombre de récifs. Les Shetland sont presque toujours couvertes d'une épaisse couche de glace. Elles présentent déjà les caractères des terres plus rapprochées du pôle, dont nous parlerons plus loin.

La plus curieuse de ces îles, l'île *Déception,* a une forme presque circulaire. La mer y découpe le port *Forster,* qui passe pour le meilleur de tout cet archipel.

Au Sud, le *détroit de Bransfield* sépare les îles Shetland de la *Terre de Joinville,* de la *Terre Louis-Philippe,* de la *Terre de la Trinité,* de la *Terre de Danco* et de l'*île Liége.* Ce vaste détroit est formé par une partie de mer mauvaise à la navigation et où les vents soufflent constamment en tempête. D'une année à l'autre, l'aspect en est varié : parfois, pendant l'été austral, il est encombré de glaces défendant la route vers les terres du Sud; d'autres fois, les icebergs y sont en nombre considérable, mais n'entravent en rien a navigation, lorsque le *temps clair* permet de les éviter.

A propos des Shetland du Sud, il me revient une histoire qu'on racontait tout bas, en 1897.

Il y avait une fois un État de l'Amérique méridionale, animé du violent désir de prendre possession des Shetland du Sud, îles qui, aujourd'hui encore, n'appartiennent à personne. Le gouvernement de cet État savait que la chasse aux cétacés pouvait devenir très fructueuse dans ces îles, où le phoque à fourrure semblait revenir. Mais comment faire?

Le gouvernement lança d'abord un ballon d'essai : beaucoup de navires au Sud du cap Horn étant entraînés vers les Shetland par d'épouvantables tempêtes, n'accomplirait-on pas un acte de charité en établissant un poste de secours dans ces tristes régions? Personne ne

fut la dupe de ces bons sentiments et un coup de fusil, tiré en l'air par une marine du Nord-Ouest de l'Europe, troua la nacelle, mais ne creva pas le ballon, qui continue à planer.

Alors le gouvernement sud-américain eut une autre idée. Puisque la *charité* n'avait pas eu d'adeptes, si l'on essayait de la *science?*

On s'informa discrètement en Norvège du prix d'un baleinier qu'on équiperait en vue d'une exploration scientifique et dont le capitaine recevrait une mission spéciale.

Mais la puissance maritime du Nord-Ouest de l'Europe (qui ne prend pas les Shetland, mais ne veut les voir à personne) eut vent de ce projet et elle prescrivit à une de ses divisions navales (1) de se porter vers le Sud dès que le navire explorateur commencerait ses investigations.

Sur ces entrefaites, le gouvernement américain eut des difficultés avec ses voisins. Il cessa alors des préparatifs d'autant plus inopportuns, que l'appui de la puissance maritime du Nord-Ouest de l'Europe lui devenait indispensable.

Il est bien entendu que tout cela appartient à la légende ! Je ne parle de ces bruits que pour montrer l'intérêt que certains États attachent à la possession des Shetland (2).

Pendant la nuit du 20 au 21 janvier, une brume épaisse couvrit la mer. La navire continua néanmoins, à demi-vapeur, sa route vers le Sud. A minuit, nous doublâmes un fragment d'*iceberg* (3), le premier que nous eussions rencontré.

Dès 5 heures du matin, le 21, comme nous stoppons pour remettre une bague à l'un des tubes du condenseur, le mécanicien laisse

(1) Qui se trouvait, à ce moment, non loin de là, aux îles Falkland.

(2) La Reine d'Angleterre avait été choisie comme arbitre dans le conflit survenu entre l'Argentine et le Chili.

(3) Les icebergs sont des glaces flottantes que nous décrirons plus loin et dont nous expliquerons la formation au chapitre XX de ce récit.

tomber la pression et nous entendons un murmure lointain provenant de la collision des glaces.

A 7 heures, la brume devient de plus en plus intense. Malheureusement, la pression est toujours faible dans la machine ; s'il fallait manœuvrer hardiment, la situation serait difficile.

A 8 h. 1/2, j'étais de quart sur la passerelle, lorsque je vis droit devant moi un fragment d'iceberg. Comme il était assez volumineux et que la mer semblait nous porter de ce côté, je fis augmenter la vitesse de la machine, afin de sentir moins vivement l'effet du courant.

Je parvins à éviter le glaçon; cependant, le navire subit un choc qui me parut insignifiant et que j'attribuai au fait que nous avions probablement « donné » sur la partie immergée de ce fragment d'iceberg. Il n'en était pas ainsi, car l'état-major, qui se trouvait au carré, ressentit vivement la commotion, et, en un instant, tout le monde fut sur le pont.

Presque aussitôt, nous apercevons, à quelques mètres de notre étrave, une longue ligne de récifs. Le commandant télégraphie à la machine de marcher en arrière, tandis que, juché à l'extrémité du beaupré, j'essaye de percer la brume et de signaler à de Gerlache ce qui se passe sur notre avant.

La machine s'est arrêtée; mais, la pression étant trop faible, elle ne veut pas marcher en sens inverse. La *Belgica* continue donc son chemin jusqu'au moment où, perdant heureusement son erre, elle va donner doucement sur des récifs. Le choc la rejette de quelques mètres en arrière, où elle touche encore un autre banc de roche.

Alors les feux sont poussés le plus activement possible, afin de fuir ces dangereux parages. Dix minutes plus tard, le navire voguait vers le Nord-Ouest.

Les récifs que nous avions abordés sont ceux qui défendent, au Nord-Ouest, l'accès de l'île Livingstone (près de l'île Rugged).

Cet incident, qui fut sans conséquence matérielle, nous avait per-

mis de faire un sondage de plus... avec la quille (!) comme disait l'amiral Mouchez !...

L'ensemble de tous nos sondages effectués entre la Terre des États et l'île Rugged permet de déduire certaines notions de géographie physique, présentées par M. Arctowski dans une conférence donnée, le 20 décembre 1899, à la Société royale belge de Géographie (1), ainsi que dans une note préliminaire présentée par MM. Renard et Arctowski à l'Académie royale de Belgique (2). Le profil bathymé-



Ile des États. *Shetland du Sud.*

FIG. 14.

PROFIL BATHYMÉTRIQUE, D'APRÈS M. ARCTOWSKI.

trique (fig. 14), joignant l'Amérique aux Shetland du Sud, présente une cuvette à fond plat, qui se relève doucement vers les îles Shetland. Devant chacune de ces îles, le plateau continental forme une bordure étroite, au delà de laquelle les pentes deviennent très abruptes.

L'analyse des températures de l'eau de mer établit :

1° Qu'étant donnée une même profondeur, la chaleur s'abaisse à mesure que l'on approche des îles Shetland ;

---

(1) *Géographie physique de la Région Antarctique visitée par l'expédition de la* Belgica. — Tome XXIV du BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ ROYALE BELGE DE GÉOGRAPHIE, 1900, n° 1.

(2) *Notice préliminaire sur les sédiments marins recueillis par l'expédition de la* Belgica — Tome LVI des MÉMOIRES COURONNÉS ET AUTRES MÉMOIRES publiés par l'Académie royale de Belgique, 1901.

2° Qu'une couche d'eau glacée circule entre deux couches d'eau moins froides et augmente d'épaisseur à mesure aussi qu'on approche des Shetland.

Après avoir couru quelques milles au Nord-Ouest, la *Belgica* reprit sa route vers le Sud-Ouest.

A midi 45, nous laissons, par bâbord, une roche élevée, de forme prismatique et de grande dimension. A l'entour, des roches plus petites, dont quelques-unes couvertes de neige.

Nous reconnaissons la roche *Castel* et, quelques minutes après, nous voyons, du même côté, l'île *Snow*, recouverte d'une épaisse couche de neige.

Dès 1 heure 45, la brume s'épaissit encore.

Nous naviguons ainsi à demi-vapeur, faisant route vers le Sud-Ouest, jusqu'au lendemain matin.

Le 22, pendant une courte éclaircie, nous vîmes tout à coup la terre droit devant nous. Il était 4 heures du matin environ.

A quoi bon avancer ainsi, les yeux bandés par le brouillard, d'autant plus que voici le vent qui se lève, agace la mer, la rend houleuse, méchante, au point que nous devons filer de l'huile. Le navire était dans une brume épaisse, qui rendait tout examen de la côte impossible. Il est donc mis à la cape et, tout en dérivant sous ses voiles auriques, il se dirige lentement vers le Nord-Ouest.

L'après-midi, la mer devint plus forte encore, et, comme une assez grande quantité de charbon, qui n'avait pu trouver place dans la cale, était sur le pont, le combustible roulait d'un bord à l'autre, en entraînant tout ce qu'il rencontrait sur son passage. Le bruit en était assourdissant.

Nos hommes se mirent alors à descendre le plus de charbon possible. Pendant ce travail, quelques dalots furent obstrués, de sorte que l'eau, déversée sans cesse par les lames sur le pont, ne trouvait plus d'issue pour s'écouler. Ordre fut donné à l'équipage de se montrer très prudent, et le matelot Wiencke reçut une observation de

l'officier de quart, parce que, pour déboucher un dalot, il se tenait trop près du bastingage.

Amundsen était de quart sur la passerelle; Cook auprès de lui. Tout à coup, un cri déchirant domine le vacarme! J'étais dans ma chambre; je me précipite sur le pont, où j'arrive en même temps que le commandant : Wiencke est à la mer!... Malgré la défense qui lui en avait été faite, il s'était suspendu en dehors du bastingage; une lame, en passant, l'avait brusquement entraîné.

Comme le navire dérivait fortement, Wiencke, en un instant, se trouva à l'arrière (1). La ligne du loch passant près de lui, il la saisit, avec une réelle présence d'esprit, et l'enroula autour de son bras. Mais le navire continuant sa route, la corde était tirée violemment et le naufragé fut bientôt à l'extrémité de la ligne.

Pendant que le commandant prenait personnellement la direction de la manœuvre, Amundsen examinait la possibilité de mettre un canot à la mer et Cook, qui avait saisi la ligne du loch, la tirait lentement à lui, afin de rapprocher Wiencke du bateau. Le malheureux, bien que maintenu à la surface, ne bougeait plus. Était-il paralysé par le froid ou bien à moitié asphyxié par la quantité d'eau de mer qu'il avait dû absorber?

Mettre un canot à la mer eût été folie, crime même : nous n'avions pas le droit d'exposer la vie de quatre ou cinq hommes pour risquer un sauvetage si peu certain.

Il n'y avait pas à hésiter; il appartenait à l'état-major de donner le bon exemple : je m'attachai une corde autour des reins; puis, avec la permission du commandant, qui, un moment, sembla indécis, je sautai à la mer.

Comme j'étais habillé, mes mouvements s'en ressentaient; de plus, l'eau glacée (2) me paralysait. De lourdes lames m'élevaient pour me plonger ensuite dans un abîme sans fond.

---

(1) Wiencke, qui n'offrait pas de prise au vent, dérivait moins vite que le navire

(2) L'eau de mer ne se congèle que par 2°5 environ sous zéro.

Wiencke étant tout contre le navire, je n'eus pas de peine à le saisir et à l'enlacer ; puis, le cœur gonflé d'espérance, je criai qu'on nous hissât à bord. Les matelots hâlèrent sur le filin, qui se raidit tout à coup sous leur effort et sous l'effet d'un violent coup de tangage.

Je fus brusquement arraché hors de l'eau. J'éprouvai une secousse d'autant plus violente, que Wiencke était un grand et robuste garçon, dont le poids était encore doublé par l'eau imbibée dans ses vêtements. L'arrière du navire retomba dans la mer, la corde se détendit et me replongea dans la lame. Wiencke était inerte, il avait les yeux grands ouverts, regardant dans le vague. Il maintenait la bouche fermée et chassait avec force par le nez l'air qu'il respirait.

Deux ou trois fois, la corde se raidit, m'imprimant les mêmes secousses ; je serrais Wiencke dans mes bras, mais mes forces me trahirent et je dus abandonner le malheureux.

Pendant un instant, qui me parut un siècle, je restai, douloureuse épave, suspendu au filin. Arctowski seul en avait la charge ; il l'avait enroulé au garde-corps de l'arrière et faisait des efforts surhumains pour m'aider.

Durant ce temps, des matelots, accrochés aux bastingages et soutenus par tous ceux qui étaient sur le pont, s'épuisaient à tâcher encore de saisir le malheureux Wiencke. Celui-ci, toujours retenu par le loch, dérivait sur le flanc du navire.

Enfin, trois hommes revinrent à l'arrière et me hissèrent sur le pont.

Alors, je vis le naufragé, abandonné par la ligne, s'écarter lentement du bord, flotter au gré des lames, puis descendre peu à peu dans l'eau bleue, où son suroît jaune clair jetait une tache pâle... Wiencke disparut !...

. . . .

Nous fûmes obligés de « fuir devant le temps » et d'aller demander un abri à l'*île Low*, que nous venions d'apercevoir au noroît.

Quelle triste, triste nuit ! A bord régnait une véritable consternation.

Un mort déjà, tout au début de notre campagne ! Combien de victimes l'expédition ferait-elle ? En était-il un seul d'entre nous qui reverrait le pays ? A qui le tour maintenant ?

Et durant le quart interminable que je passai sur le pont, en cette nuit de malheur, toujours je revoyais Wiencke, les yeux grands ouverts, sans vie, emporté à jamais par les flots !


EXPÉDITION ANTARCTIQUE BELGE
DÉTROIT DE GERLACHE
LEVER RAPIDE
EXÉCUTÉ PAR MM DE GERLACHE ET LECOINTE
ET DRESSÉ PAR
G. LECOINTE
Commandant en second de l'Expédition
LÉGENDE
Route du navire
I. GAND
CHENAL DE SCHOLLAERT
ILE BRABANT
MONTS SOLVAY
ILE ANVERS
MONTS OSTERRIETH
BAIE DE HUGHES
Christiania
I. des deux Hummocks
I. Delaite
I. Emma
I. Nansen
BAIE DE WILHELMINE
I. Brooklyn
I. Pelseneer
I. de Rongé
CHENAL DE NEUMAYER
BAIE DE BÖRGEN
Mt William
I. WIENCKE
SIERRA DU FIEF
BAIE DE BISCOË
C. Albert Lancaster
Iles Wauwermans
I. Bryde
I. Banck
I. Fridtjof
I. Lemaire
BAIE DES FLANDRES
Pic Guyot
I. Wandel
I. Hovgaard
I. Vedel
I. Lund
ILES DANEBROG
CHENAL DE LEMAIRE
TERRE DE DANCO
DÉTROIT DE GERLACHE
Grand glacier
Longitude Ouest de Greenwich
VASTE BAIE OU DÉTROIT (DÉTROIT DE BISMARCK ?)

CHAPITRE XV.

Nos premiers débarquements dans l'Antarctique.

Le dimanche 23 janvier, dès les premières heures du jour, le ciel se découvrit lentement. Vers 9 heures, il nous fut même possible d'observer le soleil et de déterminer une droite de hauteur passant par notre position.

La *Belgica*, endeuillée, naviguait, vers le Sud, glissant, voiles déployées, sur une mer bleue, parsemée de superbes icebergs. Le drapeau belge flottait à la corne d'artimon, le pavillon norvégien au grand mât, tous les deux en berne. Et chaque fois que nos regards rencontraient ces signes de deuil, nos cœurs se serraient en pensant au pauvre Wiencke.

A 5 heures de l'après-midi, nous aperçûmes un point noir, au loin, vers le Sud : la Terre de Graham.

En un instant, nous sommes tous sur le pont, où les suppositions se croisent et s'entre-croisent. Comme un petit nuage noir plane au-dessus d'un sommet neigeux, il n'en faut pas davantage pour que l'un d'entre nous soit convaincu qu'il distingue un volcan... en activité! Incontinent, un autre en voit un deuxième, puis un troisième! O puissance de l'imagination!...

Pourquoi pas, après tout? N'a-t-on pas découvert, non loin de là, à l'île Déception, des volcans en activité?

En réalité, pas le plus petit volcan. Nous en acquérons la certitude à mesure que nous approchons de la côte. Au reste, la vue est forcément bornée par la brume : quelques sommets émergent seuls çà et là.

Vers 7 heures du soir, après avoir doublé le cap *Neyt* (1) (fig. 15),

(1) Les parties de terre et de mer, découvertes par l'expédition, ne furent baptisées que plus tard, lorsque nous étions dans la banquise. Nous les désignons, d'ores et déjà, par leurs noms, afin que le lecteur puisse suivre plus facilement notre route sur la carte.

nous faisons route vers le Sud-Est, laissant, par bâbord, deux sombres groupes d'îlots : les *Christiania.*

A 9 heures, nous sommes à proximité de l'île Auguste, où nous opérons notre premier débarquement en « Terres Antarctiques ».

de Gerlache, Arctowski, Cook, Danco et Racovitza se rendent à terre en canot.

A 10 1/2 heures, tout notre monde revient à bord. J'apprends que le débarquement dans l'île ne s'est pas opéré sans difficulté, à cause de la levée de la mer. Arctowski rapporte des échantillons de roche, tandis que Danco recueille, avec une sollicitude vraiment maternelle, deux jeunes *manchots* vivants (1).

Comme nous reprenons, à petite vapeur, la route du Sud, nous croyons distinguer une ouverture dans les terres : un détroit probablement? La brume, de plus en plus opaque, nous dérobe bientôt la côte tout entière. La machine est stoppée et nous cherchons à demeurer sur place.

Le 24 janvier, vers 1 heure du matin, l'officier de quart constate que le navire est si près de la terre, qu'il faut virer de bord et gagner le Nord-Est, afin de n'être pas drossé à la côte (2).

La nuit et une partie de la matinée s'achèvent de cette manière, jusqu'à ce que nous atteignions l'île *Moréno,* où le personnel scientifique opère le second débarquement. Là, nos camarades trouvent des phoques au repos, qui, à leur approche, entr'ouvrent paresseusement leur lourde paupière, puis la referment sans s'inquiéter d'eux, et aussi des manchots, s'indignant de cette visite inopportune.

A 10 1/2 heures, les explorateurs sont de retour et nous cherchons à estimer la position du navire. Évidemment, nous sommes dans la région renseignée sur la carte anglaise sous la dénomination de *Golfe de Hughes,* mais impossible de constater autre chose : le navire a

(1) La description de ces oiseaux est donnée à la page 171 de ce récit.

(2) Il est utile de suivre l'itinéraire sur la carte placée en tête de ce chapitre.



Photographie du Dr Cook.

FIG. 15.

LE CAP NEYT

dérivé sous l'influence du vent et du courant, et le brouillard nous enlève toute espèce de point de repère.

Où retrouver l'île Auguste? au Nord? au Sud? à l'Ouest?...

Nous poursuivons notre route vers le Sud-Est et arrivons à une masse rocheuse, sans neige, que nous prenons pour un cap.

Tout à coup, le soleil perce les nuages. Il est midi. Vite, mesurons la hauteur de culmination de l'astre et déduisons-en notre latitude. Ce n'est pas très important comme renseignement, mais cette donnée nous permet de fixer, approximativement, notre position et celle de la masse rocheuse. Un peu plus tard, nous constatons que cette masse est une île de forme ovale, où pointent deux sommets en oreilles d'âne, et séparée du cap von Sterneck par un étroit chenal. Puis, à la faveur d'une nouvelle et fugitive éclaircie, nous découvrons à notre avant la trouée entrevue la nuit précédente. Nous nous y engageons, pensant traverser un détroit. Nullement. Après une heure de route, nous nous trouvons au fond d'une baie : la baie de Brialmont.

Nous virons de bord, longeant la côte de très près, afin que, malgré la brume épaisse, nous ne puissions passer à côté d'un chenal sans l'apercevoir. Nous relevons ainsi, par l'estime, toute la partie de la côte comprise entre le cap *Spring* et le cap *Murray*.

A 5 heures du soir, lorsque nous doublons ce dernier cap, nous apercevons deux canaux importants : l'un, dirigé vers le suroît, part du cap même; l'autre, orienté suivant le noroît, commence à l'île *Harry* et découpe en île la côte Nord-Ouest du *détroit de Gerlache*.

Le cap est mis sur le passage du noroît et nous en approchons, vers 10 heures du soir. De la position que nous occupons alors, les différentes terres forment au loin une singulière perspective : l'île des *Deux Hummocks* paraît appartenir au cap von Sterneck, tandis que le cap *Kaiser* (situé au Sud) semble prolonger les îles *Nansen* et *Pelseneer*, qui se projettent au loin sur la *Terre de Danco*. C'est comme si nous nous trouvions au centre d'un vaste golfe, dont l'entrée correspond au passage Nord-Ouest.

Comme, depuis notre départ de l'île Low, nous n'avions pu prendre qu'une seule droite de hauteur (près du cap von Sterneck) et que la brume nous avait empêchés de reconnaître l'emplacement de nos derniers débarquements, nous étions très incertains sur la position que nous occupions. D'un autre côté, l'importance des terres que nous côtoyions ne nous avait pas échappé.

Ces circonstances nous engagèrent donc à ne pas quitter cette région sans en avoir fait un lever, — lever rapide, car la saison avancée nous pourchassait, mais lever suffisant pour les besoins de la navigation, très restreinte dans ces parages. Il fut donc décidé que nous passerions la nuit près de l'île Harry et que, dès le lendemain, nous commencerions nos travaux d'hydrographie.

Ce soir-là, vers 11 heures, au moment où Arctowski et Racovitza effectuaient un troisième débarquement sur les roches situées au Nord-Ouest de l'île Harry, leur canot rencontra une masse brune flottante, assez étrange d'apparence et qu'après minutieux examen on reconnut être une agglomération de glace, d'argile et de débris de roche.

Sans vouloir détailler nos travaux du lever, il convient de faire connaître les principes généraux qui nous servirent de base, car ils donnent la clef des nombreux circuits de notre route dans le nouveau détroit.

Il était tout d'abord nécessaire de fixer le choix des points importants à utiliser comme repères. La reconnaissance rapide, faite les deux jours précédents, ne nous avait laissé que des idées vagues sur ces îles et ces terres, dont l'aspect varie à l'infini non seulement d'après le lieu de l'observation, mais encore d'après les phénomènes si changeants de la météorologie australe.

L'île Harry, à proximité de laquelle nous nous trouvions, le 25 janvier au matin, fut d'abord fixée sur la carte. Vinrent ensuite le cap Neyt, qui marque l'entrée Nord du nouveau détroit, et l'île Auguste, dont la position centrale est avantageuse pour effectuer un tour d'horizon au théodolite.

Le 27 janvier, vers 9 heures du matin, nous apercevons tout à coup un mât qui flotte sur la mer. Nous nous en approchons en canot et constatons, avec étonnement, que c'est un mât tout neuf, un mât de perroquet ayant appartenu à un navire portant des vergues de cacatois. Aucune marque distinctive ne nous permet d'en déduire l'origine. D'où vient cette épave ? D'un sinistre maritime ? Mystère ! qui nous laisse, un instant, tout rêveurs. Sera-ce aussi le sort de la *Belgica* de périr corps et biens en ne laissant d'autres vestiges qu'un tronçon de vergue ou de mât ?...

Ce jour-là, vers 8 heures du soir, le navire dut stopper pour permettre au mécanicien de réparer une avarie survenue au condenseur.

Ce fut une soirée délicieuse.

Le ciel, d'un bleu indéfinissable, était parsemé de nuages dorés. Le soleil disparaissait à l'Ouest, masqué par les hauteurs de l'île Brabant, dont une des chaînes de montagnes se colorait en gris cendré, tandis que l'autre, formée de sommets plus accidentés, passait par toutes les nuances du rose et du rouge. Les icebergs, de formes variées, jetaient sur la mer sombre une note éblouissante ; ils glissaient sans bruit, pareils à de féeriques apparitions. Et le silence n'était troublé, de temps à autre, que par le craquement sourd de la glace qui se rompait ou par le souffle puissant des balénoptères qui venaient respirer à la surface de l'eau.

A minuit, le paysage enchanteur s'était évanoui, voilé, peu à peu, par un brouillard intense.

Le 28 janvier, la matinée entière fut consacrée au sondage, le seul que nous ayons pu exécuter dans le détroit, ainsi qu'à des mesures de températures sous-marines à diverses profondeurs.

Pendant que nous étions ainsi occupés, des mégaptères évoluaient tout contre la *Belgica*. Il nous eût été facile de les capturer, mais notre équipage était trop peu nombreux et, de plus, nos petits canons se trouvaient remisés à fond de cale.

Heureusement que nos appareils photographiques fonctionnaient à

souhait. Racovitza recueillit toute une série de photographies et d'observations très intéressantes. C'est alors qu'il eut l'occasion de constater l'odeur nauséabonde qu'exhale le souffle d'une baleine. Penché sur le bastingage, notre ami examinait les baleines, sans doute, d'une façon



Photographie du Dr Cook.

FIG. 16.

DOS DE MÉGAPTÈRE.

trop familière, car elles le forcèrent à fuir par la perfidie de leur haleine!

C'est aussi ce même jour que Racovitza m'expliqua que les protubérances étranges qui parsèment le dos des cétacés sont des animaux parasites profondément enfoncés dans la peau de celui qui les porte (1).

(1) Ces parasites se contentent de se faire véhiculer par les baleines; ils se nourrissent de petits animaux, qu'ils capturent dans l'eau.

Lorsque le sondage fut terminé, nous fîmes route vers l'îlot Gaston, où s'effectua notre huitième débarquement ; mais la brume interrompit notre travail et nous força de regagner le milieu du détroit.

La nuit du 28 au 29 janvier, nous fûmes en panne. Un seul officier pourtant resta sur le pont, tenant le gouvernail et commandant à la machine, afin que tout l'équipage pût se reposer. La brise et le brouillard n'étaient guère rassurants, et il fallait l'optimisme de de Gerlache pour donner de semblables ordres !

Tout se passa bien ; l'officier de quart n'eut pas le loisir de s'ennuyer : le service l'absorbait et un grand nombre de baleines venaient lui faire visite.

Pendant mon quart, un orque passa, avec une grande rapidité, à une très courte distance de la *Belgica* (1).

Le 29 janvier, vers 2 heures du soir, nous étions à proximité du cap Anna, où nous effectuions un nouveau débarquement.

Il était alors urgent d'observer la position, afin de relier nos premiers travaux dans le détroit à ceux que nous espérions bientôt commencer; de plus, nous ignorions totalement où la dérive nous avait entraînés pendant les dernières vingt-quatre heures de brume.

A 11 heures du soir, comme nous étions peu éloignés de l'île Louise, j'aperçus une étoile. Je me rendis aussitôt à terre avec l'horizon artificiel, mais les difficultés de l'accostage me firent perdre du temps et lorsque enfin tout fut préparé pour l'observation... l'étoile avait disparu ! J'en attendis vainement le retour jusqu'à 1 heure du matin.

Heureusement que le 30 janvier, à 8 heures du matin, le soleil me permit d'obtenir une droite de hauteur passant par l'île Louise. La détermination des coordonnées approximatives de l'île Louise ne nous suffisant pas, il était nécessaire de relier cette position à celle que nous avions déterminée antérieurement dans la partie Nord du détroit

(1) L'orque ou épaulard est un grand cétacé à dents, très carnassier, qui s'attaque même aux baleines.

de Gerlache. Il fut alors décidé que plusieurs d'entre nous tenteraient l'ascension des *monts Solvay* et appliqueraient la méthode de l'amiral Mouchez (1), dans le but d'opérer plus rapidement le lever de la carte et de découvrir, éventuellement, un passage vers le Sud.

(1) D'après cette méthode, on s'élève sur une montagne dont on détermine très exactement la hauteur au-dessus du niveau de la mer; puis, à l'aide d'un théodolite, on mesure l'azimut et la dépression des points importants de la côte. Une simple résolution de triangle donne les éléments nécessaires à l'établissement de la carte.



CHAPITRE XVI.

En reconnaissance dans le détroit de Gerlache.

Le 31 janvier, nous nous dirigeons donc vers la baie de Buls et, à 4 heures du soir, de Gerlache, Danco, Arctowski, Cook et Amundsen quittent le navire pour gagner les hauteurs. Pendant cette ascension, je dois rester à bord avec Racovitza, ainsi que Mélaerts. Il est convenu que nous irons en reconnaissance vers le Sud et serons de retour, dans la *baie de Buls*, le 6 ou le 7 février.

Nous trouvons près du *cap d'Ursel* un endroit favorable au débarquement des excursionnistes. Ceux-ci emportent tout un matériel : traîneaux, tente, réchauds, skis, raquettes à neige, alcool pour la fabrication de l'eau douce, instruments d'observation, appareils photographiques, vivres en abondance, car, lorsqu'on descend sur une terre antarctique, on n'est pas toujours certain du jour où l'on viendra vous y rechercher!

Comme l'ascension n'est pas facile avec un tel chargement, il est convenu que Tollefsen et moi nous donnerons un coup de main aux camarades avant de regagner la *Belgica,* stoppée dans la baie de Buls.

Nous voici donc attelés aux traîneaux comme les haleurs aux bateaux, avec cette différence que, pour nous, le chemin est loin d'être de niveau! Heureusement que nous sommes tous d'une humeur charmante et que les deux équipes rivalisent de vitesse.

Vers 8 1/2 heures du soir, nous atteignons la première crête des monts Solvay. Tollefsen et moi souhaitons bonne chance aux camarades et commençons notre descente. Ce n'est pas chose aisée, nous n'avons pas de raquettes à neige ni de cordes pour nous lier l'un à l'autre : gare aux ponts de neige masquant de mystérieuses crevasses!

Bientôt nous remarquons que le seul moyen de ne pas enfoncer, c'est de mettre une plus grande partie de notre corps en contact avec la neige. Alors, aussitôt fait que dit, nous nous asseyons sur le

sol et, allongeant les jambes, nous sommes emportés par la pente aussi rapidement qu'une schlitte. Quelle délicieuse glissade ; pas une déchirure, pas une égratignure! Le cœur tout guilleret, la tête grisée d'air pur, nous regagnons gaîment le bord.

L'état-major n'est pas nombreux : Mélaerts est à la fois comman-



Photographie du Dr Cook.

FIG. 17.

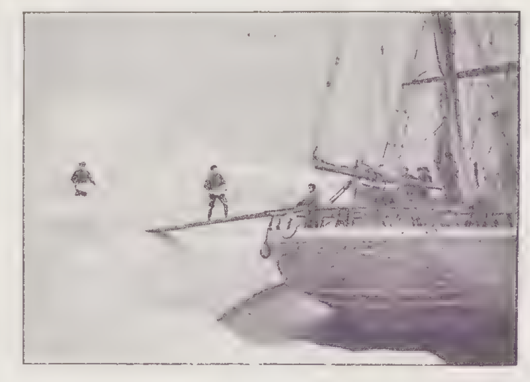
ÎLE BRABANT. — LES MONTS SOLVAY ET LE CAP D'URSEL.

dant en second, en troisième, en quatrième... mais notre zoologue Racovitza est un débrouillard, et je ne doute pas un instant que si un accident nous arrivait, à Mélaerts et à moi, il ne parvienne à retrouver l'endroit où nous avons déposé nos compagnons.

Le lendemain, 1er février, le navire appareilla dès l'aube et fut conduit vers l'île Louise, où nous espérions obtenir une seconde droite de hauteur, destinée à compléter nos observations du 30 janvier. Nous devions aussi, de ce point, relever la station établie sur les monts Solvay.

La brise et la mer nous empêchèrent de débarquer, nous forçant à demander un abri à l'île Brabant. Cette circonstance nous permit de découvrir le canal de *Schollaert* et l'île de *Gand.* Mais une avarie étant survenue à notre condenseur, nous dûmes doubler le cap *Van Ryswyck* et prendre la cape au centre du détroit de Gerlache.

Le 2 février matin, nous découvrîmes la baie d'*Andvord.* La *Belgica* fut amarrée à un iceberg, dont on détachait des blocs de glace pour en faire de l'eau douce. L'embarquement de ces blocs se faisait avec animation. Pendant ce temps, Racovitza débarquait au cap *van Beneden,* où il passait la plus grande partie de la journée, dans un village de... manchots, dont il étudia les mœurs.



Photographie de M. Lecointe.
FIG. 18.
EMBARQUEMENT DE BLOCS DE GLACE.

C'est là aussi qu'il découvrit, avec satisfaction, une petite graminée, seule plante portant des fleurs qu'on ait jamais rencontrée dans l'Antarctique.

Le soir venu, l'équipage organisa, sur l'iceberg, des tableaux vivants. Brusquement, la fête fut interrompue par la rupture de l'iceberg : le fragment auquel nous restions attachés nous poussait vers la côte.

Le 3 février, nous parcourons la baie d'Andvord ; nous découvrons le chenal d'Errera, dans lequel nous embouquons; puis, nous nous amarrons, près de l'île *de Cavelier de Cuverville,* à un gigantesque iceberg, au centre duquel s'est formée une cuvette renfermant de l'eau douce (1).

Avec des tuyaux de chanvre, nous établissons un siphon, dont une

(1) Lorsqu'une cuvette se forme à la partie supérieure d'un iceberg, l'eau douce provenant de la fonte de la neige s'y accumule.

branche est maintenue dans la cuvette, tandis que l'autre, placée en contre-bas, débouche dans nos réservoirs. L'équipage est ravi de ce procédé nouveau et rapide de s'approvisionner d'eau douce sans aucun effort.

Pendant ce temps, Racovitza débarquait à l'île de Cavelier de Cuverville, où l'appelaient d'innombrables familles de manchots. Moi-même, je me rendis quelques instants dans l'île pour y tenter, mais sans succès, des observations à l'horizon artificiel.

A 6 heures du soir, en rentrant à bord, nous apprenons que notre albatros (1), capturé quatre jours auparavant, s'est envolé. Racovitza est désappointé et très étonné, car l'albatros a les ailes d'une telle envergure, que, ne pouvant les déployer sur le pont d'un navire, il devient forcément prisonnier. Sans doute que le nôtre est parvenu à se hisser sur le bastingage, d'où il a pu prendre son essor.

Le 4 février, en faisant le tour de l'île Lemaire, nous remarquons une « apparence » de chenal séparant l'île de *Bryde* de la Terre de Danco. Ce jour même, nous pouvons aussi noter, dans le journal du bord, l'existence d'un large passage dirigé vers le Sud-Ouest. En même temps, nous traçons la côte orientale et septentrionale de l'île *Wiencke,* notant dans ces parages des roches isolées et de nombreux îlots. Riches de ce nouveau butin, nous retournons, le soir, à la baie de Buls, attendre le retour des explorateurs.

Je fus assez anxieux, en arrivant près du cap d'Ursel, de n'apercevoir aucun signal sur les hauteurs.

Serait-il arrivé malheur à nos amis? Ou bien sont-ils bloqués de l'autre côté d'une crevasse infranchissable?

La nuit tombant, nous reprîmes le large, où nous fûmes arrachés à nos préoccupations par un spectacle aussi curieux qu'inattendu. On dit, d'une manière familière et même un peu triviale, en parlant d'une

---

(1) Grand oiseau dont le corps est blanc, les ailes brunes, le bec et les pattes jaunes.

personne qui se trémousse de joie : « Elle rigole comme une baleine! » Jamais je ne m'étais imaginé que je pourrais vérifier l'exactitude de cette comparaison. Or, voilà que, tout à coup, je vis une bête monstrueuse qui gambadait hors de l'eau, y retombait avec fracas en soulevant d'énormes vagues, puis recommençait à bondir de plus belle.



Photographie de M. Lecointe.

FIG. 19.

LES FALAISES DE L'ÎLE DE CAVELIER DE CUVERVILLE.

Vite, j'appelai notre zoologue, et dame baleine eut la gracieuseté de recommencer à « rigoler » devant lui! Racovitza et moi, nous étions positivement sous le charme...

Les journées du 5 et du 6 février s'écoulèrent sans que nous eussions vu, sur les monts Solvay, le signal convenu.

Enfin, le 6 février, à 5 heures du soir, la lunette nous fit voir le drapeau planté sur un noonatak (1).

---

(1) On désigne sous le nom de noonatak les pointes rocheuses qui émergent au milieu d'un glacier.

Nous fîmes aussitôt route vers le cap d'Ursel; nos camarades remontèrent à bord, tous en parfaite santé, mais un peu soucieux, semblait-il.

Ils firent peu honneur au souper et, transis de froid, se hâtèrent vers leur couchette!



CHAPITRE XVII.

Ascension des monts Solvay.

Ce fut quelques jours plus tard seulement que, remis de leurs fatigues, ceux qui avaient tenté l'ascension des monts Solvay nous contèrent en riant leur odyssée.

Immédiatement après notre départ, ils avaient dressé la tente et préparé un copieux repas : soupe aux pois, biscuits des Alpes, conserves, voire une tasse de chocolat. La nuit fut reposante ; ils étaient bien à l'abri dans leurs sacs de peau de renne...

Le lendemain, 31 janvier, après le déjeuner, ils levèrent le camp et se remirent en route ; mais, arrêtés par la brume, ils durent repiquer la tente. Par quoi tuer le temps, si ce n'est par un petit repas!...

L'après-midi, nouvelle tentative de marche, bientôt entravée encore par une crevasse infranchissable. Nos amis furent obligés, pour se remettre de ces contretemps, de déguster quelques bonnes choses! Puis la nuit vint : il fallut souper et se coucher! O délices de Capoue!...

Le 1er février, il neigeait et le vent soufflait violemment. Malgré cela, une nouvelle tentative fut faite pour gagner la seconde crête des monts Solvay.

Tout à coup, Danco, attelé avec de Gerlache à un même traîneau, disparut sous la neige. Déjà le commandant s'arc-boutait pour n'être pas entraîné dans l'abîme, lorsqu'il constata que la corde qui, un instant auparavant, retenait Danco, était abandonnée à elle-même.

Avec précaution, tous approchèrent du trou béant dans lequel notre ami avait disparu. Ils le virent suspendu grâce à ses longs skis, aux parois d'une crevasse, peu large heureusement, mais très profonde. Le sauvetage s'opéra avec célérité et Danco, ahuri par la secousse, fut ramené sur la neige ferme. Alors, pour lui rendre un peu de force et fêter l'émouvant sauvetage, un joyeux festin s'imposait!...

Le 2, le 3 et le 4 février, le temps demeura brumeux; c'est à peine si de Gerlache et Danco, juchés sur un noonatak, purent mesurer quelques angles au théodolite.

Le 5 février, la brise se leva de l'Est-Nord-Ouest et déchira la tente. Nos amis furent obligés de la réparer; mais comme l'étoffe destinée à boucher un trou doit être prise quelque part, la tente diminua de surface, au moment même où le dégel, puis la pluie, la rendaient plus nécessaire. Alors nos pauvres amis, trempés jusqu'aux os, barbotant dans la neige, songèrent, une dernière fois, à jeter un regard aux provisions! Hélas! l'appétit n'y était plus!...

Enfin, à la suite d'une nuit des plus lamentable, de Gerlache, le matin du 6 février, fit arborer le drapeau belge, destiné à rappeler la *Belgica*. Ce même jour, à 5 heures du soir, le navire faisait entendre sa sirène et recueillait nos explorateurs.

Ajoutons que, malgré tant de déboires et de circonstances défavorables, l'ascension des monts Solvay fut loin d'être sans résultat :

1° Les observations faites au théodolite nous donnèrent des contrôles très utiles pour le tracé de la carte ;

2° Arctowski rapporta d'importants échantillons géologiques ;

3° Et enfin, nos excursionnistes acquirent, au point de vue du campement, une expérience qui pouvait leur servir par la suite.

Notons encore que le campement sur les monts Solvay est le premier qui fut tenté dans la région antarctique.





Photographie du Dr Cook.

FIG. 20. — LE MONT WILLIAM ET LES ENVIRONS DU CAP ALBERT LANCASTER.

CHAPITRE XVIII.

Derniers travaux dans le détroit de Gerlache.

Le 6 février, vers 8 heures du soir, après le retour à bord du petit groupe expéditionnaire, nous eûmes la chance de reconnaître, au loin, l'île des Deux Hummocks, puis le cap Murray. Dès lors, la jonction de nos diverses stations étant faite, nous pouvions gagner le cap Murray et longer de près la côte orientale du détroit.

Le 7 février, nous parcourons la baie de *Charlotte,* doublons le cap *Reclus* et naviguons dans le chenal de *la Plata,* en laissant, par tribord, les îles *Nansen, Brooklyn, Wyck* et *Pelseneer.*

Vers 4 heures du soir, de Gerlache, Cook et Arctowski débarquent au pied des *roches Sophie,* et, pour la nuit, nous nous mettons à la cape, à l'Est de l'*île Emma.*

Le 8 février, nous doublons le cap *Anna* et, jugeant que la côte orientale a été relevée avec assez d'exactitude jusqu'à l'île Bryde, nous longeons l'*île Anvers,* où nous débarquons, vers midi, près du *cap Hippolyte,* au pied des *monts Osterrieth.* A ce moment, le soleil inonde ces monts de mille feux : toute la chaîne en est éblouie. Assez loin, à l'intérieur de l'île, quelques dômes ensevelis sous la neige rappellent les sommets alpestres. Le long de la côte, les montagnes pourprées s'abaissent en falaises de granit, au pied desquelles des avalanches ont amassé un glacier de peu d'épaisseur, mais s'étendant sur toute la longueur de l'île.

Le soir du 8, nous nous arrêtons dans le chenal de Neumayer, au pied du mont William (fig. 20).

La journée du 9 février fut superbe. Elle nous permit de parcourir très utilement un long itinéraire : le matin, nous avons observé la position du quinzième débarquement et, vers midi, nous avons fixé les coordonnées d'une île du groupe *Wauwermans.* L'après-dîner, nous avons longé la côte orientale de l'île Wiencke ; puis, tandis que

Danco, Racovitza, Arctowski et Cook débarquaient dans l'île Bob, la *Belgica* retournait vers l'île Lemaire.

Pour la seconde fois et bien que notre attention fût particulièrement attirée vers l'île Bryde, nous n'avons pas reconnu, dans la brume, le passage qui existe entre cette île et la Terre de Danco ; nous pensions alors qu'il n'y avait là qu'une simple baie. Le soir, nous sommes allés reprendre, à l'île Bob, le personnel scientifique, que nos travaux de la journée nous avaient fait oublier quelque peu. Nos pauvres amis agonisaient de faim ! Aussi, en souvenir de cette sensation peu agréable, conservèrent-ils longtemps à l'île *Bob* le nom d'île Famine.



Photographie du Dr Cook.

FIG. 21.

LA SIERRA DU FIEF ET L'UNE DES ÎLES WAUWERMANS.

Nous nous étions abrités, pour la nuit, auprès du cap Willems, mais la dérive nous conduisit, dans le brouillard, à proximité de l'île *Banck*.

Quel ne fut pas notre étonnement lorsque, le 10 février, à la première éclaircie, nous distinguâmes un canal dirigé vers le 15° Nord-Est. Nous y embouquâmes et ce n'est qu'à proximité du cap van Beneden que nous reconnûmes que ce canal est bien celui qui sépare l'île de Bryde de la Terre de Danco et dans lequel, deux fois déjà, nous nous étions engagés.



Photographie du Dr Cook.

FIG. 22.

LES ÎLES MOUREAUX.

Alors nous retournons au cap *Pierre Willems* et parcourons la *baie des Flandres,* où nous débarquons, le 11 février, dans une des îles *Moureaux*.

Enfin, après avoir doublé le cap Rahir et reconnu les îles Guyou, nous longions la Terre de Danco, lorsque nos regards furent attirés par la teinte bleue que présente une échancrure de la côte. Curieux, nous allons de ce côté et nous pénétrons dans une baie d'azur. Oh! spectacle enchanteur! les glaces, la mer, le navire, la mâture, les voiles, tout est bleu, de ce bleu pâle mourant qui n'existe que dans les régions polaires. Nous nous attardons à rêver dans cet azur...; puis nous évoluons adroitement pour gagner la pleine mer, car nous

sommes entourés d'icebergs. Pas assez adroitement encore : un craquement sinistre nous avertit que la *Belgica* vient d'en aborder un de front.

Heureusement, le mal n'est pas grand : la guibre seule est brisée; le beaupré, par miracle, sort indemne de cette collision.

Nous passons la nuit près du cap Renard, que le 12 février, au matin, nous voyons peu à peu sortir de la brume. Ce cap marque d'une façon précise l'entrée Sud-Ouest du détroit de Gerlache. C'est une falaise de granit longue et mince, qui, du côté de la mer, élève, haut dans l'air, une aiguille rocheuse dentellée comme la flèche d'une cathédrale. C'est près de ce cap que nous opérons notre vingtième débarquement. Nous y déterminons les coordonnées géographiques de l'entrée du détroit; puis, après avoir franchi le chenal de Lemaire, nous allons attendre le jour en vue du cap *de Trooz*.





Photographie du Dr Cook.

FIG. 23.

LE CAP RENARD.

CHAPITRE XIX.

Quelques particularités du détroit de Gerlache.

L'itinéraire suivi par la *Belgica* indique avec quel soin le « terrain » a été fouillé. Le parcours du détroit a duré vingt jours, pendant lesquels nous avons noté, avec une scrupuleuse attention, tous les renseignements qui pourraient intéresser, dans ces parages, les futurs navigateurs.

Parmi les échantillons rapportés par M. Racovitza, le naturaliste de l'expédition, à qui je suis redevable des renseignements relatifs à la zoologie et à la botanique, je puis faire mention d'un diptère *(Belgica antarctica* n. g. n. sp.), de trois puces de neige *(Achorictoïdes antarcticus* n. g. n. sp., *Cryptopygus antarcticus* n. g. n. sp. et *Isotonca sexoculata* n. sp.) et de cinq acariens nouveaux. Ce sont les premiers animaux terrestres découverts dans l'Antarctique.

Parmi les animaux microscopiques, nous avons trouvé des infusoires, des rotifères, des nématodes et des tardigrades, qui vivent dans l'eau douce provenant de la fonte des neiges. Les flancs des rochers, sans cesse labourés par les glaces, ne peuvent servir de refuge aux animaux littoraux. Pour le même motif, les algues sont rares dans cette région. On n'y trouve, dans les endroits abrités, que des algues de petite taille, sur lesquelles vivent de rares espèces d'animaux marins.

Les parois à pic des rochers qui ne retiennent pas la neige sont parfois couvertes de lichens, qui ont fourni 55 espèces et, dans les endroits humides, croissent des mousses qui se répartissent en 27 espèces, la plupart nouvelles.

Dans quelques abris, on découvre des touffes d'une graminée *(Itira antarctica)*, qui est la seule plante à fleurs vivant dans ces parages.

Les phoques que nous avons rencontrés dans le détroit appartiennent à deux groupes différents : le phoque crabier *(Lobodon carcinophaga)* de teinte verdâtre uniforme (fig. 24), et le phoque de Weddel *(Leptonychotes*



Photographie du Dr Cook.

FIG. 24.

JEUNE PHOQUE CRABIER.



Photographie de M. Racovitza.

FIG. 25.

PHOQUE DE WEDDEL.

Weddelli) gris fer tacheté de jaune (fig. 25). Tous les deux se nourrissent de crustacés.

Viennent ensuite les cétacés : la jubarte *(Megaptera boops)* (fig. 16) et le rorqual *(Balaenoptera Sibbaldi)* qui mesurent jusqu'à 25 mètres de longueur. Le prix en est peu élevé : 6,000 à 8,000 francs, tandis que la baleine franche peut se vendre jusqu'à 70,000 francs. Cette différence de valeur provient de ce que les fanons de la baleine, extraordinairement développés, sont utilisés pour différents articles de la toilette féminine et se vendent très cher. Nous n'avons pas rencontré de baleine franche au cours de notre voyage.



FIG. 26.
PAGODROMA NIVEA.

La jubarte est pourvue d'une petite nageoire dorsale et de longues nageoires antérieures ; le rorqual, au contraire, a une longue nageoire dorsale et de courtes nagoires antérieures.

Enfin, rappelons que nous avons aperçu dans le détroit un orque, ennemi intime des baleines, qu'il attaque en s'accrochant à leur mâchoire inférieure.

Arrivons aux oiseaux.

De nombreux cormorans nichent dans le détroit. Parmi les goëlands, se trouvent le goëland brun *(Megalestris antarctica)* et le goëland dominicain *(Larus dominicanus)*, grand oiseau au corps blanc, aux ailes brunes, au bec et aux pattes jaunes.

Parmi les pétrels, nous avons vu le pigeon du Cap *(Daption capensis)*, le pétrel des neiges *(Pagodroma nivea)* (fig. 26) et le très grand pétrel *(Ossifraga gigantea)*, qui dépèce les cadavres (fig. 27).

Enfin, mentionnons le bec-en-fourreau *(Chionis alba)*, le seul oiseau à pattes non palmées de la région. Nous ne l'avons aperçu que dans

l'île Auguste, où il cache son nid dans les anfractuosités des rochers.

De tous les oiseaux qui habitent le détroit, les manchots sont certes les plus intéressants (1). Droits et raides sur leurs courtes pattes, ils ont l'air de petits bonshommes vêtus de pardessus noirs à capuchon. Ils trottent en se dandinant et en tournant la tête avec des contorsions



Photographie de M. Arctowski.

FIG. 27.

OSSIFRAGA DÉPEÇANT UN PHOQUE.

bizarres, agitant leurs petites ailes qui semblent des moignons de bras et constituent, pour eux, des nageoires dont ils se servent à merveille. Deux espèces de manchots habitent le détroit de Gerlache : le manchot papou *(Pygoscelis papua)* et le manchot antarctique *(Pygoscelis antarctica)*.

Ils ont, tous les deux, le cou et le ventre blancs, tandis que la tête et le dos sont du plus beau noir. Le second ne diffère du premier

(1) Ils sont parfois désignés aussi, mais improprement, sous le nom de pingouins du Sud.

que par un bec rouge au lieu d'un bec noir et une aigrette blanche qu'il porte gracieusement sur la tête; mais, dans leur manière de vivre, ces deux oiseaux diffèrent essentiellement.

Les manchots papous (fig. 28) vivent nonchalamment en commun, élevant leurs enfants à la spartiate.

Les jeunes sont tous réunis dans un même endroit, sorte de *nursery* où ils sont surveillés par un certain nombre de vieux manchots. Si l'un des petits veut s'émanciper, le gardien le ramène au bercail à coups de bec. Après un certain laps de temps, un des gardiens pousse un cri, auquel répond un autre cri, et de nouveaux factionnaires viennent remplacer les premiers, non sans avoir grommelé de la plus belle façon, tandis que ceux qui sont relevés de garde poussent des cris de joie et se jettent à la mer avec transport.

Ce manchot papou, dont la vie s'écoule, comme celle de certains fonctionnaires, dans une continuelle uniformité, ne se donne pas la peine de se défendre quand on l'approche. Il regarde d'un air hébété, en serrant avec effroi ses deux petites ailes.

Les manchots antarctiques (fig. 29) sont, au contraire, pleins d'esprit! Certes, ils ne sont pas toujours commodes et se disputent parfois avec acharnement; mais quelle énergie, quelle vivacité, quelle mine intelligente!

Leur courage égale leur amour maternel; ils défendent hardiment l'approche de leurs nids: le bec tendu et menaçant, les plumes hérissées, ils livrent bataille et se font noblement tuer plutôt que d'abandonner leurs petits.

Nous avons fait vingt débarquements dans le détroit et plusieurs se sont effectués avec difficulté.

En effet, indépendamment des instruments fragiles qui encombraient le petit canot, sept personnes devaient y trouver place: Racovitza, Arctowski, Cook, Danco, Dobrowolski et moi, plus un matelot pour garder l'embarcation, pendant le travail.

Quelques-uns d'entre nous devaient donc se mettre aux avirons,



Photographie de M. Racovitza.

VILLAGE DE MANCHOTS PAPOUS.

travail fatigant pour les mains et qui les rendait impropres à manier des instruments de précision.

Quant à opérer successivement plusieurs débarquements et à nous faire aider par des hommes d'équipage, il n'y fallait pas songer : nous eussions perdu de la sorte un temps considérable, alors qu'il fallait



Photographie de M. Racovitza.

FIG. 29.

VILLAGE DE MANCHOTS ANTARCTIQUES.

opérer rapidement, et notre personnel, peu nombreux, n'était que suffisant pour le service du bord.

Les difficultés se multipliaient encore lorsqu'il s'agissait de fixer le lieu de débarquement.

La côte dans l'Antarctique est presque toujours abrupte. Ou bien nous nous trouvions au pied de vastes glaciers dont les murailles verticales s'élevaient plus haut que la mâture du navire, comme au cap Lancaster ; ou bien la roche apparaissait à nu et absolument droite, telles les roches Sophie. Parfois, la terre semblait d'un accès

plus facile; mais, en approchant, nous constations qu'elle était défendue par des récifs sur lesquels notre canot courait le risque de se briser : ce fut le cas dans l'île Louise.

D'autres fois encore, la côte rocheuse formait une succession de dômes peu élevés, mais dont les parois, polies par le frottement des glaces, étaient si glissantes,qu'on ne s'y aventurait qu'avec prudence. Les îles Wauwermans présentaient cet aspect. Ajoutons que certains endroits, très accessibles en temps calme, devenaient inabordables dès qu'il y avait de la houle.

Ainsi, au pied du mont Allo et du mont Pierre, à proximité du cap Neyt, se trouve une petite baie au fond de laquelle s'étend une grève. Le débarquement s'est opéré facilement en cet endroit, parce que la mer était calme ; mais le retour à bord présenta un sérieux danger : la mer s'était levée et menaçait de rouler notre canot.

Dans l'île Auguste, l'action de la mer se faisait sentir plus violemment encore. Dans d'autres îles, telles que les Guyou et les Moureaux, l'espace non couvert de neige était si petit, que les instruments devaient être échelonnés au bord de l'eau.

Tous les points des côtes, heureusement, n'étaient pas aussi défavorables, mais il fallait les découvrir peu à peu.

Au cap van Beneden, par exemple, un canot pouvait atterrir par tous les temps.

C'est dans l'île de Cavelier de Cuverville que nous avons débarqué avec le plus de facilité. Dès qu'on avait dépassé les falaises rocheuses, la côte s'étendait très saine, formant un véritable quai.

Une particularité encore du détroit de Gerlache, c'est la rapidité avec laquelle la mer se forme sans cause apparente. Nous en avons eu un exemple étonnant dans la nuit du 6 au 7 février : vers 8 heures du soir, l'atmosphère était calme, lorsque, brusquement, une grosse houle se leva. La brise ne se fit sentir que cinquante minutes plus tard, et, bien qu'elle durât peu, la mer n'en demeura pas moins forte.

Ce phénomène est d'autant plus curieux, que nous nous trouvions dans une partie relativement étroite du détroit et qu'il semble presque inexplicable qu'une houle aussi forte puisse se soulever entre deux côtes peu éloignées l'une de l'autre et parallèles aux crêtes des lames.



CHAPITRE XX.

Les glaces.

Disons un mot maintenant des différents aspects que présentent les glaces.

Les terres des régions voisines des pôles sont généralement recouvertes, sur presque toute leur étendue, d'une épaisse couche de glace, dont le pouvoir diffusif est énorme. Cette couche de glace projette, vers le ciel, un reflet *jaunâtre*, qui s'aperçoit à de très grandes distances et qu'on nomme *landblink*.

A mesure qu'on pénètre dans l'intérieur des terres, les aspérités du sol disparaissent; les vallées sont comblées par des neiges qui se durcissent, se compriment pour former les glaces éternelles, recouvrant peu à peu tout le sol. Cette couche de glace prend le nom d'*inlandice*.

Les glaces s'accumulent sur l'inlandice, exercent continuellement une poussée vers les côtes et finissent par se déverser dans la mer comme de véritables fleuves qui portent le nom de *glaciers* (fig. 30).

Comme la poussée augmente constamment à l'intérieur des terres, des blocs de glace descendent ainsi dans la mer, où, entraînés par le courant, ils flottent pareils à des épaves : ce sont des *icebergs*.

L'iceberg est donc formé par la *glace de terre* et composé exclusivement d'eau douce. Cette glace est d'un beau bleu et d'une dureté extraordinaire. Lorsqu'un iceberg est de formation récente, on peut constater sur certaines de ses faces latérales des lignes horizontales montrant la stratification des diverses couches de neige (fig. 31).

Le glacier qui forme l'iceberg ayant une face supérieure plane, l'iceberg type de l'Antarctique est en forme de table et porte le nom d'*iceberg tabulaire*.



Photographie du Dr Cook

FIG. 30.

GLACIER DE LA TERRE DE DANCO.



Photographie du Dr Cook.

FIG. 31.

ICEBERG TABULAIRE.

Ajoutons que les icebergs peuvent se détacher aussi du flanc de rochers abrupts, et, par conséquent, affecter, dès leur naissance, des formes très variées.

Examinons maintenant l'iceberg qui commence à flotter.

La mer l'arrose, l'agite, le secoue, le fait tanguer : la glace, sous ces



Photographie du Dr Cook.

FIG. 32.

ICEBERG RONGÉ A LA BASE PAR LES VAGUES.

secousses, s'arrondit, se polit ou se creuse, jusqu'à la hauteur atteinte par l'eau de la mer (fig. 32).

Parfois aussi des crevasses se forment, dans lesquelles les vagues se précipitent, y découpant des grottes, des cavernes mystérieuses (fig. 33). Les icebergs ainsi travaillés offrent de ravissants aspects. La base, sous l'eau, semble d'aigue-marine; les parois éclairées par le soleil ont la blancheur scintillante du cristal; celles qui lui sont opposées prennent un reflet d'azur, tandis que l'intérieur de la grotte est d'un bleu sombre et insondable. Puis, si l'eau continue à ronger, la galerie se creuse de part en part comme une arche ou un tunnel (fig. 34).

La hauteur des icebergs au-dessus de leur flottaison atteint jusqu'à 60 mètres. En tenant compte de la différence de densité de l'eau de mer et de la glace de terre et en admettant qu'un de ces blocs flottants ait la forme prismatique, on peut conclure qu'un iceberg, qui émerge à 60 mètres, a une hauteur totale de 660 mètres environ. Mais les



Photographie du Dr Cook.

FIG. 33.

ICEBERG AVEC GROTTE.

icebergs n'ont généralement pas la forme prismatique; la base en est parfois très étendue. Il n'est malheureusement pas possible de mesurer l'épaisseur maxima de la partie immergée, car il ne pourrait être question de tirer une conclusion quelconque de ce qu'on serait parvenu à passer un fil de ligne sous l'iceberg même, puisqu'on ne connaîtrait pas la courbe décrite par la ligne.

La partie immergée de l'iceberg étant si importante, on comprendra facilement qu'un courant sous-marin, ayant prise sur cette énorme base, peut entraîner l'iceberg dans une direction opposée au vent, puisque ce dernier n'agit que sur la partie hors de l'eau.

De même aussi un iceberg pourra résister à un *courant de surface* et jouer le rôle de barrage.

Dès que l'iceberg s'est éloigné considérablement du glacier où il a pris naissance, les collisions avec les autres icebergs le transforment encore sérieusement. Enfin, lorsqu'il pénètre dans des eaux moins



Photographie du Dr Cook.

FIG. 34.

ICEBERG EN FORME D'ARCADE.

froides, un changement d'équilibre se produit : il chavire, il se dissout, il devient un fragment, qui, peu à peu, se fond dans l'océan.

Comme certains icebergs mesurent trois à quatre kilomètres de longueur et de largeur, sur une épaisseur de plusieurs centaines de mètres, on peut se figurer le danger que présente, pour un navire, la collision avec une semblable masse (1) animée d'une vitesse pouvant

(1) Un grand iceberg peut avoir 4,000 × 4,000 × 400 soit 6,400,000,000 mètres cubes.



Photographie du Dr Cook.

ÎLE WIENCKE. FIG. 35. ÎLE BOB.

atteindre plusieurs nœuds. Les plus grands cuirassés pourraient être brisés comme un fétu de paille!

Nous devons constater ici que notre voyage dans le détroit de Gerlache fut particulièrement favorisé, car, malgré la présence d'un grand nombre d'icebergs, nous y avons circulé librement (fig.35), à une époque de l'année où Weddell avait trouvé toute la région encombrée de glaces.

Nous venons de parler de la glace de terre; disons un mot de la *glace de mer* et de la *banquise* en général.

Les glaces *éparses* projettent aussi, dans le ciel, des reflets de lumière *blanche* diffuse appelés *iceblink*.

S'il se trouve, dans la banquise, un espace d'eau libre, le ciel au-dessus prend une teinte bleue très foncée : le *watersky*. L'aspect du watersky peut cependant induire sérieusement en erreur : parfois l'étendue en est considérable et semble indiquer une grande surface d'eau libre, alors que, en réalité, il n'y a qu'un petit lac; d'autres fois encore des nuages gris-bleu, qui ressemblent au watersky, peuvent faire croire à la présence d'eau libre là où il n'y a que de la glace.

A mesure qu'on approche de la banquise, l'iceblink devient plus marqué, plus étendu. On aperçoit ensuite de très petits blocs de glace épars ou alignés en rubans et qui constituent la *glace de dérive* (fig. 40).

En avançant vers le Sud, on voit les blocs devenir de plus en plus grands: ils atteignent alors 20 et 30 mètres de longueur et prennent le nom de *plaques* ou *nappes*.

Vers le Sud, les plaques deviennent encore plus étendues, ayant 70 et 80 mètres de longueur. Elles forment alors des *champs de glace* dont l'ensemble, avec les icebergs et fragments d'icebergs, porte le nom de *banquise*.

Des phénomènes multiples mettent sans cesse la banquise en mouvement. Lorsque ces mouvements durent longtemps, les glaces se resserrent et produisent la *pression*.

Au contraire, lorsque le calme se rétablit, les glaces se dirigent vers la mer libre; elles se dégagent et produisent la *détente*.

Pendant la pression, les blocs énormes ne perdent leur force d'inertie qu'après s'être brisés dans de fréquentes collisions. Ils forment ainsi de véritables amoncellements appelés *hummocks* (fig. 37).

L'eau de mer se congèle par 2°5 centigrades environ sous zéro, mais il ne s'ensuit pas que la surface de la mer se congèle lorsque la température est même légèrement inférieure à ce chiffre : les mouvements ondulatoires de cette surface retardent la congélation. Nous avons vu, notamment, des lacs d'une étendue assez considérable avoir, par temps calme, une surface libre de glace par 15° au-dessous de zéro. Mais il s'agit là d'une exception, car lorsque la banquise n'est pas en mouvement, l'eau des lacs et des crevasses se fige, puis se congèle par des températures supérieures à 15° sous zéro.

Lorsque la glace se forme, l'aspect de la mer est parfois vraiment étrange (fig. 38) : au-dessous d'une mince plaque de cristal, l'eau de mer paraît toute noire, tandis que, dans une multitude d'autres endroits, des fleurs de neige, le *rassol*, transforment le champ de glace en un parterre ravissant. Dès qu'un léger mouvement ondulatoire se produit, la couche de glace, encore peu résistante, se brise en petits fragments qui s'accostent, se heurtent et, pour peu que le mouvement se poursuive, se transforment en disques plus ou moins réguliers. Alors, dès que le calme ramène la détente, ces disques se disjoignent et flottent sur l'eau comme des feuilles de nénuphar (fig. 36).

Si, au contraire, la couche de glace a le temps de s'épaissir, la neige, qui tombe presque tout l'hiver, se transforme en glace, s'accumule et forme les plaques, ainsi que les champs dont nous venons de parler.



FIG. 36



Photographie du Dr Cook.

FIG. 37.

LES PRESSIONS — LES HUMMOCKS.



Photographie du Dr Cook.

FIG 38.

VOIE D'EAU RECOUVERTE DE JEUNE GLACE
ET FORMATION DU « RASSOL ».

CHAPITRE XXI.

Un ouragan dans la banquise. — Bloqués.

Nous avons laissé la *Belgica,* le 12 février 1898, dans le chenal de Lemaire, non loin du cap de Trooz.

Le lendemain, 13, nous cherchâmes à pénétrer dans la partie de mer qui se trouve au Sud de ce cap, afin de constater si nous étions en présence d'une baie ou du détroit de Bismarck. La densité de la banquise nous empêcha d'avancer; nous fûmes obligés de battre en retraite.

De 4 à 7 h. 30 du soir, nous longeons la banquise, laissant par bâbord les deux petites îles Cruls élevées de quelque trente mètres au-dessus des eaux. A peine les relevons-nous au Sud que nous constatons autour de nous la présence de nombreux récifs dont les sommets pointent dans le creux des lames. La mer est agitée, il vente très frais, les brisants deviennent plus nombreux et nous ferment la route vers l'Ouest. Heureusement que de Gerlache, placé dans le nid de corbeau, ne perd pas de vue les récifs et peut diriger la route d'une façon relativement sûre (1).

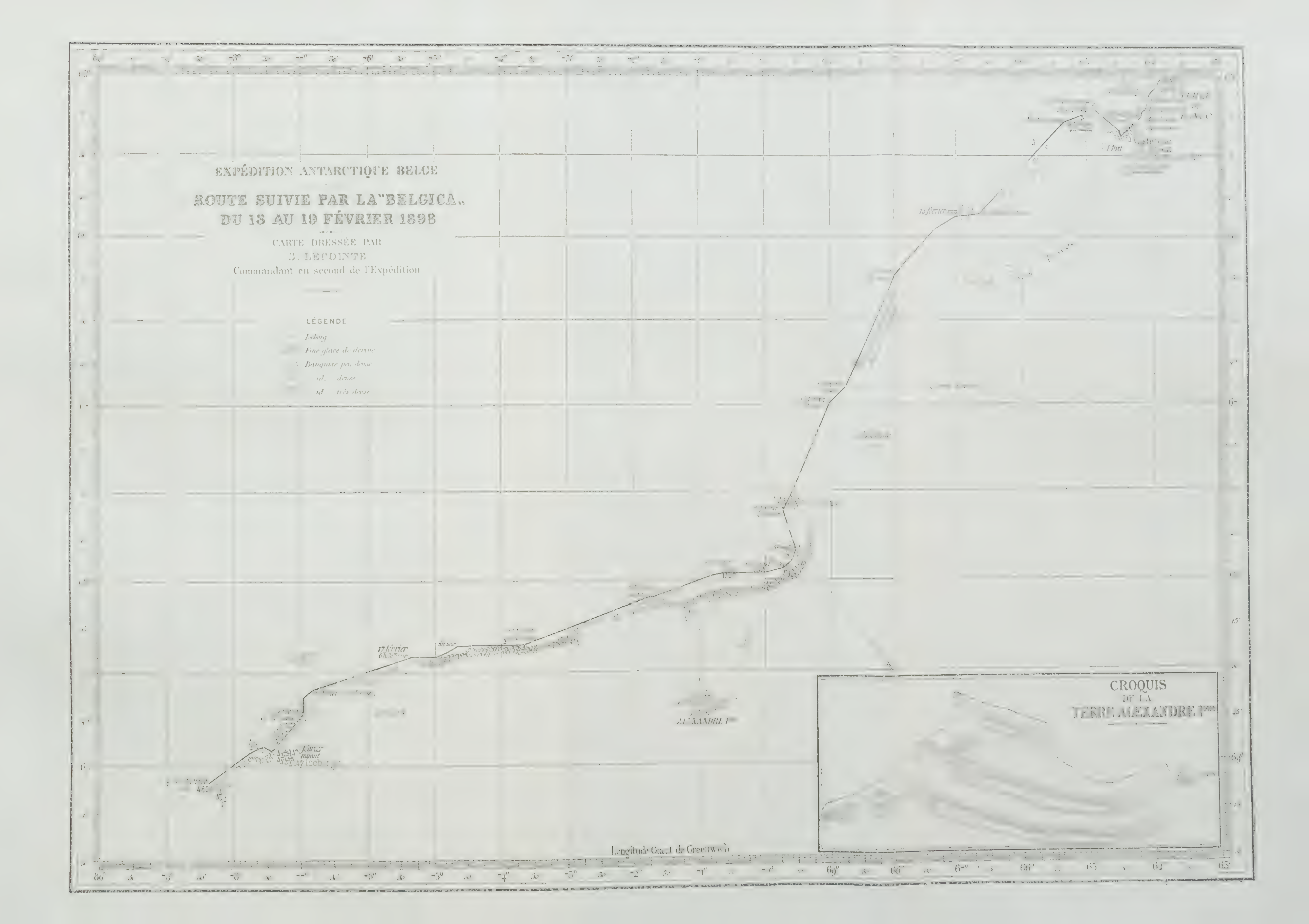
Vers 9 heures du soir, nous sortons enfin de cette impasse, après avoir rangé de très près un fort mauvais récif. Tout danger paraissant écarté, un seul homme reste en vigie auprès de l'officier de quart, qui a pour instruction de laisser aller le navire à la dérive, sans trop s'écarter de deux icebergs échoués sur un banc de roche (2).

Or, vers 4 heures du matin, la brume fit perdre de vue à l'officier

---

(1) Dans les endroits où les récifs sont très nombreux, l'officier de quart se tient dans la mâture. Il reconnaît alors à la couleur de l'eau les endroits où se trouvent les roches.

(2) La présence des grands icebergs annonce toujours une certaine profondeur de la mer, étant donné que, par suite de la différence de densité entre la glac d'iceberg (glace d'eau douce) et l'eau de mer, un iceberg *émergeant* de 50 mètres à un pied *immergé* à une profondeur qui peut atteindre 500 mètres.



EXPÉDITION ANTARCTIQUE BELGE
ROUTE SUIVIE PAR LA "BELGICA"
DU 13 AU 19 FÉVRIER 1898
CARTE DRESSÉE PAR
G. LECOINTE
Commandant en second de l'Expédition
LÉGENDE
Iceberg
Fine glace de dérive
Banquise peu dense
id. dense
id. très dense
CROQUIS
DE LA
TERRE ALEXANDRE Ier
Longitude Ouest de Greenwich

de quart les icebergs échoués. Chose étrange, le navire alors partit en dérive, évoluant au milieu des récifs qui nous avaient préoccupés la veille et sans se laisser effleurer par un seul!

Du 13 au 16 février, nous fûmes presque continuellement dans la brume, longeant la banquise par bâbord. Parfois, au loin, vaguement, nous apercevions une terre dont les glaces nous isolaient, tandis que dans le ciel l'iceblink paraissait constamment. Nous croisions aussi fréquemment des icebergs, et nous traversions de longs rubans de fine glace de dérive orientés du Sud-Sud-Est au Nord-Nord-Ouest.

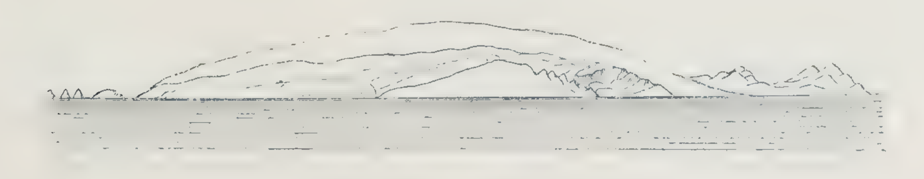


FIG. 39.
VUE DE LA TERRE ALEXANDRE.

Le 16 février, nous apercevons la Terre Alexandre, découverte, en 1821, par Bellingshausen. Nous en sommes si éloignés que nous ne pouvons même en apprécier la distance (fig. 39).

Devant la Terre Alexandre, se trouvent de nombreux icebergs ne présentant pas la forme tabulaire caractéristique : quelques-uns sont capricieusement découpés ; d'autres imitent la flèche gothique de nos cathédrales.

La densité de la banquise nous défend l'approche de la terre. La lisière des glaces est orientée dans la direction Est-Ouest et formée de petits fragments d'iceberg et de glace de mer.

Du 16 au 28 février, nous concentrons tous nos efforts pour forcer la banquise ; mais, à peine le navire a-t-il gagné quelques milles dans le Sud qu'il est ressaisi et immobilisé par les pressions.

Que faire? Remonter vers le Nord et mettre l'hiver à profit pour compléter notre équipage et nos approvisionnements? C'était le seul

parti à prendre; mais l'idée que nous allions, peut-être, quitter l'Antarctique un jour trop tôt pesait lourdement sur quelques-uns d'entre nous.

Une circonstance imprévue nous traça soudain notre ligne de conduite.



Photographie du Dr Cook.

FIG. 40.

LA « BELGICA » A L'ENTRÉE DE LA BANQUISE ANTARCTIQUE.

Le 28 février, une tempête se déchaîna, mettant toute la banquise en mouvement.

Les blocs de glace soulevés par la mer se heurtaient avec bruit. Des fissures se formaient dans la glace, puis allaient s'élargissant en rivières, en lacs sur lesquels le navire bondissait éperdu. Puis, les glaçons se rapprochaient à nouveau. Lorsqu'une détente se produisait, la *Belgica* filait avec rapidité, se frayant elle-même un chemin. Parfois, sous l'influence du vent, elle acquérait une vitesse considérable qui, brusquement, cessait à la lisière des lacs.

Le vent soufflait de l'Est-Nord-Est ; rien n'eût été plus simple que de nous écarter de la banquise.

Mais l'occasion était unique et il fallait profiter de cette dislocation des glaces pour courir vers le Sud. de Gerlache vint me trouver sur la passerelle : notre conversation fut courte ; elle se termina par un vigoureux *shake-hand*, et, avec une joie profonde, je transmis, au timonier, l'ordre de mettre le cap au Sud !

Nous ne nous dissimulions pas, cependant, les risques de notre téméraire entreprise. La mauvaise saison allait nous condamner à un hivernage, pour lequel nous n'étions qu'incomplètement équipés. Si nous succombions, qui rapporterait au pays les documents précieux que nous avions déjà recueillis ?

Mais n'était-ce pas en affrontant maints dangers que Ross avait reconnu la Terre Victoria, croisé sous les volcans Erebus et Terror et ouvert le chemin qui conduit au pôle magnétique austral ? Ce que Ross avait tenté avec des navires à voiles, ne devions-nous pas l'entreprendre avec un navire à vapeur ? Oui, de Gerlache savait que nous risquions notre vie, mais il regardait la mort en face et ne nous faisait point l'injure de se montrer timoré pour nous.

Le 2 mars, la banquise, qui s'était ouverte sous l'influence de la tempête, se referma soudain. Avec la plus grande peine, le navire avança encore de deux milles vers le Sud.

Bientôt la température baissa, surtout la nuit, et une jeune glace se forma, soudant ensemble les anciens champs.

Le 3 mars, nous tentons vainement de nous déplacer : la banquise est trop compacte, elle ne se laisse plus entamer. Enfin, le 4 mars 1898, la *Belgica* était enserrée de toutes parts, comme dans un étau.

Oui, de toutes parts s'étendait la banquise. Le soleil cependant ne nous avait pas encore quittés ; il éclairait même, dans tous ses détails, le spectacle grandiose et féerique que nous avions sous les yeux.

Partout, à l'infini, les glaces s'étendent, en champs très anciens et en champs de la dernière formation. Tous portent encore les blessures de la récente tempête : leurs cassures sont droites et nettes ; les pres-

sions n'ont pu encore les modeler. A droite, à gauche, des icebergs et des glaçons se heurtent contre ces champs en les chassant devant eux. Çà et là brillent quelques lacs, dont l'eau commence à se figer; la neige, ou plutôt la fleur de neige, y festonne tout autour une collerette de dentelle.

Ils se complaisent dans cette dernière parure, car voici l'hiver qui va les congeler à jamais. Déjà les glaces se meuvent en s'accostant mystérieusement. Elles jettent des cris ressemblant à des vagissements humains : c'est la voix de la jeune glace qui se forme, c'est l'enfant qui dit ses premiers mots. Plus tard, la banquise parlera encore; elle hurlera de fureur, pendant la tempête, ou bien elle exhalera une mélopée triste comme un champ funèbre, lorsque le soleil de l'été recommencera à la miner sourdement et à la disloquer.

Aujourd'hui, le ciel est radieux; il passe par les nuances les plus variées et les plus délicates : le vert pâle succède au bleu d'azur, le rose remplace le violet. La banquise se colore sous ce voile changeant : voici un iceberg dont la base est vert d'eau, tandis que les faces latérales sont d'un bleu très foncé; là-bas, à l'horizon d'un gris perle infiniment doux, un autre iceberg tout rose sous la pourpre du soleil couchant. D'autres encore semblent noir, les perfides, comme pour feindre la présence d'une terre.

Et la vie anime ces régions où l'on croirait que rien ne peut naître. Voici des phoques couchés paresseusement sur une nappe éblouissante. Des manchots étonnés poussent des cris aigus en s'approchant du navire, qu'ils contemplent longuement. Une volée de pagodromas, semblables à de blanches hirondelles, se groupent sur un vieil iceberg et jacassent en famille. En famille!... Brusquement, le soleil disparaît, et la lumière crépusculaire du pôle éclaire, longtemps encore, l'espace qui, lentement, se couvre de brume.

Alors la vie semble s'éteindre : les phoques s'endorment, les manchots appuient langoureusement leur tête sur leurs petites ailes, les pagodromas eux-mêmes se taisent : ils ne se content plus des poèmes d'amour!

A bord, tout est tranquille; quelques-uns rêvent, d'autres réfléchissent. Qu'allons-nous devenir dans ce désert glacé? Depuis quelques jours, les observations renseignent une dérive vers le Sud. D'abord de quelques milles par jour, elle s'est ensuite ralentie. Si cette dérive



Photographie de M. Racovitza.

FIG. 41

ENSEMBLE DE LA BANQUISE.

persiste, où irons-nous échouer? Ou bien nous arriverons dans l'Océan Indien, après avoir passé près du pôle, ou bien nous serons arrêtés par un continent.

Mais, en admettant la première hypothèse, avant d'arriver à l'Océan Indien, notre navire mettra quatre ou cinq ans pour se dégager; car, à mesure que nous approcherons du pôle, l'intensité du courant diminuera probablement encore. Pourrons-nous résister quatre ans, alors que nous avons des vivres pour deux ans au plus et que nous ne pouvons guère compter sur les produits de la chasse? Nous n'avons encore aperçu aucun gibier qui puisse nous tenter, et, plus tard, nous aurons

moins de chance encore d'en rencontrer. Mais cette hypothèse est inadmissible : les terres australes ne sont-elles pas là pour nous arrêter?

Dans l'Océan glacial arctique, on peut souhaiter voir la terre qui possède du gibier comme l'ours, le renne; qui est fréquentée par des navires chasseurs de phoques et de baleines; qui, enfin, est habitée par des Esquimaux. Mais dans le Sud, le continent antarctique est absolument désert et stérile. Aucune chance de salut pour nous vers ces terres inhospitalières...

Chassons ces noires idées; arrêtons-nous à une perspective plus clémente. Pourquoi les pressions, qui arrivent des terres, ne feraient-elles pas dévier notre route vers l'Ouest? Un bienheureux hasard nous entraînerait peut-être dans la mer de Ross, après nous avoir charriés au travers des 3,600 kilomètres qui nous en séparent! Dans ces conditions, nous mettrions un temps considérable avant d'être dégagés, mais nous pourrions faire de grands et utiles travaux et nous aurions plus de probabilités de salut qu'en dérivant vers le Sud.

Ce qui peut encore se produire, c'est qu'il n'y ait pas de courant et que notre dérive momentanée soit due exclusivement à la tempête qui a soufflé les jours précédents. Dans cette hypothèse, nous nous déplacerons avec la banquise : tantôt allant au Nord pour revenir vers le Sud, et pour repartir ensuite vers l'Est ou vers l'Ouest. Insensiblement, nous gagnerons la lisière des glaces que la poussée du Sud rejette toujours finalement vers le Nord. Il est vrai que notre séjour dans la banquise peut être long...

Et si les pressions trop fortes brisaient le navire? Eh bien! nous ferions un suprême effort. Nous avons des vivres, des vêtements, des tentes, des canots, des skis et des raquettes que nous jetterons sur un champ solide, et nous tâcherons *désespérément* de gagner le détroit de Gerlache, puis de franchir le détroit de Bransfield en canot. De là, deux ou trois d'entre nous s'efforceront d'atteindre le cap Horn avec une de nos frêles embarcations.

Quel projet chimérique! Il faut y croire pourtant. Il faut donner à tous confiance et espoir.

CHAPITRE XXII.

Débuts de l'hivernage.

Le 7 mars 1898, la dérive vers le Sud devint certaine, les observations astronomiques la renseignaient nettement.

A ce moment, nous nous trouvions, de Gerlache et moi, dans une grande perplexité. Fallait-il expliquer immédiatement la situation à l'état-major ou bien attendre encore quelques jours ?

Longuement nous discutons la question. Il est évident que nos compagnons ne sont pas tous partisans de l'hivernage. Mais comment retourner vers le Nord, alors qu'un watersky très étendu semble indiquer, vers le Sud, une mer libre de glace ?

Pourtant, de Gerlache croit devoir se résoudre à cette alternative, en présence de la « pression » qu'exercent sur lui plusieurs membres de l'expédition.

Un moment même, il se demande si ses ordres ne seront pas méconnus, dans le cas où nous poursuivrions notre route. Je le rassure en lui disant, en riant, que si cette éventualité se produit, je n'hésiterai pas à affoler le compas liquide avec de gros aimants, et à remplacer la rose du compas-étalon par une autre de réserve que je pourrai, en un clin d'œil, aimanter en sens inverse. Le timonier croira faire route vers le Nord et, en réalité, il s'avancera vers le Sud.

Cette proposition égaye quelques instants de Gerlache, sans mettre un terme à son indécision.

Mais le lendemain, 8 mars, le watersky a disparu, emportant notre espoir d'une mer libre. Alors notre programme se trouve modifié : nous allons tenter de faire route vers l'île Pierre Ier.

Ce « nouveau » projet est accueilli froidement par nos camarades. Les membres du personnel scientifique y sont même carrément hostiles, et, au cours d'une conversation intime avec l'un d'eux, mon interlocuteur me déclare que nous ne pouvons, de Gerlache et moi,

nous arroger le droit de prendre une aussi importante détermination sans avoir demandé à chacun un vote affirmatif, étant donné qu'avant le départ d'Europe, il a été décidé qu'on ne chercherait pas à hiverner avec le navire. « Comment, après les leçons qui viennent de nous être données, pouvons-nous encore nous obstiner à rester au milieu des glaces? Ne pas fuir au plus tôt, c'est se faire emprisonner volontairement dans la banquise, c'est vouloir à tout prix un hivernage pour lequel nous sommes trop incomplètement préparés. Voyez, me dit-il en terminant, ce petit calepin où j'inscris mes notes scientifiques : je l'ai choisi tout petit, afin qu'il ne soit pas encombrant le jour où, le navire étant écrasé, nous devrons errer sur la banquise ! Vous riez, Lecointe, mais rira bien qui rira le dernier ! »

Ce discours m'était servi très correctement, très froidement, par un homme absolument convaincu que j'avais tort.

Le 10 mars, il neigeait ; le ciel, d'un gris de plomb, cachait toutes ses étoiles : impossible de reconnaître si, sous la poussée de la tempête, nous voguions vers le Nord ou vers le Sud.

A proximité du navire, des crevasses se sont ouvertes, formant quelques petits lacs. Ce ne sont pas ces sillons humides qui nous permettront de sortir de la banquise; mais, pour donner satisfaction aux membres de l'état-major hostiles à l'hivernage, il est décidé qu'une tentative va être faite dans ce sens. Notre provision de charbon nous permet cet essai, qui n'exige pas plus de 500 kilogrammes de combustible.

L'appareillage a lieu, mais sans aucun résultat. De plus, on ne nous tient aucun compte de notre bonne volonté : d'aucuns prétendent que l'effort a été tenté mollement, avec l'arrière-pensée de ne pas réussir !...

Comment répondre à cette accusation ? Il est *certain* que nous avons *honnêtement* essayé de retourner vers le Nord, mais il certain aussi que, de Gerlache et moi, nous avons été heureux de l'échec de notre tentative.

Et nous avions les motifs les plus sérieux pour justifier cette attitude.

En effet, si, avant de nous engager dans la banquise, de Gerlache avait consulté l'état-major, le vote n'eût certes pas été en faveur de l'hivernage et le commandant se serait mis dans une situation difficile en ne tenant pas compte du résultat du scrutin.

Si, au contraire, il s'était rallié au vœu général, que devenions-nous une fois hors de la banquise ?

Nous allions tristement attendre, en Amérique, le retour de l'été et... l'argent nécessaire pour continuer la campagne l'année suivante.

Cet argent, nous l'aurait-on envoyé, alors que nous n'avions pas encore accompli quelque action d'audace ?...

L'expédition ne possédait plus que 16,000 francs. En ajoutant à cette somme le montant des lettres de crédit dont disposaient, à titre personnel, quelques-uns d'entre nous, nous aurions eu à peine de quoi remettre le navire en état et nous réapprovisionner.

Et puis l'équipage nous aurait donné encore, sans doute, de nouvelles préoccupations, car si nos hommes se conduisaient bien à la mer, sur terre ils redeviendraient très indisciplinés. Jamais nous n'aurions trouvé à renouveler ou à compléter notre équipage dans ce coin reculé du monde, où viennent échouer tant de déclassés.

Instinctivement donc, *nous craignions plus de rentrer en Amérique que de tenter le premier hivernage dans les régions antarctiques.*

Le soir du 10 mars, l'atmosphère s'éclaircit et le coucher du soleil fut superbe. Le disque de l'astre, partiellement voilé par une gaze légère, était d'un rose pâle très doux. Dans le lointain, émergeaient quelques icebergs. Peu à peu, vers le Sud-Ouest, le ciel devint aussi d'un rose tendre qui, s'atténuant du côté du zénith, arrivait au blanc duveté, éblouissant.

Une demi-heure plus tard, le ciel d'un gris brun uniforme n'était plus éclairé que par un iceblink assez étendu. Vers 11 heures, la lune se leva, jetant sur la banquise les paillettes d'or de ses rayons.

Du 11 au 15 mars, les esprits demeurent agités et mécontents. Il est évident, pour chacun de nous, que la *Belgica* est prisonnière : plus une crevasse autour du navire; les glaces se sont soudées, enserrant leur proie de plus en plus.

Heureusement que les aménagements en vue de l'hivernage apportent un dérivatif puissant à la nervosité de chacun. Nous voilà tous transformés en charpentiers, et couvrant le pont, depuis l'arrière jusqu'au laboratoire, d'une immense carcasse de bois, protégée, à son tour, par du carton bitumé. Dame! nous ne sommes pas très habiles par ce froid qui paralyse les mouvements et engourdit les mains : le marteau, fréquemment, manque le clou pour atteindre les doigts.

L'animation renaît, la gaîté se fait jour en saillies amusantes! On rit, donc on est désarmé! Le soir, la fatigue est telle que, sans discours, sans embages, chacun se hâte de regagner sa couchette.

Le dimanche, 13 mars, grands essais de skis sur la banquise. Ceux qui en connaissent l'usage daignent donner un conseil, voire une leçon. Les Norvégiens se dandinent avec grâce sur ces longs patins, mesurant de 2 à 3 mètres; de Gerlache et Danco sont très présentables : ils se sont exercés en Norvège; mais nous... C'est grotesque!

M. Somers, absolument découragé après quelques instants de contorsions, déclare qu'il n'a aucune disposition pour ce genre de sport, que c'est de l'atavisme, que jamais, au grand jamais, aucun de ses ancêtres n'a réussi dans... Patatras! Somers s'étale lourdement, la pointe de ses patins enfourchée dans une vieille boîte à conserve! Et le voilà qui se démène comme un beau diable en s'efforçant de se relever. Sans cesse les skis s'entre-croisent et le rejettent sur la neige. Les cama-



Photographie de M. Lecointe.

FIG. 42.

RACOVITZA A SKIS.

rades viennent à son aide, mais Somers crie, tempête et jure bien haut que jamais plus il ne chaussera ces ridicules engins... à moins de nécessité absolue.

Ce fut le 14 mars, au soir, que, pour la première fois, l'aurore polaire nous apparut. Déjà, le 11 et le 12, quelques lueurs s'étaient montrées dans le Sud magnétique, mais elles ne m'avaient produit aucune des impressions profondes que ressentent généralement les voyageurs qui les contemplent pour la première fois. Quoi de plus naturel?

J'étais encore sous l'influence des lectures m'en décrivant les féeries; j'avais aussi, dans la pensée, un mot de de Gerlache assistant, à Anvers, au feu d'artifice qui avait clôturé la fête militaire organisée pour l'expédition antarctique.

M. Henri Cogels s'était donné énormément de peine pour assurer la réussite de cette fête. Comme le bouquet avec sa gerbe de feu illuminait le ciel, il s'approcha du commandant en lui disant : « C'est réussi, n'est-ce pas? J'ai fait de mon mieux, car, de longtemps, vous n'aurez occasion d'en contempler. »

de Gerlache, impassible et encore sous l'influence de récits extraordinaires — car je suppose qu'il n'avait jamais vu d'aurore — avait pris un petit air suffisant pour répondre : « Nous aurons mieux : ... l'aurore polaire! »

Alors M. Cogels était resté bouche bée; les journalistes s'étaient rapprochés vivement, prenant des notes; les jeunes filles avaient frémi d'admiration, tandis que Mme Osterrieth, « notre mère adoptive à tous », avait eu sur les lèvres un sourire de satisfaction en contemplant ses chers enfants!...

Naturellement, notre imagination à tous avait enfanté des merveilles, et, tout naturellement aussi, les chétives aurores du 11 et du 12 mars nous avaient apporté une cruelle déception. Ce n'était là heureusement qu'un faible prélude; la première belle aurore que nous vîmes fut celle du 14 mars 1898.

Il était 10 1/2 heures du soir, lorsque le ciel, qui était d'un bleu

sombre absolument serein se teinta, vers le Sud, d'une lueur d'un blanc laiteux, phosphorescente.

Cette lueur disparut un moment, comme si le rideau se baissait après le prologue; puis elle reprit plus vive et dessina un long ruban moiré qui semblait onduler au gré des vents.

Bientôt le ruban devint plus net, plus brillant, dardant des rayons vers un même point du ciel, vers le zénith magnétique.

Tout à coup, il s'étire, s'élargit, s'allonge, se raccourcit pour s'allonger encore indéfiniment, en formant une arche dont les deux extrémités touchent la banquise. La portion du ciel, à l'intérieur de l'arche, reste d'un bleu sombre, presque noir. Mais voici des groupes de rayons qui s'élancent; ils sont d'or avec, parfois, des reflets verdâtres. A certains moments, ils semblent s'éteindre pour reparaître bientôt plus brillants. Ils se meuvent, se déplacent, s'écartent, se rapprochent. L'arche elle-même se plisse, s'ondule, se déforme, en projetant des rayons vers le zénith magnétique.

Enfin, comme si l'effort qui l'agite devenait soudain trop violent, le ruban se rompt et se dédouble en deux longues traînées lumineuses, qui, à leur tour, s'affaiblissent, se décolorent, s'éteignent... c'est la nuit!...

Mais non! brusquement, un ruban reparaît encore, et il scintille et se déploie jusqu'à former une draperie phosphorescente, au bas de laquelle des rayons semblent dessiner une frange. C'est le rideau qui termine la féerie : il est d'une telle ténuité, que les étoiles brillantes le traversent de leurs regards curieux. La lunette astronomique nous permet d'en compter des milliers et de comparer l'infini de là-haut à notre petitesse d'ici-bas.

Car quelles sont ces lueurs étranges qui circulent ainsi dans la nuit (1)? La science explique ou cherche à expliquer ce météore,

(1) Parmi les théories qui ont eu cours, jusqu'à présent, sur l'aurore polaire, en voici une qui semble la plus rationnelle.

Considérons un tube de Geisler traversé à ses deux extrémités par deux bouts de fil de platine isolés l'un de l'autre. Si nous faisons le vide dans le tube et si nous

mais devant le spectacle lui-même, on est saisi par le merveilleux, le mystère... : on se tait, on admire!...

Les dernières lueurs de l'aurore s'éteignirent vers 3 heures du matin, aux premiers blanchissements du jour; mais, dès 2 heures, mon attention avait été forcément détournée par un autre phénomène qui devait se passer à 2 h. 20 environ : l'éclipse du premier satellite de Jupiter. Cette observation avait une réelle importance pour nous, car, en notant l'heure exacte de la disparition du satellite, nous pouvions régler les chronomètres. Aussi, dès 2 heures, la lunette astronomique était-elle montée sur le pont, tandis que Dobrowolski, installé avec ses chronomètres à la fenêtre entr'ouverte de la cuisine, attendait mon signal.

Comme je changeais de place, un instant, pour me réchauffer, je vis, à quelque cinquante mètres du bord, un corps long et noir qui remuait sur la banquise.

« Pas de doute, pensais-je, c'est un phoque qui cherche aventure. »

Vite je cours au carré, je prends mon fusil que je charge; mais, avant d'épauler, les préoccupations du métier me font jeter un coup d'œil à la lunette.

Le satellite va disparaître : impossible de tirer le phoque sans compromettre mon observation. Je me recroqueville sous ma lunette et suis tellement heureux de saisir l'astre au moment où il s'éteint dans le cône d'ombre de Jupiter, que mes instincts deviennent aussi pacifiques qu'ils étaient belliqueux quelques minutes auparavant. Je

---

mettons chacun des fils en contact avec les pôles d'une machine électrique en activité, le courant traversera le tube et rendra incandescent l'air raréfié qu'il contient : on aura une aurore polaire artificielle. L'incandescence des gaz des hautes régions de l'atmosphère, dans la direction où se manifeste une aurore, est nettement démontrée par l'analyse spectrale.

La vaporisation à la surface de la terre et l'induction unipolaire transportent de l'électricité dans l'atmosphère.

Cette électricité peut revenir à la terre, dans la zone torride et les zones tempérées, brusquement, par une décharge qui produit la foudre.

D'un autre côté, la position réciproque de la terre et de la couche atmosphérique

décharge le fusil, que je renvoie au carré, et tranquillement je continue à observer les derniers vestiges de l'aurore polaire, tout en jetant, de temps à autre, un regard protecteur au phoque, devenu immobile sur la banquise.

Or, le lendemain matin au déjeuner, comme nous échangions nos impressions sur la nuit précédente, Cook tout à coup se plaignit du froid, déclara qu'il n'avait pu fermer l'œil de la nuit, parce que ses cheveux et sa barbe collaient à son sac de couchage !

Tous nous relevons la tête et le considérons avec stupéfaction !...

— Mais oui, continue-t-il, la nuit était si belle, le paysage si pittoresque, que je me suis étendu sur la glace dans mon sac de couchage. Malheureusement, la vapeur d'eau, se condensant, puis se congelant sur le sac, avait fini par m'y mouler ! C'était très désagréable !

— Comment ! c'était vous le phoque ! m'écriai-je, épouvanté.

Cook protesta avec une certaine indignation.

Nous nous expliquâmes...

Pauvre et cher ami Cook ! sans l'éclipse du premier satellite de Jupiter, je vous fusillais comme... un phoque !...

pour laquelle la pression est de $0^{m}005$, occasionne une accumulation d'électricité vers les pôles.

Là, le retour à la terre se produit par un écoulement lent au travers des paillettes de glace en suspension dans l'atmosphère et qui servent de conducteur.

Cet écoulement, qui n'est pas lumineux dans les parties basses de l'atmosphère — c'est-à-dire à forte pression — le devient dans les sphères élevées.

Les arcs lumineux superposés s'expliquent par la présence de couches d'air de pression variable, et cette hypothèse permet d'expliquer la grande mobilité du phénomène, puisqu'une modification dans les positions relatives de ces couches d'air change les conditions dans lesquelles s'effectue l'écoulement de l'électricité.

Il reste à expliquer pourquoi les rayons ont des tendances à darder vers le zénith magnétique du lieu où se produit l'aurore.

Ce fait est dû à ce que la résultante des forces qui conduit l'électricité dans l'atmosphère est, dans ce lieu, perpendiculaire à la direction de l'inclinaison (application de l'induction unipolaire par Edlund)



Photographie du Dr Cook.

FIG. 43.

LA « BELGICA » DANS LA BANQUISE.

CHAPITRE XXIII.

Tout le monde grincheux !

Le lendemain, 15 mars, nous commençâmes nos constructions au dehors. Danco et Dufour élevèrent un observatoire magnétique ; Cook, Amundsen et moi dressâmes l'observatoire astronomique, puis, avec l'aide de Van Rysselberghe, une sorte de hutte qui pût, au besoin, servir aux observations d'électricité atmosphérique.

Pendant ce temps, de Gerlache, secondé par le lieutenant Mélaerts et l'équipage, retournait pour la $(k + 1)^{me}$ fois, les caisses à provisions, que l'on transportait vers l'arrière où devait s'édifier la cambuse.

Le 16 au matin, je rejoignis ce dernier groupe, et nous voilà sciant, clouant, dans le compartiment de l'arrière, n'ayant pour tout éclairage que des bougies fixées sur de petites planches. C'est miracle que nous n'ayons pas fait sauter le navire, car dans un réduit voisin du nôtre, et que nous devions fréquemment traverser, se trouvaient 500 kilogrammes de tonite.

Cet explosif n'avait pas été emballé comme cela se pratique dans l'artillerie ; les paquets de tonite avaient été empilés dans des caisses quelconques très minces, en vulgaire bois blanc, et les couvercles en avaient été fixés avec des vis en fer. Cette tonite avait déjà subi, pendant notre longue traversée de la zone torride, un commencement d'avarie qui devait se poursuivre activement dans l'Antarctique, grâce à l'humidité du local où elle se trouvait.

A côté de la tonite, gisaient les charges de poudre des canons lance-harpons, dans des boîtes dont plusieurs n'avaient pas de couvercle. Plusieurs de ces charges s'étaient rompues et de gros grains de poudre noire formaient, à certains endroits, un véritable tapis. Enfin, six petites caisses en bois, dont deux éventrées, contenaient des milliers de cartouches avec amorce au fulminate de mercure...

Et malgré cela, nous traversions ce compartiment avec la plus grande sérénité du monde, ne prenant même aucune précaution pour protéger les bougies coulantes, à l'aide desquelles nous projetions un peu de lumière dans ce coin obscur.

Dans l'entrepont, un réservoir de benzine était placé au milieu des caisses, sans précaution spéciale; il était même légèrement fendu à la partie supérieure. Non loin de là, enfin, étaient réunis une dizaine de fûts contenant l'alcool destiné à la conservation des échantillons zoologiques.

Si un incendie de quelque importance avait éclaté dans le navire, c'eût été un feu d'artifice superbe, avec bouquet, semblable à ceux qu'organisait notre ami, Henri Cogels. La pompe à bras ne fonctionnant plus depuis des mois, le col-de-cygne de la bouche de refoulement du petit-cheval sur le pont, n'ayant jamais existé, nous aurions pu combattre l'élément destructeur avec nos seaux, nos carafes et nos verres de table!

Du 17 au 20 mars, la banquise devint encore plus compacte, le froid s'accentua, le vent souffla en fréquentes rafales, chassant une neige fine et perlée comme du sable sec.

Malgré ce temps épouvantable, Danco et quelques matelots cherchèrent à établir un conducteur de cuivre le long du mât d'artimon, pour les observations d'électricité atmosphérique. Ils furent obligés d'abandonner cet essai : les cordages, recouverts de givre, glissaient entre leurs doigts et ne leur permettaient pas de se hisser jusqu'au sommet du mât.

Impossible d'ailleurs d'exécuter au dehors, par cette tourmente, un travail scientifique quelconque; nous dûmes nous contenter de besognes manuelles, nous préparant à la lutte contre l'hiver.

Le 22 mars, il y a de l'orage dans les esprits : l'énervement est général!... Un matelot refuse de vaquer au service de propreté du poste, sous prétexte qu'il y a des marins plus jeunes que lui. Les

membres de l'état-major, qui hivernent à contre-cœur, ne laissent échapper aucune occasion de constater combien peu nous sommes préparés à batailler contre les éléments. J'entends dire que le bateau n'a jamais été définitivement armé; que la machine à sonder n'est pas entretenue; que la machine motrice de la bobine d'enroulement est dans un piteux état; que le grand treuil à vapeur s'abîme; que plusieurs tuyaux à fuites subissent, comme réparation provisoire, une simple liure au filin, etc. Je dois avouer que ces remarques m'impressionnent un peu, parce qu'elles sont débitées avec calme et mesure. Et puis, en mon for intérieur, comment ne pas convenir que tout cela est exact?

Le 23 mars, mon tour arrive aussi de perdre ma sérénité. Comme je vais observer les déviations du compas-étalon, je le trouve encombré de ferrailles, de carton bitumé et de mille autres choses. Même désarroi dans les environs du compas liquide. Alors, ronchonnant ferme, je regagne mon logis.

J'ai tort de dire « logis » : il n'y a pas de mot en français pour désigner ce qui me sert de chambre.

Dans cette espèce de caveau éclairé faiblement par un hublot et un prisme de verre que j'ai fait ajouter à mes frais, tout paraît noir et sale. Le plafond est fendu sur toute la longueur des joints; il porte autant de traces noires que de fois j'ai allumé ma bougie! A certains endroits, la résine du bois s'est frayé un passage, coulant le long de la muraille en traînées luisantes et visqueuses, qui tachent les vêtements que j'ai le malheur de pendre là.

Tous les efforts tentés pour rendre mon taudis riant et coquet ont tristement échoué!

Pourtant les photographies du *Magenta,* de la *Melpomène,* du *Terrible,* du *Dupuy de Lôme* voilent en partie les murs, me rappelant mon heureux séjour dans la flotte française; des doigts de fée m'ont brodé rideaux, portière, courte-pointe : des lézards d'or couchés paresseusement sur du satin de laine d'un vert glauque comme l'eau de mer;

un pinceau habile a retracé un paysage me rappelant des souvenirs charmants; une âme généreuse m'a offert la jolie glace qui reflète le petit bout de ciel passant derrière mon hublot!...

Mais comment entretenir l'ordre et le bon aspect dans un réduit où doivent s'accumuler les choses les plus disparates?

La nuit, lorsque je me déplace dans mon lit, je me heurte de tous les côtés. Et quel tour de force, d'adresse, de ruse même pour parvenir à travailler dans ce taudis!

Il n'y a pas de chambre de cartes : le laboratoire est à peine suffisant pour Arctowski et Racovitza et il ne peut être question de faire une besogne sérieuse au carré, où l'on entre et sort à tout moment. J'ai dû user de stratagème pour caser tout mon matériel.

Les cartes dont je ne me sers pas couramment sont roulées et attachées au plafond, où se balance également l'électro-aimant à l'aide duquel se transmettent les signaux horaires.

Au plafond encore est maintenu par des ficelles un énorme carton qui, à mon appel, vient se poser sur mon lit pour former table de travail.

Enfin, du plafond toujours, descend un trapèze, mon unique siège pour écrire ou pour dessiner, et que je suis obligé de remonter quand je veux faire le moindre mouvement. Pas très reposant ce genre de chaise et combien peu stable!...

Plus j'examine mon *capharnaüm,* plus ma mauvaise humeur s'accentue. Alors, pour faire diversion, je me décide à demander un brin de causette à l'ami Danco.

Pauvre vieux! c'est lui qui pourrait se plaindre de sa cabine, ou plutôt de *leur* cabine, car il la partage avec Racovitza, Cook et Arctowski!

Longue et étroite comme un couloir, elle prend l'air et la lumière par deux hublots, dont un seul peut s'ouvrir. La fenêtre carrée du côté de l'avant est peu avantageuse pour le renouvellement de l'air, car elle donne sur la machine et n'apporterait éventuellement que des émanations d'huile chaude ou d'oxyde de carbone. Deux séries

de couchettes, composée chacune de deux lits superposés, s'alignent le long de la muraille. Les couchettes de la première série mesurent $1^{m}80$; celles de la seconde ont dû être allongées de 10 centimètres pour Danco et Racovitza! Vis-à-vis des lits, le mur est occupé par des armoires à tiroirs multiples, où s'entassent pêle-mêle les objets les plus divers. Deux microscopiques lavabos remplissent les coins non envahis. Au-dessus de chacun d'eux, une sorte d'étagère portant un bidon et une éprouvette de laboratoire : le bidon est censé contenir de l'eau douce; l'éprouvette sert de verre à boire!

Un passage, large de $0^{m}40$ environ, reste libre au milieu de la chambre. C'est là que ces messieurs peuvent s'habiller et se déshabiller, à condition toutefois d'évoluer avec une extrême discrétion. Point de banc ni de chaise, mais au fond du passage, contre le mur, une planchette mobile forme une sorte de siège minuscule pouvant supporter tout au plus la moitié de ce que la Nature accorde, pour s'asseoir, à tout individu!

Les matelas, les literies, étaient soignés, mais une circonstance imprévue avait obligé certains de nos amis à les mettre au rancart. La cabine étant peu élevée et l'espace entre deux couchettes superposées très restreint, ces messieurs ne pouvaient se soulever sans se heurter à une paroi ou l'autre. Ajoutons que le manque de place les obligeait à introduire sous leur matelas leurs vêtements pliés, au fur et à mesure qu'ils se déshabillaient, ce qui augmentait considérablement la hauteur du matelas.

Arctowski, lui, n'avait pu réaliser, dès le début, ce désidératum, attendu que sa pelisse pliée occupait une trop grande place dans son lit. Il avait donc pris le parti de se coucher le dernier et de jeter tous ses vêtements sur le pont de sa chambre.

D'un autre côté, afin de se heurter moins souvent à la couchette superposée, Cook avait rejeté successivement ses draps, puis ses couvertures, puis son oreiller, tant et si bien qu'un beau soir il supprima courageusement le matelas et disparut dans un sac de couchage!

On s'imagine facilement l'aspect de ce réduit vers 2 heures du matin.

Les sacs de fourrure, les pelisses, les vêtements de laine, les onze pipes de Danco répandent une odeur moins qu'hygiénique. L'absence de ventilation rend les respirations laborieuses, pénibles même; les cauchemars agitent les dormeurs. Il paraît que, justement la nuit précédente, Racovitza a débité un discours aux phoques et aux manchots; Danco, bouillant artilleur, s'est démené en hurlant : « Si, si, il faut augmenter le contingent! » Cook s'exclamait : « *All is right!* » tandis que le pauvre Arctowski gémissait douloureusement, rêvant de thermomètres brisés ou de bouteilles à eau qui ont une fuite !

Ces détails, racontés avec humour, parviennent à me dérider. Je me décide à retourner sur mes pas, tout en jetant un coup d'œil, en passant, à la case des officiers Amundsen et Mélaerts.

« Ces derniers sont vraiment encore plus mal lotis que nous, me dis-je en rentrant chez moi; j'aurais mauvaise grâce de continuer à me plaindre! »

Alors très gaîment, je saisis mon petit trapèze, je descendis mon carton-pupitre sur mon lit et me plongeai dans mes calculs de réduction.



CHAPITRE XXIV.

« Alea jacta est ».

Oui, le sort en est jeté ! Chacun a pris son parti d'un état de choses que nulle volonté humaine ne peut plus modifier à présent.

L'équipage travaille assidûment à protéger contre le froid les murailles du navire par un parapet de neige, car, bien que nous soyons relativement peu éloignés de la mer libre, nous sommes loin d'avoir un « climat maritime ». Le vent qui nous arrive du Nord est *relativement* doux, mais celui qui nous vient du Sud s'est glacé en labourant le champ immense des neiges éternelles. Les attributions de tous sont nettement définies ; chacun a devant soi un trop vaste champ d'études pour connaître jamais les loisirs de l'ennui.

Arctowski observe les phénomènes météorologiques et scrute les mouvements des glaces ; Dobrowolski s'occupe des nuages, de la neige, du givre ; Racovitza s'intéresse à la vie animale où qu'elle se trouve, au-dessus ou au-dessous de la banquise ; Danco s'absorbe dans les mesures magnétiques ; moi, enfin, je me consacre aux observations astronomiques, en dehors de mes fonctions de commandant en second. Pour cette double tâche, je suis particulièrement favorisé, car de Gerlache, anxieux de me donner toute latitude pour mon travail scientifique, prend généreusement à sa charge les nombreux et multiples détails du service, pour lesquels il est d'ailleurs très heureusement secondé par les lieutenants Amundsen et Mélaerts.

Le soir, c'est avec joie toujours qu'on se retrouve au carré. La boîte à musique, régulièrement mise à contribution pendant une heure au moins, débite à chacun son morceau préféré. Un certain va-et-vient s'établit entre le carré, le laboratoire et le pont, où se font, d'heure en heure, les observations météorologiques. Ces allées et venues produisent une heureuse diversion à la monotonie de notre nouveau genre de vie.

Pourtant, il ne fait pas trop chaud à l'arrière! Le poêle n'est pas encore placé; nous ne recevons là que quelques calories venant de la machine, dont les feux ne sont pas encore éteints, mais simplement couverts, afin d'économiser le combustible.

Du 20 au 23 mars, la neige tomba presque constamment en fin poussier, que les rafales chassaient avec violence et qui pénétrait partout, sous les vêtements, dans les observatoires par les moindres fissures, dans les logements par les plus petits joints des portes et fenêtres.

Pendant ces journées maussades, Cook eut le don de nous dérider par ses interrogatoires amusants sur la psychologie de chacun de nous :

« Que regrettez-vous davantage, au pays ? »

« A qui, à quoi rêvez-vous le plus souvent ? »

Et avec un sérieux imperturbable, il consignait, sur ses tablettes, les réponses les plus saugrenues.

« Somme toute, s'écria-t-il un jour, comme si ses yeux s'ouvraient enfin à la lumière, on soupire après des lettres de mère, de sœur, et surtout... de sœur des autres !... »

Cette réflexion montre combien notre brave docteur s'était transformé depuis son arrivée à bord. Au début, Cook était le plus rigide Américain que le nouveau monde eût jamais porté: il goûtait peu les plaisanteries « à la française » et, comme nous avions remarqué que les calembours avaient particulièrement l'heur de l'exaspérer, nous en faisions d'épouvantables, mélanges exotiques de mots français, anglais, norvégiens ! Cook, avec dédain, nous répétait sans cesse : « Ne vous exhibez jamais à New-York avec de semblables manières, car il n'y aurait qu'un cri pour vous conspuer : A la porte, à la porte! »

On s'habitue à tout, dit-on : peu à peu, Cook se fâcha moins, goûta même nos plaisanteries, devint lui-même d'une gaîté charmante et s'associa finalement à toutes nos fantaisies.

Le 26, les feux des chaudières sont éteints; le grand panneau de la machine est recouvert d'un plancher, où l'on installe un poêle, dont la cheminée débouche sur le pont, tout contre le mât d'artimon. Ce foyer central chauffe à la fois les cabines et le carré, mais à condition d'être maintenu en pleine activité. Comme le foyer du poste, il consomme du charbon anthraciteux d'origine belge. Une énorme bouilloire remplie de neige, se trouvant en permanence sur le feu, nous approvisionne d'eau douce.



Photographie de M. Lecointe.

FIG. 44.

AMÉNAGEMENT AU-DESSUS DE LA MACHINE.

En règle générale, bon nombre d'entre nous ne se donnent pas suffisamment de mouvement, hors du navire. Comme le confinement est absolument pernicieux, on force les récalcitrants à respirer l'air du dehors, en saisissant toutes les occasions possibles de les faire travailler sur la banquise. — Ils s'y rendent, mais... en traînant un peu la patte. La seule, la véritable attraction qui les arrache à leur frigidité, c'est la chasse. Aussi bien, l'hiver est à la porte, il est temps de nous approvisionner de vivres. Comme la banquise est encore assez peuplée, on tue à peu près tout ce qu'on rencontre en fait de phoques et de manchots. Il faut voir Racovitza, après ces jours de carnage, le tablier au cou, un grand couteau à la main, éventrant les cadavres encore chauds pour en examiner l'estomac, les intestins, voire les résidus de nourriture! Et quelle joie lorsqu'il découvre un embryon! Il l'emporte comme s'il s'agissait d'un trésor inestimable.

Les espèces de phoques que nous rencontrons sur la banquise sont au nombre de quatre : le phoque crabier (voir fig. 24) et le phoque de Weddel (voir fig. 25), que nous avions vus déjà dans le détroit

de Gerlache et que nous avons décrits précédemment ; le phoque de Ross (voir fig. 45) et le vrai léopard de mer (voir fig. 46).

Le phoque de Ross *(Ommatophoca Rossi)* n'a été aperçu qu'en été, et nous n'en avons compté que treize. Il diffère essentiellement des autres espèces par des membres excessivement réduits, tandis que la tête et le cou sont particulièrement développés. La voix est gutturale comme le son d'une cornemuse ou, mieux encore, comme la voix de Cook... lorsqu'il parle la langue des Onas !

Le pouvoir vocal spécial de cet animal lui est donné par des sacs à résonnances que ne possède aucun autre phoque.

Le vrai léopard de mer *(Ogmorhynus Leptonyx)* a plus de trois mètres de long ; il se déplace avec agilité sur la banquise, et l'histoire naturelle lui prête des méfaits qui justifient son nom. Il va, paraît-il, jusqu'à s'attaquer aux manchots (1).

Lorsqu'un phoque a été dépecé, son cadavre, abandonné sur la banquise, attire les ossifragas, ces grands équarrisseurs des régions froides. La faim les tenaillant, ils se jettent sur les cadavres, se plongent jusqu'au cou au milieu des chairs meurtries, dégustant de préférence les intestins de phoque ! Par moment, curieux de voir ce qui se passe aux alentours, ils relèvent la tête, l'agitent légèrement pour en faire tomber le sang et les matières fétides, puis, rassurés par notre immobilité, ils continuent leur hideux festin.

Si un ennemi approche, ils ne se décident qu'à grand'peine à quitter leur proie : ils s'éloignent lourdement, car le poids de leur estomac trop empli les empêche de voler ; mais si on les poursuit, ils font un dernier sacrifice, rejettent sur la neige des matières innommables et, géants de plus de deux mètres d'envergure, s'envolent au-dessus de nos têtes en poussant des plaintes affreuses. Ils nous contemplent de là-haut avec voracité, supputant, semble-t-il, les chances qu'ils peuvent avoir de nous dévorer un jour !

---

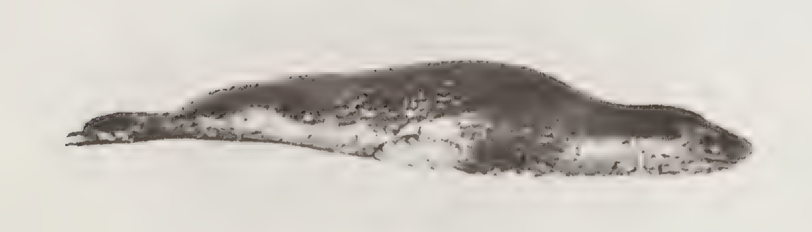
(1) Ce fait n'a pas été vérifié par l'expédition, mais Racovitza a vu deux léopards de mer qui se disputaient une carcasse de manchot que nous avions jetée par-dessus bord.



Photographie du Dr Cook.

FIG 45.

PHOQUE DE ROSS.



Photographie du Dr Cook.

FIG. 46.

VRAI LÉOPARD DE MER.

Les manchots que nous avons rencontrés sont de deux espèces : le manchot de la Terre Adélie *(Pygoscelis Adelia)*, et le manchot de Forster *(Aptenodytes Forsteri)* ou manchot royal.

Les premiers ressemblent beaucoup aux manchots antarctiques du détroit de Gerlache, mais ils ont les côtés de la tête noirs et la gorge noire ou blanche; de là, une variété à gorge blanche et une variété à gorge noire.

Les manchots royaux sont superbes ; ils mesurent plus d'un mètre et leur poids peut atteindre 40 kilogrammes. Ils portent haut la tête, qu'ils ont fort petite, et ne la meuvent que lentement, afin de bien voir ce qui se passe autour d'eux. La tête est noire au-dessus et d'un magnifique jaune d'or sur le côté. Le bec est long, généralement noir, excepté à la base, où il est strié de pourpre et de bleu. L'œil est petit, il reflète le calme le plus absolu. La poitrine et le ventre sont d'un blanc de neige, mais le dos d'un bleu sombre avec quelques reflets gris. Autour du cou, un collier de plumes blanches.



Photographie du Dr Cook.

FIG. 47.

MANCHOTS DE LA TERRE ADÉLIE.

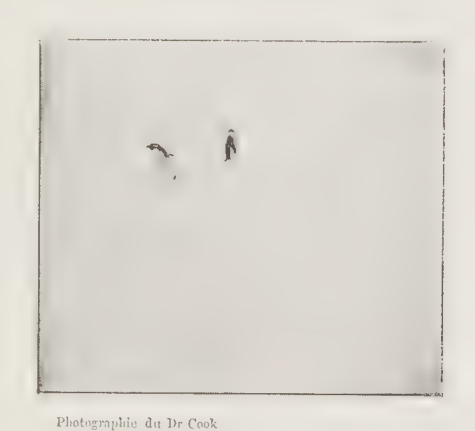
Photographie du Dr Cook.

FIG. 48.

MANCHOT DE FORSTER.

Le manchot royal possède la dignité qui convient à sa haute noblesse : il marche lentement, sans se préoccuper de ce qui se passe autour de lui, jette par instants un coup d'œil admirateur au soleil, puis continue sa promenade jusqu'au moment où l'appétit l'engage à plonger. Il descend alors à la mer, se gave d'*euphausia* et retourne faire la sieste pendant de longues heures. De temps à autre, il jette un rauque appel, puis reprend son somme, heureux de vivre dans un monde béni où il ne compte pas un seul ennemi.

Combien agréable d'être manchot royal !...



Photographie du Dr Cook

FIG 49.
MANCHOT DE LA TERRE ADÉLIE ACCOURANT VERS SON AMI VAN MIRLO.

Le petit manchot de la Terre Adélie est d'une vivacité surprenante ; c'est, de plus, un musicien de tout premier ordre. Van Mirlo avait tout particulièrement le don de les charmer en sonnant du clairon. Installé à l'avant du navire, il soufflait dans son instrument avec une ardeur inquiétante jusqu'au moment où les jeunes manchots accouraient vers lui en se dandinant. Alors, à un signal donné, nous fondions sur eux, le gourdin à la main. Les pauvres étaient si effarés de cette attaque, qu'ils croyaient se tromper, mais lorsque, éperdus, ils revenaient vers nous, nous les massacrions sans pitié.

Quand ils n'étaient pas en nombre, ils se montraient plus prudents : au premier coup de bâton, ils se jetaient sur le ventre et fuyaient avec une vitesse vertigineuse. Il est arrivé un jour à quatre d'entre nous d'en poursuivre un, courageux jusqu'à l'héroïsme. La chasse dura plus d'une heure, et lorsque la pauvre bête tomba enfin inanimée, elle avait reçu trois balles de revolver et deux balles de fusil, sans compter les nombreux coups de massue.

Nous étions, nous-mêmes, exténués. Semblables chasses étaient cruelles, je le sais, mais nécessaire, hélas! C'était la lutte pour la vie dans toute son intensité; la lutte contre le froid, contre la maladie, contre la mort!



CHAPITRE XXV.

Kjoedbollers, Kjoedpolsers... et lapin d'Australie.

Un mets, qui répand la terreur,
Mets que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la Terre,
Le Kjoedboller, c'est en norvégien son nom,
Capable d'amaigrir en un jour un cochon,
Faisait aux hiverneurs la guerre.
Ils n'en crevaient pas tous, mais tous étaient frappés.
. . . .

Les *Kjoedbollers* sont originaires de la Norvège. Ça n'a pas de sexe, ça se vend tout préparé dans des boîtes de fer-blanc hermétiquement closes. L'analyse la plus minutieuse n'a jamais pu en révéler la composition : Racovitza y retrouvait des éléments du règne animal et du règne végétal; Arctowski n'hésitait pas à en classer la source dans le règne minéral; Cook les déclarait échappés d'une morgue; quant à moi, il me semblait que, bolides refroidis d'un astre sans atmosphère, ils étaient tombés, un jour, dans une casserole infernale!

Cependant, Amundsen, qui les connaissait de longue date, me certifiait que ce mets consiste en boulettes de viande de chat, hachée, broyée avec la fourrure, les dents et les os!... Horreur!...

Quoi qu'il en soit de leur provenance ou de leur origine, les kjoedbollers nagent dans une sauce nauséabonde ayant un goût prononcé de « soulève le cœur ».

Le mot *kjoedboller* prit bientôt à bord un sens international, et il servit à désigner toute chose particulièrement mauvaise.

Voulait-on mettre un camarade en garde contre un acccident quelconque, il nous suffisait de lui dire : « Attention! kjoedboller! » Ce terme nous était aussi très commode pour nos conversations en langage mixte — anglais et français — avec le Dr Cook.

D'autre part, l'appellation « kjoedboller » constituait une injure grave. Chacun de nous eût, à la rigueur, toléré que, dans un moment de vivacité, on l'appelât « canaille », mais « kjoedboller » jamais!... Pourtant, le cas faillit se produire, un jour, dans une circonstance néfaste, dont nous parlerons plus loin.

Les *Kjoedpolsers* ressemblent beaucoup aux kjoedbollers; seulement, le hachis extraordinaire dont ils se composent est tassé dans des boyaux de chat de gouttière. Ils forment donc des espèces de saucissons.

Les *Fricadellers,* norvégiens comme les précédents, sont de gros kjoedbollers ou de petits kjoedpolsers, quant aux dimensions; pour la saveur et la qualité, c'est « kif-kif »!

Les *Fiskebollers,* dont le berceau est en Danemark, diffèrent des précédents en ce qu'ils ont pour base, non la viande, mais le poisson. Flottant dans une crème blanche, ils ont la grosseur et l'aspect d'un œuf dur, mais, en réalité, ils sont plus épouvantables au goût que tous les kjoedbollers et kjoedpolsers de la création! Ils ont, de plus, le grave inconvénient de se gâter, même par les plus grands froids. Dans cet état, ils dégagent une odeur si pestilentielle que si nos souliers venaient à en effleurer un sur la banquise, tout le monde s'en apercevait dès la rentrée à bord et fuyait le personnage ainsi contaminé.

Je n'ai pas épuisé la liste : il reste le *lapin d'Australie,* plus exécrable encore !

Au point de vue zoologique, ce *fameux lapin* doit être le bâtard issu d'une union monstrueuse, car jamais lapin des régions connues ne pourrait dégénérer, même en boîte, jusqu'à un goût si détestable.

Lorsque le plat, entouré d'une auréole de pruneaux, apparaissait à table, Racovitza et moi, nous frissonnions jusqu'aux moelles. Ce dernier imagina un truc fort ingénieux pour nous aider, tous les deux, à cette absorption difficile. Dès que le plat était signalé, Raco m'excitait à une discussion politique. Entraînés par la défense de nos thèses respectives et bouleversant, de fond en comble, l'ancien

et le nouveau monde, nous avalions, sans nous en apercevoir, le fameux lapin. Chose singulière, à peine le dernier morceau était-il ingurgité, que nos idées redevenaient pacifiques.

Cependant, vers la fin de notre hivernage, notre estomac ne se laissait plus leurrer, même dans nos discussions les plus orageuses. Un jour, perdant toute mesure, je m'oubliai au point de m'écrier : « Mais Racovitza, vous êtes un anarchiste ! » Raco bondit sous l'injure et riposta : « Oh! kjoed...! » la fin du mot demeura dans son gosier; il s'était heureusement arrêté à temps! S'il eut ajouté « boller », un duel à mort s'ensuivait!...

On pourrait s'étonner de l'insistance avec laquelle je décris ces produits hétéroclites; mais, si souvent, hélas! ils revenaient sur notre table, surtout pendant la longue traversée de l'Atlantique! Grâce au Ciel, vers le milieu de l'hivernage, ils ne furent plus servis et constituèrent notre fonds de réserve *pour les jours de famine.*

Il ne faut pas conclure de ce qui précède que le commandant avait agi à la légère en achetant ces conserves. Ayant mangé ces aliments frais en Norvège, il les avait jugés excellents ; de plus, un explorateur polaire de renom les lui avait fortement recommandés. Ajoutons qu'un cuisinier habile aurait peut-être réussi à les accommoder à notre goût; mais, si Michotte représentait un brillant soldat de la Légion étrangère, il était, par contre, un piètre cuisinier. C'était par pur dévoûment qu'il avait accepté, depuis Punta-Arenas, les fonctions de coq. Il préparait presque tous les plats de la même manière, avec peu d'eau ou beaucoup d'eau, selon le degré de consistance voulu. A part cela, l'honnêteté même : jamais il ne s'offrit la moindre ration supplémentaire, alors cependant qu'il en avait toutes les facilités.

Aussi de Gerlache avait-il pour Michotte une sympathie toute particulière. Ces fonctions de « cuisinier malgré lui » évoquaient le temps où, lui-même, embarqué comme simple matelot, avait reçu un jour l'ordre du capitaine de faire la cuisine. S'en était-il acquitté mieux que Michotte?... Il est probable que non, et de là son extrême

indulgence. Comme il avait fait du chemin le petit mousse, devenu commandant d'un navire et chef d'une expédition vers le Pôle !

D'ailleurs, comment ne pas aimer le brave Michotte, qui faisait l'impossible pour nous satisfaire? Un jour même, il se mit à nous faire du pain, un pain pas très léger que nous dénommions le « pain-plomb » ! Puis l'ambition du métier le poussant, il s'attaqua à la pâtisserie et, une fois par semaine, nous servit une « galette-plomb » sur laquelle il étendait une légère couche de confiture. Oh! le travail de mastication que devaient fournir nos mâchoires avant de présenter ces aliments à nos estomacs fatigués !...

Pendant les repas, nous ne manquions jamais de plaisanter le menu, ce qui navrait profondément notre brave commandant.

Un samedi que nous étions tous en gaîté, Arctowski et moi déclarons à de Gerlache que si les kjoedbollers ne sont pas mangeables, il faut s'en prendre à la manière dont ils sont préparés. Nous ajoutons que s'il veut nous donner carte blanche, tout le monde, le lendemain, se régalera des kjoedbollers. « Moi, dis-je, je m'engage, d'ores et déjà, à en manger quatre!... ». de Gerlache ouvre des yeux éblouis et nous autorise à prendre, à la cambuse, tout ce que nous voulons.

Le lendemain matin, un dimanche, Michotte vient prendre nos ordres. Arctowski, sans se déconcerter, lui ordonne de préparer deux bouteilles de Madère, trois grandes boîtes de kjoedbollers, cinq biscuits de mer, une boîte de saindoux, et de porter le tout à la cuisine.

Dix minutes plus tard, nous sommes devant les feux; les boîtes sont ouvertes et le saindoux fond dans une casserole.

Alors, pour nous donner du cœur, nous débouchons le Madère et trinquons avec Michotte. Un camarade passe, puis un second, puis un troisième... on les appelle et l'on retrinque!...

Mais l'heure du dîner approche, plus une minute à perdre!

Le biscuit de mer, réduit en chapelure, saupoudre les kjoedbollers enveloppés de farine et arrosés d'un filet de Madère — il n'en restait

pas davantage! — puis le tout est précipité dans le saindoux bouillant. Michotte agite, laisse égoutter, et nous suit au carré, où nos amis, à table, nous attendent avec impatience. Quelle entrée triomphale! Cook a saisi la manivelle de l'orgue de barbarie et joue une stridente *Brabançonne;* de Gerlache sourit avec bienveillance. Pour lui, c'est un grand jour, *c'est la fête des kjoedbollers.*

Quelques instants après, changement à vue : personne ne songe à dissimuler la plus horrible grimace qu'un mets exécré puisse jamais amener sur visage humain! Arctowski et moi jouons l'étonnement le plus complet. Bon gré, mal gré, il fallut m'exécuter et avaler quatre de ces horreurs!

Chose étonnante, je les digérai!

Et dire que j'ai cela dans le sang! Pourvu que, par atavisme, mon fils ne s'avise pas d'avoir une passion folle pour les kjoedbollers!...

CHAPITRE XXVI.

Concours de beauté.

Depuis que je l'avais pris pour un phoque, Cook s'abstenait prudemment de passer la nuit sur la banquise, étant donné surtout qu'il se trouvait beaucoup mieux dans sa cabine, quelque médiocre qu'elle fût. Cependant, ses lauriers précédents troublaient Danco, qui se décida, au commencement d'avril, à coucher dans son observatoire magnétique.

A tort ou à raison, il comptait sur ce régime pour se fortifier la poitrine et s'aguerrir contre le froid, dans le cas où le navire serait brisé et où nous serions forcés à séjourner sur la banquise !

Le 2 avril donc — pas le 1er, de peur des poissons ! — Danco nous souhaite une bonne nuit et se retire ; mais, vers 5 heures du matin, il rentre à bord à moitié gelé. Le camarade est un peu penaud de l'aventure : il cherche à nous expliquer « qu'il se trouvait très bien sur la glace, mais qu'un défaut de son sac de couchage l'a empêché de fermer l'œil ».

Le 3 au soir, chacun s'empresse autour du sac de Danco, afin d'y porter remède ; puis, avec la générosité ironique dont la jeunesse est capable, nous nous intéressons si fortement aux expériences de notre ami, que, vers les 11 heures, il doit se décider à renouveler ses tentatives de la nuit précédente.

Même retour encore, le lendemain, de bonne heure ! « Sa nuit a été épouvantable, et, cette fois, c'est à cause de la porte de l'observatoire. »

Néanmoins ces deux essais ont mis une telle sourdine à son amour. propre qu'il nous avoue, sans plus d'ambages, qu'il n'y a rien de tel que de dormir à bord et qu'il sera temps encore de s'entraîner à la belle étoile, lorsque la *Belgica* ne sera plus !

En général, l'état des esprits à bord est plutôt bon; cependant, de

temps à autre, un souffle de mélancolie passe sur quelques-uns d'entre nous : aussi est-il nécessaire de saisir toutes les occasions possibles de nous égayer.

Le 7 avril, comme nous étions occupés à chercher des documents importants, l'un de nous mit au jour une dizaine d'albums illustrés — don d'un ami d'Anvers — représentant les femmes les plus célèbres des théâtres de Paris.

Aussitôt l'idée nous vint d'organiser, avec ces portraits, un « Concours de beauté » !

La proposition est acceptée à l'unanimité, et le concours fixé à la soirée du dimanche, 10 avril.

Comme il est nécessaire de donner une grande importance aux attributions de chacun, il est arrêté, en principe, que nous nommerons un roi et un prince royal pour patronner le concours, et un ministère qui se chargera d'en régler toutes les opérations.

En conséquence, Arctowski est proclamé roi, sous le nom d'Artocho Ier, Souverain des Glaces, tandis que le lieutenant norvégien, Roald Amundsen, devient son Altesse Royale Roald, prince des Kjoedbollers, duc des Kjoedpolsers et comte des Fischbollers. Je suis reconnu Ministre des Beautés, et je choisis Racovitza comme chef de Cabinet. de Gerlache, Cook et Mélaerts deviennent de simples électeurs.

A peine les attributions de chacun sont-elles déterminées, qu'une scission formidable se produit au sein même du ministère. de Gerlache et moi, ayant eu l'imprudence de déclarer que Clara W..., la trop célèbre princesse de jadis, l'emportait de beaucoup sur toutes les autres concurrentes, Racovitza s'indigne et riposte avec emportement que Cléo de M..., l'illustre danseuse parisienne, est certes la plus digne de tous les suffrages.

Comme tout ministre qui se respecte, j'élaborai le régime électoral le plus compatible avec mes intérêts; puis, dans un même ordre d'idée, j'arrêtai les conditions du concours.

Les affiches suivantes furent donc placardées :

GRAND CONCOURS DE BEAUTÉ

ORGANISÉ DANS L'ANTARCTIQUE
SOUS LE HAUT PATRONAGE DE S. M. ARTOCHO Ier, ROI DES GLACES,
ET DE S. A. R. ROALD, PRINCE DES KJOEDBOLLERS,
DUC DES KJOEDPOLSERS ET COMTE DES FISCHBOLLERS.

Conditions générales du Concours.

ARTICLE PREMIER. — Les portraits des beautés les plus parfaites — 464 exemplaires — ont été réunis dans les vastes dossiers du ministère. Ils portent des numéros qu'il convient de substituer aux noms de l'état civil.

ART. 2. — Les décisions du jury devront satisfaire aux conditions suivantes : il y aura deux tours de scrutin pour l'obtention de chaque prix ; les beautés mentionnées au premier tour acquerront les cotes d'importance : trois pour le premier prix ; deux pour le deuxième prix ; un pour le troisième.

Le ballottage, pour le choix unique et définitif, aura lieu entre les six beautés qui auront obtenu les cotes les plus élevées. Le nombre six pourra être majoré.

N. B. — Les réclames et les corruptions électorales sont autorisées.

Distribution des récompenses.

Dès le retour de la *Belgica* dans un port, le Ministre des Beautés fera parvenir un brevet à la femme que le jury aura proclamée la plus belle.

Le concours comprendra quatre parties :

I. Concours d'ensemble (aspect général) ;

II. Concours de détail (les plus beaux yeux, les plus jolies mains..., etc.) ;

III. Concours de bonheur. Pour le concours de bonheur, MM. les électeurs désignent, dans les diverses colonnes, les beautés qu'ils jugent les plus aptes à faire le bonheur de chacun des membres de l'expédition.

IV. Prix d'honneur. — Le prix d'honneur sera décerné à la beauté qui aura réuni le plus grand nombre de mentions.

Le Chef de Cabinet, (SIGNATURE.)

Le Ministre des Beautés, (SIGNATURE.)

Dès le début des opérations, je m'étais imaginé qu'en ma qualité de ministre j'aurais assez de pouvoir pour faire triompher mon choix : que Mme Clara W..., le no 209 du catalogue, battrait sans lutte Mlle Cléo de M..., le no 64.

Mais, ainsi que je l'ai indiqué plus haut, dès le lendemain de l'ouverture des travaux, mon chef de cabinet devint mon plus violent adversaire. J'eus beau faire des menaces de révocation, ce fut en vain!

Racovitza continua son indigne politique et se rallia Amundsen, puis Danco, tandis que, moyennant force promesses, de Gerlache et moi, nous ne parvenions qu'à nous attacher le docteur Cook. Mélaerts et Arctowski demeuraient indécis, se réservant, en électeurs pratiques, de faire le choix qui leur rapporterait davantage.

Il est curieux de remarquer combien facilement l'homme redevient enfant : ne voit-on pas les officiers de l'école de guerre renouveler les gamineries mêmes qui, jadis, les ont amusés sur les bancs de l'école militaire!

Pour nous, c'était exactement la même chose : pendant les heures consacrées au travail, les visages étaient sérieux ; mais, dès que le moment du repas arrivait, des affiches surgissaient dans les chambres, dans le carré, sur la table, partout!...

« *Il n'y a qu'une seule belle femme sur la terre, c'est le 64!*
Électeurs votez pour elle! »

« *Le 209 n'est pas une femme, c'est un ange!* »

« *Électeurs, on vous trompe : le 64 seul est digne de vos suffrages éclairés!* »

Et un jour, ne vit-on pas, au dîner, apparaître un vol-au-vent sur lequel Racovitza, narguant le ministre, avait fait inscrire au blanc d'œuf : *Vive le 64!*

Enfin, le 10 avril arriva.

Immédiatement après le souper, le commandant annonce l'ouverture officielle du concours. Dès lors, brouhaha indescriptible : tout le monde parle à la fois, on n'entend rien du discours solennel que j'adresse aux concurrentes...

Pour comble, le plus arrogant de tous est mon chef de cabinet, qui ose déjà prédire ma chute prochaine et pousse l'indélicatesse jusqu'à en témoigner une joie débordante!

Sur ces entrefaites, Arctowski se laisse indignement acheter par Racovitza pour la somme énorme de trois monstrueux bouchons de liège, dont il avait besoin dans son laboratoire!

Par contre, le brave Mélaerts se rattache à mon pouvoir chancelant et je le nomme aussitôt grand-cordon de l'Ordre de la Sardine!

Cook est absolument abruti : il ne comprend pas un mot à tout ce qu'on raconte; c'est un grand avantage pour moi : il en devient incorruptible! De plus, ne ménageant ni ses peines, ni ses poumons, il ne cesse de crier : « 209, Clara, first prize! »

Enfin, on dépouille le scrutin.

Victoire! le 209 l'emporte!...

Je bondis vers la boîte à musique, où je place le rouleau de la *Brabançonne;* mais, dans ma précipitation, je l'ai mis à l'envers, de sorte que la cacophonie musicale se mêle à la cacophonie des défenseurs du 64, qui nous accusent d'avoir falsifié les listes. C'est un tintamare épouvantable.

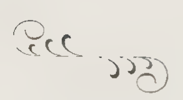
Alors de Gerlache, pour réconcilier tous les partis, fait déboucher le champagne et nous vidons nos coupes en l'honneur de « toutes les beautés » qui nous ont valu cette superbe fête.

A 11 heures, chacun se retire, mais nous ne pouvons trouver le sommeil. A la gaîté momentanée de ces derniers jours succède une profonde mélancolie.

Demain, c'est le jour de Pâques, fête chérie en Belgique! Pâques

qui ramène le printemps, les fleurs, les cloches! Oh! entendre encore le son des cloches, au Pays, alors que les petits enfants s'empressent de toutes parts, pour découvrir les trésors de jouets et de sucreries qu'elles laissent tomber dans leur voyage aérien!...

Minuit sonne, mais à la cloche du bord, et elle résonne comme un glas funèbre!...



CHAPITRE XXVII.

Travaux scientifiques.

Dès le lendemain de ce joyeux divertissement, le travail nous a tous ressaisis. Rien de plus naturel, car chacun a devant les yeux une importante série de questions à résoudre, questions des plus intéressantes, des plus absorbantes même, puisque toute observation faite dans ces régions inexplorées a pour nous le charme puissant des choses absolument neuves. Dans ces conditions, toute recherche scientifique est attrayante, même lorsqu'on n'y parvient qu'au prix des plus grandes difficultés matérielles.

Nous avons détaillé précédemment les multiples obstacles dont sont semées les observations astronomiques sur la banquise : l'observatoire, dont la fragibilité est extrême; les instruments, dont l'instabilité provoque maintes expériences ratées ; les doigts qui, sans gants, sont raidis par le froid ou brûlés par le contact des pièces métalliques et qui, avec gants, deviennent d'une maladresse complète pour manier les objets délicats ; enfin, les lourdes fourrures qui entravent la marche et la liberté des mouvements.

Puis d'autres ennuis encore : si l'on approche le visage d'une lentille, la vapeur d'eau contenue dans l'air expiré se condense sur les objectifs ou les oculaires, s'y congèle et les ternit.

Immédiatement après les observations, viennent les calculs que l'on transcrit dans des registres spéciaux. Il faut prévoir les surprises : la mort peut nous enlever sans avis préalable.

Danco ne chôme pas : sans cesse, il est plongé dans d'interminables calculs préparatoires aux séries d'observations ou dans les nombreuses mesures des valeurs absolues des éléments du champ magnétique terrestre.

Plusieurs d'entre nous concourent aux observations météorologi-

ques dirigées par Arctowski. Toutes les heures au moins, il faut noter la force et la direction du vent, la température, la hauteur barométrique indiquée au baromètre marin et la pression renseignée aux anéroïdes, enfin la nébulosité du ciel.

Dès qu'un phénomène météorologique se manifeste, Arctowski est sur la brèche. Rien ne peut alors le distraire ni l'arracher à son travail. Si on lui dit un mot, il répond d'un ton sec : « Ne me parlez pas, j'observe! »

Dobrowolski ne se ménage pas davantage : le nez en l'air, il suit pendant des heures l'apparition, la marche, la transformation et la disparition des nuages. D'autres fois, il examine à la loupe tout ce qui tombe du ciel, neige ou givre.

Sur la banquise, des jalons fichés en terre déterminent la quantité de neige tombée.

Les pressions et les détentes de la banquise, la formation des hummocks, des crevasses et des lacs, tout est analysé : Arctowski mesure même l'épaisseur de glace qui se forme après une heure, deux heures... etc., selon la température.

Le travail le plus fertile en surprises est certes celui de Racovitza; laissons donc la parole à notre naturaliste :

« Les animaux flottants, le *plancton*, furent capturés en grande abondance; mais si le nombre des individus était considérable, le nombre des espèces était relativement restreint. Ainsi pour ne citer que les *Copepodes,* qui sont si variés dans les planctons des mers tempérées, on ne trouva que vingt-quatre espèces toutes nouvelles de ces petits crustacés.

» Les algues pélagiques étaient fort abondantes, surtout au voisinage immédiat de la surface et sur les parois immergées des glaces. Elles sont représentées, dans ces régions, surtout par les *Diatomées* et forment de véritables prairies marines, qui fournissent, directement ou indirectement, la subsistance à tous les êtres qui habitent l'Antarctide.

» La faune de fond, recueillie sur un plateau continental dont le

niveau se maintient entre 300 et 500 mètres, est des plus variée et des plus intéressante. Malgré la faible profondeur de son habitat, elle montre un caractère nettement *abyssal* (1). Toutes les espèces déjà étudiées sont nouvelles et beaucoup ont fourni des genres non encore décrits. Le caractère abyssal de cette faune s'explique par la basse température de l'eau dans laquelle elle vit. »

La machine à sonder a été gréée d'une façon plus pratique que pour nos premiers sondages, mais elle n'est pas utilisable, non plus que le treuil destiné à relever les dragues et les lignes. Nous les réservons pour le moment où nous serons en mer libre (!), car ces engins exigeraient le maintien sous pression de notre grande chaudière, qui consommerait un charbon précieux.

Nous avons cependant un appareil à sonder, de construction grossière, mais précis, maniable à la main, que de Gerlache, avec le concours d'Arctowski, d'Amundsen, de Mélaerts, de Johansen et de Somers, a fait installer sur la glace.

Le virage des lignes de pêche se fait également à la main ou à l'aide d'un petit cabestan à bras, auquel s'attellent deux ou trois hommes.

Pas un seul d'entre nous qui ne soit attiré par le mystère du fond des eaux! Dès que l'un ou l'autre peut disposer de quelques instants, il se précipite du côté de Racovitza, soit qu'il pêche à fleur d'eau avec un filet d'étamine de soie, soit qu'il racle le fond des mers avec le faubert, soit encore qu'il jette la drague plus puissante pour remonter des échantillons de toute nature.

La pêche terminée, notre naturaliste se trouve en présence d'une formidable besogne pour laquelle il ne peut malheureusement disposer d'aucun aide sérieux.

Notre bon docteur n'est pas inactif non plus, bien que l'état sanitaire du bord reste satisfaisant jusqu'à présent. Il prend notre température à l'aide de petits thermomètres qu'il nous place dans la bouche

(1) Signifie des grands fonds.

pendant quatre à cinq minutes; il note le nombre de nos pulsations, nous pèse sur une balance installée par lui au-dessus du panneau de la machine; il examine nos lèvres, nos gencives, nos dents, nos yeux, retourne nos paupières, puis consigne scrupuleusement dans ses tablettes toutes ses observations. Lorsque nous nous plaignons d'un



Photographie du Dr Cook.

FIG. 50.

SONDAGE SUR LA BANQUISE.

malaise, il nous dit avec conviction : « Si vous étiez, à New-York, mon client *payant,* je vous donnerais un médicament; mais ici ce n'est pas la peine : vous guérirez tout aussi bien sans cela ! »

Amundsen et Mélaerts surveillent les travaux journaliers du bord ; de plus, le premier est chargé de l'installation et de l'entretien des engins de pêche, tandis que le second s'occupe du matériel des sondages.

Au poste, la discipline laisse encore parfois à désirer : un tel se plaint qu'il doit trop nettoyer, un autre s'endort au lieu de faire le quart, un troisième refuse de se lever à l'heure ; mais, en somme, rien de grave.

Les matelots sont fiers de collaborer aux travaux scientifiques : Koren prépare les oiseaux ; Tollefsen racle et fait sécher les peaux ; Johansen entretient l'observatoire astronomique; Dufour, enfin, rend maints services à Danco.

Ainsi, grâce au travail incessant, grâce au travail qui chasse l'ennui dans les jours calmes et réconforte dans les jours de tristesse, le temps s'écoule avec rapidité.

Pourtant, il est bien pâle, ici, le soleil d'automne !...



CHAPITRE XXVIII.

Derniers jours de soleil.

Le 25 avril 1898. — Chaque jour, le soleil s'élève un peu moins au-dessus de l'horizon, la température descend à 26°5 sous zéro, des ouragans violents se succèdent, chassant avec furie la neige arrachée à la banquise et dont le tourbillon se confond avec la neige qui tombe.

Dans les moments d'accalmie, la glace se détend : un lac s'est même formé vers l'avant du navire, mais bientôt il s'est congelé.

Les champs de glace se soudent, ne formant plus qu'une immense plaine, où les cétacés ne trouvent plus d'endroits pour venir respirer. Les balénoptères et les phoques brisent alors avec leur tête la glace fragile de formation récente ; ils demeurent quelque temps sur place pour aspirer longuement, puis disparaissent.

Une certaine apathie s'empare de nous : quelques membres du personnel ne veulent même plus sortir du navire pour la promenade quotidienne. Des ordres formels doivent être donnés pour les moindres détails du service : il faut fixer à chaque homme le jour du bain hygiénique ou du lavage du linge.

L'eau douce des réservoirs étant conservée pour la réserve, il est nécessaire d'en demander, chaque jour, à la neige. En conséquence, les mécaniciens ont disposé le distillateur sur le pont, en dessous de la toiture nouvellement construite.

Tous les matins, un groupe d'hommes va chercher, avec des traîneaux, les blocs de neige qui n'ont pas été foulés aux pieds. Ces blocs sont découpés et précipités dans le distillateur. Le combustible se compose de graisse de phoque à laquelle on ajoute un peu de houille. Grâce à ce système, notre provision de charbon ne s'épuise pas, — car on peut difficilement se faire une idée et de la masse énorme de neige et de la quantité de chaleur nécessaires pour recueillir deux à trois cents litres d'eau.

Un changement assez important s'est produit depuis peu, à bord : la cuisine, laboratoire chimique de Michotte, est descendue d'un étage ; de Gerlache l'a fait établir dans l'entrepont, près du poste. J'aurais aimé à m'installer dans l'ancien local pour y travailler plus à l'aise,



Photographie du Dr Cook.

FIG. 51.

LA NEIGE POUR LA PRÉPARATION DE L'EAU DOUCE.

mais le commandant, gardant une respectueuse admiration pour le temple des kjoedbollers, m'a fait comprendre qu'il tenait à conserver cette cuisine vierge de toute autre destination...

Le 28 avril. — Depuis quelques jours, s'est glissé dans nos rangs un sourd mécontentement qui se manifeste en vivacité mal réprimée, dès qu'une contrariété ou une contradiction se place sur notre chemin. Une seule chose reste pourtant intacte, c'est l'empressement avec lequel on s'entr'aide pour le travail scientifique : chacun de nous se met en quatre, dès qu'il s'agit de rendre service à un camarade qui doit recourir à ses soins.

Le 1er mai. — Grand jour pour X..., notre socialiste avancé du bord; il y va de sa petite manifestation et organise, à lui tout seul, sur la banquise, un imposant défilé, dans lequel il remplit tous les rôles. Il est d'ailleurs très intéressant X...; il dit, avec beaucoup d'esprit, « son fait » à la classe dirigeante : d'après lui, point n'est besoin de chefs pour diriger la société, les hommes et les femmes devraient jouir d'une parfaite égalité! Pas très compliquée, sa politique générale!

Il convient de remarquer ici que, selon l'usage de bord et en vertu du grand principe de la liberté de conscience, aucune question politique ou religieuse ne fut jamais agitée entre nous. L'un ou l'autre pouvait émettre une opinion en toute liberté, mais il ne recevait ni approbation, ni contradiction. X... put donc manifester à son aise et, comme il insistait sur l'importance de ce jour de fête *à son point de vue à lui*, on lui accorda même une faveur quelconque.

Mais ce qui fera connaître complètement la doctrine socialiste de notre ami, c'est le petit incident suivant, qui se passa un peu plus tard. X..., un beau jour, fut attaché à la machine en qualité de graisseur. Le second mécanicien, Van Rysselberghe, étant devenu malade, le graisseur dut, pendant un quart, faire fonction de mécanicien, et on lui adjoignit, en sous-ordre, le chauffeur Koren. Or, on vit se passer ce fait inouï : X..., devenu maître à son tour, fit peser, sur son subordonné, un véritable joug. Une demi-heure ne s'était pas écoulée qu'il vint me demander une punition sévère pour Koren, qui ne déployait pas assez d'activité : « Est-ce que ce gaillard ne se mêle pas de me répliquer, clamait-il, et de discuter mes ordres! Sans obéissance au chef de service, il n'y a rien à faire! » Je ne sais si X... fut converti par ce fameux essai. Dans tous les cas, je souhaite aux ouvriers de n'avoir jamais affaire à un maître aussi despote.

Le 2 mai. — Est-ce l'effet des théories séditieuses de X...? Sont-ce mes mauvais instincts qui se font jour? Je suis aujourd'hui d'humeur belliqueuse. Après le dîner, j'ai un long entretien avec de Gerlache : je lui expose que tous les hommes d'équipage témoignent du mécontentement au sujet de la nourriture; qu'ils ont raison et que ce serait

mauvaise politique que de lasser leur patience. Je déplore que, malgré mes fonctions de commandant en second, je n'aie jamais été mis au courant de la quantité de vivres qui se trouve à bord, et je lui pose ce dilemme : ou bien les vivres font défaut, et j'ai le droit de le savoir ; ou bien les vivres sont abondants, et les rations doivent être augmentées.

Cette déclaration produit sur de Gerlache un véritable coup de foudre ! « Certes, nous avons des vivres, mais que dira la « presse » lorsque, plus tard, elle parlera de nous ! Ne nous accusera-t-elle pas d'avoir abusé de la situation pour faire trop bonne chère ? »

J'avoue tout simplement que je me moque pas mal d'une presse — surtout celle de l'Antarctique ! — qui serait aussi mesquine et que je suis d'avis de donner une ration suffisante, sans nous occuper des canards des régions tempérées !

Après un assez long entretien, nous nous séparons et, ainsi qu'il convient à la suite de l'examen d'une question épineuse, sans avoir rien décidé ! Mais le lendemain, au dîner, de Gerlache exhibait une longue liste de menus, dressés avec un soin extrême et indiquant des rations qui, cette fois, donnaient pleine satisfaction à nos estomacs fatigués.

Dimanche 8 mai. — Le temps est superbe. Repos général pour l'équipage, car aucun travail urgent ne doit être exécuté.

Sur la banquise, Cook achève de monter la mâture d'un traîneau à voiles. Le véhicule est superbe au repos : la brigantine et le foc, taillés dans la toile de plusieurs draps de lit, sont de vaste envergure. Les



Photographie du Dr Cook.

FIG. 52.

LE TRAINEAU DE COOK.

draps sont de rechange à bord, car de Gerlache et moi, nous sommes les seuls qui en fassions encore usage.

Le traîneau est terminé, une douce brise gonfle les voiles : c'est joli au possible, mais... rien n'avance ! Le vent est trop faible, ce sera pour plus tard; en attendant, pour juger de l'effet, poussons le traîneau.



Photographie du Dr Cook.

FIG. 53.

UN ICEBERG DANS LA BANQUISE.

Holà ! il se renverse : le centre de gravité et le centre de voilure étant situés très haut. Cook, piqué au jeu, le leste, afin d'abaisser le centre de gravité, puis recommence en vain de nombreux essais. Et pendant ce temps plaisanteries et quolibets vont leur train...

L'après-midi, nous nous rendons, nombreux, à un petit iceberg situé à deux milles environ du navire. Cet iceberg, soudé à la banquise, est de forme très gracieuse : on dirait un rocher de la jolie baie d'Along, dans le golfe de Tonkin. Une de ses faces présente une série de plans inclinés sur lesquels on peut monter à skis. Parvenu au sommet, on se laisse redescendre sur la pente rapide, lorsqu'on a quelque habitude de ce genre de patins. Mais que de

chutes pour la plupart d'entre nous ! Et puis, arrivés au bas de l'iceberg, nous devons redoubler de prudence : il y a, en contre-bas, un fossé profond de deux mètres. Lancé à grande vitesse, on franchit le fossé, si l'on maintient les skis bien horizontaux ; mais si la vitesse est moindre, la pointe des patins se fiche dans la berge, et l'on fait une formidable culbute.

Peu à peu, nous nous enhardissons à descendre par groupes de deux ou trois, en nous donnant la main. Hélas ! l'un de nous, perdant l'équilibre, entraîne tous les camarades ! C'est alors, dans un tourbillon de neige, un enchevêtrement de skis, de têtes, de bras et de jambes à n'en pas finir.

Pour augmenter l'ardeur des hommes de l'équipage auxquels cet exercice en plein air est des plus salutaire, nous organisons des courses de vitesse, sauts de fossé, d'obstacle, et nous donnons en prix des bons de 25, 30, voire 50 francs, payables à la première escale.

Le soir, à bord, la gaîté est générale ; il y a du bonheur dans l'air et des rayons de soleil dans notre âme !

Le 10 mai est marqué par un accident regrettable. Pendant le sondage, le fil se rompt, entraînant dans l'abîme une des bouteilles à échantillon d'eau, ainsi que le gros plomb de sonde, arrangé d'une façon spéciale pour rapporter des échantillons de grand fond. Notre pauvre ami Arctowski est profondément navré de cette perte, très importante pour lui, et en reste même un peu grincheux toute cette journée-là.

Le 12 mai. — de Gerlache est mélancolique depuis quelques jours ; c'est à peine s'il paraît au carré, en dehors des repas. Seul dans sa cabine, il remet au courant son journal de bord. Après le souper, nous restons ensemble quelques minutes sur le pont, puis il se retire de nouveau jusqu'au lendemain matin. Son état de santé n'est pas bon : il éprouve constamment de violentes pressions dans les tempes.

Rien d'étonnant : il se ressent maintenant de l'activité surhumaine qu'il a déployée pendant les trois années précédentes pour mettre sur pied son expédition; sans compter les vexations que lui ont attirées des amis maladroits, les préoccupations et les ennuis que lui a créés l'équipage pendant la traversée de l'Atlantique.

Le 13 mai. — Jour néfaste! Le vent a soufflé avec violence; les champs de glace se sont rompus et une crevasse s'étant formée au pied de mon observatoire, la petite construction s'est écroulée comme un château de cartes. Amundsen et Cook m'ont prêté main-forte, de sorte qu'une partie de mon matériel a été sauvée.

Danco, très amusé de mes lamentations, m'a expliqué, par $a + b$, que j'avais mal choisi l'emplacement, que j'aurais dû faire comme lui et éviter de m'établir près d'une ancienne crevasse.

Comme, pour mieux appuyer sa théorie, il m'entraînait vers son observatoire, nous ne fûmes pas peu surpris de constater que ce dernier, semblable à une île flottante, s'écartait lentement de notre champ de glace.

Immédiatement, prenant ma revanche, je le compare à une cabane à canards, au milieu d'un étang; puis, par dix raisons plus mauvaises que bonnes, j'explique à mon camarade qu'il est seul responsable de cet accident, qu'on ne s'installe pas impunément sur un ancien hummock, ni près d'une ancienne lagune!

Le 17 mai. — Grande fête nationale pour les Norvégiens! Le poste est pavoisé aux couleurs belges et norvégiennes, et nos amis du Nord sont l'objet de toutes nos attentions.

Pourtant, un regret inconscient pèse sur nos esprits : le soleil se montre aujourd'hui pour la dernière fois! Il est déjà sous l'horizon, nous ne le voyons plus que par réfraction, et ses rayons mourants ne nous en semblent que plus chers!

Voici midi vingt, et c'est déjà la nuit!

Adieu, soleil! Adieu pour seize cents heures, astre qui nous donne la chaleur et la vie! Que deviendrons-nous sans toi? Te reverrons-nous jamais?...

CHAPITRE XXIX.

La mort de Danco.

Le 23 mai 1898. — Malgré le froid glacial qui a régné toute la journée, Tollefsen, Johansen, Amundsen et Cook ont installé une ligne télégraphique reliant mon nouvel observatoire au navire. Cette mesure était bien nécessaire, car les chronomètres se seraient détériorés complètement, si l'on avait continué à les transporter par ces grands froids. Grâce à ce nouveau système, les signaux horaires sont transmis télégraphiquement dans ma chambre, où Dobrowolski se tient pendant les observations. Le petit télégraphe fonctionne à merveille.

Le même soir, Danco, qui est un peu souffrant, et moi, nous sommes demeurés seuls au carré. Le commandant, Amundsen et Mélaerts sont dans leur chambre; Racovitza, Cook et Arctowski, dans le laboratoire.

A la pâle lueur d'une bougie, j'ai raccommodé mon veston qui tombait en ruines, tandis que Danco me lisait, à haute voix, quelques pages de l'ouvrage de Tissot : *Au pays des Tziganes ou la Hongrie inconnue.*

Si nos anciens amis du régiment nous avaient vus ainsi, ils auraient trouvé la scène plaisante : j'avais l'air d'une jeune femme qui coud, près du foyer, sa première layette, pendant que Danco, le modèle des maris, l'égaye par une intéressante lecture.

Le 27 mai. — Comme nous étions au carré, de Gerlache et moi, le docteur vient nous dire que Danco est plus sérieusement atteint qu'il ne l'a cru tout d'abord : l'affection cardiaque fait des progrès effrayants et la faiblesse est extrême, étant donné le manque d'appétit. Le malade ne consent à prendre qu'un peu de lait condensé et des peptones de Liebig. Cook défend que Danco sorte du navire, de crainte d'une pneumonie.

Notre pauvre ami se désespère à cause de ses observations magné-

tiques. Alors, sans rien lui dire, je le remplace pour ce travail, me réjouissant à la pensée que, lorsqu'il sera guéri, je lui remettrai ses carnets complètement au courant.

Hélas ! le 29 mai, le mal empire. Danco me fait appeler le matin et me prie de faire ses observations, qu'il craint de ne pouvoir reprendre de longtemps. Je le rassure de mon mieux et lui promets de les lui communiquer chaque jour : il pourra même, si cela l'intéresse, faire les réductions. Il accepte tout d'abord, mais il a trop présumé de ses forces : il doit renoncer à toute fatigue.

L'après-midi de ce même jour, Cook vient me rejoindre sur la banquise ; il a l'air si préoccupé que, pressentant un malheur, je l'interroge anxieusement. Il m'explique que la maladie fait chez Danco de tels ravages, que rien ne peut plus le sauver. A la suite d'une analyse minutieuse, il a constaté, comme nouvelle complication, une forte albuminurie. Je suis anéanti ! Je ne puis croire à la réalité. Je pensais bien que notre pauvre ami était gravement atteint, mais le perdre si vite, si vite, cela me semble impossible !

Le 2 juin. — Oh ! le douloureux réveil ! de Gerlache vient de me dire que le dénoûment fatal arrive à grands pas : il me demande de vouloir bien me charger de la cruelle mission d'avertir le mourant. L'avertir ? le faut-il ? Ce coup ne va-t-il pas hâter la fin ? Et puis, Danco n'a aucun parent ; toutes ses dispositions testamentaires sont réglées : mais avons-nous le droit de le laisser s'éteindre doucement, inconsciemment ? De commun accord avec de Gerlache et le docteur, nous convenons d'attendre encore.

Le 3 juin. — Quel froid ! 30° sous zéro, et pourtant je m'empresse d'aller observer au dehors, afin de quitter un moment le carré où notre pauvre ami souffre et gémit, étendu sur le canapé.

La banquise est superbe, éclairée par la lune qu'aucun nuage ne voile ; elle est hérissée de hummocks. Les silhouettes de quelques membres de l'équipage se détachent toutes noires sur le fond d'albâtre. Le commandant et Cook profitent de cette nuit sereine pour photographier la *Belgica* au clair de lune.

Le 4 juin. — Le temps est radieux ; toute la matinée, nous nous dégourdissons les membres sur la glace, nous relayant auprès du malade. L'après-midi, le ciel se voile, une neige épaisse tombe lentement. Cook endosse ses vêtements de fourrure et, se couchant sur la banquise, se laisse peu à peu ensevelir sous la neige.



Photographie de MM. de Gerlache et Cook.

FIG. 54.

LA « BELGICA » AU CLAIR DE LUNE.

Vers la soirée, Danco est plus mal : la faiblesse est telle qu'il ne peut plus absorber qu'un peu de jus de citron. Le docteur ayant remarqué que l'oppression du malade augmente dans l'obscurité, deux bougies sont constamment allumées dans sa chambre. Et nous éprouvons la triste impression de veiller déjà dans une chambre mortuaire !

Pauvre Danco ! il nous est si reconnaissant du peu que nous pouvons faire pour lui ! Une chose nous console : il ne voit pas venir la mort. Il parle du retour ; il veut être le premier à revoir la terre : il ira la guetter dans le nid de corbeau !...

Cette douce illusion est-elle sincère ? ou bien, par une exquise délicatesse de son âme généreuse, veut-il nous donner le change, afin de ne pas nous attrister davantage ?

Le dimanche 5 juin. — Notre malade est si mal que Cook lui fait, le matin, une injection de morphine. Vers 4 heures de l'après-midi, il se réveille ; il n'éprouve aucune douleur, mais sa respiration est haletante. Vers 5 heures, il est nécessaire de faire une nouvelle piqûre de morphine ; le dénoûment suprême arrive à grands pas !

Le soir, le souper n'est pas servi au carré, mais dans la cabine de de Gerlache. Vers 7 heures, le docteur vient nous prévenir que l'agonie a commencé.

Tous, nous nous rendons au carré. Danco est étendu sur le canapé ; il balbutie avec peine quelques mots ; il ouvre, par moments, ses yeux tout grands, puis les referme lentement ; un long râle sort de sa poitrine oppressée.

Le docteur me demande de parler au mourant, mais les mots ne viennent pas ! C'est un ami dévoué, un frère qui est étendu là; j'ai le cœur serré comme dans un étau...

Que dire? De qui parler à ce pauvre enfant sans famille? Tout à coup, je me rappelle le culte qu'il professait pour son régiment, le 2me d'artillerie ; l'affection reconnaissante et vive que lui inspiraient deux de ses anciens professeurs, les frères Lagrange, ses sages conseillers après la mort de son père ; enfin le lieutenant d'artillerie Henrion, son meilleur ami, presque un frère.

Comme dans un rêve, j'évoquai pour lui, un à un, tous ces noms aimés, et je sentais, à une légère pression de sa main, que ces souvenirs touchaient encore son cœur.

Tout à coup, le râle cesse : une dernière fois, Danco ouvre les yeux, puis les referme à jamais...

Il était 7 heures du soir, le 5 juin 1898.

Même jour, 9 heures du soir. — Cook, Amundsen et moi avons fait la toilette du mort. Il repose, calme et beau, dans les plis d'un drapeau national.

Les hommes de l'équipage, prévenus par le commandant, viennent, un à un, s'incliner devant le cadavre : la consternation, le regret se lit dans tous les yeux !

A la nuit, de Gerlache nous demande s'il n'y a pas lieu de faire embaumer le corps et de le déposer, dans un cercueil, sur la banquise, afin de le reprendre, le jour où nous serons délivrés, pour le faire enterrer au pays.

Cook, à qui incombera la tâche la plus pénible, s'abstient d'émettre son opinion; Racovitza et moi, nous insistons, avec énergie, pour qu'il n'en soit pas ainsi : si d'autres morts se succèdent, pourrons-nous toujours conserver la dépouille ?

Danco sera donc immergé le mardi, 7 juin, après le délai légal. Le commandant, Amundsen et moi veillerons le mort.

Il est minuit, c'est mon tour de veille. Une misérable bougie éclaire la chambre mortuaire, absolument glaciale, car, par mesure hygiénique, nous avons entr'ouvert un hublot. Le silence le plus complet règne autour de moi, et rien ne peut détourner ma pensée de ce cadavre couché là dans ce drapeau. Pourtant, je n'éprouve plus cette angoisse qui m'étreignait lors de son agonie : je sais qu'il jouit maintenant de l'éternel repos.

Lundi 6 juin. — Tout est sombre, tout est gris, le ciel se confond avec la banquise. Le silence n'est interrompu que par les craquements sourds de la mâture ou de la coque du navire. Tout travail est suspendu, excepté pour Johansen et Knudsen, qui cousent le funèbre sac dans lequel sera enseveli la dépouille mortelle.

A 4 heures de l'après-midi, tout est prêt. Amundsen, Cook et moi faisons appel à toute notre énergie pour procéder à l'ensevelissement.

Au moment où nous achevons notre funèbre besogne, on frappe à la porte : Van Rysselberghe nous apporte quelques fleurs séchées, dernier souvenir de sa mère au moment du départ de Belgique. « Il avait promis de les garder toujours, mais il se sent dégagé de sa promesse s'il les donne, comme suprême adieu, à celui qui nous a

quittés. » Avec émotion, nous plaçons les fleurs et refermons le linceul. Puis, le corps est descendu sur la banquise et placé sur un traîneau jusqu'au lendemain matin.

La nuit du 6 au 7 juin est rayonnante de beauté : lorsque, d'heure en heure, nous nous rendons sur la dunette pour les observations, nos regards ne peuvent se détacher de cette sombre civière qui est là, tout près du bord.

Le 7 juin, à 11 heures du matin, le froid est tel que les hommes ont toutes les peines du monde à hisser, dans les haubans, le drapeau belge cravaté de deuil. 35° sous zéro et avec une bise des plus violente.

Des matelots pratiquent dans la glace une ouverture pour l'immersion du corps, mais dès que les fragments de glace sont coupés, ceux-ci se congèlent et se réunissent à nouveau.

Le travail n'avance pas, on va même l'abandonner lorsque, brusquement, une détente se produit, rouvrant une ancienne crevasse. Aussitôt les hommes s'attellent au traîneau funèbre, que nous suivons tous.

Arrivé à la crevasse, on attache les boulets à la partie inférieure du sac, mais au moment où Mélaerts veut les pousser vers l'ouverture, la glace se rompt sous son poids! Déjà une de ses jambes plonge dans l'eau glacée, lorsqu'on parvient à le ressaisir!

Tout le monde se découvre; le commandant s'avance pour parler, mais il est si profondément ému qu'aucun son ne parvient à sortir de son gosier contracté. Après quelques moments, il peut enfin prononcer les douloureux regrets et l'adieu éternel.

Alors, les boulets sont poussés dans la mer; sous cette traction, le cadavre se redresse brusquement, comme s'il reprenait vie! Tous, nous frémissons, saisis d'une mystérieuse horreur, tandis que lentement, très lentement, le sac se remplit d'eau, glisse, s'enfonce et disparaît sous la banquise, qui, pour mieux garder sa proie, se referme.

Oh! cette banquise d'albâtre tant de fois rêvée par Danco! cette banquise qui lui sert de mausolée, dans son beau rêve, sans réveil cette fois, et qu'il voit se poursuivre indéfiniment dans la mort!...

Émile Danco naquit à Malines, le 27 novembre 1869. Il fit ses études à l'Institut Saint-Louis, à Bruxelles, puis, à l'âge de 17 ans, fut admis à l'École militaire, section des armes spéciales. En 1888, il fut admis en qualité d'élève sous-lieutenant à l'École d'application.

A l'âge de 19 ans, Danco avait encore le caractère d'un enfant, et ce fait était dû à la sollicitude affectueuse, mais étroite de son père, le lieutenant-colonel Danco.



FIG. 55. — DANCO.

Jamais Émile, bien que déjà officier, ne pouvait sortir seul : dès qu'il quittait l'École d'application, il devait rentrer chez lui en ligne droite, et ses promenades avaient lieu toujours sous l'œil vigilant de son père.

En vain notre ami essaya-t-il de tirer « la carotte », toujours des circonstances fortuites le faisaient prendre en flagrant délit! Découragé, il se résigna, et, à sa seconde année de l'École d'application, n'essaya même plus de jouir d'une liberté quelconque sans en avoir, au préalable, obtenu l'autorisation. Cette sévérité excessive, tout en l'empêchant de se préparer à la lutte pour la vie, eut cependant le résultat heureux de le faire travailler sérieusement : il sortit deuxième de la section d'artillerie.

En 1891, il fit son entrée au régiment de Malines et, peu de temps après, il eut la douleur de perdre son père qu'il adorait.

Émile Danco, dont la mère était morte lorsqu'il était au berceau, se trouva donc seul au monde. Il possédait une assez belle fortune, il jouissait de l'estime de ses chefs et de l'affection de tous ses camarades. Chose exceptionnelle, il n'avait pas un seul ennemi.

Malgré son vif attachement pour le 2me régiment d'artillerie, il fut pris soudain du violent désir de quitter la Belgique. A la suite de quelle

circonstance — peut-être romanesque — cette décision fut-elle prise? je l'ignore. Toujours est-il qu'il m'écrivit plusieurs fois, en France, m'exprimant son espoir de faire un stage dans la flotte française, comme de Borchgrave et moi.

Ses démarches furent malheureusement inutiles, le gouvernement belge ne voulant pas envoyer à l'étranger un troisième officier.

Sur ces entrefaites, de Gerlache venait de faire connaître son projet d'expédition au pôle Sud. Danco alla vers lui et, avec une insistance extraordinaire, le pria de l'admettre dans son état-major. Le brave garçon souscrivait par anticipation à toutes les exigences du service, à toutes les volontés du chef de l'expédition, et mettait même à sa disposition une somme de plusieurs milliers de francs. de Gerlache cependant hésitait : non qu'il doutât des capacités et du courage de Danco, non qu'il dédaignât l'argent mis à sa disposition et dont il avait le plus grand besoin, mais parce qu'il savait que Danco avait la poitrine très délicate. Enfin, en présence de l'insistance obstinée de notre ami, il finit par céder.

Mais alors se montra, dans l'armée, une vive opposition. Tous les chefs émirent un avis défavorable, et particulièrement l'inspecteur général de l'artillerie, le lieutenant-général de Cuyper, ancien ami du lieutenant-colonel Danco. Il déclara que laisser partir le fils serait l'envoyer à une mort certaine; que, de plus, ce serait priver l'expédition d'un membre ayant les mêmes capacités, mais une santé plus robuste pour résister au froid.

Danco, inébranlable, tenta une démarche auprès du Ministre de la Guerre; elle échoua. Désespéré, il s'adressa à l'Archevêque de Malines, qui voulut bien plaider sa cause à la Cour.

L'autorisation tant rêvée arriva enfin; Celui qui l'avait fait accorder admettait que « l'homme qui possède une réelle vocation et qui poursuit un but humanitaire ou scientifique a le droit de payer de sa vie la gloire de rendre service à la science et à ses semblables ».

Danco, triomphant, se mit aussitôt à l'œuvre.

Guidé par les frères Lagrange, il se prépara aux observations

magnétiques ; sous la direction de M. Lancaster, il étudia le service météorologique dans lequel il devait seconder Arctowski.

Il alla en Autriche où il fit des mesures pendulaires sous la conduite du colonel von Sterneck ; il se rendit à Wilhelmshaven, où le Dr Borgen lui donna de précieux conseils sur les méthodes à employer en mer pour les observations magnétiques ; enfin, il passa quelques jours en France, à l'Observatoire du parc Saint-Maur, pour voir déterminer les coefficients de température des aimants.

Il fallait encore s'entraîner physiquement. Dans ce but, il séjourna assez longtemps en Norvège, où il se fortifia, au grand air, dans les excursions à skis. Là aussi, avec le dévoûment, l'abnégation la plus complète, il aida de Gerlache qui faisait ses préparatifs de départ.

Danco fut l'ami le plus dévoué, le plus enthousiaste de l'expédition. A bord, il donna, en tout et toujours, l'exemple de la plus stricte discipline.

Comme travaux scientifiques, il a effectué une série de mesures pendulaires à Rio-de-Janeiro ; il a déterminé les éléments magnétiques dans différentes stations du détroit de Gerlache ; enfin, il venait de commencer une importante série d'observations magnétiques lorsque la mort l'enleva.

Le nom de *Terre de Danco* a été donné à la partie de terre resserrant, au Sud-Est, le détroit de Gerlache.



CHAPITRE XXX.

Interminable nuit : nos âmes et nos corps languissent.

Les jours de deuil, que nous venions de traverser, furent néfastes à la plupart d'entre nous. La dépression morale, jointe à l'anémie polaire, exerça de plus en plus ses ravages : nos forces diminuèrent sensiblement, une sorte de lassitude s'empara de nos membres; nous exécutions encore nos travaux avec ponctualité, mais machinalement, sans goût. Si nos rapports communs restaient courtois, un mécontentement sourd, inconscient, n'en accueillait pas moins toutes les mesures d'ordre général. D'un autre côté, de Gerlache s'isolait davantage, se montrant sombre et taciturne.

Le 10 juin, la fête de Cook ramène momentanément la gaîté parmi nous : chacun s'empresse de témoigner, d'une façon quelconque, sa reconnaissance à notre bon docteur.

Le soir, un petit festin nous rassemble. J'endosse mon habit et noue ma cravate blanche — devenue jaune. Cook ne veut pas être en reste de courtoisie et exhibe une queue de morue, qui s'est, depuis des mois, tant soit peu défraîchie à fond de cale.

A l'heure des toasts, je demande la parole pour lire au héros de la fête un petit discours en anglais, à la rédaction duquel j'ai consacré deux heures de traduction littérale.

J'en suis arrivé à produire ceci :

Docteur Cook,

I make fast the occasion from your anniversary in order to you exprime all the sympathy who you suggest to me.

In proof from that friendship and because that great day, I take the engagement to mend one couple from your knit stokings (1).

Dixi

G. Lecointe.

Océan glacial antarctique, *S. Y. Belgica,* 10 juin 1898.

Cet anglais genre nègre met Cook à la torture : il lui faut bien dix minutes pour comprendre et je m'en sens profondément humilié. De son côté, le docteur croit de son devoir de répondre en français, et il bredouille une suite de mots qui n'en finit plus et que personne ne comprend. Tout s'arrange pourtant : Cook lève son verre en signe de remercîment, tandis que nous vidons le nôtre avec des hourras. Afin de mieux accentuer ma satisfaction, je revêts un simple pardessus et vais observer la position astronomique.

Nous sommes par 71°02′ de latitude Sud, et par 87°18′ de longitude Ouest de Greenwich. La température est de 20° sous zéro ! Je rentre grelottant au carré, en me promettant bien de ne plus recommencer semblable extravagance.

Le 22 juin. — Nous voilà au solstice d'hiver : le pôle Sud est dans l'ombre jusqu'au cercle glacial antarctique. La moitié de notre longue nuit est achevée, mais nos journées les plus sombres vont se succéder : journées pendant lesquelles midi et minuit se confondent, pour ainsi dire. Pour nous distraire, nous ne manquons pas d'exploiter cette situation au détriment d'Arctowski qui, travaillant de 6 heures du soir à 6 heures du matin, doit nécessairement se coucher pendant le jour.

Un matin donc, qu'il dort depuis deux heures à peine, Racovitza

---

(1) Docteur Cook,

Je saisis l'occasion de votre anniversaire pour vous exprimer toute la sympathie que vous m'inspirez. Comme preuve de mon amitié et à cause de ce grand jour, je prends l'engagement de raccommoder une de vos paires de bas.

va le réveiller brusquement : « Vite debout, paresseux, vous avez oublié de venir aux repas, et voilà que vous oubliez de faire le service ! »

Arctowski est tout étonné : il lui semble qu'il vient à peine de se coucher ! Et tout en se levant, il s'extasie sur le profond et reposant sommeil qu'il a dû goûter pendant ces dernières douze heures !...

A mesure que la nuit devient plus profonde, les crevasses se ferment et les animaux se retirent vers le Nord. Parfois encore, nous apercevons un phoque ou quelques manchots de la Terre Adélie, rarement un manchot royal. Cette pénurie de gibier nous donne à réfléchir : que ferons-nous si notre fonds de réserve s'épuise ?...

Par moments aussi, les pressions deviennent très violentes, secouant énergiquement le navire, qui se soulève et craque dans toute sa membrure. On les entend venir de loin comme un roulement d'artillerie de campagne au galop : les champs s'accostent, se heurtent, se morcellent, puis se tassent les uns sur les autres.

On se prépare activement à l'évacuation éventuelle de la *Belgica*, pour le cas où le navire serait écrasé. de Gerlache, Amundsen et plusieurs membres de l'équipage emplissent de vivres et de vêtements des caisses et des sacs, qui pourront être, à l'occasion, déposés sur la glace. Il est décidé aussi que, si nous devons nous séparer, nous formerons deux équipes. La première, commandée par de Gerlache, comprendra le lieutenant Amundsen, le Dr Cook, Van Mirlo et les quatre matelots norvégiens : Johansen, Knudsen, Tollefsen et Koren ; ils disposeront du canot de tribord. La seconde, placée sous ma direction, réunira le personnel scientifique, Racovitza, Arctowski et Dobrowolski, ainsi que le lieutenant Mélaerts, les mécaniciens Somers et Van Rysselberghe, le cuisinier Michotte et le matelot Dufour.

Le 30 juin. — Depuis quelques jours, Arctowski est souffrant : le pouls est très faible. Le 26 juin, il a dû rester au lit presque toute la journée ; le 28, il était fort nerveux ; aujourd'hui, il est moins bien encore. Il se rend d'ailleurs parfaitement compte de sa situation, ce qui ne provoque chez lui ni émotion, ni crainte.

Ce même jour, de Gerlache me fait part d'un projet qu'il a formé. Il me propose de partir en campagne, vers le Sud, dès le retour du soleil avec deux ou trois de nos compagnons, notamment Amundsen et Cook.

Le raisonnement très logique fait par de Gerlache était le suivant :

La *Belgica* étant emprisonnée dans une banquise très vaste, dérive avec cette banquise dans toutes les directions. Or, comme les sondages renseignent d'une façon catégorique le plateau continental, nous pouvons être conduits à une distance relativement faible d'une terre, sans nous en apercevoir. Ne serait-il donc pas avantageux, lorsque le navire sera de nouveau entraîné vers le Sud, qu'un petit corps expéditionnaire fît route le plus rapidement possible de ce côté, en se déplaçant sur la banquise? Après une marche de quinze jours, on rejoindrait le navire.

de Gerlache me laissait toute latitude pour organiser cette marche, et je lui suis très reconnaissant de la confiance qu'il me témoigna en cette occasion. Mais s'il était aisé d'abandonner le navire pour courir vers le Sud, il n'en serait pas ainsi, probablement, lorsqu'il s'agirait de rejoindre la *Belgica!*

J'acceptai cependant sans hésitation et je fis part de ce projet à Cook et Amundsen, qui consentirent à se mettre en route, dès que les circonstances nous le permettraient. Toutefois, il fut arrêté que nous ferions des essais préliminaires, afin de nous entraîner quelque peu, et de choisir, avec discernement, le matériel à emporter dans cette campagne.

Le 4 juillet étant le jour anniversaire de l'indépendance des États-Unis, nous profitons de cette occasion pour témoigner encore toute notre sympathie à Cook, et nous passons la soirée en discutant sur la politique internationale.

Cook est l'ennemi des armées de terre et de mer; il estime — et ses idées étaient *alors* celles de tous les Américains du Nord — que l'Europe se ruine par ses armements de plus en plus puissants. « Les États-Unis, déclare notre ami, vont arranger tout cela en s'alliant avec

l'Espagne et, dès qu'ils auront pied sur le vieux continent, c'en sera fait des armées permanentes : il n'y aura plus que les États-Unis d'Europe alliés aux Etats-Unis d'Amérique! »

Et tandis que Cook nous faisait de semblables discours, les États-Unis écrasaient militairement l'Espagne; puis, au lieu d'entrer dans la voie de réduction des armements militaires, ils s'empressaient de voter un formidable crédit pour l'accroissement de leurs forces navales.

Il faut se trouver dans l'Antarctique pour croire à la réalisation d'une semblable utopie : l'extinction des haines, la suppression des jalousies, l'indifférence de l'or, la paix universelle, quoi!... — avec ou sans Conférence internationale de La Haye!

Le 6 juillet. — Arctowski ne va pas bien du tout; son état s'aggrave sans que sa sérénité en soit cependant troublée. Ce matin, je me promenais gravement : il m'aborde en riant et me demande où je suis. — « Oh ! très haut, très haut, au milieu des étoiles, dans la constellation des rêves ! — C'est le contraire pour moi, me dit-il, je suis bien bas... presque au niveau de la mer ! » Il faisait allusion à son immersion finale, qu'il croyait prochaine.

Le 9 juillet. — Depuis plusieurs jours, mes jambes me font souffrir, et je me demande avec anxiété si mon tour de maladie arrive. En prenant mon bain, je constate que mes chevilles sont toutes gonflées. J'appelle Cook, qui m'examine avec soin, et je vois, à sa figure contristée, que mon état l'inquiète. Au reste, ce soir nous sommes tous démoralisés : de Gerlache se plaint de douleur de tête et va se coucher aussitôt après le souper.

Le 10 juillet. — Quelle nuit je viens de passer! Pas une heure de sommeil ! Ma tête est lourde comme du plomb et mes tempes battent avec violence. Cook déclare que, coûte que coûte, je dois manger de la viande fraîche et propose à de Gerlache de me faire préparer un beefsteak de manchot.

Nous avions eu, jusqu'à ce jour, une si grande répugnance pour cette viande d'aspect noirâtre et coriace qu'aucun de nous n'avait pu se résoudre à en manger.

Amundsen, qui se sent très faible, n'attend même pas l'heure du souper pour essayer ce nouveau régime et déguste, vers 5 heures, un filet cru de manchot.

Comme je suis de service à partir de minuit, je me couche à 8 heures du soir, mais sans parvenir à trouver le sommeil. Mes jambes enflent de plus en plus, et ma main gauche commence à suivre leur exemple.

De minuit à 4 heures du matin, j'assume mon quart et les observations météorologiques. J'espère, en me recouchant, que la fatigue m'apportera le sommeil dont j'ai si grand besoin. Il n'en est rien. Immobile sur mon lit, les yeux fixés au plafond, j'éprouve une sorte de torpeur. Vers le matin, je veux changer de position, et je constate avec épouvante que mes deux jambes et mon bras gauche sont paralysés. Que faire ? Crier serait occasionner une véritable panique à bord, et d'un autre côté dois-je demeurer ainsi seul, sans secours d'aucune sorte ?

Le 11 juillet.— Vers 6 heures du matin, je réussis à me traîner jusqu'à Cook. Il est visiblement inquiet ; il me donne une pilule (!) et m'aide à rentrer dans mon lit.

Je me sens si faible que je pense que la mort va venir ! Par ma porte entrebaillée, un souffle de chaleur arrive du carré, et j'entends le bruit confus des premiers services du bord. J'appelle Amundsen : je lui explique où sont placés mes documents concernant l'expédition ; je lui montre une cassette dans laquelle se trouvent quelques souvenirs et les lettres que je destine aux miens ; je lui donne mes dernières recommandations. Le pauvre garçon, atterré, me regarde, m'écoute en silence, puis se retire en essayant de cacher son émotion.

Alors, l'esprit en repos, regardant par mon hublot le petit bout de ciel sombre qui se confond avec le sombre de la banquise, je me laisse ressaisir par la torpeur. Je pense encore, mais comme dans un rêve, et il me semble que la mort n'est pas chose terrible, puisque je m'en vais ainsi tout doucement, sans lutter et même presque sans souffrir...

CHAPITRE XXXI.

Un voyage d'agrément sur la banquise.

Le 13 juillet 1898. — Je ne suis pas mort !... Le coma dans lequel j'ai été plongé hier n'a même pas duré fort longtemps. J'en suis sorti pour manger machinalement un petit filet de manchot et, quelques heures plus tard, je me suis éveillé beaucoup plus solide.

Ce même après-midi, une jolie surprise a achevé de me donner du cœur : de Gerlache a découvert, dans son magasin, un sac contenant une boîte avec cette inscription : « A ouvrir le jour de Noël. » Stupéfaction et curiosité générales devant ce mystérieux cadeau, oublié depuis sept mois. Le commandant y a trouvé, pour chacun de nous, deux petits paquets soigneusement ficelés. L'un renfermait un superbe porte-crayon en argent avec l'inscription : « Noël dans les Mers Antarctiques — Souvenir de L. O. (Léonie Osterrieth) » ; l'autre, une chaîne de montre, munie d'un cachet artistique aux armes de la ville d'Anvers et portant la devise : *Audaces fortuna juvat,* don du lieutenant-général et de Mme Wauvermans.

Cette trouvaille fit sur nous l'effet de la boîte de Pandore : on eût dit que l'Espérance s'en était échappée et planait de nouveau sur nos âmes ! Une joyeuse conversation s'ensuivit, sur le pays et les amis. Comme un grand enfant, je saisis tous les prétextes possibles pour faire usage de mon porte-crayon, et j'imaginai toute une série de lettres à cacheter, afin d'y apposer le sceau d'Anvers et la devise hardie.

Et aujourd'hui mon petit cœur ne bat presque plus la breloque !... Cook ne compte que quatre-vingt-dix-huit pulsations ; il m'annonce avec joie qu'avant huit jours je serai complètement rétabli.

Pourtant, le brave Cook ne croyait pas encore beaucoup à ma guérison, car ses tablettes portent, à la date du 14 juillet : « Lecointe

a perdu tout espoir de se relever; il a dicté ses dernières volontés. Son cas me paraît désespéré et je crains que ces pronostics défavorables n'attaquent fort le moral chez tous. »

Le 18 juillet. — Cela va de mieux en mieux. Je ne prends plus de pilules et j'ai recommencé à faire mes observations. Il n'en est pas de même pour tous, malheureusement : Cook vient de faire devant moi une analyse établissant que de Gerlache est sérieusement menacé; Knudsen a les jambes très enflées, surtout les chevilles ; Mélaerts compte cent cinquante pulsations à la minute ; Cook et Racovitza ne sont guère plus brillants.

Le 21 juillet. — Fête nationale en Belgique! Pour nous, pauvres exilés, grand jour d'espoir : demain, le soleil reparaît!

Le commandant accorde à l'équipage trois jours entiers de congé et lui fait donner du champagne au dîner de midi. Tous sont dans une grande joie et légèrement aussi dans les vignes du Seigneur, étant donné que depuis des mois ils n'ont plus pris d'alcool.

Le 22 juillet. — Si le temps est clair, aujourd'hui, le soleil nous apparaîtra quelques instants par réfraction, vers midi. Aussi, dès 11 heures, regardons-nous anxieusement vers le Nord. Hélas ! rien : de gros nuages circulent et nous cachent l'astre tant désiré !

Le 23 juillet, à 10 heures du matin, nous nous éparpillons sur la banquise ; chacun a choisi, depuis plusieurs jours déjà, le point d'où il veut observer le lever du soleil.

de Gerlache, Amundsen, Cook et moi, nous nous dirigeons vers un petit iceberg, but habituel de nos promenades d'automne. La gaîté est sur tous les visages, il n'est plus question de la nervosité de ces derniers jours.

Oh! combien nous avons besoin de lumière et de chaleur! L'anémie polaire a laissé sur nous des traces de profonds ravages : nos traits sont tirés, des rides les sillonnent ; notre teint est verdâtre, nos yeux ternes et sans vie ; il n'a pas fallu plus de 1,600 heures de nuit ininterrompue pour faire de nous des vieillards (fig. 56).

Il nous faut près d'une heure pour atteindre le sommet de l'iceberg ;



Photographies du Dr Cook.

FIG. 56.

LE LIEUTENANT MÉLAERTS, LE CHEF MÉCANICIEN SOMERS ET L'ÉQUIPAGE.

VAN RYSSELBERGHE	TOLLEFSEN	VAN MIRLO
KOREN	MÉLAERTS	DUFOUR
JOHANSEN	SOMERS	MICHOTTE
	KNUDSEN	

car, tous les cent pas, nous stoppons pour reprendre haleine. Arrivés là, nous jetons les yeux autour de nous.

Le ciel, vers le Sud, est d'un beau bleu pâle; vers le Nord, il est voilé d'une brume gris-perle. Au zénith, s'allongent des cirrus duveteux.

La banquise est radieusement blanche et un mirage y produit les effets d'optique les plus extraordinaires : certains icebergs, qui en réalité sont très loin, semblent planer en l'air au-dessus de l'horizon; d'autres donnent une double image : l'une réelle, tandis que la seconde, virtuelle, reproduit l'iceberg renversé; un autre iceberg présente aussi l'image renversée, mais à quelque vingt mètres au-dessus de l'image réelle. L'œil doit s'habituer peu à peu à ces phénomènes déconcertants.

Tout à coup, l'un de nous s'écrie : « Le voilà! c'est le soleil! »

Et avidement nous contemplons de tous nos yeux le petit rectangle de feu qui se montre à l'horizon. Il s'élève peu à peu et au-dessous paraît un second rectangle, absolument rouge, qui se transforme en piédouche. A midi, les trois quarts d'un beau soleil d'or embrasent la banquise : les hummocks, dont les sommets sont rosés, allongent des ombres qui n'en finissent plus, tandis que dans le lointain la *Belgica* se dresse, toute petite, mais toute fière d'avoir échappé à l'hiver antarctique!

A midi quarante, le soleil avait déjà disparu, mais nous rentrions à bord le cœur content et l'âme en fête.

Le 27 juillet.—Amundsen, Cook et moi avons eu, ce matin, un sérieux entretien. Notre état de santé étant satisfaisant et la saison propice, il nous semble que le moment est venu d'entreprendre, vers le Sud, sur la banquise, l'expédition que de Gerlache m'a proposée, il y a quelques semaines.

Nous nous réjouissons à l'idée de ce changement de milieu et nous décidons que, sans tarder, nous ferons un stage d'entraînement.

En conséquence, nous commençons les préparatifs d'une expédition préliminaire. de Gerlache nous approuve fortement et pousse l'ama-

bilité jusqu'à nous prier d'indiquer les vivres que nous voulons emporter : la cambuse nous est ouverte toute grande !

Cette générosité nous émerveille et, sur-le-champ, nous dressons une liste de tous les aliments que nous préférons. Comme nous supposons que notre absence sera courte, nous prenons plutôt l'agréable que l'utile : du beurre, des fruits conservés, du chocolat et autres petites friandises !

Notre enthousiasme croît à mesure que le moment du départ approche ; cela devient une véritable parodie du voyage de la *Belgica* : nous annonçons avec emphase que nous ferons des découvertes géographiques « épatantes » et des observations scientifiques « inattendues » ! Notre joie ne tarde pas à gagner tout le monde, état-major et équipage.

Le 29 juillet. — Depuis deux jours, c'est une véritable fièvre à bord ; on ne travaille plus que pour « les grands explorateurs » : on achève la tente, on monte les lits-sacs en poil de renne ; on empile les vivres dans des caisses, on remplit des bidons d'alcool ; on hisse la voile du grand traîneau de Cook ; on nettoie nos fusils... car nous partons armés comme Tartarin de Tarascon !

Dimanche 30 juillet. — Dès 8 heures du matin, le traîneau est chargé, surchargé même ; il disparaît totalement sous les énormes ballots que nous entassons avec peine. Il n'y a pas de vent, mais c'est égal : nous déployons la voile !

A 9 h. 45, tout est prêt, nous faisons des adieux pathétiques à nos compagnons, qui nous ovationnent comme au départ de la *Belgica !*

Alors, avec solennité, j'attache au cou du Dr Cook la croix de Commandeur de l'Ordre des Kjoedbollers, tandis que j'épingle sur la poitrine d'Amundsen la croix d'Officier du même ordre. Ces deux bijoux ont été ciselés par Van Rysselberghe : ils consistent en un placard brillant — fond d'une boîte de conserve ! — de 10 centimètres de diamètre environ, dont la face porte un manchot royal avec cette inscription : *Rapidité !! Privations !!* et le revers : *Expédition scientifique sur la banquise. — 30 juillet 1898.*

A 10 heures 30, nous appareillons : Amundsen et moi sommes attelés à la bricole et montés sur des skis ; Cook est chaussé de ses raquettes canadiennes et dirige le traîneau. Le commandant nous accompagne un bout de chemin, puis il nous quitte, en nous répétant encore les signaux à faire de part et d'autre, en cas d'alarme. Une dernière poignée de main et nous repartons allègrement, en ayant soin de relever, de temps à autre, la *Belgica* au compas, afin de nous orienter le mieux possible. Allègrement n'est pas exact, c'est misérablement que nous traînons nos cent vingt kilogrammes de charge, sur une couche de neige peu résistante, tombée la nuit précédente.

De temps à autre, nous nous arrêtons pour reprendre haleine. Nous pouvons alors admirer la banquise, superbement éclairée par un délicieux soleil. Le temps est sec et froid.

Vers midi, nous nous trouvons devant un immense lac gelé. Un effet de mirage nous montre la banquise à une distance énorme. Au Nord-Est du lac. s'ébattent des balénoptères, d'innombrables phoques et quelques manchots.

Comme la glace devient trop fragile, nous regagnons la lisière du lac et arrivons dans une région bouleversée par les pressions. Le traîneau y glisse mieux, la neige étant très dure, mais il garde difficilement l'équilibre, à cause des inégalités de la glace.

Vers 3 heures, nous parvenons à une grande crevasse, qui ne peut être contournée qu'à la condition de faire un énorme détour. Le soleil est d'ailleurs près de l'horizon, nos estomacs crient famine, nous nous décidons à camper.

Nous dressons la tente et Amundsen commence à préparer le repas. Quant à moi, je suis lamentable : l'un de mes pieds est à peu près gelé. Cook attribue cet état de choses à mes souliers trop étroits pour une température de 35° sous zéro. Il me frictionne avec une telle énergie que j'en crie de douleur ; et mes cris lui font plaisir, car il en conclut que mon pied n'est pas insensible et, par conséquent, non gelé complètement, auquel cas l'amputation eût été nécessaire !...

Au bout de quelques minutes, tout danger a disparu, mais comme je grelotte encore, je me couche dans mon sac en peau de renne.

Amundsen et Cook font le ménage : d'abord de la soupe aux pois; puis, dans la même casserole, sans la nettoyer, ils rôtissent de la viande de manchot; enfin, et toujours dans le même récipient, ils préparent du chocolat!

Comme je suis un peu souffrant, vite on me sert la première tasse.



Photographie de M. Lecointe.

FIG. 57. — CAMPEMENT.

Pouah! c'est ignoble!... cela goûte la soupe, le beurre, l'huile de manchot, le chocolat et même les poils de renne de nos sacs et les herbes (1) de nos chaussures, que le vent a sans doute chassés dans la casserole!

La tente est fort petite; nous devons, pour y tenir à trois, nous recroqueviller d'une façon extraordinaire. De plus, la vapeur d'eau provenant de nos respirations et du réchaud à alcool se condense sur les parois de la tente et retombe sur nous en fine neige.

(1) Cette herbe est le sénégrasse qu'on place dans les souliers et les bottes pour maintenir la chaleur aux pieds.

Peu à peu, les conversations se ralentissent, nous nous assoupissons.

Le 31 juillet, nous ne nous éveillons qu'à 9 heures. Après une légère collation, nous nous décidons à laisser la tente toute dressée, et à contourner sans *impedimenta* la grande crevasse, afin de gagner un superbe iceberg qui se trouve à quelques milles sur l'autre rive. Mais à peine sommes nous en route, que la brume se lève. Vite nous regagnons la tente : qu'arriverait-il si le brouillard nous empêchait de la retrouver?

Pour charmer nos loisirs, nous construisons une maison de neige, où nous nous proposons d'attendre confortablement le retour des beaux jours!

Notre logis est terminé quelques minutes après le coucher du soleil.

L'architecture en est simple, mais d'un goût parfait. Il est de forme circulaire : $2^{m}50$ de diamètre. Les murailles, formées de blocs de neige, ont $1^{m}00$ de hauteur sur $0^{m}50$ d'épaisseur. Elles soutiennent un dôme cintré en ogive, au centre duquel une étroite issue entretient la ventilation. Les interstices, entre les blocs, sont bouchés avec de la neige jetée à la main. La porte et la fenêtre ne font qu'un : c'est, à la base, une ouverture étroite par laquelle on se glisse en rampant et qu'on referme bien vite, avec un bloc de glace.

A quelques pas de la maison, la tente, qui renferme nos provisions, se dresse toute noire sur la banquise.

Pour inaugurer solennellement notre nouveau local, nous faisons des dépenses folles : nous allumons jusque trois bougies à la fois et nous nous hâtons au dehors pour juger de l'effet de toute cette clarté. Combien féerique est notre palais de cristal! Les rayons lumineux filtrent par toutes les fissures et donnent à nos murailles transparentes les reflets changeants de l'opale.

La brume s'est dissipée : le firmament est entièrement dégagé de nuages. La lune scelle son disque d'argent dans un ciel bleu pâle qui,

vers le Nord, est illuminé par les feux rouges du crépuscule, semblables à un vaste incendie. Çà et là, des astres jettent une note éblouissante. Sur la banquise, les hummocks sortent à demi de l'ombre, rompant l'uniformité des champs de glace. Au Nord-Est, le ciel se mire dans le lac où des phoques et des balénoptères viennent souffler bruyamment. Le froid est vif : 35° sous zéro ! Nous ne le sentons pas ; longtemps, nous demeurons à contempler la banquise.

Le lendemain, hélas! le beau ciel s'était de nouveau caché sous une brume épaisse. Au bout de quelques jours, nos provisions menaçant de s'épuiser, il fallut se décider à rentrer à bord.

Pendant notre marche, nous avions soigneusement noté, à l'aide d'un petit compas, la route suivie. A cet effet, nous arrêtions le traîneau, nous prenions des points de direction et nous marchions ainsi de hummock en hummock.

Lorsqu'il s'agit de retourner, la situation était autre : le compas nous indiquait bien la route; mais nous ne pouvions prendre des hummocks de direction, parce qu'ils étaient perdus dans la brume et qu'on les distinguait à peine à trois pas!

D'un autre côté, le compas, attaché sur le traîneau, ne donnait plus aucune indication pendant la marche : la rose, affolée par des secousses violentes et continuelles, tournait sans cesse. Nous devions nous arrêter après avoir parcouru vingt mètres et attendre l'immobilité de l'aiguille.

Ces arrêts fréquents amenaient des erreurs qui nous inquiétaient, car nous sentions fort bien qu'un écart de quelques centaines de mètres suffirait pour nous faire passer, sans la voir, à côté de la *Belgica!* Il ne pouvait être question d'imiter les Esquimaux, qui marchent à la file et à courte distance l'un de l'autre, corrigeant ainsi réciproquement leurs écarts. Pour que ce système de marche soit applicable, il faut au moins être trois. Dans ces conditions, un seul d'entre nous aurait dû s'atteler au traîneau, que nous remorquions déjà avec peine lorsque nous y étions attelés tous les trois!

Le soir, il fallut camper. A ce moment même, toute la banquise s'ouvrit; les glaces se mirent en mouvement; notre champ se crevassa de toutes parts! Finalement, nous ne rencontrâmes plus que de petites nappes. Nous fîmes choix de la plus solide que nous pûmes trouver par cette brume et nous y avions à peine installé la tente, que notre radeau se brisa à son tour!

En un instant, la nappe qui nous portait devint si exiguë, qu'elle suffisait à peine à l'emplacement de la tente. Comme nous étions occupés à la consolider, une détente se produisit et... nous partîmes à la dérive!

Quelle nuit! Nous fîmes le quart en permanence. L'unique bougie allumée dans la tente lui donnait un aspect funèbre; la glace blanche sous nos pieds semblait un linceul. Des balénoptères venaient souffler tout près de nous, tandis que des phoques se réfugiaient sur l'étroit espace demeuré libre autour de notre abri.

Le lendemain matin, brusquement, dans une éclaircie, nous apercevons la *Belgica*, qui semble voguer en mer libre (1).

Nous voilà pris d'une soudaine angoisse : puisque nous voyons à peine le navire, nos compagnons nous distingueront-ils! S'ils sont en mer libre, ne vont-ils pas s'éloigner, nous abandonner?

Mais de Gerlache était en vigie dans le nid de corbeau. Il découvrit notre détresse et nous envoya des matelots qui, amarrés les uns aux autres, passèrent de nappe en nappe et, à la faveur d'une pression, parvinrent à nous rejoindre. Nous dûmes nous hâter au point d'abandonner tout notre matériel sur notre îlot flottant! Les « grands explorateurs » rentrèrent à bord, enchantés de trouver du repos dans un bon lit!

L'analyse des faits qui venaient de se passer nous conduisit à d'utiles conclusions ; elle nous montra notamment la témérité absurde qu'il y aurait à tenter, vers le Sud, une marche à grande distance du navire. Car de quelle manière aurions-nous pu régler cette marche?

(1) Un effet d'optique élargissait considérablement une petite crevasse.

En admettant même, chose absolument improbable, que le temps restât clair et que, par des relèvements successifs, nous fussions parvenus à tracer exactement la route de l'aller, notre retour à bord ne se serait pas opéré sans de sérieux obstacles.

D'abord, nous aurions dû posséder un kayac (1), puisque de larges crevasses se formaient très rapidement à cette époque de l'année. Or, nous n'avions pas d'embarcation de ce genre et nous ne disposions guère du matériel nécessaire pour en construire. D'un autre côté, les icebergs utilisés comme repères à l'aller auraient changé d'orientation sous l'effet de la dérive et seraient devenus méconnaissables.

Le navire aurait pu dériver dans une direction autre que certains icebergs utilisés comme repères et, dans ces conditions, devenir complètement introuvable.

Quant à donner un rendez-vous au personnel resté à bord de la *Belgica* en un point du globe dont on aurait fixé rigoureusement les coordonnées géographiques, il n'y fallait pas songer davantage. Ce programme de campagne nous aurait astreints à emporter sur la banquise des chronomètres, un sextant et un horizon artificiel, que les plus légers incidents du voyage pouvaient mettre hors d'usage.

La *Belgica* étant entraînée par la banquise, le personnel du bord devrait lui-même rester sans cesse en relations avec le point du globe choisi; en fin de compte, nous eussions été tous éparpillés sur la banquise!...

Non seulement une semblable marche serait une chose insensée pour ceux qui l'entreprendraient, *dans les conditions spéciales où nous nous trouvions,* mais encore elle compromettrait la sécurité générale en réduisant encore l'effectif du personnel, déjà trop restreint.

Et elle ne fournirait aucun résultat si, à ce moment, la banquise dérivait vers le Nord plus rapidement que nous n'avancions vers le Sud.

(1) Le kayac est une frêle embarcation dont les Esquimaux font usage



Photographie du Dr Cook.

FIG. 58. — LE PREMIER HIVERNAGE DANS LA BANQUISE AUSTRALE. — LA « BELGICA » EN 1898.

CHAPITRE XXXII.

Tristesse et sourire.

Le 7 août, au moment où l'équipage se levait, le matelot X... présenta à Van Rysselberghe un papier sur lequel il avait écrit ces mots : « Je n'entends plus, je ne sais plus parler! » Van Rysselberghe, ébahi, crut d'abord à une mystification et posa au matelot un certain nombre de questions; mais, voyant que celui-ci demeurait impassible, il se rendit en hâte auprès du docteur.

Cook, ayant examiné longuement ce nouveau malade, déclara que le matelot entendait parfaitement et saurait parler, s'il le voulait, mais qu'il avait le cerveau atteint et qu'une crise aiguë pouvait se produire d'un moment à l'autre. Il ajoutait que le mal serait peut-être passager.

Une garde spéciale fut donc organisée pour surveiller discrètement le matelot, même la nuit.

Cet incident nous affecta tous péniblement. Non seulement nous devions craindre les éléments conjurés contre nous, mais encore cet homme irresponsable de ses actes.

Ce même jour, tout le monde à bord ressentit d'une façon plus aiguë les effets de l'anémie polaire. Nous avions espéré que le soleil, en reparaissant, nous apporterait la guérison. Or, si j'avais la joie d'être complètement rétabli, il n'en était malheureusement pas de même de la plupart de mes compagnons; au contraire, ils devenaient chaque jour plus las et plus faibles.

Le 8 août, Johansen et Knudsen ont les jambes fortement gonflées et les battements de leur cœur sont fort irréguliers : ils ont jusqu'à 150 pulsations à la minute.

Par esprit de contradiction peut-être, le pouls d'Arctowski s'est ralenti d'une façon très inquiétante (46 à 48 à la minute) ; de Gerlache

c'est le docteur qui nous tond et nous moleste par la même occasion : grands coups de ciseaux, arrachements à la tondeuse, laquelle, graissée d'huile et de pétrole, nous empeste l'occiput! Parfois aussi, en véritable commerçant qui, n'ayant pas de concurrent, craint peu de perdre ses pratiques, il taille les cheveux d'un côté et refuse de tailler de l'autre... se payant ainsi nos têtes !

Ce soir, nous avons joué au whist. Comme nous n'avons pas d'argent, chacun de nous dispose d'une bourse de haricots. On commence par jouer raisonnablement, puis l'enjeu monte à des sommes fantastiques. Alors, la débâcle, la faillite pour plusieurs ! Aussitôt, nos instincts civilisés se réveillent : nous n'avons plus de haricots, mais qu'importe ! nous lançons du papier : « Bon pour cent mille haricots ! » — « Bon pour un million ! » — « Bon pour un milliard ! » — Et, naturellement, plus nous devenons enragés joueurs, plus nos spéculations parodient celles de la haute finance...

Mais tout lasse... Quelques jours plus tard, nous ne trouvions plus d'agrément à ce jeu. Nous décidâmes donc de déchirer tous les bons et de rendre les haricots « fonds de roulement » à de Gerlache.

Le lendemain de ce vote, la loi contre les jeux fut promulguée et appliquée. Je fais donc remarquer que les membres de l'expédition antarctique belge ont été, en 1898, les promoteurs de ce genre de loi. Celle que nos Chambres viennent de voter entre à peine en vigueur.

Le résultat de cette loi fut déplorable : Michotte se hâta d'utiliser dans la cuisine les haricots qui avaient circulé un peu dans tous les coins, et, durant une semaine, il nous servit des fayots à presque tous les repas !

Le 15 août.— La question des vêtements à réparer commence à nous donner pas mal de tintouin : les uns sont fortement usés, les autres rétrécis par les lavages. Rocovitza, si ingénieux en tout, se montre assez piètre tailleur : au début, il recousait les boutons manquants et ajustait des pièces ; maintenant, il ne s'occupe plus des boutons et ferme les trous avec un morceau de cuir. Ce n'est pas beaucoup plus difficile à coudre et c'est bien plus solide. Son pantalon tel quel

18

éprouve de vives pressions dans la tête, près des tempes; Cook et Racovitza languissent. Ce dernier, qui jadis avait une physionomie des plus sympathique, est devenu franchement hideux. Dobrowolski s'affaiblit à vue d'œil et Amundsen ainsi que Mélaerts souffrent du cœur... J'étais redevable, je crois, de la chance qui me favorisait à la quantité de viande fraîche que je consommais journellement. Michotte avait imaginé une préparation toute particulière, enlevant à la chair de phoque son goût d'huile si désagréable : aussi, dès que j'eus constaté la force que me donnait cette nourriture fraîche, j'en fis une consommation énorme.

Malheureusement, plusieurs d'entre nous ne parvenaient pas à en ingurgiter un morceau; Mélaerts, Van Rysselberghe et Dobrowolski étaient de ceux-là; de Gerlache saisissait aussi toutes les occasions possibles de ne pas manger son phoque; mais, sur notre reproche amical, il avalait courageusement sa part.

Le 11 août. — X... s'est enfin décidé à parler! Il a la manie des inventions et, à ce point de vue, on pourrait même le trouver très amusant, si les circonstances n'étaient aussi pénibles. Après ces quatre jours d'une étroite surveillance, Cook a reconnu que le matelot est atteint de crise d'hystérie, ne présentant aucun danger. L'équipage est toujours aussi éprouvé. Cook nous dit que si nous devions subir un second hivernage, plusieurs d'entre nous succomberaient certainement.

Le 12 août. — Depuis notre excursion sur la banquise, le temps nous avait empêchés d'aller reprendre le matériel que nous avions dû abandonner sur notre îlot flottant. Ce matin, le ciel étant plus clément, nous sommes partis à la recherche de nos bagages et les avons rapportés dans la soirée.

Le 13 août. — Aujourd'hui, grande séance chez le coiffeur et le barbier! Racovitza, lui, se tire d'affaire tout seul, et fort adroitement, ma foi! Cook laisse croître, jusque sur ses épaules, sa blonde chevelure fine et soyeuse, qu'il retient au front, par un cercle de ruban. Mais les autres et moi, nous sommes incapables de nous passer de figaro :

est un véritable poème! La question du linge ne le préoccupe pas non plus outre mesure. Il a converti en jours le temps probable que nous resterons encore dans la banquise — en admettant que nous soyons dégagés cette année : il a divisé ce nombre de jours par le nombre de chemises, de caleçons, de gilets qu'il possède, et a déterminé ainsi qu'il devait porter une chemise quinze jours, un caleçon dix-huit, etc. Il envoie à fond de cale le linge porté, et, si nous ne sommes pas délivrés en temps voulu, il fera remonter le tout et exécutera une lessive sérieuse.


Phot. du Dr Cook.
FIG. 59.
RACOVITZA CORDONNIER.

Comme il voulait doubler le nombre de ses bas, il les a coupés à hauteur du mollet pour en former des chaussettes ; puis, liant avec une ficelle l'extrémité des morceaux de jambes enlevés, il s'est fabriqué ainsi de nouvelles paires de chaussettes. Il se confectionne enfin une superbe paire de bottes!

Chacun de nous a d'ailleurs un système particulier pour éviter de faire la lessive. Dobrowolski ne change de linge que lorsqu'il n'y a plus moyen de faire autrement. Il transporte alors les objets sales dans la mâture, comptant sur la neige et le givre pour les rafraîchir! Comme, au bout d'un certain temps, il finit par s'apercevoir que la neige ne lavait rien du tout, il se décida à faire la lessive comme les autres... mais avec quelle répugnance!

Cook change tous les huit ou dix jours et, lorsque son stock est épuisé, remet le linge qu'il a porté quelque temps auparavant : cela donne l'illusion du changement.

Le système d'Arctowski est celui d'un vrai savant : s'il sait où tout se trouve


Phot. du Dr Cook.
FIG. 60. — LA LESSIVE.

dans son laboratoire, en revanche il ignore ce qu'il possède dans ses malles. Parfois, en cherchant un document, quelques chemises ou quelques gilets lui tombent sous la main. Sans perdre de temps, il se rafraîchit plusieurs fois en huit jours; puis attend, pendant des semaines, qu'un hasard heureux vienne lui indiquer d'autres ressources.

Quant à de Gerlache et moi, je dois avouer que nous sommes terriblement gâtés : le brave Michotte lave et entretient tout notre linge et, avec une attention pleine de délicatesse, profite de nos moments d'absence pour ranger le tout dans notre armoire.

Le 16 août. — Un incident assez inattendu s'est passé aujourd'hui.

Racovitza prenait la température d'un jeune phoque. A cet effet, on avait, non sans peine, ligoté l'animal sur une pièce de bois; puis notre ami lui avait placé sous la queue un petit thermomètre. Comme il attendait que l'instrument ait eu le temps de marquer la température, le phoque pousse tout à coup une espèce de grognement et... avale le thermomètre!... On s'imagine la pénible surprise de notre naturaliste! Cependant, il ne perd pas son sang-froid : il fait chercher un nouveau thermomètre et, cette fois, prend la précaution de l'attacher à une ficelle avant de le confier au phoque!

Le 17 août. — Michotte nous a fait, ce matin, un café détestable : il paraît que le sac s'est déchiré au dernier moment. En présence de la consternation générale, j'annonçai que j'allais réparer le désastre.

Je possédais, en effet, dix flacons d'extrait de café, que m'avait offerts ma future belle-maman, à la veille du départ d'Europe. Ces flacons, de marques différentes — anglaise, française et belge — provenaient d'une des premières maisons d'Anvers. Je les avais conservés jusqu'alors, les réservant pour les jours de disette. J'en pris donc un de marque française et, avant de quitter ma chambre, je lus avec soin les indications suivantes :

« Prendre un demi-litre d'eau bouillante et verser une cuillerée à bouche d'extrait de café. Aussitôt l'arome se dégage, et l'on a

un excellent café, qu'on peut sucrer au goût du consommateur.

« *N. B.* — On remplacera avantageusement l'eau bouillante par du lait très chaud. »

Rentré au carré, j'attendais l'eau commandée à Michotte, tout en escomptant déjà les félicitations dont on allait m'accabler.

Enfin, voici la bouillotte. Alors, contrefaisant la voix de mon



Photographie du Dr Cook.

AMUNDSEN. FIG. 61. RACOVITZA.

LE PREMIER DÉJEUNER.

ancien professeur de chimie, lorsqu'il nous expliquait ses expériences — qu'il ratait d'ailleurs toutes très consciencieusement — je détaillai ma préparation :

« Vous le voyez, Messieurs, je prends un demi-litre d'eau bouillante, j'y verse une cuillerée à bouche de cet extrait remarquable : aussitôt l'arome se dégage et vous avez... »

De stridents éclats de rire me coupent la parole, car une odeur de mauvaise chicorée empeste toute la chambre !

Je bondis. Comment ! Déjà un tour de belle-maman ! C'est trop tôt, ce n'est pas possible. Je prends ma tasse et... mon courage à deux mains pour goûter le breuvage. Il est infect !

Alors, coup sur coup, j'essaye les deux autres marques, mais toujours avec le même résultat décourageant !

A dater de ce jour, l'expression « c'est de l'extrait de café » servit à désigner toute odeur particulièrement désagréable ! de Gerlache seul eut la générosité de se taire : sans doute, parce qu'il avait encore les kjoedbollers sur la conscience !

Le 19 août. — Le commandant se sent très accablé. Cook l'examine longuement et ne me cache pas que, si les douleurs de tête continuent, de Gerlache sera atteint de troubles nerveux très sérieux. Il prescrit la viande fraîche et le plus d'exercice possible au dehors. Je suis navré de ces tristes nouvelles. de Gerlache, lui, semble calme; il s'efforce de suivre les conseils de Cook. Je passe avec lui la plus grande partie de la journée, en tâchant de le distraire.



CHAPITRE XXXIII.

Projets.

Le 20 août, de Gerlache me fait savoir que je peux disposer de l'ancienne cuisine pour mon usage personnel. J'en suis ravi : cette chambre est plus grande et la fenêtre donne sur le pont.

Je commence aussitôt mon déménagement; Mélaerts et Johansen ont la gracieuseté de m'aider. Ils peignent mon nouveau logis avec de la belle couleur blanche, qu'ils viennent de découvrir dans la cale. Je profite de tout ce remue-ménage pour faire placer mon lit un peu moins proche du plafond!

Aujourd'hui donc, je vois tout en rose. Je devrais dire plutôt en couleur espérance, car j'ai sorti mes beaux rideaux et ma courtepointe en satin vert-de-mer, où courent les petits lézards d'or. Ils ornent à merveille mon nouveau *home*.

Et, toute la journée, nous travaillons avec acharnement, comme si j'avais en vue une réception grandiose!

Le 22 août. — Je me suis occupé, aujourd'hui, du rapport que j'adresse à de Gerlache sur le projet que Cook, Amundsen et moi avons formé d'aller en reconnaissance, l'année prochaine, à la Terre Victoria. De là, nous tenterions une marche forcée vers le Sud, dans l'espoir d'atteindre le pôle magnétique austral. Pendant ce temps, de Gerlache croiserait dans la mer de Ross jusqu'à la fin de l'été, époque à laquelle il nous retrouverait au cap Gauss. Dans le cas où nous n'y serions pas, il passerait l'hiver en Australie et retournerait nous attendre au cap Gauss, l'année suivante. Dans tous les cas, en prévision d'un hivernage ou d'une attente forcée au cap Gauss, nous y installerions un campement, un canot et un matériel scientifique important, tandis qu'une station secondaire de secours avec grand canot démontable serait également établie au cap Adare.



Photographie du Dr Cook.

FIG. 62.

LE LIEUTENANT AMUNDSEN.

Afin de pouvoir exécuter notre programme, il a été décidé que Cook fournirait à ses frais une partie du matériel de marche, Amundsen une partie du matériel de campement et moi la plus grande partie des instruments de précision.

Mon rapport expose donc le but scientifique de l'expédition et son utilité ; il traite de la question des voies et moyens pour atteindre le pôle magnétique austral; enfin, il contient un devis estimatif des frais qui incomberaient à l'expédition antarctique belge. Ce devis a été établi de concert avec Cook et Amundsen.

de Gerlache, ayant lu mon travail avec soin, se rallie à nos conclusions, tout en faisant ses réserves sur le chiffre de la dépense. Il s'ensuit donc, entre lui et moi, une correspondance assez volumineuse sur cette question, correspondance nécessaire dans tous les cas analogues, afin d'éviter tout malentendu.

Le principe même de la campagne étant admis, Cook, Amundsen et moi en parlons très longuement, chaque jour. De là une très heureuse diversion dans notre vie commune, non seulement pour les intéressés, mais pour nos compagnons. L'équipage même se passionne pour nos projets, et ces braves gens qui, à l'heure actuelle, sont à moitié morts viennent encore mettre généreusement à notre disposition ce qui leur reste de forces.

Le 23 août. — La santé d'Arctowski est peu satisfaisante. L'appétit demeure bon, mais il mange un tas de choses qui lui sont nuisibles. Il désarme le docteur par son sang-froid : si l'on sert un plat dont il doit s'abstenir, il commence par avaler, coup sur coup, quatre et même six pilules destinées à combattre *préventivement* le mal; puis il se sert aussi copieusement que la ration le permet. Arctowski n'est pourtant ni gourmand, ni gourmet, ainsi qu'on va le voir.

Discutant un jour avec Racovitza, il lui soutenait que le beurre est bien moins nourrissant et agréable de goût que le saindoux. Le prenant au mot, nous avons prié de Gerlache de nous en remettre une boîte, qui fut placée, à table, devant Arctowski. Au dîner suivant,

notre ami s'en fait une tartine, qu'il ingurgite sans trop faire la grimace. Racovitza, piqué au jeu, s'empare de la boîte, la vide aux trois quarts et y introduit une égale quantité de vaseline, de belle vaseline blanche destinée à ses préparations. Au souper suivant, Arctowski, préoccupé par son travail, mange distraitement plusieurs tartines de vaseline. Le lendemain, même comédie et ainsi de suite, pendant plusieurs jours. Or, chose étrange, Arctowski ne ressentait aucun malaise !

Bref, à la fin de la semaine, la boîte allait être vide. Arctowski vante à nouveau les propriétés du saindoux. Sans mot dire, Racovitza se rend au laboratoire et en rapporte un énorme pot de vaseline, qu'il place devant Arctowski. En un instant, ce dernier comprit tout; mais, loin de se fâcher, il s'amusa de la plaisanterie, avec la meilleure grâce du monde. Il se portait d'ailleurs beaucoup mieux ! Avis aux médecins : il y a là peut-être une idée à creuser !...

Le 24 août.— Depuis que nous consommons tant de chair de phoque, nous leur faisons une guerre continuelle, chaque animal ne donnant pas plus de trente à quarante kilogrammes de bonne viande. Dès qu'un phoque est tué, il faut le dépecer tout chaud, sinon il se congèle et devient tellement dur, qu'on ne peut plus le débiter qu'à la hache, — encore la chair vole-t-elle par petits éclats.

Or, ce matin, nous avions abattu cinq phoques, et, comme le massacre avait eu lieu loin du bord, tous les hommes étaient réquisitionnés pour le transport de la viande et de la graisse. Le matelot X..., dont les crises d'hystérie ne se renouvelaient plus, portait une charge d'une dizaine de kilos, lorsque, tout à coup, il revint vers moi, épouvanté : « Capitaine, s'exclamait-il, il vit ! il vit encore ! »

Le morceau de viande qu'il me montrait, appartenant au dos de l'animal, subissait encore, en effet, des contractions musculaires, de sorte que le brave X... s'imaginait que le phoque vivait et souffrait encore !

L'après-midi du 24, nouvelle correspondance, avec de Gerlache, au sujet de notre campagne à venir. Pendant ce temps, Cook et

Amundsen ne restent pas inactifs : le premier retaille nos vêtements de fourrure, afin de les rendre plus pratiques pendant les longues marches ; le second, aidé par Johansen, travaille à un grand sac de couchage, dans lequel nous pourrons dormir à trois.

La question des vêtements et du sac de couchage est d'une importance extrême : rien ne doit être laissé au hasard.

Le caleçon, la chemise et les bas seront de laine ; les bottes, très larges et en fourrure, doivent être tapissées intérieurement, ainsi que nous l'avons dit, d'une couche d'herbe norvégienne appelée *sénégrasse*. La culotte, qui descend un peu au-dessous du genou, sera munie à sa partie inférieure d'une coulisse permettant de régler le degré de circulation de l'air : précaution indispensable si l'on veut éviter que la transpiration du corps ne s'accumule à l'intérieur du vêtement pour y former des glaçons, au moindre contact de l'air. La vareuse (l'anorak), très ample, sera de même nature que la culotte. Nous nous fabriquerons ainsi trois complets : un, en laine moelleuse et légère, pour les froids ordinaires ; un autre, en toile, à revêtir en temps de neige au-dessus du précédent ; enfin un troisième, en fourrure, que l'on porte poil en dehors par les grands froids, et poil en dedans — c'est-à-dire en retournant le vêtement — par les froids extrêmes.

Même principe pour le sac de couchage qui est en fourrure. On s'y introduit avec un costume de laine et on se garde bien d'y mettre la tête, attendu que l'air expiré par la bouche s'y convertirait en glaçons.

Cook s'occupe aussi de modifier la tente que nous avons expérimentée sur la banquise. Je ne puis dire que je me rallie entièrement à ce modèle; mais, comme je n'y relève aucun défaut sérieux, je n'y fais pas opposition.

Ainsi le temps s'écoule et nos projets s'échafaudent.



Phot. de M G. Lecointe.

FIG. 63.

RAMENANT UN JEUNE PHOQUE A BORD.

CHAPITRE XXXIV.

Deux matelots égarés sur la banquise.
Les rats. — La tonite.

Le 25 août.—Le soleil est toujours bas à l'horizon ; il se montre très rarement. Ce matin encore, le vent vient du Nord et l'épais brouillard qui l'accompagne généralement enveloppe toutes choses. Sur la banquise, cette lumière diffuse produit d'étonnantes illusions d'optique : les hummocks, ne projetant aucune ombre, ne s'aperçoivent que de très près, tandis que les objets de rebut, qui se trouvent jetés non loin du bord, paraissent être à une distance de 200 à 300 mètres.

Impossible, par ces journées de brume, de s'écarter de la *Belgica*. Les matelots le savent et pourtant aujourd'hui Koren et Van Mirlo se risquent à une promenade, sans prévenir personne.

Lorsque, vers 5 heures, leur absence est remarquée, une certaine inquiétude règne à bord : il fait déjà très obscur et le brouillard empêchera, certes, les deux matelots d'apercevoir les fanaux placés dans la mâture comme signal de rappel.

Vers 6 1/2 heures, plus de doute pour personne : ou Koren et Van Mirlo ont été victimes d'un accident ou bien ils se sont égarés.

Deux équipes sont formées sans retard : Amundsen et moi explorerons le secteur compris entre le Sud-Est et le Nord-Ouest; Arctowski, Cook et Tollefsen, l'autre secteur.

Chaque équipe emporte une trompette d'alarme, un fanal allumé et une boîte de secours.

Nous convenons de signaux spéciaux avec le bord, où l'on a hissé trois grosses lanternes et d'où, à intervalles réguliers, un matelot sonne du clairon.

Nous emportons une petite boussole, mais comment s'en servir,

puisque nous ne pouvons distinguer aucun point de repère? Bientôt même nous perdons de vue les feux de la *Belgica* et ne percevons plus la direction des sons du clairon.

Nous avançons cependant, cherchant sur la neige un indice, une trace de pas. En voici une, qui semble fraîche : nous la suivons et, après de multiples zigzags, elle nous conduit au bord d'un lac. Est-ce là que s'est dénoué le drame?...

Nous fouillons la banquise, nous jetons des appels : rien que le silence! Nous croyons qu'il est prudent de revenir sur nos pas, lorsque soudain nous distinguons une lueur très loin à l'horizon. Se peut-il que nous soyons si éloignés de la *Belgica ?* Nous nous dirigeons de ce côté et, en un instant, nous rejoignons la lueur, qui n'est autre que le fanal du groupe Cook et Arctowski. Ils n'ont pas été plus heureux que nous; ils sont déjà retournés une fois à bord prendre des nouvelles. Ils nous indiquent la *Belgica* du côté de l'Est, alors que nous la croyions au Sud-Ouest. Donc, les petits écarts de la route suivie nous ont déjà fait dévier d'un angle de route de plus de 90 degrés!

En présence des difficultés insurmontables qui s'opposent à nos recherches, nous retournons à bord. Le commandant décide que le lendemain une équipe formée par de Gerlache, Cook, Racovitza, Tollefsen et Van Rysselberghe partira, dès la première heure, tandis que je ferai préparer un matériel de campement, qui sera porté auprès d'un iceberg déterminé, où l'équipe pourra passer la nuit.

Chacun va donc se coucher, mais une inquiétude continuelle nous tenaille. La nuit n'est pas froide, heureusement : 8° sous zéro. De plus, vers 3 heures, la brume se dissipe en partie, dévoilant la lune, qui jette un pâle éclat sur la banquise.

A 5 heures du matin, au moment où l'équipe de recherches va partir, Koren et Van Mirlo apparaissent tout à coup à nos yeux!

Bien que très mécontent de leur désobéissance, de Gerlache ne tarde pas à leur pardonner, car, en somme, les deux jeunes gens ont fait preuve d'une réelle présence d'esprit. S'étant, en effet, trop éloignés du bord, ils n'avaient pas tardé à constater l'impossibilité de regagner

la *Belgica*. Alors, se rappelant la position du navire par rapport à la direction du vent au moment de leur départ, ils avaient jalonné des blocs de glace dans cette direction, afin de la retrouver le lendemain matin; puis, ils avaient élevé un mur de neige pour s'abriter contre le chasse-neige. Ils souffrirent cruellement de la faim et du froid, car ils étaient très légèrement vêtus. Peu à peu, le sommeil les gagnant, Van Mirlo avait eu le tort de céder à la fatigue, en s'asseyant sur la neige. A son réveil, il avait en vain essayé de se lever : il était soudé à la glace. Alors, nerveusement, avec un grand effort, il s'était dégagé, mais, ô catastrophe! en abandonnant à l'ennemi tout le fond de... son indispensable!...

Et, pour achever d'attendrir le commandant, Van Mirlo, se tournant à demi, exposait la nudité de... son malheur.

Le 28 août. — Oh! les rats! les rats! quelle engeance!

A Punta-Arenas, comme nous étions amarrés contre la *Martha*, pour embarquer du charbon, quelques rats, à l'esprit aventureux, avaient clandestinement pris passage pour les régions polaires. Peu nombreux d'abord, ils n'avaient pas tardé à faire souche, puis leurs petits, se multipliant à leur tour, avaient fini par envahir tous nos bas-fonds. Pendant toute la journée, ils se contentent de s'offrir, dans le magasin aux vivres, des repas pantagruéliques; mais, le soir venu, organisant des « evening parties », ils exécutent mille « entrechats » sur les conduites à vapeur, sur les échelles et jusque dans les foyers de la chaudière. S'enhardissant davantage encore, dans le calme profond des nuits, ils montent à l'étage, circulent dans le carré, sur la boîte des chronomètres, dans les chambres et parfois même poussent l'insolence jusqu'à gambader sur le nez des dormeurs!

Racovitza et Cook sont surtout l'objet de leur sympathie, de sorte que, certaines nuits, nos camarades organisent des chasses furibondes.

Cette nuit, particulièrement, le vacarme était effrayant. Furieux de ce que les rats ne se laissaient point prendre dans les pièges ingénieux, fabriqués en collaboration avec Van Mirlo, nos camarades renouve-

lèrent le truc du chat enfariné. Ils firent semblant de dormir et, lorsqu'ils entendirent les rats réunis au carré, brusquement ils en fermèrent la porte. Puis Cook fit un long tuyau de gros papier brun qu'il plaça dans un coin de la chambre. Un rat traqué s'y étant réfugié, Cook fermait le tuyau aux deux extrémités, tandis que Racovitza assom-



Photographie du Dr Cook.

FIG. 64.

NOTRE CHAMP DE GLACE
RECOUVERT D'UNE ÉPAISSE COUCHE DE NEIGE.

mait le prisonnier. Un grand nombre de rats subirent le même sort. Malgré cette hécatombe, qui se renouvela de temps à autre, les rats n'en devinrent que plus nombreux ; ils évitaient davantage le carré, mais pullulaient dans la machine, qui leur fournissait un repaire inexpugnable.

Le 5 septembre. — La glace est redevenue très épaisse et, bien que le soleil monte chaque jour davantage sur l'horizon, la température reste très basse. La neige s'accumule donc toujours et refoule dans la mer, par son poids énorme, le champ de glace dans lequel est rivé le navire.

Arctowski, désirant faire plusieurs expériences, a demandé ce matin qu'on lui ouvre une tranchée dans la glace. Comme nous n'avons obtenu aucun résultat par la pioche et la scie, nous allons avoir recours à la tonite.

C'est à moi, artilleur, qu'incombe le soin de conduire les opéra-



Photographie du Dr Cook.

FIG. 65.

EN ATTENDANT LA TERRIBLE EXPLOSION !

tions. J'examine donc avec soin la tonite et je conclus qu'une grande partie est avariée et hors d'usage. Les mèches également sont gelées; elles se cassent comme des tuyaux de pipe. Je m'assure de la durée de combustion par mètre courant : l'expérience me démontre que cette durée est absolument variable d'un morceau à l'autre.

L'après-midi, nous plaçons à une grande distance du navire 160 cartouches de tonite, amorcées par trois grosses capsules de fulminate de mercure; puis nous allumons une fort longue mèche ; après quoi, nous détalons à toutes jambes vers un iceberg, d'où nous assisterons à la terrible explosion !

Tandis que, haletants, nous attendons, j'annonce un choc formi-

dable, une projection superbe, etc. Mes instincts d'artilleur se réveillent.

Au bout de vingt minutes, je deviens inquiet : est-ce que l'expérience aurait raté ?

Au même moment, une petite flamme vive apparaît, semblable à



Photographie du Dr Cook.

FIG. 66.

LES RÉSULTATS D'UNE EXPLOSION DE TONITE.

celle que produirait une boîte d'allumettes chimiques ! Puis une assez forte colonne de fumée, puis plus rien !

Nous nous rendons sur les lieux et nous constatons que les 160 cartouches de tonite ont découpé dans la glace un entonnoir de deux mètres de rayon sur un mètre et demi environ de profondeur. Le choc a été à peu près nul, car, aux environs de l'entonnoir, la glace est intacte.

Alors force quolibets à l'adresse de l'artilleur, qui déclare que la tonite était sans doute avariée, mais que, le lendemain, il prendra sa revanche.

Le 6 septembre. — Eh bien, elle est belle ma revanche !

J'avais établi une mine contenant plus de 500 cartouches, choisies

parmi les meilleures. Lorsque l'amorce au fulminate a déflagré, la tonite s'est enflammée et, pendant un certain temps, a brûlé sous la neige. Alors, nous avons vu une belle lumière blanche, jaune, verte, puis plus rien, pas la moindre explosion ! C'était humiliant au possible !...

Le 8 septembre. — En présence de ces résultats négatifs, je me suis dit qu'il fallait dégeler la tonite. J'en ai mis 160 cartouches dans mon lit et je les ai réchauffées dans mes bras, pendant toute la nuit. Je crois que le dégel est suffisant, car les cartouches se séparent bien plus aisément et un corps blanc laiteux coule sur les bords.

Afin de ne pas leur laisser le temps de se recongeler, je prépare une nouvelle expérience et, cette fois, j'amorce avec cinq mèches très courtes, allumées en même temps. Presque aussitôt, le phénomène se produit : comme la veille, une petite flamme sort d'une cheminée qu'elle s'est creusée dans la glace !

J'ai donc perdu toute confiance dans la tonite. Cook est le seul qui trouve un léger dédommagement à notre déception : il complète son vocabulaire français ! Pour lui, *kjoedboller* désigne un mets désagréable; *extract café* se dit d'une odeur infecte ; enfin, *tonite* s'emploie pour une chose absolument ratée.



CHAPITRE XXXV.

Le scorbut. — La folie.

Le 9 septembre 1898. — Ce n'est franchement pas encourageant : nous voilà presque à l'équinoxe et nous avons eu, cette nuit, 43°1 sous zéro! Dans ces conditions, la neige fondra-t-elle jamais? Ce qui semble un comble, c'est que la dérive nous a ramenés à proximité de la lisière de la banquise, presque à l'endroit où nous nous trouvions en février dernier.

Nous avons une légère compensation à cet état de choses : aux rares occasions où nous buvons du champagne, il est ultra-frappé et il suffit d'exposer quelques minutes à l'air les boîtes de fruits conservés pour que ceux-ci deviennent délicieusement glacés. Même au carré, le champagne ne fond que lentement : de temps à autre, on peut en retirer un petit verre à liqueur !

Le 20 septembre. — de Gerlache recommence à éprouver de violents maux de tête. Il est triste et taciturne, recherchant la solitude. Aujourd'hui, il s'est couché à six heures, sans prendre aucune nourriture. Au reste, tout le personnel est atteint d'une anémie qui va croissant : Dufour, Johansen, Knudsen, Mélaerts et Van Rysselberghe souffrent sérieusement du cœur; Tollefsen, bien que ne présentant guère de symptômes extérieurs du mal, est, selon Cook, plus fortement atteint que les autres. Il s'isole complètement et semble en proie à une terrible frayeur, chaque fois que des pressions se produisent. Pourvu que nous soyons bientôt dégagés!

Le 21 septembre. — L'état-major s'est réuni, cette après-midi, sous la présidence du commandant de Gerlache. Nous avons arrêté le programme des travaux de cette année et il a été décidé que la campagne, projetée par Cook, Amundsen et moi, aurait lieu l'année prochaine... si nous sommes délivrés et si nous en avons les ressources!

Dans le but d'obtenir du gouvernement belge les fonds nécessaires à l'entreprise, il a été décidé que, dès le retour de la *Belgica* dans un continent quelconque, je partirai pour Bruxelles et tiendrai télégraphiquement de Gerlache au courant de la marche des négociations.

Le 9 octobre. — Quelle nuit! Nous avons étrenné le sac de couchage à trois places. C'est peut-être plus léger et moins encombrant de n'avoir



Photographie du Dr Cook.

FIG. 67.

SAC DE COUCHAGE A TROIS PERSONNES.

qu'un sac pour trois, mais au dormir, c'est autre chose! Dès qu'un de nous bougeait, il réveillait les autres et, comme toujours l'un ou l'autre bougeait, personne n'a dormi! Nous ne désespérons de rien cependant : l'habitude est une seconde nature; après quelques nuits, nous dormirons très bien, surtout par les jours de grande marche.

Quant à la tente, Cook continue à la trouver remarquable. Moi, *in petto*, je conserve l'impression du contraire : je la trouve trop exiguë et pourtant je ne suis pas grand. Ce que les deux autres devront s'y trouver mal lotis!

Le 12 octobre. — Un grand nombre des membres de l'équipage

désirent faire partie de l'expédition vers le pôle magnétique. Cook, Amundsen et moi examinons dans une séance solennelle les différentes candidatures. Notre choix est d'autant plus difficile à faire, qu'il ne comporte qu'un seul individu. Il faut être peu nombreux pour ces marches rapides, afin de n'être pas arrêtés par les *impedimenta*. Notre choix se porte sur Michotte; mais, comme de Gerlache désire le conserver à bord, nous remettons l'examen de la question à plus tard.

Le 15 octobre. — de Gerlache et moi sommes dans une anxiété sans nom! Cook vient de nous prévenir que Mélaerts et Michotte présentent tous les symptômes néfastes du scorbut. Il nous prie de ne point communiquer cette mauvaise nouvelle, afin de ne pas augmenter la détresse morale de l'équipage Le commandant est tellement impressionné, qu'il se demande, avec angoisse, si sa conscience n'est pas responsable de tous ces maux!

Le 25 octobre. — L'état de de Gerlache a brusquement empiré à la suite de toutes ces secousses. Ce matin, Cook a cru de son devoir de lui annoncer qu'il avait une atteinte de scorbut.

Le commandant a reçu cette nouvelle avec beaucoup de sang-froid. Le soir, nous nous sommes promenés longuement ensemble bras-dessus bras-dessous et, comme ce bavardage, cet éveil de souvenirs a paru lui faire du bien, nous avons décidé que chaque jour nous passerions deux heures ensemble. Cette diversion dans les idées lui a été si salutaire, qu'il a passé une fort bonne nuit.

Le 4 novembre. — Les crises de X... ont complètement cessé, mais un autre matelot a l'esprit troublé par la manie des grandeurs et par des terreurs folles. Singulier mystère, le mot « chose » l'exaspère! Lui, qui ne connaît pas le français, il s'imagine que « chose » signifie *tuer* et que ses compagnons se sont donné le mot pour l'exécuter. Il évite le poste, puis à la nuit tombante, à peine vêtu, sans couverture, il va se cacher dans l'entrepont, au risque d'attraper une pneumonie! Il faut donc le surveiller de près, et c'est X..., à peine remis lui-même, qui désire se charger de ce soin!

Peu à peu, le malheureux Y... devient absolument inconscient : il ne parle plus, il roule des yeux dans le vague, et la seule besogne qu'on puisse lui confier est le raclage des peaux de phoque. Encore n'avance-t-il guère dans ce travail : au bout de dix minutes, il tambourine sur la peau avec son racloir, regardant d'un air effaré dans la direction des hummocks de pression.

Si l'un ou l'autre passe près de lui, il frémit et courbe instinctivement la tête comme pour recevoir le coup de grâce!

Pauvre garçon! il nous fait pitié à tous!



CHAPITRE XXXVI.

Le Soleil de Minuit.

Le 6 novembre. — Nous avons eu, en octobre, vingt-cinq journées consécutives de neige. Le navire en est totalement envahi, surtout à l'arrière, où un hummock de pression monte jusqu'à la hauteur de la dunette.

Aujourd'hui, le vent a chassé une telle quantité de neige sous la toiture, sur le pont, qu'on ne peut plus circuler. L'équipage a dû travailler toute la journée au déblaiement et la moitié, à peine, de la besogne est achevée. Ce qu'il y a de plus décourageant, c'est de penser que si une nouvelle tempête survient, tout ce labeur sera réduit à néant.

Le 13 novembre. — Nous avons tenu, aujourd'hui, une séance plénière de l'état-major, séance très courte à cause du mauvais état de santé du commandant. Diverses questions d'ordre général ont été examinées.

Le 16 novembre. — A partir de ce jour, le soleil éclairera notre région pendant de longues semaines sans interruption. Malheureusement, l'astre n'est guère visible encore, étant continuellement voilé par une brume épaisse. Pourtant, c'est bien le jour perpétuel : une même clarté diffuse règne à midi et à minuit. Les animaux reviennent plus nombreux, la banquise s'agite, des lacs se forment au loin. Sont-ce les premiers symptômes du bouleversement qui amènera la délivrance ?

Le 22 novembre. — Il est grand temps de dégager le navire, dont les flancs sont maintenant enfouis sous la neige jusqu'à la partie supérieure des bastingages.

La *Belgica,* ayant été saisie par une pression, a été soulevée et déposée sur le champ de glace. Elle est assez inclinée sur tribord.

Tout l'état-major et l'équipage creusent, autour du bâtiment, un large fossé. La neige est transportée avec des cuves amarrées sur des traîneaux, puis déversée à une certaine distance. Elle forme là un monticule sur lequel je compte édifier un nouvel observatoire.



Photographie du Dr Cook.

FIG. 68.

LE PONT RECOUVERT DE NEIGE.

Il est temps effectivement de s'occuper de celui-ci, car l'ancien local s'est transformé en un véritable réservoir. L'eau, qui s'y est accumulée par la fonte des neiges, ne s'y recongèle plus, attendu que la toiture de carton noir bitumé y maintient une chaleur relativement considérable.

En attendant, j'observe en plein air, ce qui n'est pas toujours agréable ni facile.

Pour éviter une seconde catastrophe de ce genre, le nouvel observatoire reposera sur le sol de glace, sans y être encastré ; de plus, il sera muni de deux leviers qui le rendront transportable.

Le 23 novembre, en me levant, je ressentis dans les membres une faiblesse extrême, qui alla en s'accentuant pendant toute la journée. Le soir, il me fut impossible de faire mes observations. Aux grands maux, les grands remèdes : j'ingurgitai en vingt-quatre heures une telle quantité de beefsteaks de manchot et de phoque, que je ne tardai pas à me remettre



Photographie du Dr Cook.

FIG. 69.

LES OBSERVATIONS MAGNÉTIQUES.

Aujourd'hui, j'ai aidé l'équipage à enlever les neiges. A mesure que le travail avance, le navire se redresse ; on dirait même qu'il flotte !

Le 28 novembre. — La soirée d'hier a été radieuse. Je travaillais tranquillement dans ma chambre, lorsque tout à coup j'entendis venir du pont une stridente *Brabançonne.* C'était Somers qui célébrait patriotiquement la première apparition du soleil de minuit !

En un instant, l'état-major se joint à l'équipage, sauf de Gerlache encore souffrant, mais qui a la gracieuseté de nous envoyer des rafraîchissements, — je devrais dire des réchauffements.

Quelle bonne gaîté ! Nous oublions nos souffrances, nous redeve-

nons jeunes : Johansen joue de l'accordéon, Knudsen chante, Van Rysselberghe lui-même fait entendre sa belle voix.

Et l'on parle du retour ! M. Somers, le seul de l'expédition qui soit marié, se sent tout ému en évoquant le souvenir de son enfant. Pauvre petite qui, à l'heure présente, se croit peut-être orpheline (1) !

Avec une joie très vive, nous parcourons la silencieuse banquise et regardons voler les *Thallassoeca* et les pétrels géants. Plus n'est besoin, pour lire les instruments, de s'embarrasser de lanternes que le vent éteint sans cesse, plus de lampe au carré, plus de bougie dans les chambres : la lumière, la perpétuelle lumière !

La banquise commence à se disloquer : les icebergs, qui nous accompagnaient l'hiver, se déplacent de façons très diverses ; le froid est moins piquant, le métal des instruments ne brûle plus les doigts. Oh ! que vienne l'ivresse de voguer sur le libre océan ! Oh ! la volupté d'avoir encore le mal de mer !...

Le 29 novembre. — Le matelot X... continue à se montrer raisonnable, mais Y... est de plus en plus troublé : hier soir, il est allé trouver le commandant pour lui demander s'il est vrai qu'il se trouve à bord de la *Belgica*. En entendant la réponse affirmative, il est devenu de plus en plus perplexe : il ne se rappelle absolument rien du départ ni du voyage !

Le 4 décembre. — de Gerlache est plus mal depuis quelques jours ; il se préoccupe de l'avenir de l'expédition et rédige un testament, en prévision du cas où lui et moi viendrions à mourir.

Cette question du droit à la succession du commandant avait déjà été soulevée, mais d'une façon très indirecte, dans la séance du 13 novembre.

Comme les fonds restants de l'expédition consistaient uniquement en une traite sur la Banque d'Anvers, payable en Australie, il convenait de laisser à notre successeur tous les renseignements nécessaires, afin de le soustraire, dans la limite du possible, aux préoccupations d'argent.

(1) Pendant ce temps, la petite fille de Somers mourait à Ostende.

Nous avons donc signé le document suivant :

Testament. — Voulant prévoir le cas où nous viendrions à mourir tous les deux, avant que l'expédition ait pu être menée à bonne fin, nous soussignés, commandant et commandant en second, prenons, pour ce qui concerne l'avenir de l'expédition, les dispositions testamentaires suivantes :

Nous désignons comme chef éventuel de l'expédition, M. A... et le prions de s'adjoindre comme second M. B... (1).

. . . .

Le chef de l'expédition voudra bien payer, avec ces fonds, la solde du personnel et les frais d'escale.

De retour en Belgique, le chef de l'expédition ainsi que M. M... s'aboucheront avec le Comité de la Société royale belge de Géographie, 116, rue de la Limite, à Bruxelles, pour la destination du matériel et des collections.

Fait en simple expédition à bord de la *Belgica*.

Le 4 décembre 1898.

Signé { A. DE GERLACHE.
G. LECOINTE.

Ce même jour, l'après-midi, comme je faisais une promenade avec le matelot Y..., il consent tout à coup à desserrer les dents. Cook, mis au courant de ce fait, y voit un heureux présage; il nous recommande, à Amundsen et à moi, de nous faire accompagner du malade, chaque fois que nous en aurons l'occasion.

Le 12 décembre, après midi, Cook et Amundsen partent à skis, pour aller examiner de près un grand iceberg tabulaire, qui se trouve

(1) Je supprime ici un paragraphe se rapportant uniquement à la traite de la Banque d'Anvers.

à quelques milles du navire. Comme ils comptent être rentrés pour minuit et que le temps est beau, ils sont vêtus légèrement et n'emportent pas de vivres. Chemin faisant, ils rencontrent le matelot Y... errant comme une âme en peine. C'est une occasion de le distraire, ils l'emmènent avec eux. Le temps est superbe, la neige très dure, les skis glissent avec rapidité.

Au bout de trois heures à peine, ayant atteint le colossal iceberg, ils découvrent une voie accessible et se hissent au sommet, d'où ils embrassent un vaste horizon. Ils s'oublient dans la contemplation du soleil, se prélassant sous ses chauds rayons. La faim les tenaillant tout à coup, ils se hâtent de redescendre.

Mais que se passe-t-il? Les champs de glace frémissent et se brisent, déterminant de longues crevasses d'eau libre. Ils s'empressent de les traverser et de contourner les chenaux.

Y..., terrorisé, suit sans mot dire ses deux compagnons, dont les craintes s'accentuent lorsqu'ils se voient isolés sur un petit champ de glace, comme dans une île flottante. Rien à faire que d'attendre patiemment que la banquise se referme, car aucun signal, vu la distance, ne serait aperçu du navire.

Angoissé de plus en plus par la faim, Cook, qui s'est muni de son revolver, tue un phoque à bout portant. Amundsen, armé de son couteau, dépèce l'animal et se couche contre lui pour boire le sang encore chaud. Le froid devenait vif, il fallait se hâter de souper, tant que l'animal n'était pas encore gelé.

Amundsen étant rassasié, Cook lui succède; puis, après avoir élargi la plaie, offre sa place au matelot. Celui-ci, terrifié à la vue du sang, refuse catégoriquement d'en boire et déclare qu'il préfère mourir de faim.

Heureusement qu'au bout de quelques heures, les glaces se resserrant, nos amis peuvent se diriger vers le navire. Y... file comme un trait; Amundsen et Cook ont peine à le suivre.

A 4 heures du matin, tous trois sont à bord, mais le matelot défaille et Cook cherche en vain un moyen rapide pour le ranimer. Se

rappelant la théorie que j'avais soutenue qu'un verre de liqueur est un remède énergique en campagne, lorsqu'un homme est sur le point de défaillir, le docteur veut en essayer. Il donne au malade un demi-verre à liqueur de kirsch, que celui-ci avale d'un seul trait. Mais à peine l'a-t-il absorbé, qu'il se précipite dans ma chambre, me dénonçant Cook et Amundsen comme des empoisonneurs.

Réveillé en sursaut, il me faut quelques minutes avant de me rendre compte de la situation.

Laissant Y... dans ma chambre, affalé dans un coin, je vais rejoindre Cook et Amundsen, qui me mettent au courant des événements.

Lorsque je rentre chez moi, le matelot se sent mieux : il consent à manger un petit pain beurré; puis il va se cacher dans son lit, où il espère être en sécurité.

Le 25 décembre. — L'état mental de Y... est de plus en plus inquiétant : il est atteint de la manie de la persécution et craint surtout de Gerlache et Amundsen. Ce matin, il a fait comprendre à Johansen qu'il soupçonnait ce dernier de l'avoir entraîné dans leur dernière excursion dans l'espoir qu'il y trouverait la mort.

Plus ardemment encore, nous souhaitons la délivrance, qui mettrait un terme à tous ces maux!



CHAPITRE XXXVII.

Noël. — Nouvelle Année.

Le 23 décembre. — Depuis plusieurs jours, la banquise est en mouvement à l'arrière du navire. L'accumulation de détritus de toute espèce autour de la *Belgica* absorbe une quantité de chaleur qui, peu à peu, amène le désagrégement des glaces. Le pont du navire vient d'être complètement dégagé; ce n'est que grâce à l'eau bouillante que la jaumière a été débarrassée des glaces. La machine est prête, les voiles sont envergueés; il ne nous manque plus que la rupture de la banquise et... un tout petit canal de la largeur du navire, mais assez long pour nous conduire jusqu'à la mer libre!...

En réalité, nous sommes cruellement désappointés : le soleil est au tropique du Capricorne et le vent reste si froid, qu'une couche de jeune glace se forme à nouveau sur les lacs. Les optimistes se préoccupent peu de ces phénomènes; ils comptent, malgré tout, sur un heureux hasard. Les pessimistes, eux, n'entrevoient de salut qu'à l'issue d'une tempête et même Racovitza déclare en plaisantant qu'indépendamment de la tempête il faut un formidable tremblement de terre!

Le 24 décembre. — Toute la journée a été consacrée aux soins de propreté du navire, et ce soir nous sommes réellement coquets pour célébrer la veillée de Noël. Pendant le souper, chacun s'efforce d'être gai, mais cette gaîté est factice. C'est dans ces jours de fête surtout que l'on se sent étreint par la nostalgie. Et pourtant, quel décor féerique que celui de la banquise! Noël, à minuit, aura pour lustre les mille feux du soleil, tandis que les cristaux du givre étincelant de toutes parts feront tristement pâlir les paillettes d'argent, dont on parsème, dans nos familles, le sapin traditionnel. Que font-ils, en ce moment, les êtres chéris que nous avons laissés là-bas? Peut-être versent-ils des larmes, en songeant à l'incertitude de notre sort!...

Arctowski s'est enfermé toute l'après-midi dans son laboratoire, où il s'absorbe dans de mystérieuses préparations! De quoi s'agit-il? Il ne confie son secret à personne!

Enfin, vers 8 heures du soir, il nous invite, en grande pompe, à pénétrer dans le sanctuaire; puis, tenant en main un alambic, il nous explique qu'il va nous offrir des liqueurs de sa fabrication : de l'orangeade et du cacao. Ce disant, il me présente le premier verre. Heureusement que j'y trempe à peine les lèvres, car c'est un véritable poison, — Arctowski ayant employé de l'alcool à 90°.

En présence de ma répugnance, il me traite de demoiselle; mais comme Somers, le plus fort gosier de l'expédition, est de mon avis, notre distillateur consent à réduire la teneur en alcool.

Et il entame devant nous une série de nouveaux mélanges, auxquels il goûte consciencieusement. Bref, vers les 9 heures du soir, certain camarade vantait encore, mais avec une légère agitation, les progrès de la chimie moderne, qui permettent de fabriquer semblables nectars!

Le 25 décembre. — Quel triste Noël! Aucun de nous n'est en gaîté. Afin d'éveiller un peu d'animation dans le poste, nous envoyons quelques petits cadeaux aux hommes de l'équipage : de Gerlache, des cigares et des vêtements; Racovitza, des cigarettes — hors prix dans l'Antarctique; Cook distribue à chacun d'eux un diapositif; moi, enfin, je leur remets un bon, qu'ils toucheront à notre première escale.

Le 31 décembre. — Combien peu nous avons le cœur à la joie! Pourtant, nous voulons réveillonner avec l'équipage.

A 10 heures, un petit souper nous rassemble tous dans le poste, sauf de Gerlache, qui, souffrant, s'est retiré de bonne heure.

Vers 11 heures, arrivée inattendue du... facteur! C'est Michotte qui remet, à chaque homme, une lettre du commandant. L'idée est ingénieuse, et comme toutes ces épîtres sont fort élogieuses, comme elles contiennent un « bon » à toucher à Montevideo, elles raniment

en un instant tous les hommes. A minuit, les toasts sont enthousiastes : la jeunesse et l'espoir nous ont ressaisis.

1er janvier 1899. — Notre réveillon s'étant prolongé jusqu'au matin, nous nous sommes levés tard aujourd'hui et sommes arrivés tous, à peu près au même moment, au carré. Alors, échange de souhaits, mais sans chaleur, sans conviction! La journée se traîne très morne; nous l'employons à nous remémorer la passé, afin d'en déduire ce qu'il y a de mieux à faire pour l'avenir.

Si nous jetons un coup d'œil sur la carte indiquant la route suivie par le navire pendant la dérive, nous remarquons que cette route est très tourmentée. Au début, nous restons sensiblement à la même place, puis nous remontons vers le Nord; mais, dès le 15 mars, nous repartons dans la direction du Sud-Ouest. Huit jours plus tard, nous remontons de nouveau vers le Nord, dépassant peu la latitude du 15 mars, et nous reprenons la route du Sud-Ouest, jusqu'au 21 avril. Il semble alors que nous sommes arrivés à notre point extrême vers l'Ouest, car notre direction devient le Nord-Est. Dès le 4 mai, la dérive nous ramène encore vers le Sud, à la même position que le 23 mars. Du 4 mai au 20 août, nous dérivons, tantôt vers le Sud-Ouest, tantôt vers le Nord-Est, et, à cette dernière date, nous nous trouvons à l'endroit où nous avons pénétré dans la banquise (en février 1898). Peut-être la banquise ne s'étend-elle pas plus vers le Nord aujourd'hui qu'à cette époque, mais peut-être aussi le contraire se produit-il maintenant.

Jusqu'au 20 août, nous dérivons sensiblement sous l'influence des vents et, chose assez curieuse, nos lignes *générales* de dérive sont presque parallèles : lorsque nous sommes portés vers l'Ouest, notre route s'incline vers le Sud ; au contraire, lorsque nous sommes portés vers l'Est, nous remontons vers le Nord. Le voisinage de l'île Pierre Ier ne fournirait-il pas une explication à cette tendance d'aller vers le Sud, tandis que la terre, que nos sondages renseignent d'une façon très sûre au Sud-Est, justi-

EXPÉDITIO… …NTARCTIQUE BELGE

ROUTE ET DÉRIVE DE LA "BELGICA" DANS LA BANQUISE DU 19 FÉVRIER 1898 AU 13 MARS 1899

CARTE DRESSÉE PAR

G. LECOINTE

Commandant en second de l'Expédition

LEGENDE

Iceberg	———	Route estimée
Fine glace de dérive	- - - - -	Route résultante de chemins divers
Banquise peu dense		Dérive
id. dense	›	Sens de la route ou de la dérive
id. très dense	2700	Sondage de 2,700 mètres

fierait la tendance qui nous refoule vers le Nord, lorsque nous dérivons à l'Est.

Du 20 août au 20 décembre, date à laquelle nous revenons à notre position du 20 août, nous demeurons sur une mer peu profonde et dont la banquise est excessivement dense, ce qui justifie, jusqu'à un certain point, la faiblesse de nos déplacements. Pendant cette période, plus encore que pendant la précédente, chaque fois que le vent nous chasse vers l'Est, nous sommes en même temps repoussés vers le Nord.

Enfin, du 20 au 31 décembre, après avoir été reportés vers l'Ouest, nous sommes ramenés sensiblement vers le Nord.

Aujourd'hui, 1er janvier, nous nous trouvons à un endroit où la mer était libre le 27 février de l'année précédente ; or, du nid de corbeau, on ne voit se prolonger au loin vers le Nord que l'éternelle banquise. Nous sommes donc aussi fortement emprisonnés qu'il y a un an, et déjà le soleil redescend vers l'équateur. Serons-nous délivrés cette année ? Le serons-nous jamais ?

Le 3 janvier. — Depuis huit jours, de grands mouvements semblent se produire dans la banquise... au loin, malheureusement ! Nous nous en apercevons aux icebergs, qui, plusieurs fois, ont changé d'orientation. Souvent aussi, nous apercevons vers le Nord un watersky très prononcé, mais nous n'y croyons plus : ces signes nous ont trop souvent déçus. Journellement, nous sommes induits en erreur par des jeux d'optique. Ainsi, à maintes reprises, nous voyons entre le Sud-Est et le Sud-Ouest d'immenses falaises de glace aux murailles verticales surplombant des baies nombreuses. Or, tout cela est effet de mirage : les champs de glace n'émergent que d'un mètre en réalité, mais donnent des images réfractées multiples qui se superposent exactement.

Le 4 janvier. — Cook est fort soucieux : il parle avec une certaine exaltation de la nécessité absolue de quitter la banquise et demande que, le travail scientifique cessant, toutes nos forces soient concentrées

vers un seul but : la délivrance ! Peu à peu, sa parole nous entraîne ; chacun se creuse le cerveau pour trouver le moyen de vaincre la banquise.

Le 7 janvier. — Le matelot Y... ne va pas mieux ; ses terreurs sont continuelles et il s'ingénie à se cacher dans tous les coins du navire ; il a occasionné, il y a deux nuits, une véritable panique à bord.

Vers 11 heures du soir, je rentrais d'une reconnaissance faite sur la banquise, lorsque Johansen m'annonce que Y... a disparu. Ayant prévenu de Gerlache, nous montons ensemble dans la mâture pour explorer l'horizon, tandis qu'on recommence, à bord, des recherches minutieuses. La clarté est exceptionnelle, nous pouvons scruter tout l'horizon. Rien ! Plus de doute, un accident est arrivé.

Théoriquement, le matelot n'aurait pas dû échapper un instant à une étroite surveillance, mais le triste état de santé de l'équipage excusait cette négligence momentanée.

En un instant, les recherches sont organisées. de Gerlache et deux hommes restent à bord, où il est convenu que, si Y... est retrouvé vivant, le pavillon belge sera hissé à la corne d'artimon, tandis que, si le matelot est mort, le pavillon sera immédiatement mis en berne.

Arctowski et moi, fort découragés, nous cherchions en vain une piste, lorsque mon camarade aperçoit tout à coup le drapeau belge qui monte lentement le long du mât, puis, soudain, s'arrête à mi-drisse. Notre cœur se serre à ce funèbre signal et nous nous hâtons vers le bord.

Les nouvelles y sont meilleures que nous ne le supposions : le matelot est vivant ; la drisse du pavillon s'était coincée dans la poulie remplie de givre et c'est accidentellement que le drapeau a flotté en berne. Y... a été découvert caché derrière un hummock. Il ne paraît pas remarquer l'inquiétude qu'il nous a causée ; mais, assez docilement, il se décide à regagner sa couchette.

CHAPITRE XXXVIII.

Efforts surhumains.

Le 9 janvier. — Toujours, à l'infini, s'étend la banquise!... Cependant, les champs se crevassent fréquemment et les grands icebergs changent d'orientation, ce qui dénote un mouvement général. Quant à nous, nous demeurons immobiles, rivés à un champ de glace de 2,000 à 3,000 mètres de diamètre, dont la solidité a été notre sauvegarde pendant l'hiver, mais constitue actuellement la chaîne qui nous retient captifs.

Bien que nous soyons en plein été antarctique, la neige fond à peine, et cela s'explique : 1° parce que le soleil s'élève peu au-dessus de notre horizon (1); 2° parce qu'une grande partie de la chaleur reçue par la neige est diffusée, une autre est réfléchie et une troisième partie seulement, très minime, est absorbée.

Ces diverses propriétés de la neige sont démontrées à l'évidence sur la banquise, car, là où elle est couverte de détritus, bouts de planches, carton bitumé, etc., la glace fond avec rapidité, étant donné le pouvoir absorbant de ces corps.

Cook, estimant avec raison que nous devons, à tout prix, nous dégager, propose d'utiliser de la manière suivante la chaleur absorbée par ces corps.

Pour que la *Belgica* puisse rejoindre l'eau libre de la clairière *B* (voir fig. 70), il est d'avis de creuser dans la glace, suivant *a b* et *c d*, deux tranchées, larges chacune de 1 mètre et profondes de 90 centimètres. L'eau provenant de la fonte des neiges remplirait bientôt ce fossé et, comme le pouvoir absorbant de l'eau est plus grand que

(1) La quantité de chaleur, envoyée par une source constante sur une surface déterminée, est proportionnelle au cosinus de l'angle que font les rayons incidents avec la normale à cette surface.

celui de la neige, le soleil se chargerait d'approfondir constamment la tranchée. L'action du soleil serait plus efficace encore, si nous versions des escarbilles dans la tranchée. Ainsi, petit à petit, deux lignes de rupture se produiraient probablement.

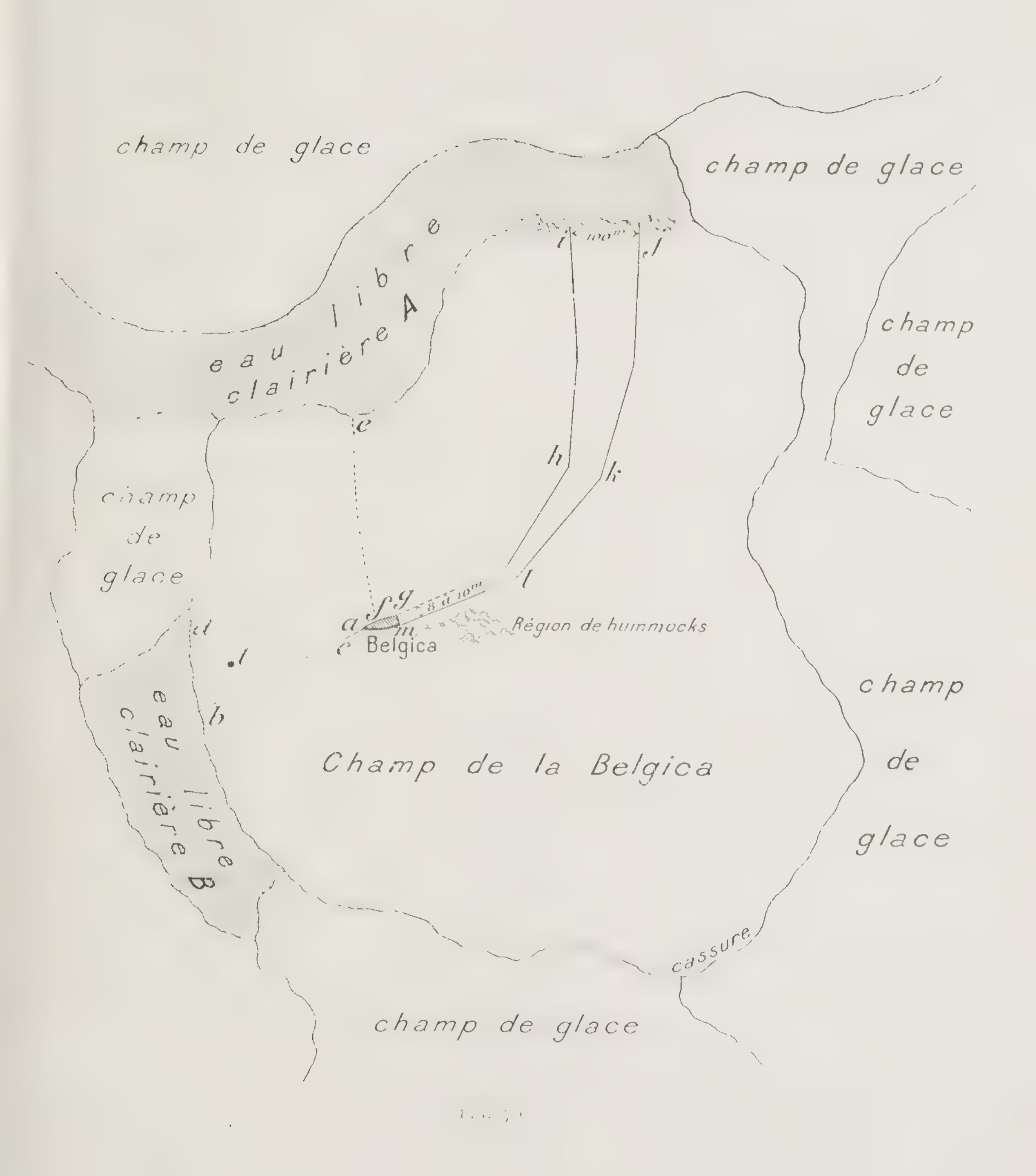
de Gerlache et moi ne sommes guère partisans de cette tentative, attendu que, le pouvoir diathermane (1) de l'eau étant faible, la quantité de chaleur reçue par les escarbilles immergées sera très faible aussi (2). Cependant, ne fût-ce que pour faire diversion, nous entreprenons ce travail, dans lequel Cook et Arctowski déploient une énergie extraordinaire.

En dehors des phénomènes naturels que nous venons d'indiquer et que quelques-uns d'entre nous escomptent pour la délivrance, nous croyons devoir employer nos scies à glace pour découper un trait suivant les lignes *a b* et *c d*. Nous commençons le travail en partant de la clairière *B*. Au début, cela va très bien, nous nous attaquons à de la glace peu forte ; mais à peine avons-nous scié trente mètres, que nous pénétrons dans une région aussi épaisse — même plus épaisse — que la longueur de nos scies. Alors, nous songeons à faire intervenir de nouveau la tonite.

Malgré le peu de résultats obtenus il y a trois semaines, je construis une torpille formée d'un tube de grès de 30 centimètres de diamètre et de 1m50 de longueur. Je charge le tube de 160 cartouches de tonite, puis j'en ferme avec soin les deux extrémités. La mise de feu s'opère à l'aide de trois mèches et de nombreuses capsules au fulminate de mercure. La torpille, retenue par un petit câble amarré à la banquise, est introduite sous la glace par une ouverture pratiquée à la main (à l'endroit marqué *t* sur la figure 70). Le feu est mis aux trois mèches,

(1) Le pouvoir diathermane d'une substance est le rapport de la quantité de chaleur qu'elle laisse passer à celle qu'elle reçoit.

(2) Ce système ne pourrait réussir, me semble-t-il, que par une latitude moins élevée, ne fût-ce que de 2 degrés, et dans des champs de glace moins épais que le nôtre.


champ de glace
champ de glace
eau libre
clairière A
champ
de
glace
champ
de
glace
Région de hummocks
Belgica
Champ de la Belgica
champ
de
glace
eau libre
clairière B
cassure
champ de glace

et nous fuyons pour nous mettre à l'abri. Au bout d'une demi-heure, rien encore! Nous retirons la torpille et nous constatons qu'en se mouvant elle a enroulé les mèches autour du câble qui la retenait. Celles-ci s'étant brisées, une des extrémités s'est ouverte et l'eau a pénétré au milieu de la tonite. Nous essayons deux ou trois cartouches ainsi mouillées, mais elles ne font plus explosion : les 160 cartouches sont avariées, nous devons les jeter à la mer.

Ce nouvel échec de la tonite achève de la déprécier aux yeux de tout le personnel, excepté de de Gerlache, Racovitza et moi.

Mardi 10 janvier. — Secondé par Amundsen, Mélaerts et Johansen, je viens de construire une machine infernale. Nous avons mis 535 cartouches de tonite dans un grand fût à pétrole qui a été fermé avec un soin extrême. L'amorce consiste en 5 mèches et 25 capsules au fulminate de mercure. Le fût, orienté verticalement grâce au poids attaché à sa base, est introduit sous la glace au même emplacement que la torpille. Je mets le feu aux cinq mèches et, tout en invoquant la puissance de sainte Barbe, patronne des artilleurs, je file à toutes jambes!

Rien d'abord : les mèches, avariées par le froid, ne conduisent pas la flamme. Cinq ou six fois, je reviens à la charge, je rallume même avec une certaine inquiétude, car les mèches deviennent courtes. Enfin, brusquement, une explosion formidable : de gros blocs de glace sont projetés à une grande hauteur, la banquise frémit, le navire est ébranlé, et tous les blocs retombent du ciel comme une trombe. Nous nous précipitons. Oh! désillusion! les 535 cartouches de tonite ont fait une ouverture de 10 mètres de rayon à peine, et aucune crevasse, aucune fissure ne s'est produite au delà. Pour comble de malchance, les blocs, projetés verticalement, sont retombés dans l'excavation, où ils ne tardent pas à former une nouvelle masse compacte. Cette dernière expérience est concluante : les adversaires de la tonite ne manquent pas de la ridiculiser et ses partisans reconnaissent que si jamais elle rend des services, ils ne seront guère importants.

Le 11 janvier. — Avec moins de conviction que jamais, nous continuons à creuser les fossés et à scier la glace. Ce travail se poursuit

avec indifférence; Cook et Arctowski seuls sont véritablement enragés à la besogne.

Ce soir, de Gerlache, voyant avec certitude que nous n'avons aucune chance de succès, vient de proposer de creuser un canal, à l'arrière du navire, suivant le tracé *g h i j k l m* (voir fig. 70). En effet, l'hiver, il s'est

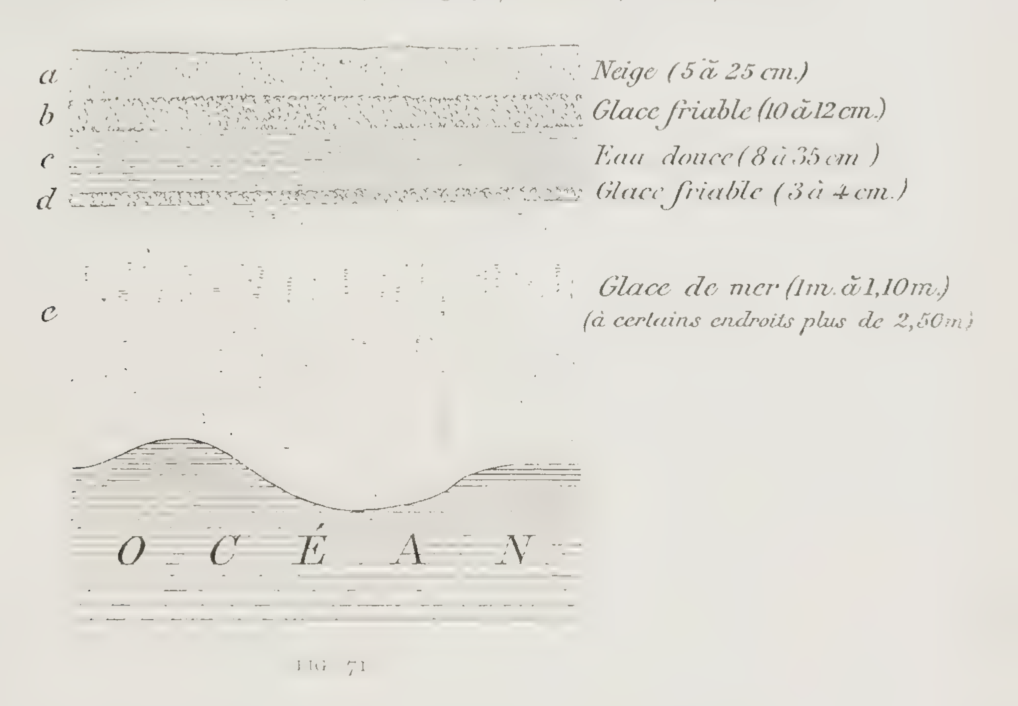


FIG. 71

produit dans cette direction une crevasse qui, s'étant élargie, s'est recouverte d'une jeune glace, laquelle, actuellement, doit être moins épaisse que celle que nous scions. Cook ne veut pas entendre parler d'un projet autre que le sien; aussi fait-il une résistance acharnée Pour lever les doutes, nous passons toute la nuit à faire des sondages dans la glace, afin de déterminer quel est le projet le plus avantageux.

Le 12 janvier, à 8 heures du matin, les résultats des sondages, reportés sur une carte spéciale, indiquent que le projet de Cook est à peu près irréalisable, mais que celui du commandant pourrait, si

nous y consacrons toutes nos forces, aboutir, sauf l'imprévu, à une certaine réussite. Il est donc arrêté que les travaux commenceront cet après-midi et seront poursuivis *nuit et jour*.

A 2 heures, nous voilà tous sur la banquise : les travaux scientifiques sont interrompus, hormis les observations météorologiques.

Le canal est jalonné avec un soin aussi minutieux que s'il s'agissait

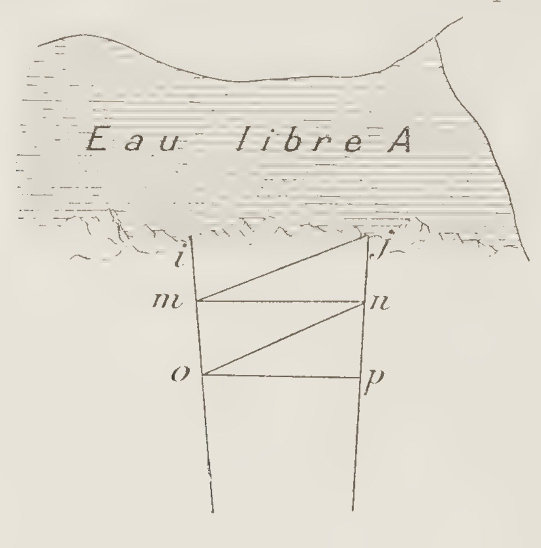


FIG. 72.

de creuser à nouveau le canal de Suez ! Pour en tracer les limites, nous nous basons sur les sondages qui nous donnent l'emplacement de l'ancienne crevasse.

La figure donnée ci-contre (fig. 71) représente une coupe verticale de la tranchée.

A la partie *i j* (voir fig. 70, p. 309), le canal a une largeur de 100 mètres environ, puis il va en se rétrécissant jusqu'au navire, où sa largeur n'est plus que de 8 à 10 mètres. Cette forme permettra plus facilement l'évacuation des blocs vers la clairière *A*.

A l'embouchure *i j* se trouve un amas de blocs de glace provenant d'anciennes pressions. Cette partie ne pourra être sciée, la glace y étant trop épaisse : elle sera encore attaquée à la tonite.

Les outils dont nous disposons sont peu nombreux : 2 pioches, 6 pelles, 2 piolets, 2 larges ciseaux de menuisier pourvus d'un long manche; enfin, 4 scies à glace. Comme, à certains endroits, la glace est plus épaisse que la longueur des scies, deux d'entre elles sont reliées bout à bout à l'aide de deux plaques de fer. Nous ne disposons donc, en réalité, que de trois scies.

Pour ouvrir la tranchée, nous commençons par creuser les couches superficielles (couches *a* et *b* de la fig. 71), suivant les tracés *j m*, *m n*, *n o*, *o p* (voir fig. 72). Ce premier travail est exécuté avec les pioches, piolets, etc. Puis nous donnons un trait de scie dans les rainures ainsi formées.



Phot. du Dr Cook.

FIG. 73.
ENLÈVEMENT
DE LA COUCHE SUPERFICIELLE.

La besogne avance très lentement ; elle exige de réels efforts. Aussi les inventeurs ont-ils l'esprit en éveil. Van Mirlo propose d'adopter un système analogue à celui du scieur de marbre. A cet effet, il attache à un fil d'acier de sondage un boulet qui est introduit dans la glace (fig. 74.) Le fil d'acier vient se fixer en *a* sur une tige munie d'une articulation en *b*, à son point de rencontre avec une planche que le scieur fixe dans la glace et maintient du pied. Enfin, le scieur saisit la poignée, puis fait monter et descendre le boulet, dont le poids tend le fil d'acier. Ce fil coupe la glace, mais... si lentement qu'on la fondrait plus vite en la suçant avec les lèvres.

De plus, le trait est si mince, que bientôt les deux parties qu'on a séparées avec tant de peine se ressoudent à nouveau.

Le système Van Mirlo est mis au rancart avant même que d'avoir été essayé sérieusement.

M. Somers propose de modifier le système Van Mirlo en mettant plusieurs boulets au lieu d'un seul ; en substituant une cordelette d'acier au fil et en se servant du treuil à vapeur et de poulies de

renvoi convenablement disposées, pour produire le mouvement d'ascension et de descente des boulets. Ce système ne nous inspire pas plus de confiance que le précédent, car il a l'inconvénient d'exiger le maintien sous pression de la chaudière et, par suite, de diminuer notre combustible.

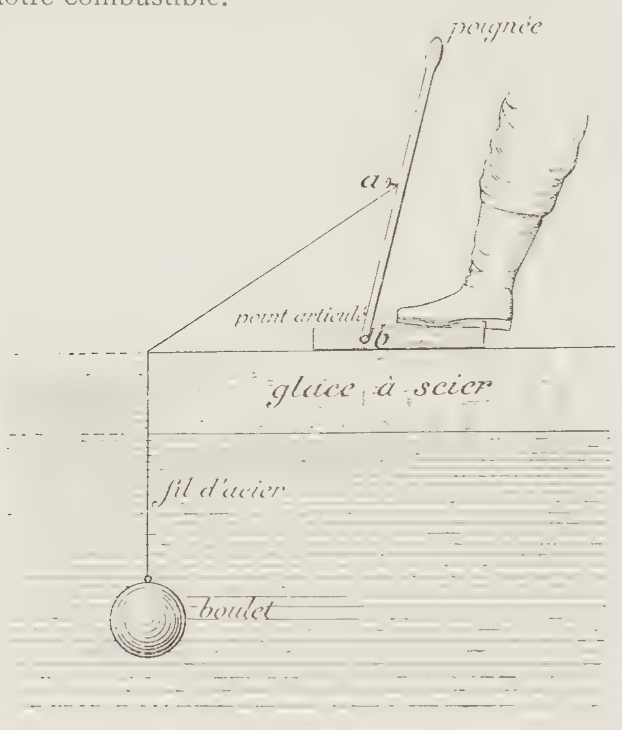


FIG. 74.

Le projet est donc refusé comme beaucoup d'autres. Ces inventions ont un excellent résultat cependant : elles occupent l'esprit des travailleurs, qui n'en scient pas moins activement pour cela.

Dimanche 15 janvier. — Hier après-midi, nous avons préparé des charges de tonite de 10, 20, 30 et 40 cartouches chacune, et ce matin nous les avons fait exploser. Cette fois, enfin, les résultats ont été brillants, — à part quelques échecs. Les charges ont été mises à faible distance de l'eau libre et, comme les mouvements d'expansion étaient possibles dans cette direction, les triangles que nous avions découpés

se fractionnèrent. En moins de deux heures, tous les hummocks voisins de l'eau libre étaient refoulés, ainsi que les deux premiers triangles *i j m* et *j m n* (voir fig. 72). Mais pour le troisième triangle, des difficultés considérables se dressèrent : le triangle ayant légère-

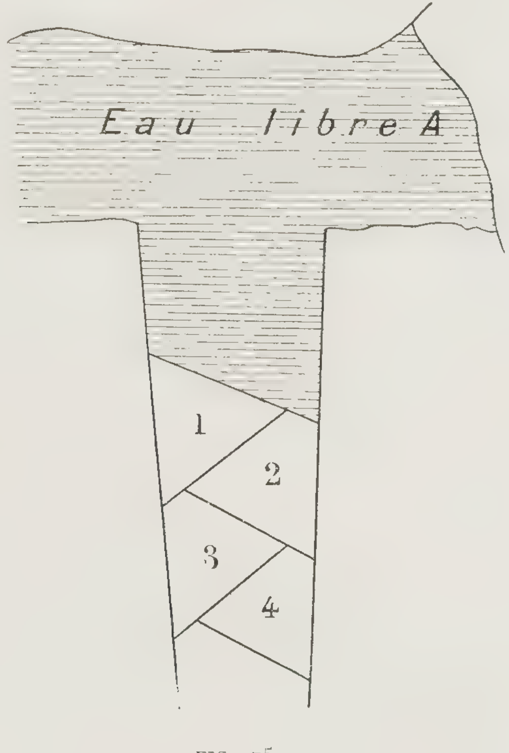


FIG. 75.

ment tourné autour d'un axe vertical, le coté *n o* coinça tout le bloc et il fallut force tonite pour le dégager. Encore toute cette tonite produisit-elle une bouille de neige et de glace, qui encombra le canal.

Nous changeâmes alors le tracé des sections et adoptâmes celui qui est indiqué sur la fig. 75. Les résultats furent excellents : une ou deux charges de tonite suffirent pour détacher les blocs.

Michotte seul étant nécessaire à bord pour préparer les repas, état-major et équipage sont répartis en deux équipes, pour la régularité du travail. La première équipe — comprenant de Gerlache, Mélaerts,

Racovitza, Van Mirlo, Tollefsen, Johansen, Koren et Van Rysselberghe — travaille de 8 heures à midi, puis de 1 1/2 à 3 1/2 et de 4 à 6 heures du soir. La deuxième équipe — formée par Lecointe, Amundsen, Arctowski, Cook, Somers et Dufour — travaille la nuit de 7 à 11 heures, puis de minuit à 4 heures du matin. Pendant les heures de repos, cette équipe prépare les charges de tonite et, je dois l'avouer, cette besogne se fait avec une imprudence vraiment téméraire. Les paquets de tonite sont apportés *non loin du feu* où les cartouches se dégèlent. Puis avec des couteaux de cuisine nous raclons tout ce qu'il y a de mauvais. Souvent des morceaux de tonite tombent à terre et c'est à peine si nous y prenons garde. On en trouve des déchets jusque dans les assiettes!



Phot. du Dr Cook.

FIG. 76.

TRAVAIL A UN SEUL HOMME (LE RELÈVEMENT DU TRAVAIL).

Ce n'est pas chose aisée que de creuser dans la glace un canal de près de 700 mètres de long. Le sectionnement des blocs exige qu'on scie des centaines et des centaines de mètres.

Il y a deux modes de travail. Ceux qui manient les petites scies sont au nombre de trois par outil; l'un scie pendant 5 minutes consécutives sous la surveillance sévère de ses deux compagnons. Aussitôt le laps de temps écoulé, le second travailleur le remplace avec rapidité, sans interrompre, pour ainsi dire, la marche de l'instrument.

Les trois hommes qui disposent de la scie double travaillent *pendant cinquante-cinq minutes sans interruption*, puis prennent 5 minutes de repos. L'un d'eux est placé à la barre horizontale et en a la direction, les deux autres tirent sur le filin qui relève la scie; pour la descente, le propre poids de l'outil suffit.



Phot. du Dr Cook.

FIG. 77.

TRAVAIL A TROIS.

Dans les endroits où l'épaisseur est considérable, on emploie la double scie, qui n'avance qu'avec peine.

Pendant ce travail monotone, on cherche à se distraire par la conversation : Arctowski, amusant au possible avec une vieille pelisse et



Photographie du Dr Cook.

FIG. 78.

REPOS DE 4 HEURES.

un chapeau haut de forme d'un modèle antique, raconte des histoires de Londres. Il s'engage dans des discussions sans fin, sur les usages mondains, sur les inconvénients des galoches, etc., et met tant de feu dans ses assertions, qu'il scie pendant dix minutes au lieu de cinq. Amundsen et Cook le laissent aller, entretenant même la discussion... C'est autant de gagné pour eux.

Somers ne cesse pas de parler une minute. Il nous raconte ses aventures de régiment, celles qui sont arrivées à ses compagnons d'armes et beaucoup d'autres qui ne sont arrivées que dans son imagination féconde.

Viennent ensuite ses aventures de marin, la description fantaisiste du service à bord des navires de la *marine belge,* etc., et tout cela est si drôle, si chargé, sans aucune méchanceté pour personne cependant, que nous faisons semblant de le croire, afin de l'animer encore davantage.

De 11 heures à minuit, notre équipe a repos ; nous passons ce temps au laboratoire, afin de ne pas réveiller les autres. Nous y faisons un petit souper, trop petit souvent, hélas ! car nos estomacs se creusent plus rapidement que le canal. Puis quelques-uns somnolent pendant dix minutes, tandis que Somers, intarissable, continue ses histoires...

Oui, pendant trente-cinq jours, Somers a parlé chaque jour durant neuf heures consécutives, et cela avec beaucoup d'humour, je dois le déclarer, et pour notre plus grande distraction à tous.

La division de de Gerlache prend, à 4 heures de l'après-midi, un goûter de pain et de café servi sur la banquise. Le tableau en est pittoresque : les hommes s'étendent par groupes sur la neige, mangeant avec avidité leur « pain-plomb » (fig. 78).

Lorsqu'on a scié un certain nombre de blocs de glace, on procède à leur évacuation dans la clairière : c'est le moment le plus agréable de la journée. A l'aide de charges de tonite, on brise les blocs en leur centre. Puis, muni de longues perches, on pousse les fragments au large (fig. 80). Dès qu'un fragment flotte, un homme y saute avec sa perche et navigue comme sur un radeau. Cook excelle dans ce genre de sport : il parodie les officiers de quart, se donne les commandements à haute voix, court d'un bout à l'autre de son fragile esquif, manque souvent



Photographie de M. Lecointe.

FIG. 79.

LES EXPLOSIONS DE TONITE.

de tomber à la mer, mais, avec une véritable souplesse de singe — si je puis me servir de cette comparaison! — parvient toujours à se rattraper à temps.

Les petits fragments de glace sont entraînés autant que possible en même temps que les grands, tandis que la bouillie de neige restante est poussée vers la clairière à l'aide d'un petit canot.



Photographie du Dr Cook.

FIG. 80.

MUNIS DE LONGUES PERCHES, NOUS POUSSONS LES BLOCS AU LARGE.

Le 29 janvier. — Depuis dix-sept jours, nous scions, nous scions!... Quelques-uns d'entre nous sont exténués; d'autres ont mal aux yeux, parce qu'ils n'ont pas porté à temps les lunettes avec verres fumés. La lumière diffuse de la banquise est si éblouissante qu'on ne peut guère la supporter. Le soleil ne se montre pourtant que rarement, trop rarement, hélas!

Depuis deux jours, le travail est encore plus pénible. Nous avons traversé une région où, la couche aqueuse étant à la surface, nous avions de l'eau glacée jusqu'aux mollets. Maintenant nous sommes dans une région où la glace est très épaisse, l'ancienne région des pres-

sions, où les hummocks, en se comprimant, ont formé une glace d'eau douce rebelle à la scie. De plus, nos instruments sont fort émoussés.

Bien que nous soyons presque tous courbaturés, les repas sont empreints encore d'une certaine gaîté ; mais, dès qu'ils sont terminés



Photographie du Dr Cook.

FIG. 81.

NAVIGATION SUR UN BLOC DE GLACE.

et qu'on n'est pas de corvée, on plonge dans sa couchette... à moins qu'on ne doive s'occuper de la tonite !

Le 30 janvier. — Quelle catastrophe ! L'embouchure du canal vient d'être obstruée par des glaces flottantes qui se trouvaient dans la clairière.

Une crevasse s'est formée suivant la ligne *e f* (voir fig. 70). Le canal était à peu près terminé ; dans deux jours, nous aurions été délivrés.

La nuit du 30 au 31, nous travaillons avec acharnement ; mais, comme nous sommes à quelques mètres du navire et qu'en cet endroit l'épaisseur de la glace est augmentée d'une couche de détritus de toute espèce, la grande scie n'avance qu'avec peine, arrêtée à chaque

instant par des boîtes de fer-blanc, des os, des cadavres de phoques ou de manchots.

Le 31 janvier. — Catastrophe plus grande encore que celle de la veille : la nappe de glace $efghi$ s'est déplacée (voir fig. 70), la crevasse ef s'est élargie, mais en resserrant le canal, qui devient infranchissable pour la *Belgica*. Bien plus, ce canal présente un danger terrible : la nappe $efghi$, étant libre, peut tourner autour de la partie fg du navire, qui constitue une véritable charnière. La nappe, par moment, tressaille et elle est de si grandes dimensions, qu'elle menace de nous écraser.



Phot. du Dr Cook

FIG. 82.

ESSAIS DE TRACTION.

Le 3 février. — L'anéantissement de notre rude labeur a produit un choc moral très sérieux parmi nous. De plus, le voisinage dangereux de la nappe mobile qui se presse à tribord nous force à envisager encore une fois la terrible éventualité où le navire serait écrasé.

Les deux canots et les deux baleinières sont amenés sur la glace pour être soumis à différents essais de charge et de traction. Nous constatons une fois de plus que deux embarcations, la baleinière moyenne et le you-you, sont dangereusement instables. Quant aux essais de traction, ils établissent que nos embarcations sont tellement lourdes, qu'il est douteux que nous puissions en traîner deux. Une seule

Photographie de M. Lecointe.

FIG. 83.

HALLEMENT DU PETIT CANOT SUR LA BANQUISE.

est assez maniable, et c'est précisément celle qui n'est pas stable. En tous cas, il est évident qu'on ne pourra les transporter sur la neige sans les placer sur un traîneau.

L'après-midi, l'état-major se réunit pour discuter l'importante question de la route à suivre, si le navire est écrasé. Deux hypothèses se présentent : la première soutient que, vu la lourdeur excessive des embarcations et l'état d'affaiblissement des hommes, il faut faire route vers le Nord, gagner la lisière de la banquise, puis la longer en canot. Si une tempête nous menace, nous aurons peut-être la faculté de nous mettre à l'abri sur un champ de glace. Après une longue discussion, ce plan est rejeté, vu l'instabilité des embarcations et la houle violente qui sévit constamment à la lisière de la banquise.

L'autre plan nous conduit, comme le premier d'ailleurs, à essayer d'atteindre le détroit de Gerlache, mais en nous tenant à une distance telle de la lisière, que la houle ne puisse nous atteindre, et en choisissant les champs de glace assez vastes pour que nous ne nous trouvions pas constamment obligés de franchir les chaînes de hummocks, qui bordent généralement les champs. L'obstacle le plus sérieux qui nous arrête est la lourdeur des canots et le degré d'affaiblissement des hommes.

C'est cependant à ce dernier parti, faute d'un meilleur, que se rallie la majorité. Nous arrêtons donc, en commun, la liste du matériel à emporter, en cas de sinistre, et nous décidons de nous occuper immédiatement de la construction des tentes, des sacs de couchage et des vêtements en peau de phoque.

de Gerlache, Amundsen et Cook, les trois spécialistes dans ces travaux, se mettent activement à la besogne.

Le soir même, de Gerlache, ayant fini le recensement des vivres, nous réunit encore pour nous annoncer que les provisions diminuent et qu'à partir du lundi suivant, état-major et équipage seront réduits à la même ration. Chacun de nous recevra, par jour, un petit pain et un biscuit, et, par semaine, 150 grammes de margarine et 150 grammes de sucre. Les autres provisions, vins, desserts, etc., seront partagées

également entre tous et dans de certaines proportions, par semaine.

Cette nouvelle, loin de produire une mauvaise impression, nous met en gaîté. Nous commençons aussitôt un petit trafic : l'un cède son sucre pour du pain, l'autre échange sa ration de vin pour un peu de beurre, un troisième mange immédiatement toute sa ration de

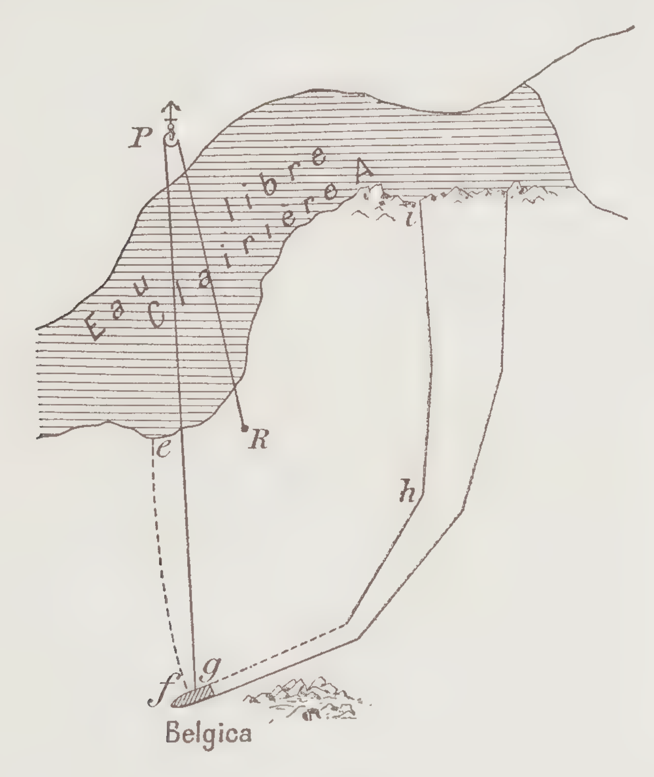


FIG. 84.

desserts. Somme toute, la chose est plaisante pour ceux qui mangent du phoque sans dégoût; mais pour les autres, ce sera la famine peut-être.

Le 4 février. — Le canal reste dans le même état; il nous semble, par moments, que les champs de glace ont un mouvement d'ascension et de descente, comme s'ils subissaient l'influence de la houle. Ce fait nous paraît d'abord invraisemblable, attendu que nous occupons à peu près la même position qu'il y a neuf mois. Toutefois,

les dernières observations astronomiques tendent à démontrer que nous nous déplaçons assez rapidement vers l'Ouest. Notre inaction ne peut se prolonger : il est convenu que, si dans deux jours une détente n'a pas rouvert le canal, nous l'élargirons nous-mêmes. Dans l'entre-temps, les observations reprennent leur cours.

Le 7 février. — Le grand traîneau destiné à supporter éventuelle-

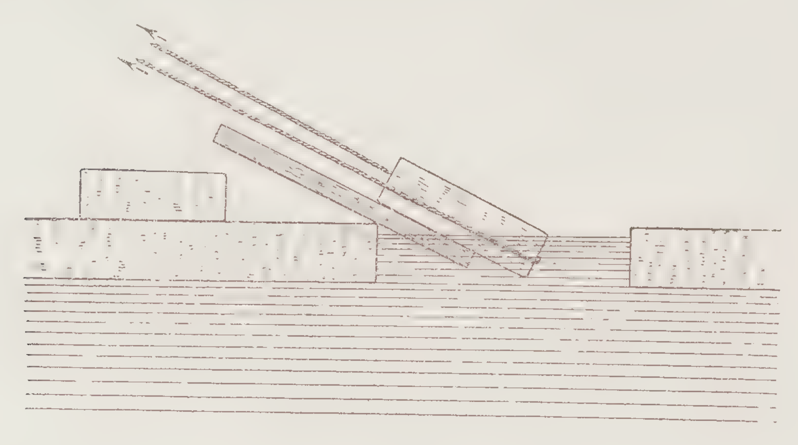


FIG. 85.

ment le canot a été terminé et expérimenté hier. Les résultats sont satisfaisants, mais rien de plus. Aujourd'hui, nous avons repris les travaux d'élargissement du canal : de Gerlache a proposé un moyen qui semblait plus expéditif que les précédents.

Le gros filin d'acier, destiné aux dragages, aurait été amarré par une de ses extrémités au point *R* (fig. 84) sur la nappe *e f g h i*, puis passé sur une poulie *P* — fixée de l'autre côté de la clairière *A* — enfin enroulé, à bord, sur le treuil. Alors, s'aidant de la vapeur et d'un palan supplémentaire, on aurait cherché à détacher la nappe *e f g h i* et à faire route vers la clairière, soit par la crevasse *e f*, soit par le canal *g h i*.

Ce projet ne fut pas adopté, parce que nous avions déjà constaté que des nappes analogues se coincent très facilement et que l'effort nécessaire pour les dégager était supérieur aux forces dont nous pouvions disposer.

L'élargissement du canal ne fut pas chose facile, surtout que l'embouchure en était fermée. Il fallut donc recouper des blocs et placer, en-dessous, des espars formant plan incliné (fig. 85), les hisser sur ce plan pour les déposer finalement sur la rive. Ces blocs devaient être de petites dimensions, car, hors de l'eau, ils ne subissaient plus la poussée de la mer et devenaient, à cause de leur poids, très difficiles à manier.

Ce labeur de forçat se continuait jour et nuit sans interruption.

Le 14 février. — Au bout de sept jours, il ne nous restait plus à dégager que l'arrière du navire, où la glace était trop dure et trop épaisse pour se laisser entamer par les scies. Nous recourons une fois encore à la tonite. Nous en faisons éclater des charges placées à 3 et 4 mètres du navire. Tout cela est fort dangereux : nous risquons de faire sauter « par induction » toute la tonite qui se dégèle, près du feu, à bord. Mais il n'y a pas une minute à perdre, le moindre retard peut nous bloquer à nouveau pour tout un hiver.

Chacune des explosions est marquée, à bord, par une forte dépression du baromètre; de plus, résultat moins scientifique, des détritus de toute espèce sont projetés violemment en l'air, puis retombent dans toutes les directions en une ignoble pluie !...

Enfin, le navire étant à peu près dégagé, il est mis en marche vers l'arrière, au risque de rompre le gouvernail et l'hélice.

Un moment, ô joie ! nous nous croyons sans entraves, mais bientôt les coups de bélier, donnés avec le gouvernail, deviennent impuissants. Il faudrait, surtout pour franchir l'embouchure encombrée de glace, faire agir l'avant du navire.

Afin de virer de bord, nous découpons, en *l n o* (fig. 86), un port de 600 mètres carrés, dans une glace relativement friable, que nous faisons sauter avec de nombreuses charges de tonite.

Tout à coup, la nappe *e f g h i* s'écarte doucement et le canal s'élargit.

Vite, nous faisons machine arrière, nous gagnons le port d'évitage, nous virons, en nous aidant d'aussières et d'ancres, mais voilà qu'au

moment où le navire est en travers du canal dans la position *B'*, ce dernier se resserre. La *Belgica* est donc comprimée longitudinalement, de telle sorte que l'hélice et le gouvernail courent grand risque d'être brisés.

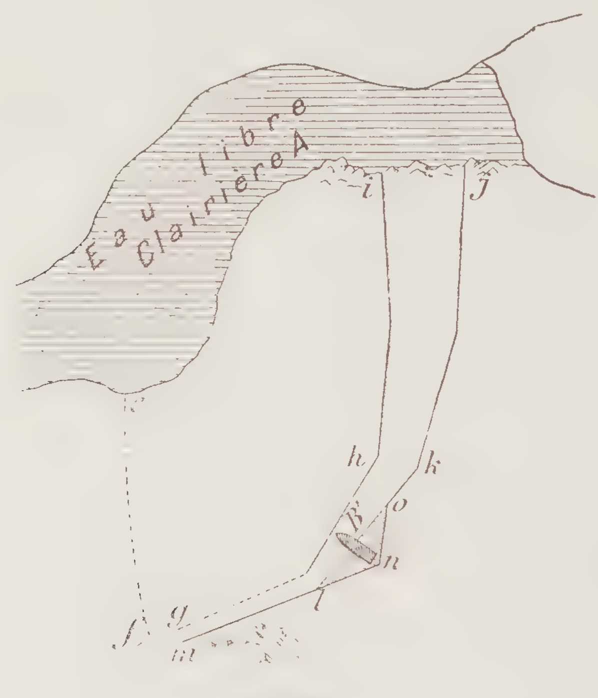


FIG. 80.

Anxieux, nous travaillons, nous regardons! Toutes nos pensées, toute notre âme appellent la détente.

Elle se produit. La *Belgica* à l'affût se lance à pleine vapeur vers le barrage de glaces accumulées à l'embouchure, le fait voler en éclats et, sans plus d'obstacle, vogue triomphante dans la grande clairière.

Aucun mot ne pourrait rendre le sentiment de délivrance, de joie, d'allégresse qui gonfle nos cœurs.

Je jette un dernier regard vers le champ de glace qui nous a retenus si longtemps prisonniers, vers le canal qui nous a coûté tant d'efforts, puis mes yeux ravis se tournent vers le Nord!



Photographie du Dr Cook.

FIG. 87.

JE JETTE UN DERNIER REGARD VERS LE CHAMP DE GLACE QUI NOUS A RETENUS SI LONGTEMPS PRISONNIERS.

CHAPITRE XXXIX.

Bloqués à la lisière.

Les jours qui suivirent notre délivrance furent utilement employés à l'aménagement de la *Belgica,* en vue de la navigation ordinaire et surtout en prévision des tempêtes que nous aurions vraisemblablement à affronter, dès que nous nous trouverions en plein océan. Afin de donner au navire la stabilité nécessaire — car, en un an, nous avions consommé pas mal de charbon et de vivres — les seize grands réservoirs de la cale furent remplis d'eau de mer.

Le quart se faisait constamment du nid de corbeau : il était indispensable de scruter un vaste horizon, pendant ce long trajet qui nous séparait de la mer libre et que nous devions parcourir en nous faufilant avec adresse entre les champs de glace.

Le 16 février, au soir, nous constatons que, depuis deux jours, nous avons gagné 18 à 20 milles vers le Nord. En réalité, nous avons parcouru un chemin bien plus considérable, étant donnés nos nombreux circuits entre les nappes. Par contre, nous avions souvent la surprise de naviguer sur d'immenses lacs, au milieu desquels la *Belgica* bondissait éperdue, ivre de liberté! A la lisière de ceux-ci, la lutte recommençait. Le navire se précipitait entre deux champs, essayant de les séparer, puis se trouvait arrêté. Alors nous faisions machine arrière et, lorsque nous avions assez de place pour rendre à la proue son élan, nous renversions brusquement la marche. Ces coups de bélier répétés finissaient par avoir raison de la glace, qui, d'ailleurs,



Phot. du Dr Cook.

FIG. 88.

LE QUART SE FAIT DU NID DE CORBEAU.

paraissait beaucoup plus friable et était composée le plus souvent de nappes peu étendues. Parfois encore, nous longions de vastes champs. Une chose nous était surtout défavorable, c'était la direction longitudinale des clairières, qui, étant presque toujours perpendiculaires aux vents des derniers jours, étaient orientées de l'Est vers l'Ouest. Nous devions donc traverser ces clairières dans leur largeur seulement.

Ce soir, nous sommes arrêtés non loin d'un superbe iceberg tabulaire et, comme nous avons aperçu des manchots, nous mettons un canot à la mer pour une partie de chasse. Nous sommes cinq : Racovitza, Amundsen, Mélaerts, Van Mirlo et moi. Nous rentrons avec du butin, tous très satisfaits à l'idée de cette chair fraîche qui nous reposera des conserves.

A peine sommes-nous à bord, que la brise se lève et le ciel s'obscurcit. Nous sommes secoués par une violente tempête, analogue à celle qui a favorisé, il y a un an, notre entrée dans la banquise.

Bien que les glaces nous enlacent à nouveau, nous ne voyons là aucun mauvais présage. De plus, comme j'ai une faim de loup et que je ne vois plus la nécessité de l'abstinence, je consomme, en une fois, non seulement les provisions économisées sur mes précédentes rations, en prévision des jours de misère noire, mais encore les rations de toute une semaine qui viennent d'être distribuées. Je suis tellement certain de la délivrance, que je fais même des générosités à mes compagnons de quart.

Le 3 mars. — Nous sommes toujours immobilisés au même endroit; la banquise demeure compacte, mais les nappes s'agitent dans tous les sens contre les flancs du navire, ce qui constitue pour nous un danger réel. Certaines plaques étant particulièrement inquiétantes, nous les avons morcelées avec des explosions de tonite et leurs fragments, ainsi groupés, nous fournissent un matelas, contre lequel s'amortit la pression.

Nous sommes toujours à la ration, car il se pourrait fort bien que nous ne fussions pas dégagés cette année. Combien je regrette d'avoir

consommé si rapidement mes vivres de réserve ! C'est une amère leçon pour mon imprévoyance.

D'un autre côté, comme le pétrole va faire défaut et que déjà les jours deviennent courts, il est temps de s'occuper de la question « éclairage ». La recherche d'un procédé brillant et économique est mise au concours.

Cook fait valoir le système des Esquimaux : un réservoir rempli de morceaux de graisse de phoque dans lesquels on pique plusieurs mèches. Ce luminaire donne peu de clarté, empoisonne l'air par une odeur nauséabonde et occasionne une véritable pluie de noir de fumée. Mais, à part cela, c'est très bon !... Cook, très fier de sa nouvelle lampe, la tient allumée, même le jour !

Les deux mécaniciens ont enfanté, chacun, des procédés assez compliqués. La lanterne de Van Rysselberghe est grosse comme une maison et loge une flamme microscopique et vacillante.

Décidément Racovitza a le pompon ! Encouragé par le succès, il fonde avec Arctowski une véritable huilerie, où l'ancienne machine hache-viande (prise à l'insu de Michotte) est utilisée pour découper la graisse de phoque. Son laboratoire fournit les étamines, celui d'Arctowski les filtres. En deux ou trois jours, ils ont une usine modèle.

Mais l'ingénieux Van Mirlo parvient à leur damer le pion en fabriquant, dans de vieilles boîtes à conserves et sans grand'peine, une huile très peu inférieure à celle du laboratoire.

Cook, moins préoccupé par les malades, cherche un nouvel aliment pour son activité : il déclare qu'il est nécessaire de construire un canot en peau de phoque. Comme il ne parvient pas à nous émouvoir en faveur de son projet, il annonce solennellement que son canot a un *but scientifique :* favoriser les lointaines excursions, de manière à étudier sur une plus vaste échelle les différentes formations des glaces.

Cet argument ne lui fournit pas plus d'adeptes, mais comme il a prononcé le mot « scientifique », il devient impossible de ne pas l'approuver. Cook est donc mis en possession de peaux de phoque et de vieilles planches, et, ce matériel ne lui suffisant pas, il rôde dans

tous les coins, dans toutes les chambres même, à l'affût d'un morceau de bois. Si on le laissait faire, il scierait, pour son fameux canot, la table, la bibliothèque et les armoires du carré.

Le 6 mars. — Depuis quelques jours, nous ne sommes plus seuls. Des manchots de la Terre Adélie ont élu domicile auprès de nous. Au



Photographie du Dr Cook.

FIG. 89.

PETITE TROUPE DE MANCHOTS DE LA TERRE ADÉLIE : LE MOMENT DE LA MUE.

début, on en a tué un certain nombre, mais Racovitza, le seul qui sache les dépecer convenablement, a fini par se lasser de ce travail. Il a déclaré que les deux petits beefsteaks fournis par chaque manchot ne valent pas la peine qu'il se donne pour le dépeçage ; il estime donc que les phoques seuls doivent être exécutés. Et, pour achever de nous rallier à son idée, il déclare qu'il faut, au contraire, épargner les manchots qui se trouvent dans nos parages, car ils sont, à cette époque de l'année, particulièrement intéressants à étudier.

C'est, en effet, le moment de la mue. Les manchots se réunissent

par groupes de 8 à 10; puis, cherchant un abri derrière les hummocks, ils demeurent à peu près immobiles, en proie à la fièvre. Insensiblement, la petite troupe grossit, mais non sans difficulté, car chaque fois qu'un nouveau venu se présente, ce sont des explosions de colère chez ceux qui sont déjà installés. Ils ouvrent le bec démesurément, en tendant le cou et agitent leurs petites ailes. Peu à peu, le calme renaît, on fait place aux nouveaux arrivés et ils demeurent tous là, tristes, enfiévrés, sans prendre de nourriture. Puis, leurs beaux pardessus tombent en miettes, comme mangés par les mites, tandis que, honteux, ils se cachent où ils peuvent.

Le 8 mars. — Notre position devient chaque jour plus critique. Depuis le 27 février déjà, Michotte, du nid de corbeau, a constaté à l'horizon une étroite ligne noire, en deçà de laquelle des points blancs montent et descendent. Nul doute ne subsiste donc à cet égard : c'est bien la lisière de la banquise et la houle de l'océan. Cette houle nous arrive maintenant en grandes ondes qui chassent les nappes de glace contre nos flancs et y accumulent une véritable « enceinte », tandis qu'à quelques milles de nombreux icebergs forment les « points d'appui » de notre « ligne avancée ».

Impossible d'exécuter encore des mesures de précision sur cette banquise instable et morcelée.

Les observations astronomiques assignent actuellement une dérive assez rapide qui nous porte vers l'Ouest-Sud-Ouest. Notre première hypothèse va-t-elle se réaliser et serons-nous entraînés dans la mer de Ross?

Un fait semble déjà certain : l'apparence de terre que signale Walker par 102 degrés de longitude Ouest et par 71 degrés de latitude australe est un mythe, car notre dérive nous fait passer à l'endroit même où cette terre était censée se trouver.

Le 10 mars. — J'ai eu un long entretien avec de Gerlache. J'avais terminé le tracé préliminaire du nouveau détroit, et il convenait de baptiser les parties de terre et de mer, afin d'en donner la description dans nos rapports scientifiques.

Avec un tact tout particulier, de Gerlache désirait que nous fissions ensemble ce baptême, qu'il avait le droit de régler à sa fantaisie.

Je collaborai donc comme conseil, ne désirant intervenir personnellement que le moins possible.

Ce travail a été repris ensuite en présence de Racovitza, Cook, Arctowski et Amundsen. C'était très intéressant. Il fallait éviter les oublis et s'efforcer de distribuer les noms des protecteurs de l'Expédition de manière à proportionner l'importance des parties de terre ou de mer représentées à l'importance des services rendus avant notre départ d'Europe.



Phot. du Dr Cook

FIG. 90. — A LA LISIÈRE.

Certains noms subirent de tels déplacements, qu'en cet après-midi seulement ils voyagèrent d'île en cap, de cap en détroit, de détroit en baie, de baie en montagne, etc.

C'est cette question de *répartition proportionnelle* qui nous avait empêchés de baptiser les découvertes, au fur et à mesure qu'elles se présentaient.

Le 13 mars. — Il y aura demain un long mois que nous avons quitté notre champ d'hivernage et que nous sommes prisonniers à la lisière de la banquise, sans cesse roulés et agités par le tangage.

Du nid de corbeau, nous apercevons l'océan libre de glace et, supplice de Tantale, nous ne parvenons pas à l'atteindre.

Ce soir, les mouvements de la banquise sont extraordinaires; la houle et le vent poussent les icebergs dans tous les sens. Non loin de nous, un groupe serré semble vouloir nous aborder. Rien à faire devant cette menace de collision qui nous écraserait, que d'attendre et d'espérer. Le mercure du baromètre marin monte et descend incessamment : c'est comme si le navire était brusquement enlevé, puis replongeait dans la mer. Les lames, sous la glace, atteignent-elles donc une telle hauteur?

Le 14 mars, 2 heures du matin. — Depuis hier à 11 heures du soir,

notre marche vers les icebergs s'est ralentie et la houle a diminué. A minuit, les glaces se sont disjointes, la détente a commencé. Mais l obscurité nous a empêchés d'en profiter.

Voici enfin le crépuscule. On hisse les voiles, on cale les soupapes de sûreté, afin de faire monter la pression à son maximum, et, de nouveau, le cylindre de basse pression est employé comme cylindre de haute pression; nos efforts sont surhumains. Peu à peu, nous nous dégageons de l'étreinte, nous avançons, la détente nous aide, les champs de glace se font de plus en plus mignons. Voici, enfin, le dernier, plus d'obstacles! Cette fois, c'est l'Océan sans entraves, c'est la liberté!...



CHAPITRE XL.

Vers Punta-Arenas.

Quelles sensations multiples se succèdent en nous, pendant ces premiers instants de la délivrance! Quelque chose d'infiniment heureux, et pourtant mêlé de tristesse, de regret, s'agitait au fond de nos cœurs : Adieu à la banquise avec son cortège de souffrances et de deuils, mais qui nous a donné, dans l'âpre joie de la découverte, un sentiment de fierté et d'orgueil que plus jamais nous ne revivrons! Adieu à nos pauvres compagnons, Danco et Wiencke, qui ont été la rançon de notre salut à tous! Hourrah pour l'Océan sans limites, qui nous emporte au loin, vers le pays, vers tous ceux que nous aimons! Ah! puissions-nous les retrouver tous?...

. . . .

Le ciel, au-dessus de nous, étend de sombres nuages; la mer est d'un beau bleu foncé, sur lequel nos regards errent délicieusement après avoir été éblouis si longtemps par la lumière diffuse de la banquise; la *Belgica* glisse et bondit tour à tour, toutes voiles dehors sous un vent favorable. La nuit, des animaux phosphorescents illuminent les vagues et avec l'embrun sont projetés jusque sur la passerelle.

Quelle voie allons-nous suivre pour arriver à Punta-Arenas? Car la saison est bien trop avancée pour que nous puissions exécuter notre projet d'expédition au cap Gauss.

Trois routes s'ouvrent devant nous : celle du cap des Vierges, peu avantageuse à cause des vents dominants de l'Ouest, qui entraveront notre marche dans le détroit de Magellan; celle du cap Pilar, qui nous fait entrer, par l'Ouest, dans le détroit, et nous permet de gagner Punta-Arenas avec le vent arrière; celle du canal de Cockburn, enfin, qui nous fait pénétrer dans le détroit, par le Sud, en nous faufilant entre les Furies de l'Est et les Furies de l'Ouest. Cette

dernière route est signalée, par les instructions nautiques, comme particulièrement dangereuse; on admet qu'elle ne doit être suivie qu'en temps de guerre et seulement pour échapper à l'ennemi.

Le commandant adopte pourtant cet itinéraire. Il craint que si nous nous dirigeons vers le cap Pilar ou le cap des Vierges, nous ne venions à rencontrer un navire à marche plus rapide que le nôtre, qui, signalant notre retour, n'occasionne une fausse joie aux amis de Danco et à la famille de Wiencke.

Nous faisons donc route vers le canal de Cockburn, nous arrêtant cependant encore pour draguer, faire des sondages et mesurer des températures sous-marines. La gaieté est presque générale; l'appétit revient... pour ceux qui n'ont pas le mal de mer! Je ne m'en plains plus : ce tribut à la mer libre me semble si peu de chose, presque agréable!

Le 26 mars, après douze jours d'une navigation mouvementée, nous savons que nous sommes proches de l'Amérique du Sud, mais nous ne pouvons connaître exactement notre position, attendu que, depuis plusieurs jours, aucun astre ne s'est montré. La route estimée est très peu précise, dans cette région secouée par des tempêtes continuelles, où circulent des courants très variables en intensité et en direction.

Johansen, qui est à la barre, voit passer près de nous et perpendiculairement à notre route un cormoran. Il le suit des yeux et distingue à bâbord, au travers du brouillard, une grosse tache brune : c'est la terre!

La terre! En un instant, tout le monde est sur le pont, la dévorant du regard. Nous faisons route vers la côte pour la reconnaître et, après un difficile examen et de multiples combinaisons, nous arrivons à l'île Noire. La journée étant très avancée et les instructions nautiques renseignant un très bon mouillage (!!) à l'Est de l'île Noire, il est décidé que nous y passerons la nuit.

Comme nous avons déjà dépassé l'île, il faut, pour la rejoindre,

facilement distinguer les roches à fleur d'eau (1). Lui-même prend le quart sur la passerelle, car nous sommes dans une région où les récifs forment un si long chapelet, qu'on leur a donné le nom de *voie lactée.*

Mon ascension dans la mâture par ce temps épouvantable, sur ce navire qui roule de 40° sur chaque bord, me dégoûte profondément!

En bas, sur le pont, je vois Racovitza, Cook et Arctowski se maintenir tant bien que mal sur la dunette arrière : ils devinent le mal qui me ronge et me jettent des regards de commisération!

Ouf! me voilà dans le nid de corbeau. J'y puis être malade, sans crainte de dégringoler dans la mer. Je m'installe dans le tonneau et fais gaiement mon quart.

Lorsque je redescends, une heure plus tard, de mon poste d'observation, nous doublons les Furies. La tempête souffle encore au large, mais nous sommes à l'abri dans le canal de Cockburn, où la mer s'ondule simplement sous les rafales qui descendent des hauteurs.

Toute la journée et la nuit, nous naviguons dans le détroit et le lendemain, 28 mars 1899, nous mouillons, à 6 heures du matin, à Punta-Arenas.

Notre entrée dans la rade y occasionne quelque étonnement : on nous croyait morts depuis longtemps!

Des gens peu scrupuleux avaient profité de notre silence pour l'interpréter comme un désastre, et *vendre* à la presse des renseignements à sensation.

Un capitaine de navire déclarait même avoir aperçu notre épave non loin des Shetland du Sud.

Un autre affirmait nous avoir rencontrés près du cap Adare, au moment où nous allions nous engager dans la mer de Ross. Mais ce qui est un comble, c'est que, déclarant être monté à bord de la *Belgica,*

(1) Du haut du mât, on reconnaît les roches sous-marines à la teinte verdâtre que l'eau prend au-dessus.

prendre le vent presque debout. Mais qu'à cela ne tienne : Somers fait exécuter un tour de force à sa machine en la poussant à donner cent vingt-cinq tours à la minute. Tout le personnel scientifique est requis pour la manœuvre des voiles; l'animation est si grande, qu'on dirait que nous allons monter à l'abordage.

A 6 heures du soir, à la brune, l'ancre tombe et la *Belgica* mouille devant une terre.

L'île Noire porte bien son nom : c'est un énorme massif sombre, coloré à de rares endroits par une maigre végétation. Telle quelle, cette première terre que nous revoyions nous paraissait un éden. Malgré l'obscurité, la pluie et le brouillard, plusieurs d'entre nous auraient vivement désiré aller à terre, mais la mer était trop mauvaise pour qu'il fût possible d'amener un canot. Il fut donc décidé que, le lendemain matin à 6 heures, si l'océan s'était un peu calmé, nous exécuterions un débarquement.

La nuit fut mauvaise. La mer, en fureur, cherchait à nous arracher à notre abri; nous dûmes filer de la chaîne.

Le 27 mars, à 1 heure du matin, l'ancre dérape. Vite, nous filons encore de la chaîne, mais inutilement : le vent nous pousse vers un récif dangereux. Il faut à tout prix relever l'ancre. Tout le personnel se met à la manœuvre! C'est en vain : voilà le récif, nous y courons droit. Il n'y a qu'une issue : abandonner ancre et chaîne et fuir à toute vapeur...

Le navire, brusquement dégagé de ses liens, hésite un moment, étourdi, puis file droit vers les Furies, excité par la machine, aiguillonné par l'ouragan qui nous chasse de l'arrière et gonfle nos voiles à les crever.

Le spectacle de la mer démontée est superbe, terrifiant; il contraste puissamment avec les déplacements lents et continus de la banquise.

Entraînés avec une vitesse vertigineuse, nous atteindrons bientôt les Furies. de Gerlache me prie d'aller faire le quart dans le nid de corbeau, d'où je reconnaîtrai mieux les îles et d'où je pourrai plus

il donnait le compte rendu de son interview avec de Gerlache et moi-même !...

Un troisième capitaine, aussi ignorant que menteur, avait assuré que nous lui avions montré les cales de la *Belgica* remplies d'or ramassé, par blocs, presque à fleur de sol. Il déplorait notre sinistre, ne fût-ce que pour les milliards qui avaient sombré avec nous.

Enfin un quatrième personnage avait fait la déclaration suivante : « J'avais mis à bord de la *Belgica* une couple de mes meilleurs pigeons voyageurs. Les oiseaux me sont revenus avec d'importantes dépêches. » Suivaient toute une série de découvertes plus extravagantes les unes que les autres.

Comme Punta-Arenas n'est pas relié au réseau transocéanique, nos dépêches ne furent portées à Montevideo que quelques jours plus tard ; de sorte qu'elles ne parvinrent à nos familles, en Belgique, que le 14 avril. Or, l'anxiété était grande, car les lettres, qui nous avaient été envoyées en Australie venaient de rentrer en Europe.

Aussi, peu de nouvelles missives nous attendaient à Punta-Arenas. Pour ma part, je n'en trouvai qu'une seule et avec cette adresse sommaire :

Monsieur Lecointe
à bord de la BELGICA
Dans un port de l'Amérique du Sud.

Dès que notre mouillage est signalé, nous recevons des visites assez intéressées : des consuls « marchands » qui viennent solliciter l'avantage de nous ravitailler. Ayant reçu nos commandes, ces messieurs veulent bien nous mettre au courant des principaux événements qui se sont passés depuis nos quinze mois d'absence :

I. Les « pacifiques » États-Unis d'Amérique — Cook en fait une tête ! — ont écrasé militairement l'Espagne, puis se sont montrés très larges pour le règlement définitif des affaires ;

II. Les Européens ont décidé de ne plus faire la guerre et de

constituer un tribunal international d'arbitrage. Voilà une nouvelle stupéfiante à laquelle nous ne pouvons ajouter foi;

III. En France, on a fait beaucoup de bruit autour d'une affaire d'espionnage;

IV. On est parvenu à liquéfier l'air. Voilà une découverte scientifique qui nous fait à tous dresser l'oreille;

V. La télégraphie sans fil a fait son apparition. Ces mots redoublent notre attention.

. . . .

Des tas de journaux et de revues s'amoncellent sur nos tables, envoyés de toutes les parties du monde. Nous ne les lisons pas. Quel intérêt peut éveiller en nous les menus faits journaliers dont la presse a alimenté ses lecteurs pendant ces quinze derniers mois? Tout cela, vu de loin, est si mesquin, si futile.

Attendons pour nous réinitier que la civilisation nous ait ressaisis.

CHAPITRE XLI.

Retour.

Retenu à bord par les nécessités du service, je ne descendis à terre, à Punta-Arenas, que le lendemain de notre arrivée. En entrant à l'Hôtel de France, j'y trouvai tout notre monde absolument méconnaissable; les cheveux coupés, le teint frais, du linge neuf : la civilisation, quoi!

Je fus tout heureux d'en faire autant et, surtout, de prendre un vrai repas, bien préparé et substantiel. Ce fut d'ailleurs une de nos importantes occupations, à Punta-Arenas, de manger copieusement, par besoin, et abstraction faite de toute espèce de gourmandise!

Le 29 mars, nous eûmes une conférence à l'Hôtel de France, dans le but d'arrêter le programme d'une exploration scientifique dans les canaux de la Terre de Feu.

Quelques jours plus tard, ce projet fut abandonné, très heureusement, je pense.

Le jour même où nous avions jeté l'ancre à Punta-Arenas, le matelot Y... s'était enfui dans les bois. Tous les deux ou trois jours, il revenait en ville, achetait des vivres, puis regagnait sa retraite Lorsque son argent était épuisé, il guettait, à la porte de l'hôtel, la sortie du commandant, demandait quelques francs, puis disparaissait de nouveau. Afin de ne pas l'exciter davantage, on le laissait faire.

Comme il était nécessaire de séjourner quelque temps à Punta-Arenas pour réparer le navire et refaire la santé chancelante de plusieurs hommes d'équipage, le personnel scientifique put reprendre sa liberté : en conséquence, Racovitza, Arctowski et Dobrowolski regagnèrent l'Europe par paquebot.

Le lieutenant Amundsen reçut l'autorisation de rentrer en Norvège, afin d'y ramener l'infortuné Y...

Ce dernier ne voulut jamais consentir à retourner à bord de la

Belgica, même pour y prendre ses vêtements et ses papiers : on dut les lui envoyer le jour du départ. Il est très regrettable que ses camarades de poste se soient cru autorisés à brûler ses papiers et son journal de bord. Ces documents auraient présenté un certain intérêt. Je tiens, pour ma part, à déclarer que je suis étranger à cet acte et que je blâme ceux qui, directement ou indirectement, y ont contribué.

Cook nous quittant également pour aller continuer, à la Terre de Feu, ses études sur les Onas, l'état-major se trouva réduit à trois membres : de Gerlache, Mélaerts et moi.

Notre séjour à Punta-Arenas fut fertile en événements désastreux au point de vue nautique.

de Gerlache et moi descendions, chaque jour, alternativement à terre. Or, un soir que le temps et la mer étaient calmes, le commandant se rendit chez des Belges, à un petit souper auquel était convié presque tout notre monde. Comme il s'agissait de compatriotes, de compatriotes malheureux dans leurs entreprises, de Gerlache avait accepté afin de leur faire plaisir. Je restai donc seul à bord avec Michotte et quatre hommes d'équipage.

Tout à coup, vingt minutes à peine après leur départ, le décor change : le vent se déchaîne, la mer se démonte. Et tandis que je me hâte pour parer ce mauvais coup, deux navires, non loin du nôtre, brisent leurs chaînes et se jettent à la côte! Au même instant, craquement formidable : notre chaîne subit le même sort! Les hommes n'ont que le temps de bondir sur les drisses pour hisser les voiles; mais la *Belgica* écoute à peine son gouvernail; elle manque d'accrocher un navire de guerre chilien, puis court, affolée, vers deux goélettes.

Que faire? Si je tourne bride, nous courons sur des récifs; si je m'abstiens, nous coupons les goélettes et leur équipage. Cruelle alternative! En un instant, j'entrevois la perte de tous les matériaux acquis par l'expédition et... je garde ma route! Mais j'ai compté sans l'imprévu : à quelques mètres des goélettes en danger, des cris d'épouvante me serrent le cœur ; vite, je fais mettre la barre à la côte! Je frôle les goélettes, puis veux regagner le large pour éviter l'écueil.

Oh! bonheur! le vent, dans un brusque écart, nous chasse loin du danger. Alors je prends le large, et, voyant la mer libre devant nous, j'envoie Dufour et Van Mirlo dans la machine pour allumer les feux, tandis que le troisième homme reste à la barre et le quatrième à la manœuvre des voiles! Michotte a l'ordre de nous faire du café assez fort pour éveiller un mort.

Cinquante minutes plus tard, mes mécaniciens improvisés avaient de la pression : nous pouvions rejoindre Punta-Arenas. La nuit était noire et la rade encombrée de navires, dont plusieurs avaient leurs feux éteints par le vent; néanmoins, comme je connaissais parfaitement le mouillage de chacun d'eux, je risquai l'aventure.

A 2 heures du matin, je laissai tomber l'ancre. Le lendemain, à l'aube, grand fut mon étonnement : impossible de relever l'ancre! Le navire étant en sécurité, je remis le quart à de Gerlache, qui venait de rentrer, et je descendis à terre m'informer de ce qui pouvait offrir une telle résistance dans ce fond.

J'appris alors qu'à l'emplacement même où la *Belgica* était mouillée un cuirassé anglais avait sombré jadis.

Les Chiliens insouciants ne pensent même pas à mettre une bouée en permanence à ce mauvais emplacement.

Pour dégager notre ancre, tombée dans la cuisine du cuirassé, au milieu de la vaisselle, il fallu l'intervention d'un plongeur — ce qui se paye très cher dans le détroit de Magellan ; de plus, l'ancre avait une patte cassée. Quelques jours plus tard, pendant que j'étais à terre, un ouragan se leva de nouveau et fit déraper la *Belgica*. Heureusement que cette fois le vent venait de terre et chassait le navire vers le large, car, tandis que les hommes faisaient des efforts pour relever la chaîne, elle se coinça.

Pendant deux jours, de Gerlache navigua aux hasards des vents, avec un navire lège qui ne gouvernait pas, et dont une ancre pendait à 30 mètres sur le flanc, sans qu'on parvint à la relever.

Lorsque de Gerlache revint à Punta-Arenas, cette dernière ancre s'étant cassée, il dut s'amarrer à la bouée réservée aux navires de

guerre chiliens et dont aucun ne faisait heureusement usage à ce moment. Pendant ces quelques jours, nous avions eu plus d'avaries que pendant toute notre campagne dans l'Antarctique ; non seulement nos trois ancres et une chaîne faisaient défaut, mais nos écubiers eux-mêmes étaient brisés. Impossible de prendre la mer dans ces conditions.

Le temps nécessaire pour ces réparations fut long dans ce pays où il n'existe guère d'hommes du métier et où ces rares ouvriers ne travaillent que « quand et comme il leur plaît et sous promesse de prix exorbitants ». Nous pûmes donc faire à loisir une étude approfondie des us et coutumes des habitants de la Patagonie et même de leurs débouchés commerciaux.

A la fin de mai, le navire était prêt. Afin de payer l'addition, de Gerlache revendit, à un dépôt de conserves du Nouveau Monde, le stock de Kjoedbollers, Kjoedpolsers, etc., que nous avions économisés avec tant de soin dans l'Antarctique !...

Depuis quelque temps, de Gerlache m'avait fait une proposition que j'avais acceptée avec plaisir : il s'agissait de faire, avec deux Français, MM. Gex et Poivre, un voyage de reconnaissance dans la Cordillère des Andes. Cet aller et retour de l'Est à l'Ouest de l'Amérique du Sud, à la hauteur environ du 50e parallèle, me permettrait non seulement d'examiner les terrains en litige que se disputaient le Chili et l'Argentine, mais encore de tracer une ligne d'observations magnétiques. Il fut donc convenu que la *Belgica* me conduirait à Santa-Cruz et que de Gerlache m'attendrait à Buenos-Ayres, pendant un mois.

Comme l'hiver austral s'avançait et pouvait nous retenir prisonniers dans la Cordillère, de Gerlache devait faire voile pour l'Europe si, après ce laps de temps, je n'étais pas de retour.

Au commencement de juin, nous entrions dans le Rio de Santa-

Cruz où, très gracieusement, nous allâmes échouer sur un banc de sable, placé en avant de l'île Lion. Cet échouage n'avait rien d'étonnant, puisque nous n'avions pas la carte du fleuve.

Comme l'amplitude de la marée, à cet endroit, atteint jusque 18 mètres, le navire, au moment du reflux, se trouva complètement à sec; il fallait même parcourir plusieurs centaines de mètres pour arriver à l'eau. Cet accident nous fournit l'occasion d'inspecter avec soin la carène. Nous ne courrions aucun danger : nous étions couchés sur un moelleux banc de sable, qu'on dit très riche en pépites d'or!

Le 10 juin, au matin, le navire étant remis à flot, je quittai la *Belgica* et partis pour la Cordillère des Andes avec les deux ingénieurs français, MM. Poivre et Gex (1); deux marins de la *Belgica,* Johansen et Koren, et deux domestiques, dont un nègre.

Comme matériel, je disposais du grand canot de la *Belgica,* de deux tentes et de vivres pour trente jours. Deux troupilles de chevaux, dont une sur chaque rive du Santa-Cruz, pouvaient remorquer le canot et nous servir de montures.

Alors, tandis que de Gerlache allait m'attendre à Buenos-Ayres, nous parcourûmes en plein hiver, pendant soixante jours, les pampas de la Patagonie et la Cordillère des Andes près des lacs Argentin et de Viedma. L'hiver étant terminé, je parvins à rejoindre Santa-Cruz, où la *Belgica* avait levé l'ancre, comme c'était convenu, depuis un mois. M. Poivre, Koren et le nègre avaient dû me quitter dès le début de la campagne, afin de ramener à la côte Johansen, atteint d'une grave maladie.

De Santa-Cruz à Buenos-Ayres, je naviguai sur un navire de guerre argentin et là, je m'embarquai, pour l'Europe, à bord d'un rapide des Messageries Maritimes, ce qui me permit d'arriver, avant de Gerlache, à Boulogne-sur-Mer, où nous nous étions donné rendez-vous avec Arctowski et Racovitza.

(1) M. Georges Gex est mort depuis, accidentellement, en Argentine.



FIG. 91.

M. DU FIEF

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ ROYALE BELGE DE GÉOGRAPHIE

A la fin du mois d'octobre 1899, nous étions tous réunis à Boulogne-sur-Mer, d'où, le 29, nous nous dirigeâmes vers Anvers, par petites étapes.

Le 5 novembre, la malle-poste *Princesse Clémentine*, envoyée par le Gouvernement à notre rencontre, nous rejoignait à la frontière et nous escortait jusqu'à Anvers avec toute une flottille de yachts et de bateaux de plaisance.

Sur le navire officiel se trouvaient M. de Trooz, successeur de M. Schollaert comme ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique, puis le délégué du ministre de la Guerre, de nombreux officiers, des membres de l'Académie royale de Belgique et des Sociétés savantes du pays.

Le grand canot de parade du Roi nous conduisit à bord de la malle-poste, où M. Dejardin, le sympathique président de la Société royale de géographie d'Anvers, ouvrit la séance de réception par un très éloquent discours. Alors, le Ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique, après nous avoir, de sa voix claire et chaude, souhaité en termes élevés la bienvenue, fit donner lecture des arrêtés royaux créant chevaliers de l'Ordre de Léopold les membres de l'état-major et du personnel scientifique et décernant la décoration civique à l'équipage.

A l'hôtel de ville d'Anvers, la réception fut enthousiaste.

Quelques jours plus tard, le Roi nous recevait en audience spéciale.

Puis ce fut la Société royale belge de géographie qui organisa une fête superbe, présidée par S. A. R. le Prince Albert de Belgique et suivie d'une soirée à l'hôtel de ville de Bruxelles.

Puis encore l'Académie royale de Belgique, qui remit une médaille d'or aux membres de l'état-major.

De toutes parts, les récompenses affluèrent : médailles d'or, d'argent, de bronze, diplômes, nominations comme membre d'honneur de nombreuses sociétés scientifiques.

Ainsi, ayant « tous été à la peine, nous fûmes tous admis à l'honneur » et à la joie.

CHAPITRE XLII.

Conclusions.

L'expédition de la *Belgica* n'avait pas pour objectif d'atteindre une haute latitude; elle s'était donné pour mission de scruter, avec le plus de soin possible, un coin de la vaste région de l'Antarctique, région dont l'étude préliminaire et hardie avait été l'œuvre des Cook, des Bellingshausen, des Biscoë, des Dumont d'Urville, des Balleny, des Wilkes et des Ross.

Au point de vue géographique, l'expédition a étudié la région située au nord de la Terre de Graham. Elle y a découvert un vaste détroit — le détroit de Gerlache — dont les côtes ont été relevées avec soin et sur lesquelles vingt débarquements ont été opérés.

L'existence de ce détroit ne constitue pas seulement une découverte géographique sans utilité; dans la suite, il offrira des abris sûrs aux navires chassés par la tempête jusqu'au Shetland du Sud. Là, naîtra peut-être aussi une pêche rémunératrice, car les balénoptères et les mégaptères y sont très abondants.

Rappelons encore que, si les missions internationales de 1882 avaient connu l'île de Cavelier de Cuverville, que nous avons relevée, il est probable que l'une d'elles s'y serait installée avantageusement.

Pendant notre dérive, nous avons été entraînés au Sud de l'île Pierre Ier. Cette île est donc isolée ou fait partie d'un très petit archipel.

Le navire a navigué à l'endroit où Walker croyait avoir aperçu une terre et à l'endroit où Bellingshausen croyait avoir aperçu la muraille de glace.

Au point de vue océanographique, l'expédition a rapporté des tracés bathymétriques et des données importantes sur le fond de la mer, les températures sous-marines et de nombreuses mesures de la densité de l'eau de mer.



FIG. 92.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL BRIALMONT

PREMIER PRÉSIDENT DE LA COMMISSION DE LA « BELGICA ».

La géologie a recueilli une riche collection d'échantillons et des renseignements importants sur les glaciers.

L'astronomie et la physique du globe ont été l'objet de notre attention ; nous avons notamment tracé avec exactitude les courbes relatives au magnétisme terrestre, courbes qui, pour cet endroit, étaient dessinées d'un façon hypothétique.

La météorologie s'est enrichie des observations qui furent faites, pour la première fois dans ces régions, d'heure en heure et durant une année entière. Les aurores australes, les phénomènes optiques de l'atmosphère, les nuages, la neige et le givre ont été étudiés d'une façon suivie.

Avant l'expédition belge, on ne connaissait que très imparfaitement la flore et la faune terrestre antarctiques, et nous sommes les premiers qui ayons rapporté des échantillons de la faune marine qui vit au delà du cercle polaire austral. Les collections comprennent 1,200 numéros de zoologie et 400 de botanique, — encore ces numéros ne représentent-ils que des catégories, le nombre des individus étant bien plus considérable.

La physiologie humaine a pu s'enrichir d'études, sur nature, des phénomènes qui résultent pour l'homme d'un séjour prolongé dans ce climat rigoureux.

On ne peut non plus passer sous silence les travaux effectués en Patagonie et à la Terre de Feu. L'expédition rapporte des documents sur les misérables tribus Onas et Yahgans, dont la race bientôt disparaîtra de la terre ; elle a contribué à faire connaître la faune et la flore de ces régions et a recueilli plusieurs données relatives aux éléments magnétiques sur les rives du Rio Santa-Cruz.

Enfin, que ceux qui voient des questions sportives dans de semblables expéditions soient satisfaits d'apprendre que la *Belgica* est le *premier navire* qui ait hiverné dans la région antarctique. Et cet hivernage a été d'autant plus heureux, qu'il s'est effectué à un endroit très intéressant à étudier, à l'endroit même où les Anglais avaient résolu de faire hiverner l'expédition, commandée par Scott, qui

s'est dirigée vers l'Antarctique une année après notre retour.

Mais si nous faisons abstraction de ces résultats scientifiques, nous pouvons dire que l'expédition belge a été pour le pays d'une heureuse influence morale. Elle a étendu notre champ d'investigation qui, jusqu'alors, s'était borné à l'œuvre — gigantesque, il est vrai, mais isolée — de la colonisation du Congo. Les Belges ont prouvé que si leurs usines regorgent de commandes qui les enrichissent, s'ils savent organiser des voyages d'exploration commerciale dont ils retirent des monceaux d'or, ils sont capables aussi de travailler avec désintéressement pour payer largement leur tribut à la science.

Oui, le pavillon belge a flotté dignement à la corne de notre navire ; il a réveillé les sentiments patriotiques de nos nationaux en leur montrant nos couleurs à la conquête de terres lointaines.

L'expédition antarctique enfin a fait justice du préjugé suivant lequel la Belgique n'aurait pas les éléments nécessaires pour créer de bons marins, ni pour fonder une marine nationale florissante.

Mais il ne suffisait pas d'avoir recueilli de nombreux documents et de riches collections scientifiques : il fallait mettre ces matériaux en valeur.

Avec une ampleur de vue qu'on ne peut qu'admirer, M. de Trooz, ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique, adressa au Roi un rapport spécial montrant l'utilité de la mise en valeur de nos matériaux scientifiques et présentant à la sanction royale un arrêté qui instituait la *Commission de la « Belgica »*.

Cette commission était composée des membres de l'état-major scientifique de la *Belgica* et des membres de l'Académie royale de Belgique qui s'étaient spécialement voués à la réussite de l'expédition; elle était présidée par le lieutenant-général Brialmont.

Quatre-vingts savants belges et étrangers furent alors choisis par la Commission pour étudier les collections, les rapports scientifiques et en déterminer loyalement la valeur.



FIG. 93.

M. J. DE TROOZ

MINISTRE DE L'INTÉRIEUR ET DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Dans un premier devis estimatif, la somme nécessaire aux frais de publication des rapports avait été évaluée à 130,000 francs; mais, à mesure que l'importance du travail s'accentuait, cette somme fut jugée insuffisante. Alors M. de Trooz, ne voulant pas que l'œuvre de ses compatriotes supporte des réductions mesquines, sollicita et obtint des Chambres législatives les crédits nécessaires à l'achèvement complet et dans d'excellentes conditions de tous les mémoires scientifiques publiés sous la direction de la Commission de la *Belgica*.

Cette mesure arrêtée par le ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique fut accueillie avec la plus grande satisfaction par le monde savant. Elle donne à M. de Trooz un nouveau titre à la reconnaissance des membres de l'expédition antarctique belge.

APPENDICE

Composition de la Commission de la « Belgica ».

BUREAU.

Président : M. Van Beneden, professeur à l'Université de Liége, membre de l'Académie royale de Belgique.

Vice-président : M. A. de Gerlache de Gomery, conservateur au Musée d'Histoire naturelle de l'État, promoteur et commandant de l'expédition antarctique belge.

Secrétaire : M. G. Lecointe, directeur scientifique à l'Observatoire royal de Belgique, commandant en second de l'expédition antarctique belge.

MEMBRES.

MM. Arctowski, attaché au service météorologique de l'Observatoire royal de Belgique, membre du personnel scientifique de la *Belgica*.

Le Dr Cook, médecin de l'expédition antarctique belge.

Dobrowolski, membre du personnel scientifique de la *Belgica*.

Racovitza, sous-directeur du Laboratoire Arago de Banyuls-sur-Mer, membre du personnel scientifique de la *Belgica*.

Donny, lieutenant-général, inspecteur général de l'artillerie, aide de camp du Roi.

Du Fief, secrétaire général de la Société royale belge de Géographie.

Dupont, directeur du Musée royal d'Histoire naturelle de l'État, membre de l'Académie royale de Belgique.

Durand, directeur du Jardin Botanique de l'Etat.

Errera Léo, professeur à l'Université de Bruxelles, membre de l'Académie royale de Belgique.

Lagrange Charles, professeur à l'École militaire, directeur honoraire à l'Observatoire royal de Belgique, membre de l'Académie royale de Belgique.

Lancaster, directeur scientifique à l'Observatoire royal de Belgique, membre de l'Académie royale de Belgique.

Pelseneer, professeur à l'Ecole normale de Gand, membre de l'Académie royale de Belgique.

Spring, professeur à l'Université de Liége, membre de l'Académie royale de Belgique.

Stainier, professeur à l'Université de Gand.

Lorsque la Commission de la *Belgica* fut instituée, elle comprenait :

MM. le lieutenant-général Brialmont, membre de l'Académie royale de Belgique (décédé en juillet 1903).

Crépin, directeur du Jardin Botanique de l'État, membre de l'Académie royale de Belgique (décédé en mai 1903).

de la Vallée-Poussin, professeur à l'Université de Louvain, membre de l'Académie royale de Belgique (décédé en avril 1903).

Renard, professeur à l'Université de Gand, membre de l'Académie royale de Belgique (décédé en juillet 1903).

LISTE

DES RAPPORTS SCIENTIFIQUES

PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION DE LA

COMMISSION DE LA " BELGICA "

VOLUME I.

Relation du voyage et résumé des résultats, par A. DE GERLACHE DE GOMERY.

Travaux hydrographiques et instructions nautiques, par G. LECOINTE.

Note relative à l'usage des explosifs sur la banquise, par G. LECOINTE.

VOLUME II.

Astronomie et physique du globe.

Étude des chronomètres (deux parties), par G. LECOINTE.

Recherche des positions du navire pendant la dérive, par G. LECOINTE.

Observations magnétiques, par C. LAGRANGE et G. LECOINTE.

Note relative aux mesures pendulaires, par G. LECOINTE.

Conclusions générales sur les observations astronomiques et magnétiques, par GUYOU.

VOLUMES III ET IV.

Météorologie.

Rapport sur les observations météorologiques horaires, par H. ARCTOWSKI.

Rapport sur les observations des nuages, par A. DOBROWOLSKI.

La neige et le givre, par A. Dobrowolski.
Phénomènes optiques de l'atmosphère, par H. Arctowski.
Aurores australes, par H. Arctowski.
Discussion des résultats météorologiques, par A. Lancaster.

VOLUME V.

Océanographie et géologie.

Rapport sur les sondages et les fonds marins recueillis, par H. Arctowski et A.-F. Renard.
Rapport sur les relations thermiques de l'océan, par H. Arctowski et H. R. Mill.
Détermination de la densité de l'eau de mer, par J. Thoulet.
Rapport sur la densité de l'eau de mer, par H. Arctowski et J. Thoulet.
Note sur la couleur des eaux océaniques, par H. Arctowski.
Les glaces antarctiques (Journal d'observations relatives aux glaciers, aux icebergs et à la banquise), par H. Arctowski.
Note relative à la géographie physique des terres antarctiques, par H. Arctowski.
La géologie des terres antarctiques, par A.-F. Renard.
Note sur quelques plantes fossiles des terres magellaniques, par M. Gilkinet.

VOLUME VI.

Botanique.

Diatomées (moins *Chaetocérés*), par H. van Heurck.
Péridiniens et Chaetocérés, par Fr. Schütt.
Algues, par E. De Wildeman.
Champignons, par MMmes Bommer et Rousseau.
Lichens, par E.-A. Wainio.
Hépatiques, par F. Stephani.

Mousses, par J. Cardot.
Cryptogames vasculaires, par Mme Bommer.
Phanérogames, par E. De Wildeman.

VOLUMES VII, VIII ET IX.

Zoologie.

Foraminifères, par A. Kemna et Van den Broeck.
Radiolaires, par Fr. Dreyer.
Tintinoides, par K. Brandt.
Spongiaires, par E. Topsent.
Hydraires, par C. Hartlaub.
Hydrocoraillares, par E. v. Marenzeller.
Siphonophores, par C. Chun.
Méduses, par L. Schultze.
Alcyonaires, par Th. Studer.
Pennatulides, par H.-F.-E. Jungersen.
Actiniaires, par O. Carlgren.
Madréporaires, par E. v. Marenzeller.
Cténophores, par C. Chun.
Holothurides, par E. Hérouard.
Astérides, par H. Ludwig.
Échinides et Ophiures, par R. Kœhler.
Crinoides, par J.-A. Bather.
Planaires, par L. Böhmig.
Cestodes, Trémathodes et Acanthocéphales, par P. Cerfontaine.
Némertes, par Bürger.
Némathodes libres, par J.-D. de Man.
Némathodes parasites, par J. Guiart.
Chaetognathes, par O. Steinhaus.
Géphyriens, par J.-W. Spengel.
Oligochètes, par P. Cerfontaine.

Polychètes, par G. Pruvot et E.-G. Racovitza.
Bryozoaires, par A.-W. Waters.
Brachiopodes, par L. Joubin.
Rotifères et Tardigrades, par C. Zélinka.
Phyllopodes, par Hérouard.
Ostracodes, par G.-W. Müller.
Copépodes, par W. Giesbrecht.
Cirripèdes, par P.-P.-C. Hoek.
Crustacés édryophthalmes, par J. Bonnier.
Schizopodes et Cumacés, par H.-J. Hansen.
Crustacés décapodes, par H. Coutière.
Pycnogonides, par G. Pfeffer.
Acariens libres, par A.-D. Michael et Dr Trouessart.
Acariens parasites, par G. Neumann.
Aranéides, par E. Simon.
Myriapodes, par C. v. Attems.
Collemboles, par V. Willem.
Orthoptères, par Brunner von Wattenwyl.
Hémiptères, par E. Bergroth.
Pédiculides, par V. Willem.
Diptères, par J.-C. Jacobs.
Coléoptères, par Schouteden, E. Rousseau, A. Grouvelle, E. Olivier, A. Lameere, Boileau, E. Brenske, Bourgeois et Fairmaire.
Hyménoptères, par C. Emery, Tosquinet, E. André et J. Vachal.
Solénoconques, par L. Plate.
Gastropodes et Lamellibranches, par P. Pelseneer.
Céphalopodes, par L. Joubin.
Tuniciers, par E. Van Beneden.
Poissons et reptiles, par L. Dollo.
Bile des oiseaux antarctiques, par P. Portier.
Oiseaux (Biologie), par E.-G. Racovitza.
Oiseaux (Systématique), par Howard Saunders.
Cétacés, par E.-G. Racovitza.

Embryogénie des pinnipèdes, par E. Van Beneden.
Organogénie des pinnipèdes, par Brachet et Lebouco.
Encéphale des pinnipèdes, par Brachet.
Pinnipèdes (Biologie), par E.-G. Racovitza.
Pinnipèdes (Systématique), par E. Barrett-Hamilton.
Bactéries de l'intestin des animaux antarctiques, par J. Cantacuzène.
La biogéographie de l'Antarctide, par E.-G. Racovitza.

VOLUME X.

Anthropologie.

Médical report, par F.-A. Cook.
Report upon the Onas, par F.-A. Cook.
A Yahgan grammar and dictionary, par F.-A. Cook.



TABLE DES MATIÈRES



Des presses de A. Lesigne, imprimeur à Bruxelles.